

UNIVERSITE LUMIERE LYON 2  
Faculté des Lettres, Sciences du Langage et Arts

# Discours idéologique et quête identitaire dans le roman algérien de langue française de l'entre-deux-guerres

Thèse de Doctorat Nouveau Régime  
Présentée par

**Ferenc HARDI**

Sous la direction de Charles BONN  
le 13 janvier 2003



# Table des matières

..	1
<b>INTRODUCTION .</b>	<b>3</b>
1. La naissance d'une littérature . .	3
2. Délimitation du corpus . .	10
3. Le contexte socioculturel . .	12
4. Cinq auteurs, cinq vies .	24
<b>Première partie : La fiction Romanesque .</b>	<b>33</b>
I. 1. Les chemins de la solitude . .	34
I. 1. 1. Ahmed Ben Mostapha, gommier . .	34
I. 1. 2. Bou-el-Nouar, le Jeune Algérien . .	38
I. 2. Les chemins de la débauche .	44
I. 2. 1. Mamoun ou l'ébauche d'un idéal .	44
I. 2. 2. Zohra, la femme du mineur . .	49
I. 3. Le chemin de la folie .	55
I. 3. 1. El Euldj, Captif des Barbaresques .	55
I. 4. Le chemin du bonheur .	60
I. 4. 1. Myriem dans les palmes . .	60
I. 5. Conclusions de la première partie .	63
<b>Deuxième partie : un roman à thèse(s) ? .</b>	<b>69</b>
II. 1. Repères théoriques . .	70
II. 1. 1. Le roman à thèse . .	70
II. 1. 2. Le discours de l'assimilation .	74
II. 2. Le péritexte .	80
II. 2. 1. Des titres qui parlent .	81
II. 2. 2. Les préfaces originales .	86
II. 2. 3. Les préfaces allographes . .	92

II. 3. L'écriture romanesque : le lieu d'une rencontre .	94
II. 3. 1. La langue et le genre de l'Autre . .	94
II. 3. 2. Les bruits du lexique .	100
II. 3. 3. Le roman de la chevalerie algérienne .	105
<b>TROISIEME PARTIE : La quête identitaire .</b>	<b>111</b>
III. 1. Discours et désir de l'Autre .	112
III. 1. 1. Métamorphoses de l'objet . .	112
III. 1. 2. L'objet sentimental .	117
III. 1. 3. La structure d'apprentissage .	122
III. 2. L'appel du retour .	125
III. 2. 1. Les personnes .	125
III. 2. 2. L'espace .	132
III. 2. 3. La religion . .	136
III. 3. Le devoir impossible .	145
III. 3. 1. Le destinataire absent .	146
III. 3. 2. Le problème de l'interprétation . .	151
<b>CONCLUSION .</b>	<b>161</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE . .</b>	<b>169</b>
LE CORPUS .	169
ŒUVRES LITTÉRAIRES DIVERSES . .	170
A PROPOS DU CADRE SOCIAL, CULTUREL ET HISTORIQUE DE L'ALGERIE .	171
CRITIQUE LITTÉRAIRE . .	174
Articles . .	174
Livres . .	175
TRAVAUX UNIVERSITAIRES .	177
DICTIONNAIRES .	178

---

A la mémoire de ma grand-mère née à Annecy, de mon père ingénieur à Constantine et de mon oncle pèlerin de la confiance. Et aussi à tous ceux qui, en Algérie, ont marché et continuent d'avancer sur les chemins de la paix et de la réconciliation.



# INTRODUCTION

## 1. La naissance d'une littérature

Tout peuple possède une littérature qui est plus ou moins connue et appréciée par les hommes et les femmes qui le composent, qui est enseignée dans les écoles du pays et étudiée dans ses universités. La littérature, qu'elle soit orale ou écrite, fait partie intrinsèquement du patrimoine culturel de chaque nation et la relation qu'entretient une nation avec sa production littéraire, laisse entrevoir l'état de santé de sa conscience collective. L'histoire de chaque peuple possède des moments fondateurs qui sont valorisés par le discours culturel national et qui sont à la base de l'identité nationale. Il en va de même pour la littérature, car la connaissance et la valorisation des premières œuvres créées dans la langue nationale sont à la base de l'élaboration de l'identité nationale. Par conséquent, en France et en Allemagne, on enseigne dans les écoles le *Serment de Strasbourg* dont les formules sont les plus anciens témoins de la langue française et allemande. Et on enchaîne, avec d'un côté la *Chanson de Roland*, et de l'autre la *Chanson des Nibelungen* qui constituent pour chaque peuple l'œuvre littéraire fondatrice par excellence. Si nous allions fouiller un peu dans d'autres histoires littéraires, nous retrouverions sans aucun doute la même importance accordée aux premiers vestiges de la langue et de la littérature nationale<sup>1</sup>. A un moment donné de leur histoire tous les peuples produisent des œuvres littéraires qui reprennent les exploits célèbres, les

faits merveilleux et patriotiques des premiers combattants dont la mémoire a été sauvegardée pendant des générations. Constructions mi-légendaires, mi-historiques, ces épopées engendrent une mythologie et un folklore héroïques que chaque peuple élabore avec attention et conserve avec fierté. Cette même tendance peut être observée dans la littérature arabe où les poètes de la période préislamique sont considérés comme les maîtres incontestés de la *qasîda* et font partie intégrante du patrimoine culturel<sup>2</sup>. Les exploits guerriers des premiers musulmans font également l'objet d'une littérature héroïque transmise de générations en générations, ainsi que les différents *sîra* qui sont des sortes de roman populaire de chevalerie et d'aventures, élaborés et transmis par des conteurs professionnels<sup>3</sup>.

Au point de départ de cette thèse, nous trouvons une interrogation toute simple qui porte sur la réception des premières œuvres de la littérature algérienne de langue française. Contrairement à la tradition historique de valorisation des premières œuvres littéraires dont nous venons de parler dans le cas des autres nations, il faut reconnaître qu'en Algérie le discours culturel officiel tire un voile pudique sur les premiers romans écrits en français par des Algériens musulmans. Des raisons idéologiques et politiques expliquent en partie cette attitude officielle gênée face à une production littéraire qui dérange à cause de sa langue d'expression, mais surtout en raison de son engagement social et politique contraire au nationalisme algérien. Mais cette tendance à occulter les ouvrages précurseurs caractérise également les spécialistes de la littérature algérienne de langue française des deux côtés de la Méditerranée. A la vue de cette situation d'exclusion, notre intérêt s'est porté naturellement vers cette partie de la littérature algérienne que nous avons voulu découvrir et comprendre à travers cette étude.

La plupart des universitaires et des critiques jugent le roman algérien de langue française de l'entre-deux-guerres indigne de leur attention. La majeure partie des ouvrages généraux et des travaux universitaires sur l'histoire de la littérature algérienne ne font que mentionner par un court paragraphe l'existence de ces œuvres et passent rapidement à la présentation de la production littéraire des années cinquante. Rares sont les travaux qui consacrent un chapitre entier à cette période des premiers balbutiements. S'ils en prennent le soin, c'est pour émettre un jugement hâtif ou pour exprimer des préjugés. A notre connaissance il n'existe que quelques rares travaux universitaires entièrement consacrés à cette partie de la littérature algérienne<sup>4</sup>. Pourtant cette production est bien réelle et les conditions de sa création en font une partie intégrante de

---

<sup>1</sup> L'histoire de la littérature hongroise reproduit exactement le même schéma, avec d'abord le *Tihanyi ap átság alapító oklevele* (1055), le premier texte comportant des mots en hongrois, puis le *Ómagyar Mária siralom* (1300), un hymne à la Vierge Marie qui est considéré comme le premier texte littéraire entièrement écrit dans la langue nationale.

<sup>2</sup> A ce propos il suffit de consulter l'entrée *Djâhiliyya* dans le *Dictionnaire de littérature de langue arabe et maghrébine francophone*, Paris, Quadriga / PUF, 2000, pp. 95-100.

<sup>3</sup> Idem, voir l'entrée *sîra*.

<sup>4</sup> Voir dans la Bibliographie les travaux universitaires consacrés exclusivement aux romans algériens de langue française de l'entre-deux-guerres.



---

la littérature algérienne de langue française au même titre que les œuvres de la génération des années cinquante.

En général, lorsque des critiques parlent de cette période de la littérature algérienne en quelques lignes, c'est pour exprimer la médiocrité artistique de cette création, le manque d'originalité de ces auteurs ou leur assimilationisme trop affiché. Il est indéniable qu'avec le début des années cinquante il s'opère un saut surtout qualitatif, mais aussi quantitatif, dans la production romanesque maghrébine en général et algérienne en particulier. En ce qui concerne la poésie on peut considérer que ce pas avait déjà été franchi quinze ans plus tôt, avec notamment toute l'œuvre de Jean Amrouche<sup>5</sup>. La différence littéraire et idéologique entre les œuvres d'avant et d'après la Seconde Guerre mondiale est-elle une raison valable pour jeter aux oubliettes les premiers balbutiements de cette littérature ? Un jugement trop hâtif porté à l'encontre de ces auteurs comporte plusieurs risques.

Aujourd'hui, tous les chercheurs en théorie littéraire acceptent l'idée selon laquelle chaque œuvre artistique est en corrélation plus ou moins importante avec ses prédécesseurs. Pour arriver aux romans de Mouloud Feraoun, Mohammed Dib ou Kateb Yacine, n'y avait-il pas un chemin à faire ? N'y avait-il pas un premier pas à franchir qui pouvait être aussi difficile et aussi important à dépasser que les suivants ? On ne peut donc enlever aux écrivains de cette première génération le mérite qu'ils ont eu d'avoir commencé à construire l'espace littéraire, aussi peu indépendant fut-il, dans lequel leurs successeurs pourront, à leur tour élaborer les grands thèmes de cette littérature. La littérature algérienne de langue française n'est pas apparue du jour au lendemain, son existence et la place qu'elle occupe actuellement dans le monde littéraire est le fruit de tout un processus d'élaboration qui commence avec les premiers écrits. Pour une histoire littéraire algérienne qui se veut exhaustive il est indispensable de prendre en compte l'ensemble de cette production sans se satisfaire de jugements et de préjugés. Il ne s'agit pas d'exagérer outre mesure l'importance ou la qualité de ces écrits de la première heure mais l'oubli et le rejet dans lequel ils ont été longtemps tenus ne peuvent être acceptés dans le cas d'une approche universitaire. Cette production est une réalité dont il faut retrouver la place aussi bien dans l'histoire intellectuelle et idéologique de l'Algérie, que dans le développement de la littérature nationale de ce pays. A plus grande échelle, il faut également se poser la question du rôle de ces œuvres dans ces deux ensembles plus importants que sont la littérature maghrébine d'expression française et la littérature francophone tout court au sein desquels elles constituent un espace particulier.

Le jugement trop rapide à l'encontre de ces romans reviendrait également à accepter un certain préjudice porté à l'ensemble de l'intelligentsia algérienne de l'époque. En effet, ces auteurs sont pratiquement les seuls, dans le contexte historique donné à exprimer à travers la fiction une perception différente de la réalité, aussi minime soit-elle, de celle représentée par le courant algérianiste. Cette période de l'entre-deux-guerres voit l'éclosion, puis le renforcement d'une classe d'intellectuels musulmans qui sont passés par les bancs de l'école française et qui seront les premiers à pouvoir exprimer à

---

<sup>5</sup> Pendant la période qui nous intéresse Jean Amrouche a publié deux recueils de poèmes, *Cendres* en 1934, et *Etoile secrète*, en 1937.

l'occupant, dans sa propre langue, une perception de la réalité différente de la sienne car vue de « l'autre côté ». Des voix dispersées se font déjà entendre dès les premières années de l'occupation et tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle mais il faut attendre les années vingt du siècle dernier pour voir se développer une génération d'intellectuels francisés qui produit des œuvres de fiction dans la langue de l'occupant. Il est intéressant de noter que la renaissance de la littérature algérienne écrite en langue arabe se situe sensiblement à la même époque, mais qu'elle se concrétise d'abord par la prédominance de la poésie sur la prose, puis de la nouvelle sur le roman<sup>6</sup>. Si les intellectuels francographes investissent le genre romanesque dès 1920, il faut attendre jusqu'en 1947 pour voir la publication du premier roman algérien de langue arabe<sup>7</sup>. Ceux qui voulaient exprimer leur particularité par rapport au discours officiel du colonisateur le firent essentiellement par des essais politiques ou journalistiques<sup>8</sup>. Les auteurs des romans étudiés, à quelques exceptions près, ont tous exprimés leurs idées sur la situation et les grandes questions de l'époque, non seulement par la fiction littéraire mais également à travers des articles et diverses interventions et prises de position dans la presse écrite. Mais l'espace romanesque devient rapidement le lieu d'expression d'une différence, et par-là, d'une tension par rapport au discours politique, idéologique et culturel dominant. Il est donc évident que ces romans font partie du patrimoine artistique de l'Algérie même s'ils n'en sont pas le moment de gloire. En oubliant la littérature antérieure à 1945, on en arriverait à renier une partie -peut-être peu glorieuse vue d'aujourd'hui, mais bien réelle- de l'histoire culturelle d'un pays.

Une autre erreur serait d'assimiler les premiers romans algériens de langue française à la littérature coloniale algérienne et de laisser penser que le mouvement algérieniste serait le parent procréateur qui aurait donné naissance à cette ramification de l'expression artistique de l'Algérie française. Nous pensons qu'une présentation trop paternaliste de l'émergence de cette littérature constitue en quelque sorte une négation des particularités linguistiques, culturelles, historiques et artistiques des habitants du pays. Sans vouloir nier l'importance et l'influence de l'intertextualité coloniale de l'époque et également l'influence de la littérature française sur les auteurs en question, nous pensons que les romans étudiés dans notre corpus prouvent suffisamment l'indépendance de la littérature algérienne de langue française par rapport à la production littéraire des Français d'Algérie ; et ce, dès les premiers écrits.

Il est vrai que les premiers romans de la littérature coloniale algérienne<sup>9</sup> ont devancé d'une vingtaine d'années les publications d'œuvres romanesques écrites par des

---

<sup>6</sup> Voir BAMYA, Aïda, *La littérature algérienne de langue arabe*, in *Europe*, n°567-568, juillet-août 1976, pp. 38-48.

<sup>7</sup> HUUH, Reda, *La belle de la Mecque*.

<sup>8</sup> Voir à ce propos : IHADDADEN, Zahir, *Histoire de la presse indigène en Algérie, des origines jusqu'en 1930*, Alger, ENAL, 1983, 407 p., ou encore la thèse de ALI-BENALI, Zineb, *Le Discours de l'essai de langue française en Algérie. Mises en crise et possible devenirs (1833-1962)*, Aix-Marseille I, Anne ROCHE, 1998, 350 p.

<sup>9</sup> On considère que le premier roman colonial algérien est publié en 1898 par BERTRAND, Louis, *Le Sang des Races*, (nouvelle édition, Paris, Ollendorf, 1920)

Indigènes. Mais rapidement, à côté de la fiction coloniale qui glorifie la naissance d'une nouvelle race et les efforts des colons défricheurs, se développe une voix en sourdine : celle de la fiction autochtone qui essaye maladroitement de se dire, d'exprimer sa différence et sa dépossession. L'apport de la littérature coloniale en général et celui du courant algérieniste en particulier<sup>10</sup> est indéniable mais l'un des objectifs de la présente étude est justement de déceler les traits caractéristiques de cette expression littéraire naissante et de voir les différences et les distances par rapport au discours colonial qui se mettent en place à travers la fiction littéraire.

**« ... le roman algérien de langue française a, dès ses débuts, naturalisé dans la langue et le genre étrangers, des formes esthétiques, des manipulations linguistiques et des schèmes de pensée propres aux littératures écrites et orales du terroir. »<sup>11</sup>**

S'il en était besoin, cette citation nous confirmerait l'importance de l'étude de la question de l'identité dans les premiers romans algériens de langue française. Toute littérature naissante pose le problème de son appartenance à un espace géographique, linguistique et culturel et si l'on peut dire du roman algérien de langue française qu'il est « **bâtard et traître** »<sup>12</sup>, c'est bien parce que ses références identitaires sont difficilement saisissables. Seule une étude détaillée peut montrer dans quelle mesure les romans de notre corpus s'enracinent dans la littérature algérienne écrite ou orale de l'époque ; et dans quelle mesure ils empruntent des formes esthétiques ou des schèmes de pensée au roman français en général et à la littérature coloniale en particulier.

Nous arrivons ainsi aux objectifs de ce travail qui peuvent se résumer brièvement en trois points. Notre premier souci est de présenter le roman algérien de langue française de l'entre-deux-guerres à l'aide d'une étude objective que la distance spatiale et temporelle de notre situation d'observateur devrait permettre. Les différentes présentations de cette production littéraire qui ont vu le jour des deux côtés de la Méditerranée peuvent être accusées, à tort ou à raison, d'un manque d'impartialité quant à l'appréciation portée à la valeur et à l'importance de ces romans<sup>13</sup>. La méconnaissance relative de cette production et le regard sévère que porte le discours idéologique algérien de l'après indépendance à l'encontre des auteurs jugés trop engagés sur le chemin de l'assimilation politique ne facilitent pas la tâche de celui qui s'intéresse à cette littérature. D'une part, il est difficile d'en parler sans tomber dans la tentation de vouloir se définir par rapport à ce discours officiel, d'autre part, il est facile de se satisfaire de jugements aprioristes. Une approche aussi objective que possible devrait permettre de définir la

<sup>10</sup> Certains auteurs de notre corpus entretenaient des relations personnelles avec les écrivains du courant algérieniste ; l'amitié d'Abdelkader Hadj Hamou avec Robert Randau en est l'exemple le plus connu.

<sup>11</sup> **BELKAID, Naget, KHADDA, (En)jeux culturels dans le roman algérien de langue française, TDE, Paris 3, Roger FAYOLLE, 1987, p. 70.**

<sup>12</sup> op. cité p. 84.

<sup>13</sup> Certains reprochent aux articles de Jean Déjeux un paternalisme apparent et donc un manque d'objectivité. De l'autre côté, nous avons les travaux d'Ahmed Lanasri qui peuvent paraître trop engagés dans le sens d'une valorisation de cette production.

place et la fonction de ces romans d'abord au sein de la littérature algérienne de langue française. Enfin, nous entreprenons également cette étude dans l'espoir avoué que le regard d'un observateur lointain pourrait contribuer à redéfinir la place de cette production au sein de la culture nationale algérienne. Selon notre vision, dans l'état actuel des choses, l'univers de ces deux entités souffre d'une incohérence malsaine et difficilement justifiable. En raison de toutes ces considérations nous avons décidé de consacrer une première partie de l'étude à la présentation des conditions socioculturelles et historiques de l'émergence de cette production littéraire. En effet, comprendre les œuvres de cette période nécessite une connaissance suffisante de la situation d'énonciation particulière à partir de laquelle la voix de l'indigène commence à se dire en assimilant la langue, le genre et l'idéologie du colonisateur. Toujours à ce niveau, mais dans une autre partie du travail, nous nous intéresserons également au discours idéologique dominant de l'époque sur la question des rapports entre les différents peuples qui constituent la population de l'Algérie pendant la période étudiée. La question de l'assimilation et le discours qui se développe autour de ce concept retiendra toute notre attention.

Toujours dans le souci de présenter objectivement cette production littéraire, la première partie du travail sera consacrée à une approche descriptive des romans du corpus à l'aide du parcours narratif des héros. Cette première approche peut paraître très scolaire, mais elle nous semble nécessaire dans le cas d'œuvres peu connues et difficilement accessibles. L'étude du parcours narratif des romans se fera essentiellement à l'aide des principes du modèle sémiotique et du schéma actantiel de A.-J. Greimas<sup>14</sup>. Après une présentation séparée de chaque roman, nous essayerons de dégager les ressemblances significatives dans les différents programmes narratifs du corpus en gardant toujours à l'esprit ce que ces informations nous apportent quant à la question de l'identité.

La deuxième partie de la thèse sera consacrée à une approche plus théorique des romans en essayant de dégager les traits caractéristiques et les mécanismes de fonctionnement de cette littérature naissante. Une première lecture des œuvres du corpus permet d'avancer, antérieurement à toute analyse, l'hypothèse selon laquelle ces romans présentent les caractéristiques générales des romans à thèse. Mais il nous semble que cette affirmation déjà avancée par d'autres, et considérée comme évidente par les chercheurs qui se sont occupés de cette production littéraire, n'a pas fait l'objet de démonstrations conséquentes par le passé<sup>15</sup>. Nous devons donc avancer une définition du roman à thèse, puis examiner les romans selon les critères de ladite définition. Les travaux de Susan Rubin Suleiman sur le roman à thèse seront utilisés pour la partie théorique de cette recherche.<sup>16</sup> L'une des caractéristiques des romans à thèse est de se signaler en tant qu'illustration d'un enseignement idéologique préétabli. On s'attachera donc à étudier, essentiellement à travers le péri-texte, comment nos œuvres s'affichent en

<sup>14</sup> cf. GREIMAS, Algirdas Julien, *Du Sens*, Paris, Seuil, 1983, 245 p.

<sup>15</sup> Sans exception tous les travaux que nous avons pu consulter reprennent instinctivement cette affirmation, sans véritablement vérifier le bien fondé d'une telle classification.

<sup>16</sup> SULEIMAN Susan Rubin, *Le roman à thèse*, Paris, PUF, 1983, 314 p.

---

tant que porteur d'un message, et comment se noue un contrat de lecture à travers les premières pages. S'il est indéniable que ces œuvres de fiction se *signalent* en tant qu'illustration de thèses préétablies, il est encore plus évident qu'à travers la fiction romanesque la démonstration va manquer son but et aboutira dans la plupart des cas à un résultat contraire.

Alors, pouvons-nous continuer d'affirmer haut et fort qu'il s'agit de romans à thèse ? Ou devrions-nous simplement reconnaître que, sur plusieurs points essentiels, ils ne remplissent pas les conditions nécessaires pour entrer dans la catégorie du roman à thèse telle qu'elle est définie par S.R. Suleiman ? Pourquoi la thèse idéologique est-elle à chaque fois détournée de son projet initial et pourquoi, finalement, une quête romanesque vient-elle occuper le devant de la scène dans chacun des romans ? Etranges créations littéraires que ces premiers romans de la littérature algérienne de langue française qui s'affichent une identité et un but précis dès la préface ou l'incipit mais qui n'arrivent, ou ne veulent pas, remplir ce contrat de lecture proposé au destinataire. C'est à ce niveau que se trouve, selon notre avis, l'originalité de ces romans et par conséquent l'intérêt du travail présenté. Nous assistons à une oscillation de la narration entre la démonstration de la thèse et un engouement véritable pour une quête qui n'ose pas se dire dans toutes ses dimensions. Par conséquent, le plan de notre étude réalise une tentative de reconstruction de ce mouvement oscillatoire caractéristique de la narration entre le discours idéologique, revendiqué et véhiculé par le périphrase et l'incipit, et la tentation d'une quête identitaire qui se développe à travers les pages. L'objectif essentiel de la troisième et dernière partie de la recherche est de comprendre les particularités de la quête et de mesurer son importance dans l'ensemble de l'œuvre.

La question de l'identité du texte littéraire devra également retenir notre attention, ainsi que son pouvoir créateur d'un espace fictionnel qui deviendra rapidement le lieu d'émergence d'une expression de l'identité algérienne. Dans ces années de l'entre-deux-guerres, on assiste à l'émergence d'abord timide, puis de plus en plus marquée, d'un dialogue du colonisé avec le colonisateur. Ce dialogue qui deviendra rapidement revendicatif s'exprime par différents canaux et la production littéraire dans la langue du colonisateur est l'un des lieux privilégiés de cet échange. Mais le dialogue se situe aussi entre les différentes tendances des intellectuels algériens et également à un niveau intérieur, propre à chaque auteur. L'expression littéraire est le lieu privilégié de ce dialogue, tant intérieur qu'extérieur, et fonctionne dans le cas de nos auteurs à l'image d'une maquette où ils mettent en récit les différentes réponses apportées à la situation particulière qui est la leur. En tout cas, dès les premiers écrits, la littérature algérienne pose la question de l'appartenance avec une acuité qui constituera l'un de ses traits caractéristiques le plus important. Toute identité, qu'elle soit personnelle, sociale ou littéraire, est une réalité en constante évolution et en perpétuel mouvement. Essayer de saisir ce mouvement, de le « prendre au vol » et de mesurer sa force créatrice dans le processus d'élaboration de l'identité algérienne : tels sont brièvement les objectifs de ce travail.

## 2. Délimitation du corpus

La première nouvelle écrite par un algérien musulman dans la langue de Voltaire est publiée en 1891<sup>17</sup>. Athman Ben Salah, guide et ami d'André Gide, écrit ses premiers vers en 1896 et le recueil de poèmes de Kassem Sidi est édité en 1910. Un an plus tard, Ahmed Bouri commence à publier un roman-feuilleton, *Musulmans et Chrétiennes*, dans la revue oranais *El-Hack*, mais qui n'a jamais été terminé. Généralement, tous les critiques acceptent pour date de naissance de la littérature algérienne de langue française l'année 1920 quand est publié à Paris, un roman en grande partie autobiographique, *Ahmed Ben Moustapha, goumier*, de Mohammed Ben Si Ahmed Ben Cherif. A la veille du centenaire de la prise d'Alger par les troupes françaises un groupe d'intellectuels musulmans, arabes ou berbères, dont les membres sont passés par le système scolaire français, commence à se dire et à s'exprimer dans la langue du colonisateur. Cette voix, qui fait une entrée en sourdine dans l'espace littéraire maghrébin du début du XX<sup>e</sup> siècle, s'amplifiera progressivement et acquerra une certaine audience dans la métropole et également sur le plan international au moment de la guerre d'Algérie. L'éclosion de cette littérature au cours des années cinquante n'est pas le fruit du hasard et nous pensons que pour une compréhension globale du phénomène « littérature algérienne de langue française » nous ne pouvons nous permettre d'occulter l'existence des œuvres de la première heure.

Nous l'avons déjà dit, si la littérature algérienne de langue française de l'entre-deux-guerres est si peu étudiée, c'est dû, en partie, à la difficulté d'accéder aux œuvres de cette époque. En effet, jusqu'à la réédition pendant les années quatre-vingt-dix de certains des romans<sup>18</sup> de cette période, la majeure partie de la production en question était introuvable tant chez les libraires que dans les bibliothèques. Lorsqu'en 1990 nous avons commencé un travail de D.E.A. sur cette période, celui qui possédait la meilleure documentation sur le sujet était Jean Déjeux. Nous avons trouvé chez lui des œuvres qui étaient alors absentes des rayons de la Bibliothèque Nationale. Depuis, avec les rééditions mentionnées et le fond Déjeux disponible à la Bibliothèque de l'IREMAM à Aix-en-Provence, la situation s'est beaucoup améliorée. Mais il reste indéniable que cette partie de la littérature algérienne est en général beaucoup moins accessible que les œuvres qui suivent ces premiers balbutiements.

Nous avons limité notre corpus aux romans écrits exclusivement par les Algériens

<sup>17</sup> BEN RAHAL, Si M'Hamed, *La vengeance du Cheikh*, in *Revue algérienne et tunisienne littéraire et artistique*, 4<sup>e</sup> année, n°13, 1891.

<sup>18</sup> BENCHERIF, Mohammed, *Ahmed Ben Moustapha, goumier*, Paris, Payot, 1920, réédition chez Publisud, 1997, Collection « Espaces méditerranéens ». KHODJA, Chukri, *Mamoun, l'ébauche d'un idéal*, Paris, éd. Radot, 1928, réédité avec *El Euldj* à Alger, OPU, Collection "Textes anciens", 1992, 137p, Présentation de BOUZAR KASBADJI Nadja. KHODJA, Chukri, *El Euldj, captif des barbaresques*, Arras, éd. de la Revue des Indépendants, INSAP, 1929, réédité à Paris, Sindbad, 1991, 127p, préface d'Abdelkader DJEGHLOUL.

arabes ou berbères entre 1920 et 1945<sup>19</sup>. Plusieurs segments de cette phrase nécessitent des précisions qui doivent se faire dès le début. La production littéraire des Algériens indigènes pendant cette période ne se limite pas aux seuls romans : des nouvelles, des contes, des récits de voyages et des témoignages divers sont publiés en français et présentent un grand intérêt en ce qui concerne leur position face aux questions de l'assimilation et de l'identité, mais nous ne les avons pas retenus car nous voulions avoir un corpus homogène dans son expression littéraire. Ainsi, nous avons écarté du corpus le recueil de contes de Ben Gharbit<sup>20</sup> qui est illustré avec des miniatures, mais aussi l'œuvre de Saïd Gennoun<sup>21</sup>, bien que portant la mention roman, mais qui est plutôt une présentation ethnographique de certaines tribus berbères du Maroc. Le roman, à travers sa force créatrice d'un espace fictionnel, nous dévoile les orientations profondes de la vision du monde des auteurs et participe ainsi à l'élaboration de l'identité nationale. Ce sont les mécanismes de fonctionnement de cette création littéraire particulière qui nous intéressent en premier lieu. Nous laisserons également de côté les poèmes écrits en français pendant cette période par les Algériens arabes et berbères<sup>22</sup>.

L'adverbe *exclusivement* a été introduit car cette époque a vu la publication de plusieurs romans écrits en collaboration entre des Français et des Musulmans<sup>23</sup>. Ces œuvres ne sont pas dénuées d'intérêt mais il est souvent difficile de savoir dans quelle mesure la plume était tenue par l'un ou l'autre des auteurs. Nous avons également écarté du corpus les écrits d'Isabelle Eberhardt et d'Etienne Dinet que certains placent parmi les écrivains algériens de langue française ou leur créent, comme Jean Déjeux dans *Littérature algérienne contemporaine*<sup>24</sup>, une catégorie spéciale appelée « précurseurs enracinés ». Malgré leur enracinement et leur attachement sincère à l'Algérie des indigènes, leurs œuvres littéraires ne peuvent nous intéresser au moment où nous entreprenons d'étudier l'identité algérienne à travers la fiction romanesque.

La délimitation temporelle du corpus a été choisie, avant tout, à cause de l'homogénéité que présentent les romans écrits entre ces deux dates. Homogénéité dans le parcours romanesque des héros, dans la structure du récit et le plus souvent dans leur discours sur l'assimilation. Mais les deux dates limites correspondent aussi, à quelque chose près, à des moments forts de l'histoire de l'Algérie. Le loyalisme des indigènes lors de la Première Guerre mondiale où 25000 soldats musulmans tombèrent sur les champs

<sup>19</sup> Voir la liste du corpus dans la bibliographie.

<sup>20</sup> BEN GHARBIT, Si Kaddour, *Abou Nouas ou l'art de se tirer d'affaire*, Argenteuil, R. Coulouma, 1930, 109p.

<sup>21</sup> GUENNON, Saïd, *La voix des monts, mœurs de guerre berbères*, Rabat, Omnia, 1934, 317 p. Préface de L. Bénazet

<sup>22</sup> Une douzaine de recueils de poèmes furent publiés pendant cette période : Jean Amrouche déjà cité, mais aussi KASSEM, Sidi, *Les Chants du Nadir*, Paris, H. Daragon, 1910, 107 p., OULD CHEIKH, Mohammed, *Chants pour Yasmine*, Oran, Fouque, 1930, et surtout vers la fin de la période plusieurs recueils de ABA, Nouredine.

<sup>23</sup> Nous pensons entre autres, aux romans d'Etienne Dinet avec Ben Ibrahim Baâmer, et de René Pottier avec Saad Ben Ali.

<sup>24</sup> Paris, PUF, Que sais-je, n°1604, 2<sup>e</sup> éd. 1979.

de bataille fit naître des espérances quant à l'évolution de leurs droits politiques. Les lois et décrets de février-mars 1919 qui réalisaient l'égalité fiscale entre Musulmans et Européens et qui accordaient une représentation élue plus importante aux Musulmans furent jugés trop timides par l'ensemble des intellectuels et la déception générale eut une influence jusque dans le monde des lettres. Mais les épreuves de la guerre, les différentes privations et les pertes humaines partagées pendant ces quelques années de douleurs et de souffrances ont entraînés chez certains la naissance d'une vision différente sur les rapports qui pouvaient exister entre les différents peuples en présence sur le sol algérien. Ce n'est pas le fruit du hasard si le premier roman de notre corpus a été écrit par un officier de spahis qui a combattu en Europe pendant la guerre de 1914-18.

La date de 1945 reste gravée dans la mémoire collective algérienne à cause des manifestations de Sétif et Guelma et de la répression sanglante qui suivit. Ces émeutes du Constantinois sont restées beaucoup plus présentes dans l'esprit de la population que la Deuxième Guerre mondiale même. Tout le monde sentit, dès ce moment-là, qu'un point de non-retour avait été franchi. Ces événements qui apparaîtront également dans la fiction littéraire avec *Nedjma* de Kateb Yacine, projettent en avant la guerre de libération et tarissent du même coup la littérature algérienne de langue française qui se camoufle sous le discours de l'assimilation acceptée ou désirée, de l'allégeance sans conditions. *Bou-El-Nouar, le Jeune Algérien*, de Rabah Zenati, publié en 1945, est le dernier roman de cette littérature de la *résistance-dialogue*<sup>25</sup>. Entre ces deux dates, nous trouvons 7 romans qui correspondent aux critères ci-dessus énumérés, mais un n'a pas été publié et nos recherches sont malheureusement restées vaines pour retrouver le manuscrit auquel a été attribué le 11 février 1942 le grand prix littéraire de l'Algérie<sup>26</sup>. C'est donc six romans, écrits par cinq auteurs différents qui constituent le corpus de cette thèse.

### 3. Le contexte socioculturel

Les premiers romans algériens de langue française ont vu le jour dans une période historique qui fut pendant longtemps sous étudiée des deux côtés de la Méditerranée. Pour les historiens algériens qui s'intéressaient essentiellement aux étapes de la résistance à la colonisation, les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle constituaient effectivement un « temps creux » entre la période de la résistance armée au colonisateur, qui se termine en 1871 avec l'insurrection écrasée du bachaga Mokrani en Kabylie, et les débuts du mouvement national moderne, dont la naissance coïncide, à peu de choses près, avec le centenaire de la colonisation en Algérie, événement fêté en grande pompe à Alger et dans le reste du pays en 1930. Si nous examinons le nombre de livres et d'études consacrés en France à la Guerre d'Algérie ou aux premières années de la colonisation, nous pouvons avancer que cette constatation est également valable pour les

<sup>25</sup> DJEGHLOUL, Abdelkader, *La résistance-dialogue d'un romancier algérien au début du siècle*, préface à la réédition de *El-Euldj, captif des Barbaresques*, Paris, Sindbad, 1991.

<sup>26</sup> SIFI, Mohammed, *Souvenirs d'enfance d'un bledard*, SIFI est le pseudonyme de Ali BELHADJ.



historiens français.

Du point de vue de l'intérêt porté aux productions artistiques en général, et littéraires en particulier, nous avons déjà constaté dans un chapitre précédent de ce travail le désintéressement général auquel les œuvres de cette époque ont été vouées. Précisons que ceci est vrai pour la sphère culturelle du colonisé, mais ne l'est pas pour celle qui concerne le colonisateur. Il suffit de penser à l'œuvre de Louis Bertrand ou à l'algérianisme naissant avec les œuvres et les thèses de Robert Randau, qui constituent en quelque sorte l'apogée de la littérature coloniale, et par conséquent une période bien connue et bien présentée par différents travaux. Pourtant, les études sur la société algérienne de l'époque s'accordent à reconnaître que ce « moment faible », ce « creux historique » sous beaucoup d'aspects, est particulièrement important dans le processus de formation de l'identité algérienne, dans la restructuration des sphères culturelles et sociales de l'Algérie musulmane<sup>27</sup>, bref pour la naissance de la nation algérienne moderne. C'est la raison pour laquelle il nous semble nécessaire de consacrer une partie de ce travail à la présentation des conditions socioculturelles des premiers auteurs algériens de langue française. Qui étaient-ils, dans quel environnement social, culturel et intellectuel évoluaient-ils, et quelles étaient les questions politiques, idéologiques et existentielles auxquelles ils furent confrontés ?

La population musulmane de l'Algérie du début du XX<sup>e</sup> siècle est dans sa grande majorité liée à la terre et constitue une importante masse rurale face aux populations d'origine européennes, majoritairement citadines. Les statistiques dénombrent 2 733 000 Musulmans en 1861, dont seulement 6,9% dans les villes, et si leur nombre a pratiquement doublé en 70 ans (5 190 756 en 1926), le pourcentage des citadins n'a que très peu progressé : 10,8% en 1931. Pour les populations d'origine européenne, nettement inférieures en nombre (833 359 en 1926), elles se concentrent, essentiellement dans les villes, et ce dès les débuts : en 1872, 60% étaient déjà citadins, et en 1926 la proportion est de 71,4%.<sup>28</sup> Contrairement à la légende, la grande majorité des Français d'Algérie n'habitent donc pas dans la campagne, mais dans les villes et les gros bourgs algériens. En 1930, au moment de la célébration du centenaire de l'Algérie colonisée par les agriculteurs selon le discours officiel, la population rurale européenne avait déjà commencé à diminuer en nombre absolu. Force est de constater que la colonisation et le peuplement furent un phénomène majoritairement urbain. L'urbanisation des masses musulmanes est en revanche un phénomène tardif et partiel avant 1930. La cohabitation dans la vie quotidienne entre les deux composantes de la société algérienne est donc un phénomène qui reste très longtemps négligeable. En tout cas, elle ne concerne pas plus de 1 musulman sur 10 jusqu'aux années 1930.

La majorité de cette population rurale vit dans une grande pauvreté matérielle, et est

<sup>27</sup> Cf. l'article d'Abdelkader DJEGHLOUL, *La Formation des Intellectuels Algériens Modernes 1880-1930*, in CARLIER, Omar, COLONNA, Fanny, DJEGHLOUL, Abdelkader, EL-KORSO, Mohamed, *Lettrés, intellectuels, et militants en Algérie, 1880-1950*, Alger, OPU, 1988, pp. 3-29.

<sup>28</sup> Source utilisée : AGERON, Charles-Robert, *Histoire de l'Algérie contemporaine*, Tome II, *De l'insurrection de 1871 au déclenchement de la guerre de libération*, Paris, PUF, 1979, 643 p.

régulièrement sujette à de sérieuses famines suivies de différentes épidémies (essentiellement choléra et typhus). Selon les sources de Ch.-Robert Ageron déjà citées, en 1930, 70% des propriétaires terriens indigènes sont de petits fellahs qui possèdent en moyenne 4 ha de terres cultivables, soit 23% de l'ensemble de la propriété terrienne indigène. En haut de la même échelle, on trouve 1,13% des propriétaires qui se répartissent à eux seuls 21% des terres indigènes. Toutes les études portant sur l'évolution de l'agriculture en Algérie s'accordent à reconnaître que la colonisation a eu pour effet direct la paupérisation de la paysannerie autochtone. Avant l'arrivée des Européens, l'Algérie ignorait la propriété privée absolue sur les terres cultivables, mais possédait une hiérarchie compliquée des droits d'usage. Ce système étranger à la mentalité européenne de la propriété agricole privée a été en grande partie détruit par les décisions successives prises par le pouvoir colonial au cours de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et des premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle. Les fellahs ont assisté, impuissants, au démembrement et à la spoliation des terres agricoles traditionnelles. Selon les statistiques agricoles, en vingt ans, de 1883 à 1903, la superficie des propriétés indigènes a diminué de 29%. Parallèlement à une croissance de la population, on assiste également à une baisse en chiffre absolu du cheptel ovin et bovin, qui constituaient pourtant l'une des richesses traditionnelles de l'agriculture locale. Un nombre toujours plus important de paysans musulmans doivent se mettre au service des exploitations des colons et on voit rapidement apparaître le système de métayage (khammès), puis les ouvriers saisonniers et finalement les salariés agricoles permanents. L'apparition de la main d'œuvre agricole salariée constitue la première occasion de « cohabitation » pratique entre les colons et les indigènes du pays. Ainsi, le premier à s'engager dans une forme d'assimilation mineure est le fellah qui s'installe (ou plutôt qui reste) sur les terres des colons. La relation qui s'établit entre cet ouvrier agricole arabe ou berbère, et son patron, le colon européen, est une relation d'interdépendance vitale. De tout ceci retenons simplement que dans les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, la grande majorité de la population musulmane reste attachée à la terre et aux campagnes, et ce malgré une paupérisation lente mais implacable.

Ce démembrement et cet appauvrissement de l'agriculture du pays n'est que l'un des signes de détresse alarmants de toute une société, de tout un pays à la dérive. Eclatement de la tribu qui constitue le centre de gravité de la société traditionnelle, dérive des élites politiques qui sont réduites au rôle de simple intermédiaire entre l'Etat colonial et la population autochtone soumise au code de l'indigénat, et enfin désagrégation partielle du système d'enseignement coranique : les fondements de la société musulmane traditionnelle sont ébranlés. Dès que la conquête des terres fut accomplie, la France entreprit de réaliser la conquête morale des indigènes, et ce essentiellement par l'école française. Si la domination militaire, politique et administrative sur l'ensemble du territoire est jugée nécessaire et indispensable par tous les acteurs français de l'Algérie, la nécessité de la scolarisation et de l'enseignement des masses musulmanes fut tout le temps un sujet de discorde entre les différentes parties concernées. L'enseignement en français des indigènes a commencé dès les premières années de la colonisation, mais ce n'est qu'avec les lois de 1883 sur la scolarisation que l'Etat colonial a essayé d'étendre à l'ensemble de l'Algérie le système scolaire républicain de Jules Ferry. Si l'importance de l'enseignement en français est perçue par la majorité des personnalités métropolitaines

impliquées dans les affaires de l'Algérie française, ce n'est pas le cas pour les Français d'Algérie en général, et des colons en particulier. Voici deux citations qui illustrent parfaitement l'opposition des vues sur cette question si essentielle pour la vie intellectuelle et la restructuration de la sphère culturelle de l'Algérie musulmane.

**« La première conquête de l'Algérie a été accomplie par les armes et s'est terminée en 1871 par le désarmement de la Kabylie. La seconde conquête a consisté à faire accepter par les indigènes notre administration et notre justice. La troisième conquête se fera par l'école. Elle devra assurer la prédominance de notre langue sur les divers idiomes locaux, inculquer aux Musulmans l'idée que nous avons nous-même de la France et de son rôle dans le monde, (...). »**<sup>29</sup>

Et ce que pensaient les colons et leurs représentants :

**« L'instruction des indigènes fait courir à l'Algérie un véritable péril. Si l'instruction se généralisait, le cri unanime des indigènes serait : l'Algérie aux Arabes ! »**<sup>30</sup>

Et d'autres qui proposent dans la foulée que l'enseignement ait pour but **« de procurer aux colons des valets de ferme, des maçons et des cordonniers adroits »**<sup>31</sup>. Cette opposition était nourrie en partie par des raisons idéologiques et la crainte de voir les Musulmans éduqués à l'occidentale revendiquer leur indépendance, mais aussi par des réticences d'ordre financier, à cause des dépenses qu'un enseignement généralisé aurait occasionné aux communes. Les résultats reflètent bien tous ces tiraillements : en 1914, sur 850 000 enfants musulmans en âge scolaire, seulement 5% (47 263) fréquentent l'école française, et ce pourcentage n'augmente que très lentement pour atteindre 6% (60 644 sur 900 000) en 1929, et finalement 18% au moment du déclenchement de la guerre de libération en 1954<sup>32</sup>. Le chiffre des enfants musulmans inscrits dans le secondaire est encore plus bas, ainsi que celui des étudiants de l'université d'Alger, estimé à 700 en 1930. Et ces chiffres ne disent pas l'inégalité des fréquentations : les enfants musulmans scolarisés étaient en majorité ceux des villes, et essentiellement les garçons. On a parfois tendance à répéter la méfiance des Musulmans face à l'école française comme explication pour la faible fréquentation de ces établissements. Si cette excuse est probablement vraie en général pour les premières décennies de la colonisation, et pour les fillettes des campagnes jusqu'à l'indépendance, elle n'est plus valable après la Première Guerre mondiale, alors que la majorité des intellectuels Musulmans étaient déjà d'accord pour revendiquer une éducation généralisée à l'ensemble de la population. Dès les années 1910, si les Jeunes Algériens francisés avaient fait de l'enseignement le fer de lance de leur revendications, les oulémas étaient également d'accord sur l'importance de cette question. De nombreux intellectuels formés dans le moule islamique, plusieurs personnalités influentes des théologiens réformistes exprimèrent à leur manière

<sup>29</sup> Rambaud Alfred cité par COLONNA, Fanny, *Instituteurs algériens, 1883-1939, Alger, OPU, 1975, 240 p.*

<sup>30</sup> Cité par AGERON, Charles-Robert, *Histoire de l'Algérie contemporaine, Paris, PUF, coll. « Que sais-je », 1964, p. 70.*

<sup>31</sup> Cité par STORA, Benjamin, *Histoire de l'Algérie coloniale (1830-1945), Paris, Editions La Découverte, 1991, p. 105.*

<sup>32</sup> AGERON, op. cité p. 70.

l'importance qu'ils attachaient à l'enseignement du français : en l'apprenant eux-mêmes, en inscrivant leurs enfants à l'école républicaine ou, comme Ben Badis, en prenant position à travers leurs différents écrits.

**« Dans ce pays il y a deux langues fraternelles, à l'image de la fraternité et de la nécessaire union de ceux qui les parlent – pour le plus grand bonheur de l'Algérie – ce sont l'arabe et le français. Nous souhaitons que les autorités responsables et les personnalités disposant de moyens matériels et intellectuels puissent coopérer, afin de mettre sur pied un enseignement double franco-arabe, dont les fruits profiteraient à tout le monde. »**<sup>33</sup>

Il ne faut pas oublier que parallèlement au système scolaire français, a continué à survivre, souvent dans des conditions très précaires et très simples, un enseignement de l'arabe classique et du Coran dans les écoles coraniques. Il était interdit à ces établissements d'accueillir les enfants pendant les heures de classe de l'école française, ce qui eut pour conséquence que beaucoup d'enfants fréquentaient parallèlement les deux écoles. L'Etat colonial a d'ailleurs mis en place un enseignement avec trois medersas français pour former un « clergé » musulman officiel et rétribué par l'Etat. Selon la conception de départ, ce « clergé assermenté » devait lutter contre l'influence des confréries religieuses très répandues et très influentes dans certaines régions. Mais l'administration coloniale s'aperçut rapidement que la population acceptait mal ces hommes intermédiaires, et décida finalement de s'appuyer sur les marabouts et les confréries locaux. Selon Abdelkader Djeghloul<sup>34</sup>, au tournant du siècle, et au lendemain de la Première Guerre mondiale, on assiste à une restructuration de l'appareil éducatif musulman et arabe qui est mal connue et probablement sous-évaluée dans son importance. En tout cas, il est certain que la majorité des intellectuels musulmans des premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle avaient fréquenté à un moment de leur vie l'école coranique du village ou d'une zaouïa voisine, et avaient donc acquis les rudiments de base de l'arabe classique. Il faut pourtant bien reconnaître que les connaissances en arabe classique, tant au niveau de la parole que de l'écriture et de la lecture, restaient le privilège d'une mince couche intellectuelle de la société. L'arabe dialectal et les différents parlers berbères étaient les véritables langues vivantes de la communication entre les musulmans de l'Algérie coloniale. Et la seconde langue parlée n'était pas l'arabe classique, mais bien le français, utilisé à tous les niveaux de la vie quotidienne.

Si la France a bien réussi à implanter sa langue parlée en Algérie, il n'en va pas de même de la langue écrite : on reste choqué devant les taux d'analphabétisme de la population musulmane. En 1936, seulement 2,1% des musulmans algériens savent écrire le français (3,5% dans l'Algérois, et 1,1% dans le Constantinois)<sup>35</sup>. De ce point de vue, il faut reconnaître que la conquête des esprits a bel et bien échoué, et les conséquences de cet échec ne tarderont pas à se manifester. Le drame des intellectuels algériens de

---

<sup>33</sup> Article de BEN BADIS dans *Ech-Chiheb*, 17 août 1926, cité par MERAD, Ali, *Le réformisme musulman en Algérie de 1925 à 1940*, Paris, Mouton & Co, La Haye, 1967, p. 349.

<sup>34</sup> DJEGHLOUL, op. cité p. 7.

<sup>35</sup> COLONNA, op. cité p. 56.

---

l'entre-deux-guerres a été leur isolement vis à vis des masses populaires des campagnes, et dans une moindre mesure, de celles des villes. Cet isolement caractérise en premier lieu les Jeunes Algériens francisés, mais les représentants du renouveau islamique rencontraient les mêmes problèmes de fond. En effet, comment faire passer un message, comment oser imaginer exercer une influence sur la population si l'on sait que 98% des hommes (et encore plus des femmes) ne savent ni lire ni écrire ?

Face à cette réalité, on comprend facilement que le véritable clivage au sein des intellectuels n'est pas celui de la formation qu'ils ont suivie, les uns dans le système scolaire français, les autres dans les medersas, les zaouïas et les universités du monde islamique, entre francophones et arabophones, mais que le véritable fossé se creuse tout simplement entre lettrés et illettrés. Les lettrés musulmans de l'entre-deux-guerres forment un groupe relativement restreint dans son nombre par rapport à la population, et chose curieuse, assez homogène malgré la diversité des formations scolaires. On pourrait s'attendre à voir des différences plus importantes entre ceux qui sont issus du système scolaire colonial entièrement francisé, où l'enseignement de l'arabe était réduit à une portion symbolique, et ceux issus des écoles coraniques et des universités islamiques de la Zitouna ou d'El Azhar. Force est de constater que sur la plupart des questions culturelles et identitaires importantes, leurs positions se ressemblent. C'est au niveau des questions politiques et des moyens à mettre en œuvre pour arriver à leurs fins que les différentes organisations de l'époque s'opposent. Très schématiquement, on peut énumérer pour cette période de l'entre-deux-guerres quatre tendances au sein des revendications nationales algériennes qui s'expriment clairement : le mouvement des Oulémas, celui des Jeunes Algériens, le courant communiste et le mouvement nationaliste radical de l'Etoile nord-africaine. Pour notre étude de la sphère culturelle, retenons l'importance des deux premiers et voyons brièvement leurs particularités.

Le mouvement de réforme des Oulémas, parti dans les années 1920 des villes intérieures de l'Algérie (essentiellement Constantine et Tlemcen), s'opposait aux expressions d'un islam marqué par la superstition et l'influence exagérée des marabouts, des sanctuaires locaux et des confréries religieuses. Ces « docteurs de la loi » créèrent dans les années 20 et 30 des cercles culturels, des medersas, des associations de bienfaisance, et le mouvement des boys-scouts, qui eut une réelle influence sur la jeunesse algérienne. A l'aide de ces associations religieuses, et de leur enseignement prodigué dans les mosquées, les idées des Oulémas se répandaient au sein des populations illettrées des campagnes algériennes des terres intérieures. Les oulémas possédaient également des organes de presse en arabe et même certains journaux en version bilingue, mais leurs idées se propageaient beaucoup plus par les prêches dans les mosquées et les différents cercles énumérés que par leurs écrits. Si leur combat se situe avant tout au niveau de la religion et des questions culturelles, ils prennent rapidement position dans les questions politiques qui secouent l'Algérie de l'entre-deux-guerres. Ils jugent sévèrement la société algérienne passée et présente à cause de l'obscurantisme et de l'archaïsme qui y règne, et espèrent la réveiller de la torpeur à laquelle le colonialisme l'a vouée. Pour eux, la solution à cette situation désespérante est dans le retour aux sources pures de l'islam, et l'instrument privilégié reste l'apprentissage de la langue arabe. Comme nous l'avons déjà dit, ces aspirations ne remettent pas en cause la présence française en Algérie, ou du moins ce n'est pas

exprimé jusqu'au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale. La principale personnalité du mouvement, le cheikh Ben Badis, écrivait en 1925 les paroles suivantes dans l'éditorial du premier numéro d'El-Muntaqid:

**« Le peuple algérien est un peuple faible et insuffisamment évolué. Il éprouve la nécessité vitale d'être sous l'aile protectrice d'une nation forte, juste et civilisée qui lui permette de progresser dans la voie de la civilisation et du développement. De telles qualités, il les trouve en la France, à laquelle il se sent attaché par les liens d'intérêt et d'amitié. »**<sup>36</sup>

Malgré le taux d'analphabétisme élevé de la population, les intellectuels musulmans de l'époque investissent rapidement les nouvelles possibilités ouvertes par le développement de l'imprimé. On est étonné de voir le nombre de journaux, de revues et de publications diverses qui font leur apparition dans la sphère culturelle des algériens musulmans de l'époque. Dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, un peu plus d'une quarantaine de périodiques paraissent, d'abord dans les grandes villes comme Alger, Oran, Constantine et Bône, mais plus tard dans des villes moins importantes aussi tels que Biskra, Jijel ou Philippeville, qui pouvaient être fières de leurs intellectuels. Ces journaux écrits en français ou en arabe, ou les deux à la fois, reflètent une véritable fraîcheur, un réel élan dans les propos des intellectuels algériens de l'époque, mais le caractère éphémère de la majorité des titres laisse deviner la grande précarité de la situation de ces penseurs et de leurs moyens d'expression.<sup>37</sup> Ces publications faisaient souvent l'objet de censures de la part de l'administration coloniale et les titres disparaissaient aussi rapidement qu'ils étaient apparus. Malgré cette censure, et probablement l'auto censure des écrivains eux-mêmes, ces organes de presse constituaient une véritable révolution dans la vie intellectuelle des musulmans algériens de l'époque. Nouveauté du support de leurs discours, nouveauté des genres utilisés, mais aussi et surtout nouveauté dans les idées qui s'expriment à travers ces écrits. Les intellectuels qui marquèrent le plus cette période, l'Emir Khaled, Ferhat Abbas ou Ben Badis, n'ont pas écrit de livres, mais ils se firent connaître par des articles ou des discours publiés dans la presse. Essais politiques et religieux font leur apparition d'abord à travers des revues<sup>38</sup>. La nouvelle, en temps que genre littéraire étranger aux écrivains du monde arabo-musulman, doit également sa naissance à l'essor des journaux. Mais la première tentative d'un roman algérien de langue française se fait également dans les colonnes d'une revue : en 1911, Ahmed Bouri commence la publication d'un roman-feuilleton jamais terminé dans la revue oranaise *El-Hack*<sup>39</sup>. Le journalisme pratiqué sous toutes ces formes est le moyen d'expression privilégié de cette génération d'intellectuels algériens qui mettent en place le discours de

<sup>36</sup> Cité par DJEGHLOUL, *op. cité p. 15*.

<sup>37</sup> Cf. IHADDADEN, Zahir, *Histoire de la presse indigène en Algérie, des origines jusqu'en 1930*, Alger, ENAL, 1983, 407 p.

<sup>38</sup> Pour bien saisir l'importance de cette production intellectuelle voir l'excellent travail qui le présente : ALI-BENALI, Zineb, DNR. *Le Discours de l'essai de langue française en Algérie. Mises en crise et possible devenirs (1833-1962)*, Aix-Marseille I, Anne ROCHE, 1998, 350 p.

<sup>39</sup> BOURI, Ahmed, *Musulmans et Chrétiens*, in *El Hack*, du 20 avril 1912, 11<sup>e</sup> année, n°28

la résistance-dialogue<sup>40</sup>, et créent ainsi l'espace textuel, mais aussi le support matériel où progressivement pourront apparaître les revendications indépendantistes. Il serait erroné de mettre en cause l'importance de tous ces écrits journalistique en invoquant les pourcentages de l'illettrisme, et donc du peu d'audience que ces plumes pouvaient avoir. C'est à travers cet exercice d'écriture en arabe et en français, de structuration et d'expression des idées sous des formes nouvelles que se dessinent les contours de la nouvelle sphère culturelle, religieuse et idéologique de l'Algérie musulmane.

Après le mouvement des oulémas, voyons maintenant d'un peu plus près celui des Jeunes Algériens. Ce mouvement nous intéresse d'autant plus que les auteurs des romans de notre corpus réalisent une tentative de mise en pratique au niveau de la fiction littéraire de leur idéologie et que plusieurs de nos écrivains étaient des membres actifs de leurs cercles et associations. L'apparition de ce mouvement, qui sera connu plus tard sous le nom de Jeunes Algériens, date des premières années du XX<sup>e</sup> siècle. Malgré le pourcentage très restreint d'enfants musulmans qui fréquentèrent le système scolaire français, on assiste peu à peu à l'émergence d'une classe d'intellectuels francisés qui utilise tout naturellement la langue apprise à l'école pour s'exprimer et se faire entendre dans son entourage. Pour leur grande majorité, ces intellectuels sont issus de l'aristocratie musulmane, des familles aisées des villes algériennes ou de la bourgeoisie rurale. Ils font partie de cette mince couche de la société algérienne qui sert d'intermédiaire entre le pouvoir colonial et les populations locales : professions de la magistrature, du culte musulman, de l'enseignement, de la santé et de l'armée. Ferhat Abbas et Mohammed Ben Cherif sont fils de Caïd, le grand-père de Chukri Khodja était président de la Cour d'Appel d'Alger, Hadj Hamou Abdelkader est fils du cadi honoraire de Miliana, Ismaël Hamet, Mohammed Ben Cherif et l'Emir Khaled ont servi dans les rangs de l'armée française, et Rabah Zenati était instituteur.

Cette élite de lettrés francophones et francisés était peu nombreuse et parfois encore plus isolée des masses musulmanes que le groupe des lettrés arabes. En 1930, selon Louis Massignon, leur chiffre ne dépassait pas les quelques milliers<sup>41</sup>. Ce qui les caractérise par rapport à la société qu'ils sont censés représenter est avant tout leur situation de privilégiés : privilège d'appartenir à des classes aisées, privilège de parler, de lire et d'écrire en français, et en fin de compte, privilège d'avoir réussi l'intégration dans la modernité coloniale. Il en résulte une différence et une extériorité de ces intellectuels par rapport aux masses rurales et à la plèbe citadine : différence dans leurs comportements, dans leurs discours et dans leurs visions de l'avenir de l'Algérie. Ils jettent un regard sur la population musulmane selon les critères appris à l'école française, et donc comme les oulémas, ils la jugent et la condamnent d'une manière très critique, même négative. Ils voient devant eux un peuple qu'il faut purifier et relever de l'état d'abandon à soi dans lequel il se trouve, et lui redonner une âme nouvelle et moderne. Comme nous l'avons déjà dit, en ceci leur lutte est identique à celle des oulémas, et dans la pratique on trouve

<sup>40</sup> Cf. DJEGHLOUL, Abdelkader, *La résistance-dialogue d'un romancier algérien au début du siècle*, préface à la réédition d'El Euldj *captif des barbaresques*, Sindbad, Paris, 1991, pp. 9-42.

<sup>41</sup> MASSIGNON, Louis, *Les Musulmans d'Algérie et l'Idéal colonial français*, in *Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences coloniales*, t XIV, 1929-1939, Paris, 1933, pp. 409-410.

plusieurs exemples de coopération sur le terrain entre arabophones et francophones. Le livre de Chérif Benhabiles en est un bon exemple : dans la première partie, il présente lui-même au lecteur les problèmes de l'Algérie française, puis il continue avec une traduction des conférences que Ben Mouhoud, le muphti malékite, professeur de philosophie musulmane à la Medersa de Constantine, a données au Cercle Salah Bey de la même ville.

**« Musulmans, il faut sans plus tarder vous mettre au travail ; par la divine vérité, nous avons atteint le degré le plus bas, le plus vil de la décadence ! »<sup>42</sup>**

Ces intellectuels sont, de par leurs fonctions professionnelles, les intermédiaires entre le pouvoir politique français en place et la société musulmane, ils se sentent donc investis du rôle de porte-parole de tout un peuple dans la détresse. Cette manière de publier ensemble, dans un même ouvrage, les idées des Oulémas et des Jeunes Algériens relève d'une stratégie bipolaire. Se trouvant entre le peuple et les représentants du pouvoir colonial, leur but est de dire aux premiers : « N'ayez pas peur de nos idées puisque, comme vous pouvez le constater, elles s'accordent avec ceux de nos théologiens musulmans » ; et d'affirmer en direction du colonisateur : « Voyez-vous, nous représentons l'ensemble de l'intelligentsia de notre société ». Malgré les ambiguïtés de leur discours, et parfois de leurs comportements, il faut reconnaître que ces intellectuels francisés ont eu le mérite d'avoir réalisé la responsabilité qui était la leur, et d'avoir assumé leur vocation avec sincérité jusqu'au bout. Ils se considéraient comme porte-parole de tout un peuple à la dérive, et essayaient de présenter au colonisateur les requêtes et les aspirations de la société. Tandis que les Oulémas consacrent la majeure partie de leurs efforts pour répandre les « lumières » dans les différentes parties de la société, à travers les cercles culturels, les prêches dans les mosquées, les divers associations, les Jeunes Algériens remplissent essentiellement ce rôle de « porte-parole » des revendications indigènes devant le colonisateur. Ils forment aussi des cercles culturels, des associations divers pour toucher la population, mais leur engagement primordial reste celui de l'offensive intellectuelle et la présentation des requêtes aux Français d'Algérie, puis de plus en plus vers ceux de la métropole. Si on regarde les titres de leurs publications, on constate rapidement deux tendances : une première qui consiste à présenter les Musulmans de l'Afrique du Nord au lecteur francophone, et une seconde qui résume les aspirations de ce peuple.<sup>43</sup> Après la description exotique des musulmans d'Afrique du Nord faite par les voyageurs français épris de romantisme, et la représentation péjorative de l'indigène faite par les colons, ce sont finalement les colonisés eux-mêmes qui éprouvent le besoin de se peindre et de se présenter à l'Autre dans sa propre langue. Ce changement du sujet de l'énoncé est rapidement suivi par un

<sup>42</sup> Exergue de BEN MOUHOU, in BENHABILES, Chérif, *L'Algérie française vue par un indigène, suivi de Guerre à l'ignorance*, de BEN MOUHOU Mohammed el Mouloud, *discours et conférences prononcés en arabe au cercle Salah Bey de Constantine, préface de Georges Marçais, Alger, Fontana, 1914, 195 p.*

<sup>43</sup> Pour la première tendance on pourrait citer : HAMAT, Ismaïl, *Les Musulmans français du Nord de l'Afrique*, ou BOUKABOUYA EL HADJ, Abdallah, *L'Islam dans l'armée française*, pour la deuxième tendance également les exemples ne manquent pas : BENHABILES op. cité, l'Emir Khaled, *La situation des Musulmans d'Algérie*, ou ZENATI Rabah, *Le problème algérien vu par un indigène*.



changement de son objet, dans la mesure où les auteurs ne se satisfont plus de peindre le musulman, mais expriment également ses doléances, ses revendications et finalement sa révolte.

Cette approche qui départage Oulémas et Jeunes Algériens selon ces deux tendances est bien sûr trop schématique, et dans la réalité les deux mouvements s'engageaient, chacun de leur côté, sur les deux fronts à la fois, mais de par leurs structures, leurs capacités et leurs possibilités, les premiers étaient destinés à un plus grand rapprochement avec la population musulmane, et les seconds avec la population européenne. En revanche, il ne faudrait pas oublier que les Jeunes Algériens, malgré leur extériorité et leurs différences par rapport à leur société, resteront toujours fidèles à l'Islam, à la religion qui devient patrie spirituelle et base de l'identité nationale.

**« A franchement parler, mes connaissances en langue arabe sont, hélas, insuffisantes. Il en est de même pour la majorité de mes camarades... Et pourtant l'Islam est resté notre patrie spirituelle. »<sup>44</sup>**

Etrange situation que celle des intellectuels algériens francisés de l'entre-deux-guerres, écartelés entre deux mondes et deux cultures dont ils essayent en vain de créer une synthèse vivable à travers leurs discours, leurs œuvres et finalement toute leur existence. Profondément acculturés par leur parcours à l'école française, ils restent en même temps attachés à des valeurs essentielles du monde arabo-musulman. Les yeux souvent tournés vers l'orient, ils lisent des journaux arabes du Machrek, portent le fez ottoman et n'abandonnent pas le « costume arabe » composé d'un pantalon à queue de mouton, d'une gandoura et d'un burnous. Les véritables ruptures entre les différentes tendances des intellectuels algériens de l'entre-deux-guerres apparaissent à propos des questions idéologiques et politiques. La question de l'assimilation et celle de l'identité nationale cristallisent en quelque sorte les différences idéologiques et politiques, et à travers elles s'expriment les différentes visions de l'avenir de l'Algérie.

Pendant que les Jeunes Algériens réclament la naturalisation, l'Etoile nord-africaine parle déjà d'indépendance. Certains prônent l'assimilation politique, et quelques uns demandent la citoyenneté française. En 1927, toujours dans le but de présenter leurs aspirations politiques, les partisans de l'assimilation créent la Fédération des Elus indigènes, avec comme principales figures le Dr Benjelloul et Ferhat Abbas. Avec l'élection du Front populaire, la majorité de l'élite algérienne reprend espoir et croit que le moment de l'émancipation politique, et la fin de la sujétion coloniale est arrivé. C'est dans cet esprit que le Premier Congrès musulman rassemble le 7 juin 1936, à Alger, la Fédération des Elus indigènes, les Oulémas et les communistes algériens. Ils adoptent une charte qui va bien au-delà des timides concessions que comportera le projet de loi Violette déposé six mois plus tard. Cette charte, qui est d'ailleurs rejetée par les Messalistes déjà partisans de l'indépendance, est jugée inacceptable par le gouvernement français. Après avoir essuyé plusieurs échecs politiques (entre autres le refus du gouvernement de recevoir leur délégation à Paris en 1933), la Fédération des Elus indigènes accueille avec peu d'enthousiasme le projet de loi Blum-Violette déposé en décembre 1936. Ce projet vise à accorder à une faible proportion de la population

<sup>44</sup> **ABBAS Ferhat, De la colonie vers la province, I. Le Jeune Algérien, Paris, Editions de la Jeune Parque, 1931, 152 p, recueil d'articles écrits de 1922 à 1927, p. 89.**

algérienne les mêmes droits politiques que ceux dont jouissent les citoyens français, mais sans l'obligation d'abandonner le statut musulman. Léon Blum et Maurice Violette auraient aimé obliger les représentants de la population européenne de l'Algérie à chercher eux-mêmes un terrain d'entente avec l'élite musulmane. Mais leur projet suscite une indignation générale chez les Français d'Algérie, aussi bien dans le peuple que chez les maires et les élus, et doit finalement être abandonné sans même avoir été examiné par le Parlement. L'abandon de ce projet condamne à mort toute politique d'assimilation et sonne la fin de l'époque de la résistance-dialogue. Ainsi le mouvement des Jeunes Algériens perd tout espoir de voir un jour ses revendications aboutir ; sur le terrain il se retrouve isolé entre la population musulmane et les Français d'Algérie, et sur le plan politique sa vision de l'avenir se retrouve reléguée dans le domaine de l'utopie. La conclusion du Dr Benjelloul est sans ambiguïté :

**« Les Musulmans algériens se réserveront le droit de revendiquer autre chose. »**

45

La question de l'assimilation ne remue pas seulement des vagues politiques entre les différentes fractions des Musulmans algériens d'une part, et entre Français et Musulmans d'autre part, mais elle engendre également une discussion intellectuelle très fertile sur l'identité de la nation algérienne au sein des groupes intellectuels qui participent dans les années de l'entre-deux-guerres à la restructuration de la sphère culturelle. Les deux pôles des intellectuels que nous venons de présenter sont chacun travaillés par les problématiques de la nation, de la patrie et de l'identité culturelle. Les réponses qu'ils apportent comportent plus de ressemblances que de différences, mais l'historiographie traditionnelle aime à opposer l'assimilationnisme des uns au nationalisme des autres. La discussion éclate au grand jour avec la fameuse polémique de 1936 entre Ferhat Abbas et Ben Badis, qui s'opposent sur leur conception de la nation algérienne. A lire les déclarations contradictoires des deux personnalités, on a effectivement l'impression d'une différence inconciliable des points de vue.

**« Je ne mourrai pas pour la patrie algérienne parce que cette patrie n'existe pas. Je ne l'ai pas découverte, j'ai interrogé l'histoire, j'ai interrogé les vivants et les morts, personne ne m'en a parlé. »**<sup>46</sup>

Et Ben Badis de répondre dans la fameuse « Déclaration nette » d'avril 1936.

**« Nous, de notre côté, nous avons cherché à travers les pages de l'histoire ; nous avons cherché dans le présent ; et nous nous sommes rendus compte que la nation Algérienne s'est formée et qu'elle existe, comme se sont formées, et comme existent toutes les nations de la terre. »**<sup>47</sup>

Selon Abdelkader Djeghloul, il s'agit là d'une « **polémique sans objet** »<sup>48</sup>, et à y regarder de plus près, force est de constater qu'effectivement, les deux hommes s'opposent sur des concepts qui sont mal définis de part et d'autre, ou en tout cas, qui ne

---

<sup>45</sup> Cité par AGERON, Charles-Robert, *Histoire de l'Algérie contemporaine*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je », 1964, p. 91.

<sup>46</sup> Ferhat Abbas cité par MERAD, Ali, *Le réformisme musulman en Algérie de 1925 à 1940. Essai d'histoire religieuse et sociale*, Paris /La Haye, Mouton, 1967, p. 398.

<sup>47</sup> Cité par MERAD, op. cité p. 398.

sont pas compris dans le même sens. Pour les deux hommes, l'identité culturelle irréductible du peuple algérien est fondée sur l'appartenance à l'Islam et l'attachement à la langue arabe<sup>49</sup>. Ce que Ferhat Abbas exprime dans la citation ci-dessus, c'est l'absence de tradition étatique nationale dans l'histoire et dans la culture politique algérienne. En effet, le concept de « patrie » dans son sens européen du XIX<sup>e</sup> siècle ne recouvre pas, ou seulement partiellement, les phénomènes qui travaillent en profondeur et qui sous-tendent les réalités culturelles, sociales et historiques de l'Algérie musulmane de l'entre-deux-guerres. Ben Badis dit sensiblement la même chose lorsqu'il distingue deux ordres de la nationalité en séparant la « nationalité ethnique » de la « nationalité politique ». Pour la première, ses composantes permanentes pour l'Algérie sont l'Islam et l'arabe, tandis que la seconde est historiquement variable. Dans cette conception, les deux nationalités ne sont pas forcément du même ordre. En fait, ce qui vient brouiller les pistes de ce débat est également un problème de traduction de termes arabes vers le français et vice versa. On assiste à une utilisation sans précautions de certains mots en tant que correspondants uniques et exclusifs d'un mot dans l'autre langue, comme si les champs sémantiques des signifiants recouvraient la même réalité en arabe et en français. A travers le travail des Oulémas des concepts nouveaux venaient de faire leur apparition dans la langue arabe d'Algérie et à ces mots on ne trouvait pas d'équivalent juste dans le vocabulaire français. Ainsi la traduction des concepts suivants n'est pas toujours évidente : *wat'an* (patrie ou nation), *el umma al djazâ'ira* (la nation algérienne), *cha'b* (peuple) et *uslaf* (nationalité). Si Ben Badis opère essentiellement à partir de ces concepts arabes, il n'en va pas de même de Ferhat Abbas, qui avouait lui-même ne pas connaître suffisamment l'arabe. En tant qu'intellectuel francisé, il utilise naturellement les concepts de patrie et de nation dans leur acception occidentale et les confronte aux réalités sociales et politiques de l'Algérie musulmane.

En fait, ce n'est pas l'objet de cette polémique qui est importante en soi, mais bien plus l'enjeu ou la simple existence de la polémique elle-même. On peut reprocher à l'ensemble des intellectuels algériens de cette époque de fonctionner plus ou moins tous dans le même espace ambigu avec des querelles sans objet véritable. On peut dénigrer leur activité en la considérant « comme étant un bricolage »<sup>50</sup> qui ne dépasse jamais les limites tracées par l'Etat colonial. Et on doit reconnaître qu'effectivement, ces penseurs ont été incapables de constituer un intellectuel collectif sur la base d'une synthèse des valeurs de l'islam et de la modernité. Mais ce qui est important à ce moment précis de l'histoire, c'est que la discussion soit engagée, que des concepts nouveaux apparaissent et qu'un dialogue se mette en place entre les différentes tendances des intellectuels algériens. C'est l'existence même de cette polémique dans le contexte colonialiste du

<sup>48</sup> *La Formation des Intellectuels Algériens Modernes 1880-1930*, in **CARLIER, Omar, COLONNA, Fanny, DJEGHLOUL, Abdelkader, EL-KORSO, Mohamed, Lettrés, intellectuels, et militants en Algérie, 1880-1950, Alger, OPU, 1988, p. 22.**

<sup>49</sup> Cet attachement revendicatif à la langue arabe paraît problématique dès le début, puisque F. Abbas reconnaît ne pas savoir parler en arabe, et que les deux hommes sont chacun conscient de l'importance des langues berbères en Algérie. C'est un fait historique, qu'à ses débuts le nationalisme algérien n'est pas lié directement à la langue arabe.

<sup>50</sup> DJEGHLOUL op. cité p. 20.

début du siècle qui compte. C'est l'émergence, puis la prise de parole des cercles intellectuels participants à la réflexion qui est intéressante et qui nécessite une étude objective de la part de celui qui veut comprendre l'histoire intellectuelle de l'Algérie moderne.

Sur le plan politique, ces cercles des intellectuels francisés sont rapidement dépassés et perdent leur influence, surtout après l'échec du projet Blum-Violette. Dans les années qui suivent, l'apparition et le renforcement du mouvement nationaliste indépendantiste termine leur isolement par rapport aux masses de la population algérienne, beaucoup plus attentives aux slogans nationalistes et plébéiens qu'aux discours intellectuels. Désormais, c'est la lutte politique et finalement armée qui prend le devant de la scène et qui arrache l'indépendance de l'Algérie. Ce processus de décolonisation se réalise sur la base idéologique de l'anti-impérialisme européen en général, et marxiste en particulier. Mais la conception de la nation repensée localement, ainsi que la formation d'un intellectuel collectif algérien resteront problématiques. Si le modèle communiste s'impose aux parties nationalistes révolutionnaires, ils en rejettent le caractère internationaliste et la dénonciation de la religion par son idéologie. On verra que l'indépendance politique ne répond que partiellement aux questions que se posaient les intellectuels de l'entre-deux-guerres, et on aurait tort de nier que la contribution de ces derniers au développement de l'idéal national algérien fait partie intégrante de l'identité culturelle de l'Algérie. La formation des sphères culturelles et politiques de l'Algérie du XXe siècle est un long processus dans lequel on ne pourrait sous-estimer et dénigrer le rôle des intellectuels de l'entre-deux-guerres.

## **4. Cinq auteurs, cinq vies**

C'est dans cette perspective qu'il s'agit de replacer et d'étudier le rôle des premiers écrivains algériens de langue française, trop souvent et trop vite relégués au statut de « chantres de l'assimilation », sans une réelle connaissance ou une lecture approfondie de leurs œuvres. Ces auteurs sont issus de cette mince couche des intellectuels francisés de la société algérienne dont nous venons de tracer les contours et de définir les préoccupations. Leur existence est profondément marquée par leur dépendance des structures socio-économiques mises en place par l'état colonial pour reproduire sa domination. Cette dépendance, particulièrement évidente pour les intellectuels francisés, est également présente, du moins en partie, pour les lettrés sortis du moule islamique. Administration, magistrature, enseignement et armée sont les espaces privilégiés où évolue cette mince couche qui sert de relais au pouvoir colonial en place. Le *Dictionnaire des Auteurs maghrébins de langue française*<sup>51</sup> de Jean Déjeux donne un bref résumé de la biographie des auteurs soumis à l'étude. Mais pour notre travail, nous avons essayé de trouver des informations plus détaillées sur les auteurs en question, et également de rechercher les ressemblances significatives entre eux ou, le cas échéant, leurs spécificités dans le contexte culturel et littéraire de l'époque.

---

<sup>51</sup> DEJEUX, Jean, *Dictionnaire des Auteurs maghrébins de langue française*, Paris, Karthala, 1984, 404 p.

Ben Cherif Mohammed Ben Si Ahmed (1879-1921) est fils de la tribu des Ouled Si M'Hamed des Hauts Plateaux du Centre de l'Algérie, dans la région de Djelfa. Il est le premier musulman algérien à publier intégralement un roman en français. Son grand-père avait d'abord servi Abdelkader, puis s'était rallié à la France et la famille est restée fidèle à cet engagement. Etudiant au Lycée d'Alger, puis à Saint-Cyr, officier d'ordonnance du Gouverneur Jonnart, lieutenant de spahis puis caïd de sa tribu, le parcours de Mohammed Ben Cherif est celui d'un privilégié du système colonial. Il exprime sa reconnaissance envers la France non seulement à travers ses œuvres, mais aussi par toute sa vie. Après avoir participé à la guerre au Maroc en 1908, il n'hésite pas à partir pour le front au moment de la Première Guerre mondiale. Rapidement, il est fait prisonnier de guerre et se voit déporté en Allemagne, puis interné en Suisse. Pendant tous ces péripéties, il reste fidèle à son engagement aux côtés de la France, et après la guerre, de retour en Algérie, il retrouve ses fonctions de caïd des Ouled Si M'Hamed. Il meurt en 1921 dans une épidémie de typhus qui ravage la région et au cours de laquelle il vient au secours des hommes de sa tribu, avant d'être lui-même contaminé par la maladie.

Pendant la Première Guerre mondiale, l'importance du nombre des musulmans engagés dans les rangs de l'Armée française avait favorablement surpris les responsables de l'Algérie. Au total on dénombre 173 000 Musulmans dans l'armée, dont 87 500 engagés. 25 000 soldats Musulmans et 22 000 Français d'Algérie tombèrent sur les champs de bataille<sup>52</sup>. Ces chiffres expriment l'importance de cette partie de la société algérienne qui avait choisi, de gré ou de force, les voies de l'assimilation, ou du moins de la collaboration avec les forces de l'Etat colonial. Il ne faut donc pas s'étonner que le premier roman algérien de langue française soit édité par un militaire, car l'armée constitue le premier lieu de contact privilégié entre Arabes, Berbères et Européens de diverses origines de la colonie. Et ce roman n'est ni le premier, ni le dernier des écrits intellectuels publiés en français par les musulmans algériens engagés dans l'Armée française : Ismaël Hamet<sup>53</sup>, Abdallah Boukabouya<sup>54</sup>, Saïd Guennoun<sup>55</sup> ou plus tard l'Emir Khaled, pour ne citer que quelques noms, ont écrit et pris la parole dans une situation similaire de dépendance au sein de l'armée. Pour la plupart d'entre eux, le but évident de leurs écrits est de présenter le musulman avec sa religion, ses traditions et ses revendications aux Français. Non plus selon les clichés utilisés par la représentation coloniale, mais de l'intérieur, selon le regard que l'on porte sur soi-même ou selon ce qu'on aimerait montrer à l'Autre. Ainsi, la première publication de Mohammed Ben Cherif est un récit de voyage qui s'inscrit dans cette logique, et dont le but est de présenter le pèlerinage à La Mecque et son importance pour les musulmans<sup>56</sup>. Il est évident, par sa vie et par son œuvre, que notre auteur reste fortement attaché aux valeurs de l'Islam, et que son engagement aux côtés de la France et de son armée ne remettent jamais en

<sup>52</sup> Source : STORA, Benjamin, *Histoire de l'Algérie coloniale (1830-1945)*, Paris, Editions La Découverte, 1991, p. 44.

<sup>53</sup> HAMET, Ismaël, *Les musulmans français du Nord de l'Afrique*, Paris, Armand Colin, 1906, 313 p.

<sup>54</sup> BOUKABOUYA EL HADJ, Abdallah, *L'Islam dans l'armée française*, Constantinople, 1915.

<sup>55</sup> GUENNOUN, Saïd, *La voix des monts, mœurs de guerre berbères*, Rabat, Omnia, 1934, 317 p.

cause les fondements de son identité arabe et musulmane.

L'auteur du second roman de notre corpus est également fils d'une famille de grande tente, les Hadj Hamou de Miliana. Contrairement à la famille de Mohammed Ben Cherif, ce n'est pas dans l'armée que la famille de Abdelkader Hadj Hamou (1891-1953) s'illustra, mais dans le domaine de la religion et du droit musulman. Parmi ses ancêtres on trouve, entre autres, un marabout à Mascara, et un malik à Mazouna. Son père était cadî de Miliana et avait présenté en 1893 un projet de réforme de la justice musulmane en Algérie devant la commission sénatoriale. Le fils suit les traces du père, et après des études à la Medersa d'Alger, il poursuit une carrière professionnelle dans la justice. Parfait bilingue, il est également professeur d'arabe et diplômé d'interprétariat judiciaire. En 1930, lors des célébrations du centenaire de la présence française en Algérie, il prononce un discours à Sidi Ferrouch « au nom des écrivains français d'origine arabo-berbère ». Abdelkader Hadj-Hamou est l'écrivain algérien de langue française de l'entre-deux-guerres qui a le plus de contacts avec les auteurs contemporains de la littérature coloniale. Franc-maçon, ami de Robert Randau et de Jean Pomier, il occupe une place importante au sein du mouvement algérieniste. Après la Seconde Guerre mondiale il est même invité à devenir vice-président de l'Association des écrivains algériens. Il débute dans la vie littéraire avec une nouvelle <sup>57</sup> publiée en 1925 dans un recueil dont la préface est écrite par Louis Bertrand. L'année suivante il publie le roman qui fait partie du corpus de notre étude, puis quelques années après, sous un pseudonyme et avec Robert Randau, un dialogue sous forme de récit <sup>58</sup>, considéré comme la « bible de la coexistence entre les communautés européennes et indigène » <sup>59</sup>. On lui doit également plusieurs articles dans les journaux et revues littéraires de l'époque, ainsi qu'une série de contes publiés dans les années quarante. Pour ses publications, il a plusieurs fois utilisé des pseudonymes (El Arabi ou Abdelkader Fikri), et en conséquence possédait deux adresses différentes à Alger.

Fidèle à l'Islam, il rêvait d'une Algérie à jamais française, d'une assimilation totale où la religion de l'autre serait respectée et connue de chacun. A travers son dialogue avec Robert Randau ou à travers ses publications dans les revues, se dessine une vision idéalisée de la coexistence entre les différentes parties de la population de l'Algérie. Beaucoup d'ambiguïtés, une occultation de la réalité coloniale et une très forte acculturation caractérisent ses écrits, qui étonnent et qui interpellent le lecteur d'aujourd'hui sur l'intégrité de ses prises de position. Pour mesurer la profondeur de cette assimilation qui veut tout accomplir pour correspondre au discours idéologique dominant

<sup>56</sup> BEN CHERIF, Mohamed, *Aux villes saintes de l'Islam*, Paris, Hachette, 1919, 252 p., Récit de voyage, préface de M. Jonnart, Gouverneur Général de l'Algérie.

<sup>57</sup> HADJ-HAMOU, Abdelkader, *Le frère d'Ettaous*, in *Notre Afrique, Anthologie des conteurs algériens*, préface de BERTRAND LOUIS, Paris, Les Editions du Monde Moderne, 1925, pp. 1-28.

<sup>58</sup> HADJ-HAMOU, Abdelkader, PseudoFIKRI et RANDAU, Robert, *Les compagnons du jardin*, Paris, Donat-Monchrestien, 1933, réédité par DUGAS, Guy, in *L'Algérie, un rêve de fraternité*, Paris, Omnibus, 1997, pp. 59-154.

<sup>59</sup> MILIANI, Hadj, *Compromis discursif et impasses du mimétisme dans « Zohra la femme du mineur » de Hadj Hamou Abdelkader (1891-1953)*, Oran, Centre de Recherche et d'Information Documentaire en Sciences Sociales, polycopié, 1983, p. 11.

de l'époque, citons juste quelques passages étonnants d'un article paru dans le *Mercure de France*<sup>60</sup> :

***La France étant par le cœur la plus grande puissance musulmane du monde, tout Français a pour devoir de connaître l'Islam et les Musulmans.***

Ou en parlant de l'influence de la France sur les pays musulmans :

***Ils commencent, en Algérie et au Maroc, depuis que le drapeau français y flotte, à comprendre leur religion qu'ils ignoraient. (...) La France est venue. Ses écoles continuent à dissiper les ténèbres.***

On comprend qu'Abdelkader Hadj-Hamou ne soit pas apprécié par les nationalistes algériens et que ses œuvres soient rapidement oubliées par les historiens de la littérature algérienne de langue française. Si son roman *Zohra, la femme du mineur*, a été accueilli avec beaucoup de critiques à cause des maladresses dans l'expression et des lourdeurs de style, c'est surtout le dialogue avec Robert Randau, *Les compagnons du jardin* qui a soulevé une critique violente et acerbe, essentiellement à cause de son idéalisme abstrait occultant les réalités du système colonial et de la vie quotidienne des Musulmans dans l'Algérie de l'entre-deux-guerres. L'itinéraire intellectuel d'Abdelkader Hadj-Hamou et sa cohérence interne en font sans nul doute le plus problématique de tous les auteurs de notre corpus. En effet, comment lire et comprendre aujourd'hui un discours qui est tellement empreint des ambiguïtés nécessaires et des illusions inévitables de l'époque ? Comme nous le verrons, c'est l'espace de la fiction littéraire qui se révèle être en mesure de libérer l'auteur des contraintes extérieures et intérieures qui emprisonnent sa vision du monde dans un cadre déterminé par le discours colonial de l'époque.

Chukri Khodja (1891-1967), de son vrai nom HASSEN KHODJA Hamdane, est l'auteur de deux romans qui font partie de notre corpus. Certains le considèrent comme le « franc-tireur » de la littérature algérienne de langue française de la période. En effet, il ne participe pas aux différentes revues littéraires et culturelles de l'époque, et mis à part les deux romans que nous allons étudier, on ne lui connaît pas d'autres publications. Pourtant, ses antécédents familiaux et son parcours scolaire puis professionnel ne sont pas très différents de ceux d'Abdelkader Hadj-Hamou. Il est né dans une famille de petits commerçants possédant un capital intellectuel non négligeable, avec par exemple un grand-père maternel qui fut président du Tribunal d'Alger et écrivain. Son parcours scolaire commence dans l'école primaire de Soustara pour indigènes, où il obtient le diplôme de fin d'études primaires. A l'âge de 16 ans, il perd son père et la nécessité le pousse à commencer de travailler, d'abord comme vendeur chez un commerçant juif du centre ville d'Alger, puis dans l'administration. En 1916, à l'âge de 25 ans il est admis à la Medersa d'Alger où il obtient d'abord le Certificat des Medersas, puis en 1922 le Diplôme d'Etudes Supérieures des Medersas. Il maîtrise parfaitement l'arabe et le français, et après avoir réussi au concours, il est nommé en tant qu'interprète judiciaire dans différentes localités de l'algérois. Ce fonctionnaire calme et consciencieux est apprécié par ses supérieurs, et en 1933 on le nomme examinateur de toutes les classes d'interprètes judiciaires. Il ne participe pas activement au mouvement des Jeunes Algériens, mais on devine que ses opinions doivent se rapprocher des leurs, et on sait

<sup>60</sup> HADJ-HAMOU, Abdelkader, *L'Islam est-il immuable ?* in *Mercure de France*, 1<sup>er</sup> mai 1930, pp. 599-611.

que l'échec politique de ces derniers et l'engrenage de la violence de la guerre de libération l'ont beaucoup affecté<sup>61</sup>. Il est intéressant de noter que cet intellectuel bilingue qui a publié deux romans en français, a aussi activement participé à une association culturelle musulmane à Blida, et à une association d'entraide sociale à Médéa. Ceci illustre bien ce que nous disions sur les liens unissant les intellectuels francisés à leurs homologues de la mouvance des Oulémas. Chukri Khodja fait partie de ces intellectuels qui essayent de réaliser à travers leur œuvre et leur vie une synthèse entre islamité algérienne et modernisme social français, entre leur identité culturelle algérienne et leur éducation française. Situation de plus en plus inconfortable, et probablement source de tourments intérieurs dont le résultat sera une grave crise nerveuse quelques années avant sa mort, et au cours de laquelle il détruit tous ses écrits. Chose rare pour les auteurs de cette époque, au début des années 90, ses deux romans furent réédités à Alger par l'Office des Publications Universitaires.

Mohammed Ould Cheikh est né le 23 février 1906, dans le sud oranais, à Colomb Béchar. Parmi les cinq auteurs de notre corpus, il est le seul qui n'ait pas fait de carrière professionnelle dans l'une des structures de l'appareil colonial où évoluaient les intellectuels francisés de l'époque. Il est issu d'une grande famille du sud oranais dont l'influence sur l'évolution historique de la région a été déterminante. Il est intéressant de noter comment le rôle historique de cette famille, les Ouled-Sidi-Cheikh, est interprété différemment suivant le regard que l'on porte sur les intellectuels algériens de l'entre-deux-guerres. Voyons la présentation de cette famille selon Jean Déjeux, puis selon Ahmed Lanasri, auteur de plusieurs travaux sur la période en question.

**« Il est le fils de l'Agha Cheikh Ben Abdallah qui travailla à répandre l'influence française sur la région de Colomb Béchar. »<sup>62</sup> « L'auteur appartient de surcroît à la grande famille maraboutique des Ouled-Sidi-Cheikh qui joua un rôle éminent dans l'affirmation de l'identité algérienne. De l'insurrection de 1864 à celle de 1881 (...), ils opposèrent un refus hautain à la colonisation. Héritier de cette fière aristocratie maraboutique, l'auteur conservera en lui un profond attachement à l'Islam. »<sup>63</sup>**

Sans vouloir entrer dans une polémique idéologique et historique, retenons juste qu'il s'agit bien de la même famille dont parlent les deux citations, mais qu'elles ne recouvrent pas la même période historique. En empruntant les termes techniques utilisées par Abdelkader Djeghloul, on pourrait dire que nous voyons ici le passage, au sein d'une famille, de la politique de *résistance-refus* à celle de la *résistance-dialogue*<sup>64</sup>. En tout cas, Mohammed Ould Cheikh accomplit le parcours scolaire classique des privilégiés de

---

<sup>61</sup> MERIANE, Leïla, *Notice sur Chukri Khodja, in Recherches biographiques, Algérie, 1830-1962*, Paris, n°3, 1er trimestre 1985.

<sup>62</sup> DEJEUX, Jean, *Dictionnaire des Auteurs maghrébins de langue française, Paris, Karthala, 1984, p. 178.*

<sup>63</sup> LANASRI, Ahmed, *D3. Mohammed Ould Cheikh, un romancier algérien des années 30 face à l'assimilation. Lille 3, André BILLAZ, 1985, p. 50.*

<sup>64</sup> DJEGHLOUL, Abdelkader, *Si M'hamed Ben Rahal (1857-1928) La résistance-dialogue d'un notable de Nedroma, in Algérie Actualité, n° 699, du 8 au 14 mars 1979.*



l'aristocratie algérienne : études primaires dans une école française de Bechar puis études secondaires au lycée d'Oran, qu'il devra quitter pour causes de santé en classe de seconde. Atteint d'une maladie pulmonaire que le climat d'Oran ne fait qu'aggraver, il se voit obligé de rentrer dans le sud sans terminer le lycée. Malgré plusieurs cures à Vichy, à Bou Hanifa et à Tlemcen, sa santé ne s'améliore pas et il meurt à l'âge de 32 ans, en janvier 1938. Contrairement aux autres écrivains de notre corpus, du fait de sa maladie, il n'a pas travaillé dans les structures de l'administration, de la magistrature ou de l'enseignement colonial, et la seule occupation que nous lui connaissons a été l'écriture et la publication de ses œuvres. En fait, cette indépendance reste relative, car la famille, sa base financière pour cette courte vie d'aristocrate lettré et pour les cures de santé probablement inaccessibles à la majorité de la population locale, restait tributaire de son rapport au pouvoir colonial .

Outre le roman soumis à l'étude, Mohammed Ould Cheikh a écrit plusieurs nouvelles, des contes et des poèmes publiés dans la revue *Oran* , et un recueil de poèmes en prose édité sous le titre de *Chants pour Yasmine* <sup>65</sup> . Il est également l'auteur de deux pièces de théâtre dont la seconde, *Le Samson algérien*, fut traduite en arabe dialectal et mise en scène par Mohammed Bachtarzi, une première fois en 1937, puis une deuxième fois en 1947, mais alors interdite par les autorités. *Myriem dans les palmes* est le premier roman algérien de langue française de l'entre-deux-guerres qui fut réédité dans l'Algérie indépendante, en 1985, avec une introduction détaillée d'Ahmed Lanasri sur les conditions historiques et culturelles de la période. On peut dire qu'aujourd'hui, de tous les auteurs de notre corpus, Mohammed Ould Cheikh est le plus accepté, et le mieux reconnu en Algérie. Contrairement à la majorité des auteurs francophones qui ont été ses contemporains, il a été réintégré au sein du patrimoine littéraire national et officiel.

Rabah Zenati (1877-1952) est le dernier écrivain algérien de langue française qui publie un roman tellement empreint du discours sur l'assimilation. On pourrait dire qu'il est le dernier représentant de cette tendance de la *résistance-dialogue*. En effet, après la publication en 1945 de *Bou-el-Nouar, le Jeune Algérien*, on ne verra plus paraître de nouveaux romans dans ce style typique des années coloniales, où l'œuvre de fiction est tellement soumise au discours idéologique dominant, et où s'exprime en surface un désir d'assimilation apparent, cachant au même moment toute l'ambiguïté de la tentative. Rabah Zenati est né en Grande Kabylie dans une famille ordinaire, plutôt pauvre, qui n'avait pas les mêmes privilèges sociaux et économiques que les familles des quatre autres écrivains de notre corpus. En 1871, son père avait participé, armes à la main, à la révolte de Mokrani ; leur maison fut brûlée pendant les représailles, et la famille a dû se réfugier dans les grottes du Djurdjura. Pendant les années de la tendre enfance, le jeune Rabah, comme tous les enfants kabyles de son âge, garde les chèvres à longueur de journée. Ce n'est qu'à douze ans qu'il prend le chemin de l'école française, accompagné de la désapprobation de son père qui aurait aimé le « **soustraire au contact des roumis** » <sup>66</sup> . Malgré ce début tardif, le jeune homme réussit bien dans les études, et

<sup>65</sup> OULD CHEIKH, Mohammed, *Chants pour Yasmine*, Oran, Fouque, 1930, réédité en 1937, préface de Gaston Picard.

<sup>66</sup> Introduction de l'auteur à ZENATI, Rabah, *Le problème algérien vu par un indigène*, Paris, Publications du Comité de l'Afrique française, 1938, p. 9.

chose aussi importante pour son avenir, il épouse l'idéal d'une France juste et civilisatrice. Il décroche un diplôme d'instituteur, et en 1903, il est naturalisé français. Mais c'est son expérience faite au sein de l'armée pendant la Grande Guerre qui fait de lui un fervent partisan de l'assimilation et qui le décide à choisir pour vocation le rôle d'intermédiaire entre les Européens et les Musulmans. Dans la préface déjà citée, il parle de lui-même à la troisième personne du singulier.

**« Les quatre années de guerre lui ouvrirent les yeux sur bien des choses et surtout sur la valeur morale des hommes. (...) Une meilleure connaissance de la mentalité de tous les milieux français, leur vie saine et équilibrée lui ont fait concevoir la possibilité d'y introduire, prudemment, par étapes, ses coreligionnaires souvent déclassés et désaxés. De là, sa décision de jouer le rôle d'intermédiaire, de trait d'union, pour assurer la fusion de deux peuples désormais appelés à vivre en communauté d'intérêts et d'idées. »**<sup>67</sup>

Après la guerre, il est instituteur puis directeur d'école dans le Constantinois, jusqu'à sa retraite en 1934. C'est l'époque où il s'engage dans la vie culturelle et intellectuelle : il commence à écrire des articles de journaux, participe en 1922 à la création de la *Voix des humbles*, qui s'appelait d'abord « Organe de l'Association des instituteurs d'origine indigène d'Algérie », puis en 1929 fonde à Constantine son propre journal, *La voix indigène*. A travers tous ses écrits, il milite pour l'assimilation et l'émancipation de ses coreligionnaires, pour l'enseignement généralisé de la population et pour ses droits politiques. Parfait représentant du courant des Jeunes Algériens, il est d'abord très proche de la Fédération des Elus indigènes, puis avec le temps qui passe, les échecs politiques qui s'accumulent et la radicalisation des positions, il se retrouve de plus en plus seul avec ses idées. Malgré toutes les déceptions qui touchent les Jeunes Algériens et la Fédération des Elus, il persévère dans ses positions et continue son action en y consacrant ses propres ressources et toute son énergie. A part le roman qui fait partie de notre corpus, on ne lui connaît pas d'autres œuvres littéraires. Il s'exprime donc essentiellement à travers son journal, auquel il donne en 1947 le titre de *La Voix libre, Journal d'Union franco-musulman*, et à travers deux essais politiques publiés en 1938, à quelques mois d'intervalle, l'un à Paris, l'autre à Constantine sous un pseudonyme<sup>68</sup>. Une présentation nationaliste et idéologique des écrits des partisans de l'assimilation ne voudrait voir dans ces œuvres que des couplets à la gloire de la France et de son œuvre civilisatrice en Algérie. En fait, le lecteur qui prend le temps de parcourir avec objectivité les écrits de Rabah Zenati pourra découvrir chez cet homme l'expression d'une lutte intellectuelle sincère et parfois désespérée, qui ne ménage pas le pouvoir colonial en place et qui ne renie pas ses racines culturelles et religieuses. Pour preuve, voyons quelques passages d'un article mi-satirique, mi-tragique, paru en première page de *La Voix indigène* en 1933, et qui est selon toute vraisemblance de la plume du directeur.

### Les dix commandements du Colonisé

<sup>67</sup> *Idem. p. 10.*

<sup>68</sup> ZENATI, Rabah, *Le problème algérien vu par un indigène*, Paris, Publications du Comité de l'Afrique française, 1938, 182 p. et ZENATI, Rabah, (pseudo: Hassan), *Comment périra l'Algérie française*, Constantine, Attali, 1938, essai, 140 p.

- Ton histoire tu renieras, la nôtre tu apprendras mais dans notre famille, jamais tu n'entreras. 1.
- Nos beaux principes : liberté, égalité, fraternité à l'école par cœur, tu réciteras, mais à la vie pratique jamais tu ne t'en réclameras. 2.
- Dans les assemblées électives, inférieur tu resteras, du bonnet tu opineras, tes intérêts tu ne défendras. (...) 3.

Certifié conforme, LE BICOT FRANÇAIS <sup>69</sup>

A lire ses articles de presse de plus en plus désespérés, à voir le titre de l'essai politique publié sous un pseudonyme à Constantine en 1938 (*Comment périra l'Algérie française*), on se demande pourquoi cet homme est resté fidèle jusqu'à sa mort aux idées assimilationnistes ? Idées que la majorité de ses amis, la plupart des intellectuels francisés avaient déjà progressivement abandonnées au cours des années trente, surtout après l'échec du projet Blum-Violette. La publication en 1945 du roman que nous allons étudier, et qui est une parfaite illustration des idées de la mouvance Jeune Algérien, semble également être « en retard » par rapport aux événements et aux évolutions de l'ensemble des cercles intellectuels et littéraires de l'Algérie musulmane. De même, si nous lisons les écrits de Rabah Zenati de la fin des années trente, ou si nous pensons à son essai *Comment périra l'Algérie française*, on comprend difficilement pourquoi sept années plus tard il publie encore un roman censé démontrer la possibilité de l'assimilation. Nous essayerons dans la suite de ce travail de trouver des réponses à ces questions. Ce qui est certain c'est qu'avec l'année 1945, avec les émeutes du Constantinois et la répression qui a suivi, une page est définitivement tournée dans l'histoire de l'Algérie, et des deux côtés les partisans de l'assimilation réalisent l'échec définitif de leurs espoirs, le caractère utopique de leurs rêves. En littérature, ce réveil aux réalités se traduit par la fin de la série des romans qui louent les possibilités et les bienfaits de l'assimilation, ou qui entreprennent une tentative de représentation de l'Algérie coloniale mais multiculturelle, française mais respectueuse des droits de la population musulmane.

Sur les six romans de notre corpus, quatre sont édités en France, et deux seulement en Algérie, dans des maisons d'édition appartenant à des Français de la colonie. Cette constatation laisse entrevoir un aspect non négligeable de la dépendance des cercles culturels algériens par rapport au système colonial en place. La faiblesse logistique des intellectuels algériens se révèle à tous les niveaux de la publication et de la diffusion de leurs écrits. Malgré quelques tentatives à Alger et à Constantine, aussi bien la presse que l'édition des livres resteront tributaires des circuits de la colonisation pour ce qui est de la fourniture de papier, de l'impression et de la diffusion. La domination des cercles coloniaux sur l'imprimerie et la diffusion influence évidemment les auteurs dans leurs écrits et limite la liberté de leur expression à cause de la censure réelle, mais aussi à cause de l'auto-censure. A voir le nombre important des préfaces allographes qui introduisent les romans du corpus et leur caractère paternaliste, on comprend encore mieux la dépendance de nos auteurs par rapport aux éditeurs et aux cercles culturels

<sup>69</sup> *La Voix indigène, Constantine, jeudi 20 juillet 1933.*

coloniaux.

En parlant des problèmes de publication et de diffusion, l'autre question importante que l'on doit se poser est de savoir qui était le destinataire principal de ces œuvres littéraires, écrites dans une langue et une idéologie étrangères, et qui plus est dans un genre étranger aux écrivains. Nous avons déjà mentionné au début de ce chapitre le taux important d'analphabétisme de la population indigène de l'Algérie de l'entre-deux-guerres et le nombre restreint des intellectuels lisant et écrivant le français. Cette réalité des chiffres vient confirmer le sentiment qui naît après la lecture des romans : ces œuvres sont écrites essentiellement pour les Français en général, et ceux de la métropole en particulier. Après un siècle de colonisation, le colonisé commence à se dire, à se présenter à l'autre en adoptant la langue, la forme et l'idéologie imposées par le conquérant. C'est l'époque où les Algériens maîtrisent déjà suffisamment le français pour pouvoir créer des œuvres littéraires en imitant leur écrivain préféré, et par là, influencer la vision que l'Européen s'est formée du peuple conquis. L'histoire de la littérature algérienne de langue française commence avec cette période d'acculturation et de mimétisme où la fascination de l'Autre participe pour une part non négligeable dans les motivations des écrivains.

## Première partie : La fiction Romanesque

***L'œuvre littéraire ne peut, par nécessité de sa nature, dire une chose à la fois : mais deux au moins qui s'accompagnent et se mêlent sans qu'on doive les confondre.***<sup>70</sup>

La critique littéraire du XX<sup>e</sup> siècle a eu le mérite de souligner l'importance de l'étude des structures composantes du texte. Entre autres, elle nous a enseigné à considérer les personnages des romans non pas comme des êtres figés sur le papier, mais comme des « actants » en mouvement. On ne juge plus les héros des romans simplement pour ce qu'ils sont, mais on prend en compte essentiellement ce qu'ils font. La catégorie du « faire » est venue devancer celle de « l'être », quant à son importance pour la critique. L'intrigue romanesque est étudiée comme un chemin accompli par le ou les héros entre deux états différents de leur être. Une situation de manque caractérise la position initiale des personnages et tous leurs efforts entrepris tendent à combler, sinon à détourner, ou à transformer ce manque.

Dans cette perspective, l'étude du parcours narratif des personnages constitue un premier niveau de lecture incontournable. Par conséquent, nous avons choisi de commencer notre étude par l'examen approfondi des parcours des héros qui se dessinent dans notre corpus et qui constituent le support naturel des discours idéologiques. Il conviendra dans un premier temps de circonscrire le manque initial qui caractérise nos héros et de voir s'il y a des ressemblances d'un roman à l'autre. Tous les critiques sont d'accord pour affirmer le caractère ambigu des premiers romans de la littérature

---

<sup>70</sup> P. MACHÉREY, *Pour une théorie de la production littéraire*, Paris, F. Maspero, 1980, p. 120.

algérienne de langue française, mais les raisons avancées comme source de cette ambiguïté ne sont pas les mêmes. Pour certains, l'explication se trouve dans les désirs avoués ou cachés des protagonistes et des romanciers, c'est le « **double désir du Même et de l'Autre** »<sup>71</sup> qui serait à l'origine des ambiguïtés. D'autres préfèrent parler de « **double discours** »<sup>72</sup>, ou encore de « **compromis discursifs et impasses du mimétisme** »<sup>73</sup>. Pour cette première partie de notre étude, nous allons essayer de voir quel est le désir qui déclenche la quête au niveau de l'histoire. Quel est le manque initial que les protagonistes aimeraient combler ? En bref, que cherchent ces premiers héros ? Existe-t-il un « *manque type* », clairement définissable, qui caractériserait l'ensemble des œuvres en question ? Dans quelle mesure ce manque est-il explicite ? Est-il nommé, est-il reconnu par le sujet de la quête ? Et finalement, arrive-t-on à combler le manque à travers la fiction romanesque ou reste-t-on toujours dans cette situation frustrante où l'objet de la quête n'est jamais atteint ?

## I. 1. Les chemins de la solitude

### I. 1. 1. Ahmed Ben Mostapha, gommier

---

Le premier roman algérien de langue française, *Ahmed Ben Mostapha, gommier*, de Mohamed Bencherif date de 1920 et est en grande partie autobiographique. Seule la fin du récit est détachée de ce qu'a réellement vécu l'auteur. Ce dernier, et donc le héros du roman, est caïd dans la tribu des Ouled Si M'Hamed, dans la région des Hauts Plateaux du Centre de l'Algérie. Il s'engage dans l'Armée française pour participer à la pacification du Maroc. Membre d'une tribu de la grande famille des Ouled Naïls, il sera intégré à la formation des gommiers, où il fait le serment de rester fidèle pendant trois mois.

Ahmed Ben Mostapha veut prouver son courage et sa fidélité à la France, c'est pour cette raison qu'il part pour la guerre. Sa réussite au champ de bataille lui vaut une décoration d'honneur. Non seulement il fait preuve de courage, mais il tient tout un discours aux Marocains sur les bienfaits de la France. Lorsqu'on lui demande pourquoi il combat contre ses frères, aux côtés des infidèles, il répond sans hésitation et prend la défense de la France. Pour lui, il ne s'agit pas de quitter sa religion mais de profiter des bienfaits de la France et d'accepter la réalité telle quelle. La différence entre les deux religions est oubliée au profit d'une histoire commune qui avait réussie, à un moment donné à rapprocher les deux communautés dans la guerre.

<sup>71</sup> J. DEJEUX, « Le double désir du Même et de l'Autre chez les romanciers de langue française de 1920 à 1945 » in *Actes du congrès mondial des littératures de langue française*, Padoue, mai 1983.

<sup>72</sup> LANASRI, Ahmed, DNR. *La littérature algérienne de l'entre-deux-guerres, genèse et fonctionnement*, Publisud, 1995, p. 343.

<sup>73</sup> MILIANI, Hadj, *Compromis discursif et impasses du mimétisme dans « Zohra la femme du mineur » de Hadj Hamou Abdelkader (1891-1953)*, Oran, Centre de Recherche et d'Information Documentaire en Sciences Sociales, polycopié, 1983, 37 p.

**« - Le drapeau que je sers me protège. Il porte dans ses plis la justice, la tolérance, le droit du faible, tout comme les étendards de nos ancêtres. Je considère comme un pieux héritage de continuer par mes faibles moyens leur glorieuse pensée. D'ailleurs les aïeux de ces chrétiens ont servi sous nos bannières en marche vers ces mêmes lumières qui éclairent aujourd'hui le monde nouveau . »<sup>74</sup>**

L'objet de la quête du héros est en fait l'établissement de relations, de rapports d'amitié avec l'Autre. On est à la recherche d'une entente idyllique où les rapports de dominé / dominant seraient transfigurés par les idées de justice et d'égalité. Ahmed Ben Mostapha est entre deux mondes, deux cultures, et il souffre de l'incompréhension qui sépare les deux communautés. C'est un combattant solitaire qui cherche auprès de chacun un espace accueillant et à l'abri des querelles de pouvoir. Le gommier, à l'image des combattants arabes ou berbères, à l'image de tous les hommes en campagne, cherche une terre de paix où il pourra se reposer en sécurité. Pourtant, lorsque après une campagne héroïque au Maroc il retourne dans sa tribu exercer ses fonctions traditionnelles de caïd, nous le trouvons impatient de pouvoir repartir. Cette partie constitue un temps mort dans l'action d'ensemble du roman : la quête du héros est comme suspendue. C'est un retour aux sources, un repos sur le chemin où l'évolution du récit est figée dans le temps et dans l'espace.

Avec le début de la Première Guerre mondiale, Ahmed Ben Mostapha part pour la France combattre les Allemands. C'est un soldat consciencieux qui n'hésite pas au moment où il faut défendre sa « patrie d'adoption », mais c'est également un homme poussé à l'aventure par ses désirs inassouvis. Nous avons une description pathétique de l'arrivée en France et des premières impressions du héros sur le pays de l'Autre. L'objet de la quête se rapproche et il est matérialisé de nouveau à travers le combat et la guerre : le gommier doit défendre la terre de sa patrie d'adoption contre les ennemis allemands. C'est le court moment sur son parcours où le rapprochement avec les Français semble se réaliser. Mais ce rêve ne dure pas longtemps : il est fait prisonnier par les Allemands, qui lui font maintes propositions pour le forcer à collaborer avec eux. Il résiste avec courage et vaillance, mais finalement, à cause d'une maladie, il est évacué vers la Suisse. C'est là qu'il mourra, solitaire, loin des siens et loin également de sa patrie d'adoption. Il termine sa destinée dans un espace qui n'est ni celui du Même ni celui de l'Autre. Il a pratiquement rompu tout contact avec les siens, il ne reçoit aucune nouvelle de l'Algérie qui disparaît complètement de ses préoccupations. Le titre du dernier chapitre nous laisse penser que Ben Mostapha achève sa destinée « **apaisé par la plus délicate amitié française** ». En réalité, il s'agit d'un échange épistolaire avec une dame de Paris, qui sera appelée « **ma grande amie** » dès la seconde lettre. Cette correspondance platonique n'apporte qu'une solution illusoire aux problèmes du prisonnier et les barrières qui séparent les deux personnes ne disparaîtront jamais. Cet échange présente d'ailleurs un caractère assez étrange car les réponses ne se suivent pas dans le temps : d'abord plusieurs lettres de la mystérieuse dame restent sans réponse, puis c'est une série de lettres d'Ahmed qui défile devant le lecteur, et enfin, seul le silence de la mort répond aux dernières lettres parisiennes. Le dialogue s'achève en un monologue sans espoir et c'est

<sup>74</sup> Ahmed Ben Mostapha, *gommier*, p. 71

l'annonce du décès, faite par une tierce personne, qui clôt le roman. Le rapprochement, à plus forte raison la fusion, reste impossible et cette impasse mène à la mort.

Le parcours d'Ahmed Ben Mostapha dans l'espace présente une oscillation constante entre les deux univers antagonistes. Son cheminement vers le monde de l'Autre se fait toujours au prix d'efforts importants, par les batailles de la guerre ou les luttes intérieures. En tout cas, ce n'est jamais naturel, il faut sans cesse recourir à la violence ou se forcer à des séparations qui deviennent pesantes par la suite. Si le rapprochement est toujours le fruit d'un effort personnel, l'éloignement est en revanche comme une fatalité du destin contre lequel on ne peut rien. Cette impression d'impuissance et d'emprisonnement est relatée dans l'une des dernières lettres d'Ahmed.

**« Depuis quelques jours je suis d'une tristesse que rien ne peut décrire. Je porte sur mes épaules la Suisse tout entière, avec ses montagnes qui ne finissent pas, trop longues, trop larges, trop hautes, et qui n'ont d'autre beauté que la blancheur des neiges qui les coiffent. Oh ! ces escarpements infranchissables, ces murailles qui ferment de toute part mon horizon... qui me séparent de vous. »**

75

Ce «vous» reste mystérieux, la personne n'apparaît à aucun moment dans l'action concrète du roman et on ne saura pas la manière dont ils se sont connus. C'est une amitié sincère et touchante à la fois, mais qui ne fait qu'accentuer, de par sa distance, le désespoir du héros. Dans l'espace nord-africain, la rencontre avec l'Autre se fait exclusivement au niveau du monde militaire : à aucun moment il n'est question du monde des colons ou des Français des villes algériennes. Il est donc clair que le rapprochement n'est pas envisagé avec les Français d'Algérie, mais exclusivement avec ceux de la métropole. Cette non-figuration, l'absence totale du monde des colons, constitue un rejet, ou du moins un certain jugement de la colonisation telle qu'elle s'est effectuée en Afrique du Nord. L'occupation militaire est acceptée comme un fait positif pour les peuples concernés. C'est du moins ce qui ressort du discours d'Ahmed Ben Mostapha au troisième chapitre lorsqu'il explique à ses frères du Maghreb pourquoi il se bat contre eux. Ses choix, son parcours romanesque, sont justifiés par la nécessité de cette œuvre de pacification qu'entreprend l'Armée française. Mais la colonisation de peuplement est occultée, c'est-à-dire jugée et rejetée, à travers le parcours du personnage principal. Cette figuration au niveau de la fiction correspond exactement à une réalité historique : au début du siècle, dans les terres intérieures et le Sud, bien des tribus auraient préféré rester sous l'administration militaire qui était sévère mais considérée, contrairement à l'administration civile des colons, comme respectueuse de la justice. Le cheminement du héros dans l'espace se fait selon une loi très simple qui laisse peu de liberté dans les choix : le monde de l'Autre dont il désire s'approcher, avec lequel il aimerait partager ses idées de grandeur, ses recherches intérieures, n'est pas celui qui se trouve à proximité, mais celui qui est de l'autre côté de la Méditerranée. Cependant, en traversant cette mer, il abandonne forcément quelque chose de son identité naturelle, de sa religion, de sa tribu et de ses traditions. A travers son parcours romanesque Ahmed Ben Mostapha n'atteindra pas l'objet de sa quête, il en sera détourné, et il terminera son aventure dans un pays froid et fermé à l'image de son échec et de la mort qui l'attend.

<sup>75</sup> op. cité page 231-232.



La description très succincte des personnages dans le roman, et leur quasi-absence d'épaisseur psychologique, permettent difficilement d'avancer des hypothèses quant à leur utilité et leur influence réelle sur le parcours du goumier. Nous avons plutôt des clichés rapides sur tel ou tel type de soldat, sur le nomade, les cheikhs ou les étrangers. Visages aux contours toujours trop clairs pour qu'on puisse les considérer en tant que participants actifs au développement de la fiction romanesque. Opposants et adjuvants à la quête du héros ressemblent trop à des figurants figés sur le papier dont le rôle est défini à l'avance, et qui ne dépassent jamais les limites de leur utilité fonctionnelle. Etrangement, au début, l'ennemi est le « frère de religion », <sup>76</sup> c'est-à-dire les tribus insoumises du Maroc. Lors d'une discussion avec des Marocains, Ben Mostapha riposte vivement aux critiques que ces derniers font envers la France. Ces accusations proviennent en grande partie des Allemands qui soutiennent les Marocains contre leurs ennemis et qui font tout pour entacher l'honneur et la réputation de l'autre. Dès le début donc, une opposition s'établit entre la France et l'Allemagne. La première est juste et généreuse envers ses enfants, la seconde sera le pays du mal, de l'injustice et du mensonge. La haine du héros se tournera contre l'Allemagne, qui sera la cause de tous ses malheurs et qui finalement l'éloignera de l'objet de sa quête.

Mais le réel opposant à notre héros dès les débuts de l'action est un autre goumier, Ben Kouider, qui se fait remarquer par sa jalousie envers Ben Mostapha. Ce frère jaloux est vite présenté en opposition avec un lieutenant Français qui sera juste, courageux et loyal.

**« Le goumier avait confiance dans l'impartialité de son lieutenant ; (...) il admirait en lui les qualités qui sont primordiales aux yeux de tout arabe : le courage, la justice, la loyauté. Les canailleries de Kouider lui semblaient chose méprisable ; il ne voulait pas traiter d'égal à égal avec cet habitué des maisons de femmes ; mis au courant de ses attaques, il avait haussé les épaules, et déclaré : « Les chiens sont faits pour aboyer. » <sup>77</sup>**

Transposition des traits de caractères positifs des Arabes sur le lieutenant Français, et en même temps dégradation du frère de religion qui est comparé aux chiens. Evidemment, tous les Arabes ne sont pas présentés sous un aspect négatif, mais Kouider est le seul personnage qui réapparaisse plusieurs fois dans le roman, et qui en même temps, soit toujours en opposition avec les aspirations, les idéaux et les projets du héros. Kouider est un peu comme la copie négative d'Ahmed Ben Mostapha : jaloux qui accepte mal la promotion de son compagnon, lâche aux moments critiques des batailles et toujours en train de chercher à plaire aux officiers Français. Lors de l'arrivée du goum en France, nous avons une description du passage de leur train par plusieurs villes et dans l'une des stations une jeune fille fait des signes de la main au convoi transportant les soldats. Kouider pensera que la jeune fille lui envoie des baisers. C'est encore une occasion pour les deux hommes de s'opposer et pour Ben Mostapha de condamner le comportement honteux de son rival. Ce dernier personnifie donc tous les traits de caractère négatifs que

<sup>76</sup> Dans cette œuvre, on ne trouve pas le terme de « coreligionnaire » pourtant si fréquent dans le vocabulaire de l'époque pour désigner les frères dans la religion musulmane.

<sup>77</sup> *op. cité page 26*

notre héros rejette et qu'il condamne chez ses frères de religion. Kouider est en quelque sorte l'exemple de l'indigène sur qui l'influence de la France n'a pas entraîné des changements positifs, mais surtout négatifs.

Nous avons déjà mentionné l'absence de représentation de la société des Français d'Algérie, du monde des colons ou des bourgeois des villes. Dans le récit, le rapprochement entre les deux mondes passe essentiellement par les rapports entre les soldats. Entre les officiers que rencontre notre héros sur son parcours, nous trouvons le stéréotype du bon et du mauvais Français. Dans cette seconde catégorie se classe l'officier qui appelle le héros « Ben Cous-Cous », <sup>78</sup> se moque de lui sans raison, reste sur ses préjugés et ne voudra pas l'écouter. Mais il y a aussi un autre officier, proche ami de notre personnage, qui lui fera un cours sur l'histoire des Arabes et la grandeur de leur civilisation. Il lui expliquera également les causes de leur décadence.

**« C'est le jour où tes ancêtres, avec leur passion de la liberté individuelle, ont voulu se battre comme tu l'as fait hier, seul, chacun pour soi, c'est lorsqu'ils ont recommencé leurs combats homériques qu'ils ont perdu leur âme collective, abdiqué leur personnalité politique, fait place à d'autres. »** <sup>79</sup>

C'est ici l'image du Français comme on aimerait qu'ils soient tous : compréhensif, qui s'intéresse à la culture arabe et islamique, qui parle « notre » langue, qui sait écouter et qui n'est pas hautain. Le rôle de cet officier est double, car s'il est là pour démontrer que les rapports amicaux sont possibles entre Arabes et Français, il a également pour fonction de tendre un miroir devant Ben Mostapha. Dans le reflet de ce miroir, le héros contemple l'histoire et l'aventure de ses propres ancêtres : vision paternaliste des rapports entre dominé et dominant s'il en est. C'est pourtant avec des Français de ce type que Ben Mostapha cherche les relations d'amitié, c'est dans leur entourage qu'il aimerait vivre. Extérieurement, sa quête se résume à la rencontre et au rapprochement avec ce bon Français qui doit correspondre à une image préfabriquée. Sa quête intérieure est conditionnée par ce premier aspect extérieur : il voudrait toujours satisfaire aux attentes de ses amis français et aimerait être compris par eux. Mais il reste solitaire tout au long de son parcours. Les rares moments d'entente et d'amitié avec des Français disparaissent rapidement ou restent lointains, sans apporter réellement de solution aux aspirations profondes de partage et de fraternité du héros.

## I. 1. 2. Bou-el-Nouar, le Jeune Algérien

---

Le dernier roman de notre corpus, *Bou-El-Nouar, le Jeune Algérien*, de Rabah et Akli Zenati <sup>80</sup>, présente un parcours très similaire à celui d'*Ahmed Ben Mostapha, gommier* : la solitude enveloppe de plus le héros en plus au cours du développement de l'intrigue. Vingt-cinq années séparent la publication des deux romans, mais les auteurs n'ont pas réussi, ou tout simplement pas voulu, supprimer dans la fiction romanesque la solitude qui

<sup>78</sup> op. cité page 89.

<sup>79</sup> op. cité page 51-52.

<sup>80</sup> ZENATI, Rabah et Akli, *Bou-El-Nouar, Le Jeune Algérien*, Alger, La Maison des Livres, 1945.

pèse sur leurs personnages. Cette solitude caractérise la plupart des héros des romans algériens de langue française de l'entre-deux-guerres, mais dans les deux cas en question elle devient l'élément constitutif principal de la vision du monde que dévoile la fiction. La signature de ce second roman est faite sous le nom du père *Rabah* et de son fils, *Akli*, mais selon toute vraisemblance, le stylo était plutôt tenu par le père. Rabah Zenati, instituteur et homme de lettres, avait activement participé à la vie intellectuelle de Constantine pendant la période de l'entre-deux-guerres. Militant convaincu de la nécessité du rapprochement entre les deux communautés, il publiera également deux essais politiques dont les idées maîtresses se trouvent exprimées dans le roman étudié<sup>81</sup>

Le parcours de Bou-EI-Nouar est celui de milliers d'enfants colonisés, qui ont pris un jour le chemin de l'école publique française et ont commencé à gravir les échelons de la connaissance et du savoir dans l'espoir de pouvoir ainsi se sortir d'une condition misérable et se rapprocher de la communauté de l'Autre. Que ce soit dans *L'enfant noir* de Camara Laye<sup>82</sup> ou dans *Le Fils du pauvre* de Mouloud Feraoun<sup>83</sup>, l'école est toujours le lieu de la rencontre avec ce monde qui attire l'enfant indigène avide de savoir et de succès. A chaque fois, le héros rencontre sur son chemin les mêmes oppositions, les mêmes tiraillements et souvent la même solitude qui l'amèneront à quitter son milieu naturel. Suivant les cas, ce départ peut être perçu et vécu ou comme un exil forcé résultant d'une situation d'impasse ou comme une ouverture sur le monde que l'on recherchait et auquel on aspirait depuis longtemps.

Bou-EI-Nouar est le premier garçon d'une riche famille terrienne, du village d'Aïn-Rouina, dans le Constantinois. Son père était initialement opposé à toute idée d'enseignement pour son fils et c'est peu à peu, avec les conseils et les supplications de son entourage, qu'il laissera partir son aîné à l'école. Le parcours de celui-ci le mènera de l'école coranique du village aux bancs de l'école primaire française, puis au lycée et aux études secondaires avec l'obtention du baccalauréat, et finalement jusqu'à l'Université de la Zitouna à Tunis. Chaque étape constitue un éloignement par rapport à son milieu familial, où il se sentira de plus en plus étranger. Mais le tragique de son parcours c'est le refus du monde de l'Autre, de lui réserver l'accueil tant désiré. Cette quête de l'assimilation se concrétisera le plus intensément et le plus tragiquement dans ses relations avec les femmes : lorsque son père prend une seconde femme, de l'âge de Bou-EI-Nouar, l'harmonie de la vie familiale est à jamais rompue. Nous avons une vive critique de la polygamie à travers les réactions du jeune homme éduqué à l'école française, et la mère non plus ne pardonnera jamais au père tyrannique d'avoir pris une seconde épouse. De plus, cette nouvelle femme dans la maison fera les yeux doux au fils aîné et essayera par tous les moyens de le détourner de ses préoccupations intellectuelles pour l'attirer vers celles de la chair. La pratique de la polygamie et sa

<sup>81</sup> ZENATI, Rabah, *Le Problème algérien vu par un Indigène*, Paris, Comité de l'Afrique française, 1932, 82 p. ZENATI, Rabah, *Comment périt l'Algérie française*, Constantine, Attali, 1938, 140 p., pseudonyme Hassan.

<sup>82</sup> CAMARA, Laye, *L'Enfant noir*, Paris, Les Presses de la Cité, 1967, 256 p.

<sup>83</sup> FERAOUN, Mouloud, *Le Fils du pauvre*, Paris, Le Seuil, 1954, 130 p.

réalisation dans le cas concret est donc présentée d'une manière très négative et constitue un obstacle sur le chemin du héros. Mais c'est toute l'institution du mariage dans sa pratique traditionnelle qui est sévèrement jugée à travers la fiction romanesque. Bou-EI-Nouar doit subir contre son gré la volonté de son père, qui le marie au milieu de ses études universitaires avec une jeune fille du village. Pendant une étrange nuit de noces, une critique particulièrement vive du père s'exprime à travers le discours et à travers les actions des protagonistes.

**« Bou-EI-Nouar la regarda pour la première fois. (...) Elle partageait son sort : c'était la chose de Touhami comme il était celle de Boudiaf, une marchandise qu'on avait cherché à placer et à bien placer sans qu'un mot ne lui fût jamais dit au sujet de cette union acceptée et réalisée à son insu. Il eut pitié, mais demeurait inébranlable dans sa décision de ne pas consommer le mariage. »<sup>84</sup>**

Cette première femme de sa vie, issue de son milieu naturel, est incapable de satisfaire ses aspirations intellectuelles et une séparation rapide vient mettre fin à ce mariage forcé. Sa seconde épouse, une Française, le quitte rapidement à cause des préjugés de race et de religion. Après des détours douloureux, l'amour du couple sera plus fort que les préjugés et ils se retrouvent à la fin du roman, mais dans leur esprit l'espace de l'Algérie coloniale ne peut tolérer leur union et ils vont se réfugier en France. Comme dans *Ahmed Ben Mostapha, goumier*, l'objet de la quête du héros est le rapprochement avec l'Autre, le désir d'être accueilli et d'être accepté en tant que tel.

Le chemin du héros dans l'espace représente un éloignement progressif de son milieu initial, de son village natal qui finalement le rejettera. Pour Bou-EI-Nouar, l'éloignement de la maison paternelle commence d'abord au niveau intellectuel car ni son père ni sa mère ne sauront l'accompagner sur le chemin du savoir ou l'aider dans ses études. L'école a une double fonction dans le récit : d'une part c'est à travers elle que la société de l'Autre attire, voire aspire, le personnage principal, et d'autre part, ce sont les études qui font de lui un solitaire intellectuel dans sa maison d'enfance. Il est intéressant de noter que tout au long du roman, c'est le père qui essaye de s'opposer au désir du fils à vouloir suivre les études. Ceux qui viennent en aide au fils dans sa quête du savoir sont ceux qui normalement sont les gardiens des traditions et devraient plutôt le retenir dans la société maternelle. Il s'agit d'abord du *cadi*, gardien par excellence des lois musulmanes, qui incite le père à inscrire son fils à l'école coranique puis à l'école française, ensuite au lycée, et finalement à le laisser partir à l'université. L'autre adjuvant important sur ce chemin de l'appropriation du savoir sera la mère, qui devrait être en principe la gardienne des traditions familiales, mais qui contre toute attente se situe toujours du côté de son fils lorsque celui-ci désire continuer ses études. Etrange ironie de la fiction ou clin d'œil du narrateur : les personnes gardiennes des traditions et des coutumes (le *cadi*, la mère et la voyante) ne remplissent pas leur rôle, manquent à leur devoir premier qui serait celui de garder l'enfant dans la sphère culturelle et religieuse du père et de la mère. Au contraire, ils le précipitent vers l'acculturation en l'envoyant à l'école française.

Les véritables adjuvants positifs du parcours romanesque de Bou-EI-Nouar sont les Français qu'il rencontre et qui l'accueillent, qui lui inculquent le savoir et les idées

---

<sup>84</sup> *Bou-EI-Nouar, le Jeune Algérien*, p. 126.

occidentales. Grâce à un couple instituteur venu de Bourgogne, dans le village d'Aïn-Rouina l'école française accueillait aussi tous les enfants musulmans qui voulaient s'y inscrire. Après le taleb de l'école coranique, M. et Mme Fontane sont les premiers enseignants du héros et ils seront les véritables artisans de ses succès scolaires. Ce couple est l'image même du bon Français tel que le héros aimerait qu'ils soient tous. A travers eux, nous avons une représentation idéalisée de l'instituteur laïc qui se donne complètement à son rôle de combattant pour les grands idéaux de la République. Ils sont ouverts, voient grand, sont honnêtes et discrets à la fois et ne recherchent pas leur bénéfice, mais celui de toute la population. Dans l'espace de l'école qui est à leur charge se réalise la fraternité et l'égalité tant rêvée entre les Européens et les Musulmans. Leur influence bénéfique se fait aussi sentir sur tout le village et le lecteur a l'impression, le temps de quelques chapitres, que le meilleur des mondes est arrivé. C'est comme si Aïn Rouina était devenu un îlot de paix et d'entente cordiale entre les deux populations différentes. Les violences entre les élèves sont sévèrement réprimées et un discours raisonné met mal à l'aise tous ceux qui n'accepteraient pas les idées fraternelles. Bou-El-Nouar réussit l'examen du certificat d'études primaires et en même temps il termine l'apprentissage complet du Coran. A cette occasion son père organise une grande fête, point culminant de cette entente entre les deux communautés. Le fruit du travail du couple instituteur se concrétise et la quête semble toucher à son but.

**« Une grande tente fut prévue sous les arbres de la ferme. Les tables devaient être mixtes, les Français devaient être encadrés d'Indigènes initiés à la vie occidentale. Le reste des invités devait être reçu à la mode arabe, mais un méchoui devait réunir tous les convives. (...) Après la fatiha, Mme et M. Fontane, le taleb Si Tayeb, furent appelés sur l'estrade et aux applaudissements des assistants reçurent chacun un riche cadeau. Bou-El-Nouar y monta ensuite pour baiser la main de son maître du koutab et serrer affectueusement les mains de ses maîtres français. Le bon instituteur essaya de dire quelques mots, mais il ne le put. Une larme de joie roula sur sa joue. Ce fut sa seule réplique. »<sup>85</sup>**

Cette image idyllique de l'entente entre les deux communautés constitue une projection extérieure, une réalisation au-delà des espérances des désirs du personnage principal. Cette fête est d'ailleurs étrange et sa place dans l'ensemble du récit est assez problématique car, à part quelques exceptions, on ne sait rien des personnes qui constituent l'assemblée et elles disparaîtront de l'histoire à la même vitesse qu'elles y sont entrées. Figurants de quelques instants, ces convives n'ont d'autre rôle que d'esquisser une image de l'objet de la quête du héros. De plus, cette image se révélera rapidement n'être qu'un mirage fugitif, et pour le héros et pour le lecteur. Le parcours romanesque de Bou-El-Nouar présente donc un caractère incessant de rapprochement puis d'éloignement par rapport à ce mirage qu'il est impossible d'atteindre.

L'arrivée du petit villageois arabe au lycée français de la ville nécessitait l'apparition dans le récit d'un nouvel adjuvant qui sera trouvé en la personne du professeur de philosophie, M. Durtin, qui évidemment est arrivé de France depuis peu. Les Français positifs qui apparaissent dans ce roman, de même que dans *Ahmed Ben Mostapha, goumier*, viennent tous de la métropole et ne sont jamais issus des Français d'Algérie. A

<sup>85</sup> op. cité pp. 88-89.

part des esquisses rapides des camarades de classe, des querelles ou des disputes estudiantines avec les enfants des colons, on ne trouve pas dans le roman de véritable personnification de ce que pourrait être le type du Français d'Algérie. L'absence de ce type de personnage dans la fiction traduit le malaise face à eux, comme s'il y avait une incapacité des auteurs à les représenter, comme s'il y avait sur leur mise en scène un interdit que personne n'osait transgresser. Une des grandes contradictions du personnage central du récit réside dans le fait qu'il se comporte, réfléchit et vit de plus en plus comme les occidentaux, mais à part le cadre scolaire, il n'a jamais eu de relation quotidienne et profonde avec ces hommes et ces femmes auxquels il aimerait tellement ressembler. En tout cas, les Français venus de la métropole servent à Bou-El-Nouar d'adjuvants dans sa quête intellectuelle et ouvrent continuellement de nouveaux horizons devant ses yeux.

La quête intellectuelle de Bou-El-Nouar présente une oscillation constante entre les deux mondes : ses adjuvants appartiennent aux deux bords et il s'adresse à tour de rôle à l'un ou l'autre. Comme il ne se sent pas assez qualifié pour affronter l'élite intellectuelle musulmane de son pays à cause de sa formation trop française, il décide de partir à Tunis pour décrocher le diplôme de l'université de la Zitouna. Son esprit est définitivement gagné aux idées occidentales, mais comme son projet est d'œuvrer pour le bonheur et le relèvement du « peuple algérien », il doit pour cela mieux connaître et comprendre la philosophie, la religion et l'histoire des musulmans. A Tunis, ce ne seront pas les professeurs de la Zitouna qui attireront son attention, mais un vieux cheikh, un muphti à la retraite, le père de son ami Chadly, qui l'introduira dans les mystères de la philosophie musulmane. Un jugement assez sévère est ainsi porté à l'enseignement traditionnel de l'université tunisienne, qui s'exprime d'une part à travers le discours, mais aussi par l'orientation de l'attention du héros qui se détourne rapidement des cours et des programmes obligatoires.

Entre le cadi de Aïn-Rouina et le couple des Fontane, entre M. Durtin et le père de son ami Chadly à Tunis, le héros est à la recherche d'une cohérence dans les différentes idéologies. Philosophie et religion, culture et traditions, histoire et politique, tout s'imbrique dans sa tête et sa recherche s'étend de plus en plus, jusqu'à atteindre des mesures encyclopédiques. Le lecteur assiste aux différentes étapes d'une aliénation qui mènera le personnage principal vers l'abandon de l'espace algérien, vers l'exil. Sur ce chemin de l'éloignement, le renvoi de sa femme Zina est un moment à forte portée symbolique. Ce mariage traditionnel n'a jamais plu à Bou-El-Nouar, et sa femme est toujours restée incapable de le suivre dans sa quête intellectuelle. En fait, Zina et le mariage contracté avec elle devaient retenir le héros dans l'espace du village paternel. Mais ils ne remplissent pas leur fonction, les espoirs du père et de la mère sont déçus et la rupture de ce mariage constitue un échec à plusieurs niveaux : échec de la tentative des parents de retenir leur fils à la maison, échec de Zina, la jeune femme, qui retourne chez son père, et échec du mari qui s'éloigne définitivement de la maison paternelle. Les contours de l'aliénation se précisent et le rejet par la communauté originelle se concrétise.

**« Il se sentait de plus en plus étranger à sa famille, personne ne s'intéressait à ce qu'il pensait ou faisait. Son père résuma un jour la situation en disant à sa femme : Ton fils est encombrant. (...) Notre fils n'est plus des nôtres et c'est**

**malheureusement l'étrange résultat de tout ce que j'ai fait pour lui. »<sup>86</sup>**

Et le narrateur de conclure :

**« Bou-El-Nouar partait à la conquête du bonheur du peuple algérien sans avoir songé à faire le sien propre et celui de sa famille. »<sup>87</sup>**

Une fois encore, ceux qui devaient en principe retenir le héros dans le monde traditionnel, ceux qui étaient supposés l'aider à garder son identité première, ne remplissent pas leur rôle, échouent dans leurs devoirs. « L'identité perturbée »<sup>88</sup> éloigne le personnage de ses semblables et le pousse vers les autres dans une quête qui, extérieurement, se justifie par la recherche de solutions aux problèmes du peuple algérien, mais qui, intérieurement, reste tendue vers ce désir de la rencontre avec l'Autre. La grimace du narrateur exprime bien l'ambiguïté de cette quête qui cherche le bonheur du peuple au détriment de la famille qui en est pourtant le noyau constituant. Nous assistons quasiment à une « double répudiation » : celle de la femme par le mari qui veut partir, et celle du fils que le père ne reconnaît plus comme membre de la famille. Le récit s'accélère et les trois années passées à Tunis ne méritent pas plus d'un demi chapitre. Vers la fin du roman, les actions des personnages ne sont plus détaillées, mais sont rapportées brièvement. En revanche, le discours sur les idées s'amplifie et le lecteur a droit à de longs développements sur les théories de l'assimilation, ses possibilités et ses obstacles.

A partir de cette répudiation, Bou-El-Nouar se débat entre les deux mondes et la solitude commence à peser sur lui. Le rapprochement avec la communauté de l'autre se concrétise à travers un voyage en Bourgogne chez l'ancien professeur de philosophie M. Durtin, et la rencontre, puis le mariage rapide, avec une fille de là-bas, Georgette. Le paternalisme de M. Durtin est présenté comme un exemple de la compréhension parfaite entre les deux mondes. Mais le mariage mixte ne durera pas longtemps, car Georgette, pure et innocente en Bourgogne, ne manquera pas de se laisser influencer par des théories sur les préjugés de races dès qu'elle s'installe en Algérie avec son mari. C'est comme si l'espace de l'Algérie corrompait ce qui était sans souillure dans la Bourgogne mythique. Espace mythique car c'est de là que viennent tous les Français positifs du récit : le couple Fontane, M. Durtin et Georgette. Mais malgré la bonne volonté de ces derniers, le personnage central ne pourra pas réaliser son rêve. Le mariage, image de l'assimilation réussie, sera vite rompue : dans l'espace de l'Algérie, l'objet de la quête reste hors d'atteinte et le héros ne pourra que pleurer sur son triste sort :

**« J'ai voulu donner à ma vie un sens et une forme précis. (...) Mon avenir semblait aussi pur que l'étoile du matin. Il paraissait être à l'abri de toute souillure et au moment même où je tendais les bras pour l'étreinte suprême mes mains n'ont accroché que les contours effilés d'une réalité monstrueuse. »<sup>89</sup>**

A la fin du roman, la force de l'amour réunira encore une fois les deux amants, mais il est

<sup>86</sup> *op. citép. 180.*

<sup>87</sup> *op. cité p. 181.*

<sup>88</sup> Cf. l'article de DJEGHLOUL, Abdelkader, *Un romancier de l'identité perturbée et de l'assimilation impossible, Chukri Khodja*, in *Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée, Le Maghreb dans l'imaginaire français*, CRESM collection « Maghreb contemporain », Edisud, 1986.

clairement dit que leur bonheur ne pourra jamais se réaliser en Algérie : pour l'atteindre il faudra partir dans ce pays lointain, mythique qu'est la France ou mieux encore, celui de la Bourgogne. Bou-El-Nouar ne pourra devenir Boulenoire que s'il quitte son pays, ses origines et sa culture : le déchirement et l'aliénation sont inévitables. Le lecteur avisé ne doutera point de l'échec de la quête car l'action du roman se clôt sur un hypothétique et lointain bonheur. Dans tous les cas, le héros est voué à la solitude : s'il reste en Algérie, sa femme va le quitter ; s'il part avec sa femme en France, il devra abandonner ses projets, ses principes et son peuple, dont il voulait faire le bonheur et pour lequel il avait tellement étudié et lutté. Le parcours romanesque d'Ahmed Ben Mostapha se terminait avec la solitude et la mort dans un pays étranger. Celui de Bou-El-Nouar n'est pas beaucoup plus encourageant : physiquement, la mort n'est pas atteinte, mais l'exil qui s'ouvre devant lui est synonyme de mort intellectuelle et morale. Sa solitude est aussi tragique et sa mort aussi inévitable que celle du héros du premier roman de la littérature algérienne de langue française.

## I. 2. Les chemins de la débauche

### I. 2. 1. Mamoun ou l'ébauche d'un idéal

---

Le parcours de Mamoun, principal personnage du premier roman de Chukri Khodja<sup>90</sup>, ressemble à beaucoup d'égards à celui de Bou-El-Nouar. Dans les deux cas, la fiction romanesque donne lieux à la représentation des réalités de la vie des intellectuels francisés de l'époque. Mais si les études et la fréquentation des milieux français ont poussé Bou-El-Nouar vers la recherche du savoir et ont fait naître en lui le désir sincère de servir la cause de ses compatriotes et du rapprochement entre les deux peuples, il n'en est pas de même chez Mamoun. Son parcours romanesque est le type même du désastre causé par l'influence du monde occidental sur les habitudes, les mœurs et les comportements traditionnels de l'Algérie. Les problèmes de débauche liés à l'alcoolisme, la toxicomanie et la prostitution sont très importants pendant cette époque, et la lutte à leur encontre se mène sur plusieurs fronts : par tous les canaux disponibles des médias, à travers des conférences, des cercles amicales ou religieuses, mais aussi à l'aide de la fiction littéraire en représentant les dégâts causés par la débauche<sup>91</sup>.

Initialement, la formation intellectuelle suivie par ce fils unique d'un caïd campagnard remplit le même rôle que dans le roman de R. Zenati : elle éloigne le protagoniste de son milieu naturel et le propulse dans un monde qui refuse de l'accueillir, qui sera incapable de l'intégrer. L'enseignement traditionnel, c'est-à-dire l'école coranique, est présenté dès

---

<sup>89</sup> *Bou-El-Nouar, le Jeune Algérien, p. 208.*

<sup>90</sup> KHODJA, Chukri, *Mamoun, l'ébauche d'un idéal*, Paris, éd. Radot, 1928, 184 p.

<sup>91</sup> Dans *Mamoun*, évidemment, mais aussi dans *Zohra, la femme du mineur*.



le début sous un aspect très négatif, ce qui n'était pas le cas dans le roman précédent. Contrairement à Bou-El-Nouar, qui poussa ses études islamiques jusqu'à l'Université de la Zitouna, Mamoun ne sera jamais intéressé par ces études « **ennuyeuses et combien fastidieuses** »<sup>92</sup>. Son attention sera captivée, déjà pendant la tendre enfance, par la civilisation occidentale et la richesse matérielle. Le roman s'ouvre sur l'image du train qui s'engouffre dans la campagne algérienne et qui fascine les enfants des fellahs. Intrusion violente de la machine dans un monde de pauvreté et souvent de misère, dont les habitants ne peuvent que rêver de monter un jour dans un train qui les mènera vers les richesses de la ville. Le train, visualisation de la présence de l'Autre, vient bouleverser le milieu tranquille du village et emporte l'enfant encore innocent vers la ville. Cette image baigne tout le début du livre jusqu'à l'arrivée de Mamoun à Alger, « gouffre de la civilisation ». Son départ est un événement violent, un peu comme un arrachement de l'enfant du milieu maternel. A vrai dire, au début, seul le père est satisfait de ce départ. La mère s'oppose catégoriquement à cet éloignement. Quant à Mamoun, il hésite entre le désir de fuir le « bled » et l'affection qu'il porte à une cousine. Mais comme cette dernière n'est qu'une simple bergère de condition inférieure, les parents la jugeront indigne de leur fils. Si Bou-El-Nouar partait à l'école avec le pur désir du savoir et sans espérer aucun bénéfice matériel de ses études, Mamoun en revanche recherche essentiellement la possibilité de quitter la misère et la condition déplorable de son entourage. Ce n'est pas la recherche intellectuelle, mais bien le désir de la richesse matérielle, qui est à la base de son départ.

**« Et Mamoun, qui croissait (sic) comme une herbe sauvage, se vit un jour véhiculé vers l'inconnu, par cette même machine infernale, qui avait tant obsédé sa pensée ; il abandonna donc le gourbi de ses aïeux, il se sépara de Zahira, sa cousine pauvre, et s'en alla vers le gouffre de la civilisation. »**<sup>93</sup>

La quête se situe donc sur deux plans : quitter la misère matérielle du village et rejoindre la société et la culture de la ville, c'est-à-dire des Français. Le savoir et la science moderne ne remplissent pas le même rôle que dans le roman précédemment étudié, car ils ne sont aux yeux du héros que des outils qui l'aideront à sortir de la pauvreté du village. Le rôle du père est également différent, puisque cette fois, c'est lui qui prend l'initiative de mettre son fils en pension à Alger. Son rêve est d'en faire un avocat qui pourra gagner beaucoup d'argent. La mère en revanche, voudrait retenir son fils dans le milieu villageois, et le départ se fera contre sa volonté. Dans ce processus d'éloignement de la famille, des traditions et des coutumes, Bou-El-Nouar était un participant actif qui prenait des décisions, et s'il le fallait pliait son entourage à ses vœux. Mamoun, lui, ne fait que subir son sort, c'est un participant passif à sa propre aventure qui se laisse balloter par la volonté de ses proches. C'est donc, dès le début, un héros qui manque de caractère et qui part avec un lourd handicap : celui de ne pas être en mesure d'exprimer clairement l'objet de sa quête et d'être incapable de mettre en œuvre les moyens nécessaires à sa réalisation. Cette faiblesse intérieure du personnage de Mamoun se traduit également au niveau physique, notamment à travers une comparaison avec son

<sup>92</sup> Mamoun, l'ébauche d'un idéal, p. 17.

<sup>93</sup> op. cité p. 24.

père :

**« Bouderbala avait un visage mâle, une barbe grisonnante, une carrure imposante et une démarche fière, qui lui donnaient un certain prestige aux yeux des passants. Son fils, chétif et malingre, paraissait comme un pygmée à ses côtés ; c'est ce qui fit d'ailleurs que de Lussac lui disait, après l'avoir vu en compagnie de son père : « Dis, Mamoun, T'as l'air d'un avorton à côté de ton père. »<sup>94</sup>**

Dans le caractère de Mamoun, on trouve deux éléments fixes qui déterminent essentiellement son parcours : sa révolte contre tout ce qui le rattacherait à ses origines, et son engouement pour l'alcool et les femmes. Révolte contre le père et tout ce qui est sa volonté, révolte contre l'islam et ses prescriptions : rien n'est sacré aux yeux de Mamoun. C'est vraiment l'histoire du fils prodigue, avec la différence encore une fois que notre héros se trouve placé sur ce chemin un peu indépendamment de sa volonté. Du bref passage à l'école, on ne retiendra pas grand-chose, si ce n'est que c'est là qu'il abandonne les prescriptions islamiques en mangeant du jambon et en buvant du vin. Le rôle de l'école française serait d'une part de l'aider dans son apprentissage pour en faire un avocat qui rapporte beaucoup d'argent à la maison, et d'autre part de l'engager sur le chemin de l'assimilation. Mais l'école ne remplit aucune de ces deux fonctions : Mamoun ne terminera jamais ses études, le savoir ne l'intéressant pas outre mesure et, en plus, il dilapidera l'argent de son père. Quant à l'assimilation, elle reste un désir inassouvi. Le héros tourne le dos à son milieu d'origine et renie sa foi, sa culture et sa race, sans pour autant parvenir à se faire accueillir dans la société de l'Autre. Cet échec du rôle de l'école dans le roman est un peu à l'image de l'échec de toute la colonisation, ou du moins de toute idée d'assimilation des musulmans par les Européens vivant en Algérie. Parmi les romans étudiés, c'est l'un des rares où la société des Français d'Algérie est représentée avec une certaine épaisseur, où apparaissent plusieurs types de personnages issus de cette société. Mais pour Mamoun, l'intégration dans le monde de l'Autre se fait essentiellement dans l'espace de la consommation des biens matériels, où il se perdra. Il fréquente les brasseries, des soirées brillantes et même l'opéra, mais les amis qu'il se fait dans ces endroits l'oublie rapidement lorsqu'il tombe malade. L'intégration devient vite illusion et les déceptions le précipitent toujours plus bas dans le gouffre de la consommation effrénée. Il arrive rapidement aux drogues et aux prostituées. Le rejet par la société dominante se concrétise encore au moment où il cherche du travail, quand ses origines arabes ne lui valent que des refus.

Dans ses relations superficielles avec les Français, deux rencontres font exception. D'abord avec Madame Robempierre, qui répond à ses avances amoureuses et avec laquelle il semble trouver le bonheur. Mais leur rapport sera révélé au mari par une lettre anonyme et Mamoun sera abandonné par son amante. Cette relation amoureuse entre un Musulman et une Chrétienne, ici comme dans plusieurs romans de notre corpus, devrait démontrer la possibilité de l'assimilation, devrait permettre au héros de s'approcher de l'objet de sa quête. Mais c'est tout le contraire qui se passe car cette relation, née dans l'interdit, se poursuit dans la méfiance et se termine par le suicide de Madame Robempierre, qui ne peut plus supporter la jalousie de son mari et de son entourage.

---

<sup>94</sup> *op. cité p. 55*

Cette union mixte, qui devrait être l'un des éléments constitutifs de l'entreprise de démonstration de l'assimilation idéale, est frappée d'un double interdit : celui de l'adultère et celui de la religion qui sépare les deux amants. De plus, il s'avère que Mme Robempierre n'est pas une vraie Française, mais une Kabyle chrétienne, donc quelqu'un qui a également abandonné la foi de ses ancêtres. A travers leur union, ce n'est pas une synthèse du « Même » et de l' « Autre » qui se produit, mais bien un jeu de miroir où le regard de Mamoun tourné vers la femme de son choix ne fait finalement que lui refléter son propre visage.

**« -Eh bien, mais nous sommes, en tous points comme frères et sœurs. Nous sommes arabes de naissance, mais toi française authentique et moi français de cœur. »**<sup>95</sup>

Le parcours de cette femme est significatif dans la mesure où elle trompe son mari avec quelqu'un de ce milieu qu'elle avait renié. D'ailleurs, son mari considère que sa faute capitale n'est pas de l'avoir trompé, mais de l'avoir fait avec un Arabe. Donc, là encore, déception sur tous les plans et impossibilité de rejoindre l'Autre. L'union mixte, qu'elle soit légale ou non, est vouée à l'échec : le fossé qui sépare les deux communautés ne pourra être comblé ni dans le cadre du mariage ni dans celui de l'adultère. Et le mari furieux de lancer son jugement sans appel :

**« Ignores-tu, femme perfide, que les arabes sont nos plus irréductibles ennemis, à nous chrétiens, ... et c'est avec cette race, qui donne le jour à des gueux et des bandits, que... que tu es allée souiller mon honneur. (...) C'est la honte. Ça ne m'étonne pas d'ailleurs de ta part, m'tournia tu es, m'tournia tu resteras. »**<sup>96</sup>

Le cheminement de cette dame est à l'image de celui de Mamoun et des autres héros des romans algériens de langue française de l'entre-deux-guerres. Sa tentative d'intégration à la société française de l'Algérie reste un échec qui se termine dans la mort. Même en reniant sa religion et en devenant chrétien, l'Arabe ou le Kabyle n'arrivera pas à intégrer le monde de l'Autre.

La relation de Mamoun avec un de ses anciens professeurs, M. Rodomsky, constitue également une ébauche des rapports idéaux qui pourraient s'établir entre Arabes et Français. Ce dernier intervient pour faire sortir Mamoun de prison, il discute longuement avec lui des problèmes de l'incompréhension entre les deux communautés et c'est le seul qui sache vraiment écouter et entendre les paroles désespérées du jeune « musulman évolué ». Selon le projet narratif explicite, sa fonction serait d'aider Mamoun à intégrer le monde européen et à trouver sa place dans l'espace de la ville. Mais cet ami sincère, probablement le seul parmi tous les personnages, ne l'introduira pas dans le champ de l'Autre. Il le prend par la main et le ramène au village, chez son père, où il mourra en bon musulman. Tout se passe comme s'il n'y avait aucune possibilité d'échange sincère entre les deux mondes et que si quelqu'un essayait de franchir la frontière, il sombrerait fatalement dans la débauche et/ou la mort. A mesure qu'on avance dans la lecture, il s'avère que toutes les cartes sont fausses et que le parcours romanesque du héros ne mène nullement vers l'objet de la quête : M. Rodomsky, qui

<sup>95</sup> op. cité p. 111.

<sup>96</sup> op. cité p. 102.

pourrait servir d'exemple du « bon Français » est en fait d'origine polonaise et Mme Robempierre n'est pas une vraie Française, puisqu'elle vient d'une famille kabyle convertie au christianisme par le cardinal Lavigerie<sup>97</sup>.

Si les Français qui remplissent un rôle positif dans l'histoire font plutôt exception, ceux qui sont présentés négativement sont bien plus nombreux. *Mamoun l'ébauche d'un idéal* est avec *Zohra, la femme du mineur*, le roman de notre corpus qui donne probablement la description la plus détaillée de la communauté européenne de l'Algérie des années vingt. En arrière-plan du discours sur l'assimilation, le narrateur développe une entreprise de dépréciation de la communauté de l'Autre. Les nombreux opposants sur le chemin de Mamoun servent tous au narrateur à exprimer un jugement négatif sur la société algérienne de l'époque. Dans cette société on trouve difficilement de vrais Français, et un discours théorique sur les termes comme « Française de cœur » et « Français de sang » revient constamment. Les deux conditions se trouvent rarement réunies et en fait, les opposants à Mamoun qui aiment s'afficher en tant que Français, se révèlent eux aussi être, comme dans le cas des adjutants, pratiquement toujours d'origine étrangère. Les parents de Monsieur Robempierre sont arrivés de Sicile, et celui-ci avait changé son nom italien lorsqu'il avait obtenu la nationalité. Celui qui dénonce l'amour interdit entre Mamoun et Madame Robempierre, et qui restera l'ennemi juré, est d'origine espagnole et s'appelle Barcelonard. L'indicateur de la police qui trahit les participants de la soirée où tout le monde fume du kif, du hachisch et de l'opium s'appelle Boucebsi<sup>98</sup> et donc c'est encore quelqu'un qui certainement n'est pas originaire de la métropole. Le seul Français d'origine qui est représenté et qui a droit à l'appellation de « bon Français » est un ami des brasseries, un certain de Lussac, qui aide Mamoun à trouver du travail et dont on nous dit qu'il était « **animé des meilleurs sentiments pour les indigènes** ». <sup>99</sup> Mais de Lussac reste lointain dans le récit et on ne sait pas très bien qui il est et ce qu'il fait. Les « bons Français », les « vrais Français », ceux qui le sont de « cœur et de sang », sont pratiquement absent de la représentation. Dans toute cette production littéraire, ils sont très présents au niveau du discours, au niveau des idéaux exprimés et désirés, mais leur non-représentation constitue un jugement sévère porté à l'encontre de la société française de la colonie. La quête des héros se résume souvent à une attente de cette rencontre tant désirée avec quelqu'un qui les comprenne, qui les accepte sans préjugés, dans la confiance et l'égalité.

Mais Mamoun non plus, n'est pas un héros positif ; il est à l'image de cette société dans laquelle il évolue. Ayant perdu tout contact avec sa famille, sa culture et sa religion, il est sans point de repère dans cette société mondaine qui ne l'accueille que tant qu'il peut payer ses consommations. Les idées de Mamoun sur le monde se révèlent à travers ses discussions avec M. Rodomsky. Ce sont des débats théoriques sur les grandes questions de la vie qui sont d'une part présentées sans cohérence interne, et qui n'ont d'autre part,

<sup>97</sup> A propos des kabyles convertis par le cardinal Lavigerie et sa tentative de répandre le christianisme en Kabylie, on peut consulter avec bénéfice, RENAULT, François, *Le Cardinal Lavigerie*, Paris, Fayard, 1992, 698 p.

<sup>98</sup> Nom évocateur, car « Cebsi » signifie narguilé.

<sup>99</sup> *op. cité p. 125.*

aucune crédibilité, ou si l'on veut aucune cohérence au vu des actions de celui qui les prononce. Dans *Mamoun*, et comme dans plusieurs romans de notre corpus, on constate vers la fin de l'histoire une primauté du discours théorique sur l'action vers la fin de l'histoire. C'est un peu comme si l'on voulait démontrer quelque chose à travers le parcours romanesque, mais comme on n'y arrive pas et que le chemin du héros se termine dans l'échec, on profite encore de sa présence pour mettre dans sa bouche des idées, des rêves ou souvent des mythes, qui représentent certainement une vision du monde du narrateur, mais pas toujours celle des acteurs. Vers la fin du roman les questions que Mamoun se pose tournent toujours de plus en plus autour de l'identité, mais le raisonnement est souvent maladroit et les concepts ont du mal à prendre forme.

**« Toutefois, en dépit de ma sincérité, croira-t-on mes raisonnements véridiques ou les entourera-t-on d'une suspicion, les châtrant de leur charme naïf ? Vous direz tous, je l'entrevois, que mes raisonnements sont en tire-bouchon. Qu'importe. L'essentiel, c'est d'extérioriser mes idées. Le temps se chargera de les imposer à mes compatriotes ou à leur postérité . »**<sup>100</sup>

Mamoun, qui évolue vers un certain scientisme, n'arrive pas à exprimer clairement ses idées. Son échec n'est pas seulement au niveau du parcours romanesque, mais aussi au niveau de l'expression, de la cristallisation des idées qui naissent dans le subconscient du personnage. Ses idées sont trop loin de la réalité et du possible, et la chute est inévitable : son retour dans le village paternel, sa réaffirmation de la profession de foi islamique en répétant la *chahada* après son père, et finalement sa mort, signifient sans équivoque l'échec de l'entreprise. L'assimilation culturelle et intellectuelle, c'est-à-dire son évolution vers le scientisme où il excluait la religion le mène finalement sur un terrain neutre où il est impossible de vivre, ni même de survivre. Son retour est inévitable. L'assimilation matérielle de la civilisation occidentale l'a mené vers la débauche et la dégradation physique, qui débouchent sur la mort. La boucle est bouclée et le monde du « Même » se réapproprie l'enfant prodigue.

## I. 2. 2. Zohra, la femme du mineur

Contrairement aux autres romans du corpus, dans *Zohra, la femme du mineur*, de Hadj Hamou Abdelkader, le personnage principal du récit n'est pas celui qui est annoncé dans le titre. Zohra, bien que première héroïne de la littérature algérienne de langue française, s'efface dans le récit devant son mari. Son parcours correspond tout à fait à la réalité de la situation de la femme dans la société algérienne du début du siècle. Dans les œuvres précédemment étudiées, on était habitué à ce que celui qui donnait son nom au titre du roman, soit au centre de l'action, et l'étude du parcours romanesque était donc essentiellement une lecture de son chemin accompli à travers l'espace fictionnel. Ici, nous avons affaire à un schéma actantiel légèrement plus compliqué, où plusieurs actants se partagent le devant de la scène, et il est moins évident de déterminer le personnage principal. Tous ces personnages évoluent dans la ville de Miliana où viennent se mêler des travailleurs venus de différents horizons de l'Algérie et du pourtour Méditerranéen : arabes, kabyles, mozabites, juifs, italiens, maltais, espagnols, français et véritables

<sup>100</sup> op. cité p. 171

milianais cohabitent dans cet espace qui devrait, selon la thèse de l'auteur, démontrer les possibilités de l'assimilation. C'est la mine, lieux du travail commun, qui rassemble en fait les différents groupes de personnes et qui a donc un fort pouvoir unificateur. Le brassage observé dans la ville est dû essentiellement au travail commun. Pourtant, les salaires ne sont pas les mêmes et les employés ne sont pas traités de la même manière.

A travers la représentation romanesque, cet espace fictionnel aspire à une assimilation réussie, voudrait être une illustration de l'égalité et de la fraternité entre les différentes communautés présentes. C'est par les personnages évoluant dans cet espace, mais aussi à travers l'existence même de cet espace, que le narrateur voudrait faire passer son message de réussite. Souvent, le discours explicite des personnages vient illustrer ce message de la réussite, mais leur parcours ou leur discours implicite vient le contredire. En étudiant le comportement des personnages dans l'espace de la ville, on s'aperçoit que celle-ci ne possède pas seulement un pouvoir unificateur, mais qu'elle est aussi et surtout corruptrice et aliénante. Cette constatation semble se révéler juste dans le cas des acteurs des deux bords. Qu'ils soient d'origine musulmane ou chrétienne, dans la ville de Miliana les héros du roman se trouvent engagés sur un chemin de dépréciation et de dévalorisation. C'est ce que nous allons essayer de démontrer en étudiant le parcours romanesque du couple musulman Méliani-Zohra et celui chrétien de Grimecci-Thérèse. Les deux hommes travaillent ensemble dans la mine, et leur amitié les amène vite à partager leur temps libre dans les cafés et autour des boissons alcoolisées. Les deux femmes ne se connaissent pas, mais la relation des deux maris aura des conséquences sur leur vie de couple respectives et nous pourrions dégager les similitudes dans leurs parcours.

Zohra elle est l'image de la femme arabe parfaite, elle est enfermée à la maison et son rôle est de retenir son mari dans la communauté originelle. Du côté musulman, celui qui est censé représenter la thèse de l'assimilation est Méliani, le mineur qui se lie d'amitié avec des Européens, dont Grimecci, et dont le parcours ressemble étrangement à celui de Mamoun. Il est également fils de caïd, petit-fils d'un agha, mais il n'a pas suivi la voie de ses aïeux. Le temps de la colonisation a eu une influence néfaste sur la situation de cette famille. En effet, ce descendant de magistrats musulmans vit dans une grande simplicité et travaille comme mineur pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa femme.

Si le thème de l'enseignement, et par conséquent celui de la quête intellectuelle, occupait une place importante et donnait lieu à de longs passages discursifs dans les deux romans précédents, ici ce n'est pas le cas, et cet élément pourtant si essentiel du point de vue de l'assimilation n'apparaît pas dans cette œuvre. Ce ne sont pas les jeunes intellectuels francisés qui sont mis en scène dans cette œuvre, mais bien le peuple des ouvriers, en l'occurrence celui des mineurs. L'objet de la quête de Méliani est beaucoup plus simple, on pourrait dire presque banal, et en tout cas, il n'est pas recherché aussi consciemment que dans les cas précédents. Dans ce monde des mineurs de Miliana qui essaye étrangement de ressembler à celui de *Germinal*, le désir avoué des protagonistes est un monde plus juste où l'égalité et la fraternité soient à la base de la cohabitation entre les différents peuples. Cette thèse de la cohabitation fraternelle est exprimée le plus souvent directement par des dialogues :

**« - Oh !... Oh !... riposta le Français, un arabe vaut un autre homme. Nous nous ressemblons tous, ami ! Il faut avoir une religion pour haïr sans raison un homme qui a d'autres coutumes que vous. Ca, c'est bien dit ! appuya Grimecci : Juifs, Arabes, Italiens, Français, tous les hommes se ressemblent, sont égaux ! - Bien sûr, approuva un musulman d'origine milianaise, nous sommes tous faits d'argile ; notre père à tous est Adam et notre mère commune s'appelle Eve. »<sup>101</sup>**

Pourtant le parcours romanesque de Méliani ne vient pas confirmer cette vue idyllique d'égalité et de fraternité entre les différents peuples en présence. Non seulement des injustices continuent à caractériser le monde dans lequel il évolue, mais on assiste également à une dépréciation des valeurs du héros qui se produit au contact du monde de l'occupant et qui contredit l'assimilation en tant que processus bénéfique. Au niveau du discours idéologique ce mélange des peuples est présenté positivement, mais au niveau du récit son influence est négative sur le parcours des différents personnages. L'amitié de Méliani et de Grimecci devrait être un exemple de coexistence fraternelle au service de la cause du rapprochement entre les différentes communautés et de l'élévation sociale des personnages. Il n'en est rien, et cette relation entraîne Méliani sur un chemin de débauche qui va de pair avec la perte de son identité. Au début du roman, Méliani est présenté comme une personne honnête, un bon musulman qui respecte les prescriptions de la religion et des traditions et qui vit en harmonie avec sa femme, c'est-à-dire avec son milieu originel.

**« Meliani était doux, brave et honnête ; son caractère sérieux le faisait respecter par ceux qui l'approchaient, aussi ne l'appelaient-on pas Meliani tout court, mais « Si » Meliani ; il parlait lentement, sans hausser la voix, qui était grave et sans gesticuler, sans s'emporter jamais . »<sup>102</sup>**

Selon la description du début, le couple Meliani-Zohra forme un foyer, peut-être pauvre matériellement, mais idyllique et serein dans sa simplicité. Cette situation initiale harmonieuse sera définitivement rompue avec l'apparition de Grimecci, l'Italien qui entraînera Meliani sur les chemins de l'alcoolisme. Une fois encore, l'intrusion de l'Autre dans le monde pauvre mais harmonieux de l'indigène est symbolisée, comme dans le cas de *Mamoun*, par la percée de la locomotive dans le paysage. Le train et son voyageur Grimecci génèrent le même processus : le premier bouleverse le paysage calme et harmonieux des forêts et des jardins qui bordent la ville, le second bouleverse la vie du couple indigène. Ce bouleversement entraînera pour Méliani la dégradation puis la perte de son identité, et la disparition ou la mort. Ce n'est probablement pas le fruit du hasard de la typographie que l'écriture du nom de Meliani change en Méliani après la description de l'arrivée de Grimecci dans la ville des mineurs. Cet accent aigu de plus dans le nom peut encore apparaître comme un simple jeu du narrateur, mais la disparition du préfixe « Si », marque du respect, est en fait le signe du changement de la personnalité, de sa dégradation. Méliani est le héros négatif dont le parcours romanesque sert d'exemple répulsif au lecteur, et qui veut mettre en alerte devant les dangers de la « civilisation ». Le rapport entre le prénom du héros Méliani et l'espace dans lequel il évolue, la ville de Miliana, est significatif de la portée symbolique du personnage. Héros au nom générique

<sup>101</sup> Zohra, *la femme du mineur*, p. 70.

<sup>102</sup> *op. cité* p. 10.

de tout habitant de la ville de Miliana, les traits caractéristiques de son personnage et l'échec de son parcours sont significatifs pour toute la société de la petite ville coloniale.

L'utilisation des adjectifs *civilisé* et *fanatique* se fait au cours du roman dans un sens assez particulier qui mérite qu'on s'y attarde. Dans le roman, *fanatique* est celui qui garde sa religion, le musulman qui continue de faire ses prières et refuse de s'abandonner à l'alcoolisme. En revanche, *civilisé* est le musulman qui non seulement fréquente les Européens, mais aussi boit avec eux, ne refuse plus l'alcool et abandonne peu à peu les prescriptions de la religion. Dans ce monde manichéen, Méliani est placé sur une voie qui le mènera à la perte de son identité.

**« Meliani eut beau résister par la suite aux tentations de boire, haïr les ivrognes, (...) détester les Musulmans dépravés qui croyaient être dans la bonne voie, en prenant pour la civilisation française l'alcoolisme et la prostitution, (...) il arriva un jour où malgré lui, pour la première fois de sa vie, il approcha de ses lèvres le verre. »**<sup>103</sup>

Sur son parcours les deux éléments négatifs ci-dessus nommés viendront chacun du monde de l'Autre : l'alcoolisme vers lequel l'entraîne Grimecci, et la relation adultère avec la femme de celui-ci, Thérèse la Française. Son assimilation à la société de l'occupant se rétrécit à une fréquentation des cafés, à la consommation des boissons alcoolisées et à l'abandon des temps de prière, du travail régulier et de la couche conjugale. Dans ce gouffre de la débauche, ni sa femme ni son entourage originel ni la religion ne pourront le retenir de tomber toujours plus bas. Comme dans le cas de Bou-EI-Nouar, les personnages qui devraient servir à fortifier l'identité première ne remplissent pas leur rôle et contemplant impuissants sa dérive. Seul le divorce demandé par sa femme, puis le décès de celle-ci, morte de découragement, et une longue peine de prison changent le comportement de Méliani qui, à la fin du roman, s'exile au Maroc et redevient musulman pratiquant. Ce parcours négatif contredit le discours positif sur la coexistence pacifique des différents peuples et donne une représentation des effets néfastes de l'influence des Européens sur la population locale.

Pendant que Méliani sombre dans la débauche, sa femme reste fermement attachée aux traditions et à la religion des ancêtres. Zohra est le véritable héros positif de la fiction romanesque, qui ne perd rien de son innocence et de sa pureté originelle, et ce malgré la souffrance et la mort. Sa quête peut se résumer très brièvement au maintien de la paix et de l'amour conjugal et à l'attachement à la religion dans sa forme traditionnelle, avec toutes les croyances qui se rapportent au maraboutisme. Elle évolue dans le monde fermé de leur habitation, décrite le plus souvent comme un espace idyllique et accueillant.

**« Dans la cour de l'une des petites maisons mauresques de Miliana, la clarté de la lune entourait les pots de fleurs et la vasque, d'un charme ineffable ; (...) une brise remplie de parfums parcourut la cour et pénétra dans les chambres de cette charmante et paisible habitation d'ouvriers indigènes. »**<sup>104</sup>

De cet espace fermé, Zohra ne sort que très rarement et toujours avec l'autorisation de son mari. Elle est entourée par les voisines et les membres de sa famille proche ou

<sup>103</sup> op. cité p. 23.

<sup>104</sup> op. cité p. 7.



lointaine. Le monde coloré de la ville, avec ses différentes populations et ses dangers qui guettent son mari, ne semble pas l'atteindre. Les quelques rares occasions où elle sort de la maison la mènent au tombeau du marabout, le saint protecteur de la ville. Zohra et l'espace dans lequel elle évolue constituent le point de référence du Même, le soubassement de la vision du monde qui juge le parcours de Méliani. Les jugements sur le comportement de ce dernier sont émis dans le texte essentiellement à travers les propos du narrateur et ceux de Zohra, qui devient ainsi porte-parole du narrateur. Lentement, le regard de Zohra se focalise sur les actions de son mari et elle, la femme soumise, devient le juge de son homme.

**« ... et la pauvre Zohra voyait de la balustrade son mari avec une européenne ; ... »**<sup>105</sup> **« A ce moment, Zohra attendait dans sa chambre le retour de Méliani ; elle avait préparé le matelas et les couvertures pour le coucher car elle savait qu'il allait arriver comme d'habitude, ivre-mort. »**<sup>106</sup> **« Zohra attendait pendant ce temps dans sa chambre, le retour de Méliani ; ... »**<sup>107</sup>

Cette douce attente, les souffrances endurées avec patience, sont à l'image de la mère indulgente avec son fils, comme dans le cas de la mère de Mamoun, toujours prête à pardonner et à oublier ses faux pas, pourvu que Méliani revienne à la raison. Zohra « l'innocente », Zohra « qui attend » le retour de son mari perdu dans les gouffres de l'alcoolisme, Zohra qui « souffre » sans se plaindre : tels sont les différents visages de celle qui symbolise dans le récit l'identité maternelle des populations locales. Le second héros romanesque de la littérature algérienne de langue française est une femme qui personnifie l'identité naturelle à laquelle se réfère le narrateur et sur laquelle se base la vision du monde des musulmans algériens.

Si le récit met essentiellement en avant les déboires de Méliani et sa relation avec Grimecci puis l'alcool, Zohra reste continuellement le point de référence à partir duquel on contemple l'action des différents personnages. Le titre du roman et la place occupée par Zohra dans le récit ne laissent aucune hésitation sur le projet de l'auteur : face à la question de l'assimilation, le parcours romanesque jugé et présenté positivement est celui de Zohra et non celui de son mari. Le comportement de cette héroïne correspond exactement à la résistance passive, appelée également *résistance refus*, qui caractérise certains intellectuels musulmans et la grande majorité de la population pendant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et qui tendait à disparaître au cours des premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, au profit de la *résistance dialogue*<sup>108</sup>. Le drame de Zohra peut être brièvement résumé par les quelques lignes qui suivent.

**« Zohra était malade, Zohra souffrait, Zohra était mourante et sans la présence de Grimecci aux mines, Méliani aurait peut-être été heureux avec sa femme ; au lieu**

<sup>105</sup> op. cité p. 141.

<sup>106</sup> op. cité p. 152

<sup>107</sup> op. cité p. 172

<sup>108</sup> cf. DJEGHLOUL, Abdelkader, *La Formation des Intellectuels Algériens Modernes 1880-1930*, in *Lettrés, intellectuels, et militants en Algérie 1880-1950*, Alger, O.P.U., 1988.

**de perdre la raison dans l'alcool il aurait continué d'être pur en allant plusieurs fois par jour à la mosquée. *Était-ce écrit ? ...* »<sup>109</sup>**

Zohra, image et symbole de l'Algérie souffrante ? On est tenté de répondre oui, car le malheur du couple Zohra-Méliani vient de la présence de cette troisième personne, de la présence de cet « Autre » dans l'espace de la ville, Miliana, où tout semblait parfait avant son arrivée. Le tragique de la situation c'est que le dialogue et la tentative d'assimilation de Méliani le mènent à la débauche et à la perte non seulement de son identité, mais également de son bonheur ; et que la résistance passive de Zohra la mène à la mort. Une fois encore, au niveau du récit et des parcours romanesques, on bute sur une impossibilité de l'assimilation et une tragédie quant à la tentative de sa réalisation.

Zohra et Thérèse partagent une situation semblable dans le récit : toutes les deux souffrent à cause des déboires de leurs maris respectifs. Pour la première, c'est la rencontre avec l'Autre et l'attrait de l'alcool qui éloignent d'elle son mari. Pour la seconde, c'est l'infidélité de Grimecci qui est la cause de ses malheurs. Mais la grande différence entre elles, et que le narrateur n'omet pas de souligner, c'est que Zohra souffre avec résignation, mais sans abandonner sa dignité et ses engagements ; tandis que Thérèse se révolte et lutte, bien qu'avec des moyens condamnés par le narrateur, pour récupérer son mari. Dans une situation sensiblement analogue, Zohra poursuivra un parcours présenté positivement, tandis que son pendant français, Thérèse, parcourra un chemin jugé négativement. Les actions de cette dernière sont d'autant plus condamnables qu'elle attire Méliani sur le chemin de l'adultère et accentue ainsi, d'une part son aliénation, d'autre part les souffrances de Zohra. Thérèse n'est donc pas la personnification du bon Français, le commentaire émis par le petit Ahmed à son propos, après la lecture dans le journal de sa condamnation avec Méliani, est claire sur ce point.

**« - Ah ! ... Combien Allah est juste, mon enfant ! s'exclama le sage cordonnier. - Les Français sont justes, papa ! ... Tu vois, ils ont condamné l'Espagnole aussi ! »<sup>110</sup>**

Le parcours de Thérèse ne correspond pas à celui qu'on attend d'une vraie Française : malgré une mère Française, elle restera « l'Espagnole », une fille issue de cette société des Européens vivant en Algérie. Société dont nous ne trouvons nulle part de représentation positive dans les romans de notre corpus. Ici comme ailleurs, le « bon Français » reste lointain et arrive toujours directement de la métropole : c'est surtout un mythe qui ne souffre pas l'épreuve de la représentation romanesque. Ce type de personnage est toujours lointain et n'apparaît que pour disparaître aussitôt. Il n'a généralement aucune fonction dans la structure du récit, il est là exclusivement pour illustrer les propos avancés au niveau discursif. En aucun cas il n'acquiert une importance suffisante au niveau du récit pour que nous puissions le considérer comme adjuvant dans la quête de l'assimilation réussie. Nous avons retenu deux exemples de ces personnages en « toile de fond », qui n'apparaissent que pour illustrer la possibilité de la compréhension et de l'égalité entre les deux peuples en présence. Après une dispute entre Méliani et Grimecci qui se termine par un échange de coups de poings, nous avons

---

<sup>109</sup> Zohra, p. 195.

<sup>110</sup> Zohra, p. 215.

une description des réactions de l'entourage.

**« L'Italien tomba à la renverse ; Rosette s'éclipsa, le monde arriva ; Méliani resta là, recevant injures et menaces ; des Italiens et quelques autres Européens jugèrent que le coup était porté à l'Eglise chrétienne elle-même, le curé qui passait et qu'on mit au courant, donna raison au musulman et disparut. »**<sup>111</sup>

L'ensemble de l'entourage s'oppose immédiatement à celui qui voudrait s'assimiler au monde des Européens, mais le curé, dont c'est la seule apparition dans le récit, vient lui donner raison et ainsi participe au discours sur la possibilité de l'assimilation. Le curé, par sa différence affichée vient illustrer ce qui serait possible. Mais cette possibilité s'éclipse rapidement avec sa disparition. Nous sommes encore une fois devant un mirage qui ne peut se concrétiser. L'autre exemple retenu est peut-être encore plus significatif car il laisse entendre que les hommes comme Grimecci pourraient disparaître et être remplacés par des véritables et bons Français.

**« Grimecci descendit de la locomotive qu'il avait conduite pendant toute la journée ; il avait fini ses heures de travail ; un autre le remplaça, un brave père de famille d'origine française, un homme très estimé de ses chefs, qui ne fréquentait personne, et persistait à ne pas fréquenter les cafés malgré les moqueries de ses camarades jaloux ; ... »**<sup>112</sup>

Mais les Grimecci restent plus nombreux et l'objet de la quête de Méliani demeure inaccessible. En s'enfonçant dans l'alcoolisme, il perd son identité initiale sans arriver à rejoindre l'espace de l'Autre ; les siens le rejettent et il ne sera accueilli que dans le monde de la débauche puis finalement en prison. Son exil à la fin du roman est une fuite et témoigne de l'échec de ce parcours romanesque. Bien que le cheminement de Zohra se termine avec la mort, au niveau implicite c'est son parcours qui est jugé positivement. Elle échoue dans son entreprise de retenir son mari dans l'espace du Même, mais garde sa dignité et son identité.

## I. 3. Le chemin de la folie

### I. 3. 1. El Euldj, Captif des Barbaresques

Le deuxième livre de Chukri Khodja, *El Euldj Captif des Barbaresques*, constitue une originalité dans la production romanesque de l'époque. Sur les six œuvres étudiées, elle est la seule où l'action ne se déroule pas dans l'Algérie coloniale du XX<sup>e</sup> siècle, mais se trouve transposée au XVI<sup>e</sup> siècle. Du point de vue spatial, l'intrigue est toujours située à Alger, mais au temps des corsaires, et ainsi les données du problème de l'assimilation sont inversées. Un chrétien français est capturé par les corsaires d'Alger et, à travers son parcours, il se trouvera confronté au problème du changement de religion. C'est le seul

<sup>111</sup> *op. cité p. 65.*

<sup>112</sup> *op. cité p. 174.*

roman de l'époque où la question de la religion et de son abandon au profit de la religion de l'Autre occupe la place centrale de l'intrigue, et où l'apostasie est consumée dans la fiction. Dans les autres œuvres de notre corpus, l'appartenance religieuse n'est jamais mise directement en cause : idéologiquement, on considère qu'il n'est pas nécessaire d'être chrétien ou athée pour s'engager sur la voie de l'assimilation. Méliani est bien traité de « chrétien » par sa femme et par ceux qui le condamnent à cause de sa vie de débauche, mais il s'agit d'une appellation péjorative de la part de ceux qui émettent le jugement et non d'un désir volontaire du personnage qui aimerait changer de religion. Contrairement aux autres œuvres de notre corpus, dans ce second roman de Chukri Khodja, le narrateur s'exprime avec beaucoup de liberté sur les oppositions et les différences qui existent entre le monde musulman et le monde chrétien. Cette liberté est due essentiellement au fait de la transposition de l'intrigue dans le temps, et du changement de perspective quant à l'assimilation.

Le parcours romanesque de Bernard Ledieux, cet esclave français capturé par les corsaires d'Alger au XVI<sup>e</sup> siècle, est tout aussi tragique que celui de Mamoun ou des autres héros de notre corpus. Contrairement à ces derniers, Bernard Ledieux est beaucoup moins libre de ses mouvements, ou du moins, sa captivité est bien plus apparente que dans les cas précédents. L'Alger des barbaresques est dépeint comme un lieu sauvage et sans loi, où les prisonniers croupissent dans la plus grande misère et n'ont aucun espoir de recouvrer la liberté. Le héros du roman est esclave dans une riche famille turque de la ville lorsque la fille de son maître tombe amoureuse de lui. Situation dangereuse aussi bien pour l'esclave que pour la jeune fille. Le premier risque tout simplement sa vie, quant à la seconde, elle joue avec son honneur et celui de toute sa famille. Dans cette position critique, le manque essentiel de Ledieux reste sa soif de liberté et sa quête se situera sans cesse sur le plan du désir de rejoindre les siens en Europe. Comme il ne peut satisfaire ce manque, il choisit de combler d'autres manques : celui de la sécurité physique de sa personne et un mieux être matériel, qui sont directement accessibles à condition d'accepter les règles du jeu dictées par sa nouvelle famille d'adoption. Il accepte la proposition du père de la jeune fille, Ismaïl Hadj : embrasser l'Islam et ensuite épouser sa fille. Ainsi, les rumeurs susceptibles de porter atteinte à l'honneur de la famille seront dissipées et Ledieux retrouvera une certaine liberté de mouvement.

**« - Eh bien ! Tu vas te faire musulman et tu sais que, musulman, tu redeviendras libre, sans chaîne ni marque distinctive. Tu retravailleras, tu feras ce que tu voudras, tu seras enfin mon pair. (...) - Baba Hadji, c'est pénible de changer de religion, chez nous un apostat est méprisable, chez vous aussi... je verrai, je verrai. »**<sup>113</sup>

Par cette solution de facilité, Bernard Ledieux arrive à sortir de sa situation misérable d'esclave et entreprend de combler son manque à un niveau purement matériel et physique. L'objet de sa quête véritable, la liberté de mouvement, se situe en fait à un niveau beaucoup plus intérieur et, loin de se rapprocher, ne fait que s'éloigner avec cette entreprise. Cette fausse direction, cette solution de surface, ne fera qu'accentuer par la suite son désir irrésistible de repartir et de rejoindre l'Europe, son monde à lui. A

---

<sup>113</sup> *El Euldj, Captif des Barbaresques, p. 44.*

l'exemple de Mamoun et de Méliani, il pourra s'assimiler au monde de l'Autre exclusivement à un niveau superficiel, celui de la consommation et des biens matériels. Mais ce rapprochement extérieur ne sera pas suivi par un changement intérieur sincère. Ledieux, qui franchit l'étape décisive du reniement de sa religion au profit d'une autre, sera rapidement rejeté par ses amis chrétiens. Comme toujours, l'apostasie a pour conséquence le rejet inévitable de la part des deux communautés en présence. Ce choix, comme l'ensemble du parcours romanesque du héros, déclenchent un jugement négatif généralisé envers cet homme : mépris de la part des autres esclaves chrétiens de la ville, révolte et pitié de sa propre conscience contre cette action où il a dû se forcer, et finalement désaccord explicite du narrateur qui fera le « procès » de cette tentative d'assimilation.

En fait, Bernard Ledieux est présenté dès le début comme un caractère faible qui n'est pas cohérent dans ses idées et dont les actions sont essentiellement dictées par la peur des supplices que les maures font subir aux captifs chrétiens. Dans son discours, ce héros au parcours négatif laisse régulièrement entendre l'importance de la destinée de chaque être humain et se justifie en rappelant que personne ne peut fuir cette destinée. En opposition avec lui, on trouve son ami Albert Cuisinier, qui rejette toute idée d'apostasie ou même de collaboration avec les musulmans et qui est prêt, s'il le faut, à subir le martyre pour ses convictions religieuses.

Au niveau du récit, le nom du héros subit un changement superficiel à l'image du revirement effectué : Bernard Ledieux devient *Omar Lediousse*, ce qui est un simple jeu de mots avec la prononciation du nom original. La transformation peu sérieuse et à caractère ridicule de *-dieux* en *-diousse* constitue un jugement en soi sur la personne et son acte. D'ailleurs, cette appréciation négative est aggravée par le nom donné au héros dans le titre. En effet, en arabe *'ilj* signifie « âne sauvage », « rustre », et ce terme fut utilisé dans le contexte maghrébin de l'époque des corsaires pour désigner les renégats. Cette appellation fortement péjorative est donc appliquée à *Ledieux* qui devient *'ilj* (un renégat), et pour garder une marque de son nom original sera appelé *Euldj*. A plusieurs reprises, le narrateur émet un jugement négatif sur le personnage principal du roman et sur l'ensemble de son parcours narratif. Il va même parfois, jusqu'à ridiculiser le héros, comme au moment de sa circoncision.

**« Cette scène avait d'ailleurs un comique outré, Lediousse ayant opposé une certaine résistance avant de se laisser faire par le ventouseur, chargé de l'opération chirurgicale. Un incident burlesque, sur lequel il serait vain d'insister se produisit à ce moment-là. »**<sup>114</sup>

S'il en était besoin, ces passages prouvent suffisamment que le parcours de Ledieux n'est pas présenté comme un exemple positif d'assimilation, mais bien comme un chemin à éviter pour celui qui souhaite éviter de sombrer dans la folie. D'après ce roman, celui qui renie son identité religieuse ne pourra jamais s'intégrer, se fondre, dans la communauté de l'Autre. D'une part, sa conscience lui rappellera toujours ses origines et d'autre part, il sera tôt ou tard rejeté par ceux auxquels il voulait se joindre. Le récit s'accélère et on voit Omar Lediousse bien des années plus tard, père d'un enfant musulman qui est devenu

<sup>114</sup> *op. cité p. 73.*

mufti à la mosquée. L'identité refoulée du héros ressurgit sans cesse, et il a de plus en plus de mal à le contenir : il n'oubliera jamais sa famille française et sa religion initiale. Le narrateur insiste sur cette situation conflictuelle du personnage et porte de nouveau un jugement sur les actes de son héros.

**« Et, de fait, Omar Lediousse ne pouvait plus juguler les rebondissements de sa foi rejaillissante. Sa conversion à l'Islam ne fut qu'une parade, (...) Son retour à la religion première était d'une brûlante nécessité, ... »**<sup>115</sup>

La démenche dans laquelle il sombre signifie l'échec de toute tentative de changement de religion. Le côté spirituel de l'assimilation reste impossible, et celui qui ne veut accepter cet aspect des choses est voué à la folie. Lediousse ne sera jamais totalement membre de la communauté musulmane et les chrétiens le méprisent et le rejettent. L'objet de la quête étant inaccessible dès le début, le chemin de détour qu'il choisit ne peut que le mener dans une impasse totale. La seule façon de sortir de cette impasse est de faire demi-tour, de réaffirmer son identité chrétienne et d'abjurer publiquement l'Islam. C'est bien ce que le héros choisit de faire devant témoins pendant l'une des prières à la mosquée. Seule l'intervention de son fils mufti lui évite le lynchage qui l'attend. Son itinéraire se termine dans la folie et la mort. Une fois de plus, nous assistons à une représentation romanesque d'une tentative vouée à l'échec. La situation de son fils peut être considérée comme un signe d'espérance : la deuxième génération est capable de vivre pleinement et de réaliser l'assimilation entreprise par la première. Mais le personnage principal doit succomber pendant la quête impossible qu'il entreprend.

Tout le tragique du personnage Ledieux/Lediousse vient du fait qu'il ne rencontre aucun adjuvant réel sur son parcours. Il est désespérément seul du début à la fin de son entreprise d'assimilation. Comme nous l'avons déjà signalé dans le cas d'autres romans du corpus, les personnages secondaires sortent difficilement des clichés préfabriqués et ne prennent que très rarement une épaisseur psychologique. Une fois encore, ici comme dans *Mamoun*, les noms ont pour fonction de caractériser les personnages qui seront les figurants passifs de l'histoire, qui constituent en quelque sorte la toile de fond nécessaire à mettre en œuvre la tentative d'assimilation. Ainsi en est-il de nombreux bagnards qui ne font qu'une brève apparition dans le roman : *Franco Gasparro* l'Espagnol, *Paul Lemeck* le Français ou *George le Frangin* qui succombe aux tortures des janissaires. Dans l'entourage musulman du nouveau converti, on retrouve également le même type de personnages qui n'apparaissent que le temps d'une brève discussion théorique, et dont le rôle dans le déroulement de l'histoire se limite à ceux de destinataires du discours prononcé par le héros du roman.

L'ami intime de la difficile vie de prisonnier, Albert Cuisinier, juge et abandonne rapidement le héros au moment critique où son rôle serait justement de lui venir en aide. De même, le prêtre catholique, bien qu'au courant de l'apostasie qui se prépare, ne fait aucune démarche pour soutenir cet « **agneau qui quitte le bercail** ». Du côté de la communauté originelle, nous ne trouvons donc aucun adjuvant qui viendrait en aide au héros dans son entreprise d'assimilation, ni d'opposant réel qui pourrait l'empêcher de suivre son chemin. Il en va tout autrement de la communauté musulmane, qui l'attire et à

---

<sup>115</sup> op. cité p. 97.

laquelle il tente de s'assimiler. C'est ici une grande différence avec les autres romans du corpus, où la tentative d'assimilation reste le plus souvent au niveau d'un désir lointain et où manque cruellement une représentation de la communauté de l'Autre. Ici, par le biais du mariage et du changement de religion, le héros pénètre réellement dans le monde de l'Autre et la description de ce dernier est plus détaillée que la description de la communauté originelle du héros. C'est le roman où la tentative d'assimilation est la plus poussée et où la fiction romanesque devient réellement illustration de la thèse avancée. En principe, trois personnes devraient être véritablement proches de Ledioussé sur son parcours : son beau-père, sa femme et son fils issu de ce nouveau mariage.

La relation du héros avec son beau-père restera toujours empreinte de leurs premiers contacts de maître à esclave, et Baba Hadji continuera toujours de traiter son gendre, même après le mariage, comme quelqu'un à qui il peut commander. Le paternalisme et le pouvoir absolu du beau-père ressemble en beaucoup de points à la domination du colonisateur sur le colonisé tel qu'elle est représentée dans les autres romans du corpus, mais aussi dans les romans algériens des années cinquante et soixante. Quant à Zneb, la femme qui est à l'origine de la tentative d'assimilation, elle est aussi la première confidente à qui le héros ose avouer son impuissance à oublier son passé de chrétien. Mais elle est incapable de garder son mari dans la foi musulmane et son importance sur le parcours du héros s'efface rapidement au moment critique de l'histoire, justement lorsque son mari aurait le plus grand besoin de son soutien. Le fils devenu mufti est en revanche un personnage qui mérite qu'on s'y attarde à cause de la portée symbolique de son parcours et de son discours. Il arrive à sauver physiquement son père du lynchage qui l'attend suite à son acte public de reniement, mais il ne pourra ni l'empêcher d'abjurer l'Islam et de s'exclure du même coup de sa communauté d'adoption, ni le retenir de sombrer dans la folie. Pourtant, le dialogue final entre le père s'engouffrant dans la folie et son fils s'exprimant en français laisse apercevoir un mince fil d'espoir quant à la tentative d'assimilation. Ce fils devenu taleb a déjà étonné ses étudiants (et le lecteur du XX<sup>e</sup> siècle) par ses idées modernistes exprimées lors d'un cours à la mosquée. En réalité ce sont bien les idées de l'auteur qui s'expriment à travers ses paroles.

**« Les pays musulmans se jetteront, avec une frénésie diabolique, dans un mouvement évolutionniste qui les emportera dans le courant impétueux de ce que nous appelons l'eupéanisation. Sera-ce bien, sera-ce mal ? Seul l'avenir impénétrable nous le dira. J'aime à croire que cette vie nouvelle sera d'un effet salutaire sur les esprits ».**<sup>116</sup>

Paroles qui présentent peu de vraisemblance dans la bouche d'un taleb musulman du XVI<sup>e</sup> siècle et qui laissent transparaître la vision du monde de l'auteur. C'est le chapitre XXX, dernier du roman, qui dévoile les idées réelles du fils de Ledioussé : la synthèse des deux cultures, qui n'a pu être réalisée par le père, est en train de prendre forme à travers la nouvelle génération. Avec une approche uniquement sur le plan du parcours romanesque, on serait tenté de dire que ce fils est le seul personnage de notre corpus qui réussit une représentation positive de la thèse de l'assimilation. Mamoun ne réussit que *l'ébauche d'un idéal* et Ledieux ne sera jamais plus que *l'ébauche d'un musulman*<sup>117</sup>. Mais Youssef, ou Jean Ledioussé dans les moments de délire du père, est à l'image de

<sup>116</sup> op. cité p. 116.

cette classe d'intellectuels francisés des années vingt et trente du XX<sup>e</sup> siècle, qui conservent leur référence à l'Islam mais se tournent résolument vers la modernité qu'ils désirent assimiler à l'aide de la langue et de la culture françaises. On assiste à un retournement par rapport à la situation initiale du roman, où la question était celle de l'assimilation de Bernard Ledieux à un milieu musulman. A la fin du roman, cette première quête se terminant par un échec, nous voyons se dessiner les contours d'une autre quête, celle du savoir et des connaissances véhiculés par le français et recherchés par un taleb musulman. Au moment où le mirage de l'assimilation religieuse et sociale de la personne s'évanouit, pointe à l'horizon ce qui pourrait être le fruit de ce mélange des races et des cultures : une assimilation bénéfique des éléments positifs de la civilisation de l'Autre, tout en gardant ses ancrages dans la foi musulmane. Les paroles de Youssef à la fin du roman expriment cet état d'esprit.

**« Dieu a voulu que le fils musulman d'un français redevenu chrétien ait en lui le mélange altier de la fierté arabe conjuguée à l'esprit chevaleresque français, (...) il n'a pas su résister à la curiosité bien légitime de goûter les fruits du jardin de la rhétorique française. (...) Secrètement, j'ai appris, et cela est méritoire, grâce à des ouvrages que j'ai pu me procurer clandestinement, cette langue, qui est ta langue mais qui ne sera, hélas, jamais la mienne.(...) J'ai idée que je puis avoir du sang français dans les veines et alimenter mon cerveau de la nourriture généreuse que contient l'Islam. »** <sup>118</sup>

Le parcours de Bernard Ledieux et son échec constituent l'illustration de ce que rejette l'ensemble de l'intelligentsia algérienne de l'entre-deux-guerres, à savoir une assimilation culturelle et religieuse de la personne. L'attachement à l'Islam et au statut musulman personnel restera toujours une évidence qu'il est hors de question d'abandonner ; et ceci même pour les intellectuels les plus francisés. L'assimilation revendiquée met l'accent essentiellement sur l'égalité au plan politique et économique, puis sur la possibilité d'entrer dans la modernité à travers la langue, les sciences et les arts. Pour Youssef Lediousse, la question de l'appartenance à l'Islam ne fait aucun doute. Il ne souffre pas d'un malaise identitaire comme son père, et son parcours constitue ainsi une parfaite illustration de l'image qu'avaient les intellectuels algériens francisés des orientations et des limites de l'assimilation. Mais ce rapprochement ne peut dépasser certaines frontières : celui qui va trop loin sur le chemin de la perte de son identité naturelle sombrera dans la folie.

## I. 4. Le chemin du bonheur

### I. 4. 1. Myriem dans les palmes

---

<sup>117</sup> op. cité p. 108.

<sup>118</sup> op. cité pp. 133-134.



Nous avons gardé pour la fin, la présentation du parcours narratif du roman de Mohammed Ould Cheikh, *Myriem dans les palmes*. Le dénouement positif de ce roman, l'intrigue plus complexe, les personnages plus nombreux et la cohérence apparente entre discours et narration en font l'une des œuvres les plus connues de la production romanesque de l'époque. Ce n'est pas un hasard, si le premier roman de cette période qui ait connu une réédition dans l'Algérie indépendante soit justement cette œuvre-ci<sup>119</sup>. C'est un vrai roman d'aventures où les héros arrivent à retrouver leur identité originelle et rejettent en fin de compte l'assimilation forcée à la culture et à la religion du père. Pourtant, sa réédition en 1985 en Algérie nécessita une longue introduction d'Ahmed Lanasri qui explicitait aux lecteurs peu avertis (et aux censeurs pointilleux) le véritable message de l'œuvre selon le critique d'aujourd'hui.

**« La réintégration de Myriem, sous la conduite de sa mère, dans l'identité arabo-islamique n'est possible qu'après la mort du capitaine DEBUSSY. En supprimant le capitaine, l'auteur supprime symboliquement la colonisation. C'est là, nous semble-t-il, le message caché de l'œuvre de OULD CHEIKH. »**<sup>120</sup>

Myriem, l'héroïne du roman, est issue d'un mariage mixte : son père est un capitaine français qui a épousé une musulmane, Khadija. Malgré la naissance de deux enfants, un garçon et une fille, ce mariage entre un Français et une Arabe est source de nombreux problèmes : les incompréhensions entre les parents et le mépris du père envers la mère caractérisent cette union. Dans chacun des romans de notre corpus, on voit la représentation de couples mixtes, mais ces unions ne réussissent jamais et sont à long terme vouées irrémédiablement à l'échec. Nous avons deux représentations de couples où le mari est Français et la femme Arabe ou Berbère : il s'agit du couple Robempierre, et celui de Khadija avec le capitaine Debussy. Dans les deux cas, le comportement du mari envers sa femme, son manque de finesse, d'attention et de tendresse envers son épouse, est considéré comme la cause de l'échec de la vie commune. Du côté des femmes, si madame Robempierre ne remplit aucun rôle idéologique et n'est porteuse d'aucune valeur morale, Khadija est présentée comme la garante des traditions et symbolise l'identité arabe et musulmane originelle.

Dans la famille Debussy, c'est le père qui se réserve le droit de décider de l'éducation des enfants. Selon sa volonté, Myriem et Jean-Hafid fréquentent l'école française, mais ne reçoivent aucune instruction religieuse. Le père ne veut pas « *fanatiser* » ses enfants et ne leur apprendra « *ni Catéchisme ni Coran* », car il est « *libre-penseur* ». Du fait de cette éducation, les deux jeunes gens se situent culturellement dans l'espace européen, mais religieusement dans un espace neutre, entre Islam et Chrétienté. Après la mort du père dans la bataille du Rif au Maroc, la mère entreprend de diriger ses enfants vers sa propre communauté religieuse et culturelle, vers l'Islam et l'Arabité. C'est le moment de l'histoire où démarre la narration, où le lecteur fait connaissance avec les protagonistes.

Myriem est une jeune fille « moderne » qui s'habille et se comporte comme toutes les Françaises de son époque et de son milieu. Elle pratique même l'aviation et elle est fiancée à Ipatoff, un jeune aventurier d'origine russe. Le fils, quant à lui, suit les pas du

<sup>119</sup> Alger, OPU, 1986, 251 p. Introduction d'Ahmed LANASRI.

<sup>120</sup> *op. cité p. 40.*

père, et s'engage dans l'armée. Le roman s'ouvre avec une scène hautement symbolique où Myriem reçoit une leçon d'arabe d'un jeune musulman « instruit et cultivé ». La mère est contente de savoir que sa fille apprend la langue de ses aïeux et espère secrètement que les rapports entre l'élève et le professeur d'arabe, Ahmed, évolueront vers l'amour réciproque. Ipatoff sent que sa position de fiancé est en danger, et il exprime son mécontentement de voir Myriem avec un Arabe. Mais ses phrases hautaines et blessantes envers Ahmed ne font que réveiller en la jeune fille des sentiments enfouis jusqu'alors et la poussent en réalité vers son professeur de langue arabe et vers la recherche d'une nouvelle identité. Il est clair qu'elle ne veut pas retomber dans l'« erreur » qu'a commise sa mère en épousant un Français. Elle ne veut pas se retrouver dans la même situation que sa mère. Myriem se sépare donc progressivement d'Ipatoff et se rapproche d'Ahmed. C'est à travers les aventures et les aléas de l'amour que les deux enfants de Khadija arriveront tout naturellement à une synthèse de leur éducation française et de leur culture arabe et islamique choisie librement au cours du roman. Un voyage entrepris par Myriem en avion, et qui mène les héros de l'intrigue au Tafilalet, constitue en quelque sorte la visualisation spatiale d'un changement des références identitaires des personnes qui font le déplacement.

C'est une aventure rocambolesque qui amène les principaux personnages au Tafilalet au moment où l'Armée française décide d'attaquer cette oasis rebelle pour mettre fin à l'insécurité qui règne dans la région. Myriem, tombée entre les mains du maître de l'oasis, le tyran Belqacem, est au centre de l'intrigue. Son frère, parti la délivrer, est également fait prisonnier. Ce sera un mystérieux chevalier qui viendra à leur aide et qui obtiendra, par un combat chevaleresque, la main de Myriem. Ce sauveur n'est autre qu'Ahmed déguisé et, dès qu'il révèle son identité, les deux jeunes gens tombent dans les bras l'un de l'autre. Le roman se termine en apothéose : l'oasis est délivrée / occupée par les Français, mais le vœu de Khadija se réalise en même temps car Myriem épouse Ahmed et Jean-Hafid se lie avec une jeune berbère rencontrée au Tafilalet. Les deux enfants élevés à l'école française choisissent finalement, par leur mariage, le chemin du retour dans la communauté maternelle. Dans la dialectique du Même et de l'Autre, les héros ont effectué un cheminement important. Culturellement, ils sont arrivés à une synthèse de leur éducation française et de leur arabité reçue à travers l'influence maternelle. Du point de vue religieux, ils sont passés d'un espace neutre à celui de l'Islam.

Contrairement aux autres romans du corpus, les héros ne se posent ici pas beaucoup de questions sur leur identité. La quête exprimée se résume essentiellement à la recherche du bonheur et les discours sur l'appartenance culturelle et religieuse occupent moins le devant de la scène. La position initiale des héros est également différente de celle des autres héros étudiés jusque là : par leur naissance, ils se trouvent déjà génétiquement à la croisée des deux cultures. Si nous réduisons l'étude de la quête des personnages à un simple examen du mouvement de rapprochement/éloignement de leur communauté originelle vers une autre, nous voyons que dans les autres cas, il s'agissait de s'éloigner de la communauté arabo-berbère tout en s'approchant de la communauté française. Dans *Myriem*, ce mouvement se concrétise dans la direction opposée, et laisse penser que l'objet de la quête de Myriem et de Jean-Hafid serait juste le contraire de ce

que cherchent Meliani, Mamoun ou Bou-el-Nouar.

L'objet de la quête des autres héros étudiés jusqu'à présent était une certaine assimilation au monde de l'Autre, au monde du Français d'Algérie. Le but était l'acquisition de sa langue, de son savoir et de ses conditions de vie. Rien de tel pour Myriem et Jean-Hafid, qui grandissent tout naturellement dans ce milieu auquel les autres aspirent en vain. Ils recherchent le bonheur de vivre et la liberté de leurs actions qui sera retrouvée à la suite de leur captivité, grâce à l'intervention d'Ahmed. Il est important de noter que nos héros sont libérés par un Arabe, mais que les habitants de l'oasis le sont par la victoire de l'Armée française. Les opposants à la quête de liberté de Myriem et des habitants de l'oasis sont les mêmes personnes : premièrement Ipatoff qui veut forcer Myriem au mariage et qui, en même temps, vend des armes aux rebelles. Puis Belqacem, qui emprisonne l'héroïne et qui tient la population de l'oasis dans la misère. Les adjouvants en revanche ne sont plus les mêmes : la quête de liberté des jeunes Debussy sera réalisée avec l'aide d'Ahmed, tandis que celle des habitants du Tafilalet le sera avec l'intervention victorieuse des Français.

Dès les débuts de l'action, nous trouvons une opposition significative entre Ipatoff et Ahmed, une présentation manichéenne où le premier n'a que des défauts, et le second n'a que des qualités. L'aventurier russe rassemble en sa personne tous les défauts qu'un Européen d'Algérie pouvait avoir aux yeux de l'auteur : méprisant envers les Musulmans, sans religion et sans scrupules, s'occupant de trafic d'armes, s'adonnant aux plaisirs de l'alcool et des femmes de mauvaise réputation, etc. A l'opposé, on trouve Ahmed : cultivé, doux mais vaillant, le véritable gardien des traditions et de la culture arabe. Selon le schéma actantiel du roman, il est non seulement l'adjouvant principal de la quête, mais il est également le destinataire de celle-ci puisque le parcours de Myriem se terminera dans ses bras.

L'autre acteur essentiel de l'histoire est Khadija, la mère musulmane des enfants Debussy, qui fait tout pour guider ses enfants vers la religion et les valeurs de ses ancêtres. Elle est la seule entre toutes les mères ou femmes de notre corpus qui réussit à conserver dans l'espace du Même ceux qui lui sont confiés. Zohra, la femme de Méliani, échoue et voit son mari sombrer dans l'alcoolisme. Fatma, la mère de Bou-el-Nouar, contemple impuissante l'éloignement progressif de son fils de son milieu d'origine. Enfin Zneb, la femme d'Omar Lediousse, alias Ledieux, n'arrivera pas à préserver son mari de la folie dans laquelle il s'engouffre inévitablement. Voilà donc, enfin, une mère dont les efforts et les prières ne resteront pas vains : selon ses vœux les plus chers, ses enfants épouseront des musulmans et reviendront « dans la voie des justes ». Le chemin du bonheur que trouvent Myriem et Jean-Hafid est également le chemin du retour. Retour à la communauté maternelle, à la religion et à la culture des ancêtres. Ils arrivent à réconcilier, par leur vie et la force de l'amour, les oppositions qui séparent les deux communautés. Ainsi, leur parcours constitue une exception dans les romans étudiés.

## I. 5. Conclusions de la première partie

Après cette première approche descriptive du parcours des héros, il est temps de faire le point et de dégager les ressemblances significatives entre les parcours narratifs que nous venons de présenter. Au début de cette première partie, nous nous étions posé la question de savoir s'il existait un « manque type » que l'on pouvait retrouver dans l'ensemble, ou du moins dans la majorité des romans soumis à l'étude, et si tel était le cas, quelles étaient ses particularités. Chaque histoire a été considérée sur le plan d'une évolution d'une situation de manque vers une autre situation où ce manque serait comblé, ou du moins, vers une tentative pour combler ce manque. Au cours de cette présentation descriptive du parcours narratif, nous avons utilisé à plusieurs reprises, d'une manière assez libre certes, des termes techniques empruntés au modèle sémiotique de Greimas<sup>121</sup>. Cette première approche était basée d'une part sur notre souci de présenter la partie événementielle de ces romans peu connus du grand public, et d'autre part sur une tentative de dégager, à l'aide du modèle sémiotique, les éléments récurrents qui caractérisent les quêtes entreprises par les héros.

A l'exception de Myriem, les héros de nos romans commencent tous leurs parcours dans un espace culturel et religieux homogène et équilibré. Cet équilibre de départ est brisé par la rencontre avec un espace culturel, linguistique et religieux différent de celui dans lequel les héros ont grandi. Cette rencontre se passe de différente manière selon les œuvres, mais il est indiscutable que c'est par elle que l'équilibre initial est perdu et que se développe une situation de manque, qui déclenche la quête des personnages. La rencontre avec ce monde différent est parfois présentée comme volontaire de la part des protagonistes, comme c'est le cas pour Ahmed Ben Mostapha et Bou-el-Nouar, mais dans la plupart des cas, elle est indépendante de la volonté des intéressés comme c'est le cas pour Zohra, Meliani, Ledieux, Mamoun et, dans une certaine mesure pour Myriem. La première rencontre est le plus souvent empreinte de violence, à l'image du train qui traverse à toute allure la campagne algérienne dans *Mamoun*, ou tout simplement de la guerre que se livrent les goumiers aux côtés de l'Armée française contre les Marocains dans *Ahmed Ben Mostapha*. Cette violence qui caractérise les premières rencontres signifie en même temps qu'il s'agit là d'une intervention extérieure à la volonté des héros, qui en subissent les conséquences et se voient projetés dans une aventure qu'ils n'avaient pas choisie. Une chose est certaine, et en ceci tous les romans se ressemblent : cette rencontre des deux mondes bouleverse l'équilibre de la vie des héros et déclenche la quête qu'ils vont entreprendre. De ce point de vue, les romans algériens de langue française de l'entre-deux-guerres présentent une homogénéité remarquable dans les raisons qui provoquent la situation de manque et qui déclenchent la quête du héros.

Ce manque initial, et en conséquence la quête qui en résulte, sont caractérisés par plusieurs constantes apparemment contradictoires, dans les rencontres entre êtres humains : attirance vers l'autre, répugnance de l'autre, désir de se faire reconnaître par l'autre, et désir de clarifier le rapport de forces dominé / dominant. On ne saurait nier l'attirance des premiers héros des romans algériens de langue française vers le monde de l'Autre, dont la présence si proche fascine et fait rêver en même temps. Régulièrement, cette attirance s'exprime à travers la quête des héros : désir d'acquisition du savoir à l'école, fascination devant le progrès technique et scientifique, aspiration au niveau de vie

---

<sup>121</sup> GREIMAS Algirdas Julien, *Du Sens*, Paris, Seuil, 1983, 245 p.

de l'Autre et souhaite de pouvoir bénéficier des mêmes droits. Mais l'élément romanesque qui exprime le mieux cette attirance est sans aucun doute la trame amoureuse qui se développe dans chacun des romans du corpus entre personnes toujours issues du monde opposé. Ahmed Ben Mostapha est attiré par la dame parisienne mystérieuse avec laquelle il poursuit une correspondance vers la fin de sa vie, Méliani est attiré vers Thérèse, la femme de son ami, Mamoun est amoureux de Madame de Robempierre, Ledieux de Zneb et Bou-el-Nouar de Georgette la bourguignonne. Même Myriem et son frère Jean-Hafid illustrent cette attirance sentimentale vers l'Autre, car ils trouvent le bonheur dans les bras de personnes qui ne sont pas du même milieu acculturé qu'eux, mais d'un milieu purement autochtone et musulman. Ce désir sentimental est toujours explicite et conscient dans la quête des héros, mais son accomplissement est le plus souvent problématique et demande au héros de renoncer à une partie de son identité. Ceci est particulièrement évident dans le cas de Ledieux et de Bou-el-Nouar, mais l'acculturation qu'une telle relation entraîne n'épargne personne dans notre corpus.

La répugnance de l'Autre influence moins visiblement le parcours des héros, mais elle est toute aussi présente dans les détails de la narration. Cette répugnance s'exprime aussi bien chez Méliani et Mamoun, qui sont conscients du gouffre humain dans lequel leurs fréquentations les projettent, que chez Ahmed Ben Mostapha au moment de sa rencontre avec l'officier français qui le traite de « Ben Couscous ». Par la voie du narrateur également, nous trouvons plusieurs fois l'expression de jugements et de rejet de cet Autre arrogant et tout-puissant qui vient dans le monde du Même, sans se préoccuper du fait de savoir s'il sera, ou non bien accueilli. Ce sentiment de répugnance et de rejet s'exprime toujours d'une manière indirecte et moins visible que l'attrait et la fascination, et qui plus est, il est toujours corollaire de ces deux sentiments plus explicites. Mais nous devons reconnaître l'instinct littéraire authentique de nos auteurs qui n'ont pas hésité, malgré la censure de l'époque et malgré leur engagement pour l'assimilation, à se permettre, en sourdine il est vrai, une représentation négative de l'intrusion de l'Autre. Nous pouvons dire que la fiction littéraire limite en quelque sorte la représentation trop idéalisée de l'Autre, et permet d'éviter le dérapage idéologique d'une représentation entièrement à la merci de la thèse que l'on aimerait démontrer.

Nous avons déjà souligné dans l'introduction de ce travail que ces romans s'adressaient essentiellement aux Français et non pas aux masses musulmanes illettrés de l'Algérie. Le désir de se faire reconnaître, de se peindre soi-même, et de donner une image de soi moins superficielle et moins négative que celle donnée par le roman colonialiste, est tout naturellement l'une des préoccupations de nos auteurs. Cette auto-peinture est d'abord caractérisée par la retenue et une pudeur naturelle, qui évitent de représenter la pauvreté ou certains traits caractéristiques de la société musulmane susceptibles de choquer le lecteur européen. Cette pudeur est particulièrement apparente au niveau des événements qui constituent la quête, mais elle caractérise aussi le narrateur extradiégétique-hétérodiégétique dans sa description de l'espace du Même. Puisque la quête entreprise a pour but de chercher les possibilités de l'assimilation, les héros et les narrateurs ne dévoilent d'eux-mêmes et de leur entourage que ce qui est jugé digne et apte à être assimilé, à être accueilli par l'Autre sans jugement négatif. Méliani n'invite jamais son ami Grimecci à entrer dans sa maison : leurs conversations s'arrêtent

toujours au seuil de la simple demeure qui cache sa femme et la pauvreté de ses conditions de vie aux yeux du visiteur. Bien sûr, à travers la narration et les descriptions, beaucoup plus de détails se dévoilent aux yeux du lecteur, mais là aussi, on fait attention à ne pas heurter les âmes sensibles. Ce désir de se présenter à l'Autre est profondément conditionné et marqué par un sentiment d'infériorité caractéristique de toute tentative d'assimilation. On tourne vers l'autre des yeux éblouis, mais l'élan qui rapproche les deux mondes reste toujours à sens unique. Celui qui tente l'assimilation, le héros qui s'engage dans la quête de la compréhension et de la reconnaissance mutuelle entre les deux mondes est toujours dans une situation de dépendance, et donc d'infériorité, par rapport à l'Autre. La réussite de son parcours ne dépend pas seulement de ses compétences, mais aussi et surtout de l'accueil qui lui sera réservé dans l'espace qu'il désire rejoindre.

Avant de clore ce chapitre consacré à l'étude des parcours romanesques, une dernière remarque s'impose concernant leur résultat final. Selon Greimas, le programme narratif d'un personnage se présente comme une séquence de quatre phases plus ou moins distinctes : *manipulation*, *compétence*, *performance* et *sanction*. En analysant les œuvres du corpus selon ces quatre phases, nous pouvons dégager un programme narratif « type » pour cette littérature algérienne des premiers balbutiements, pour ces romans de l'acculturation et de l'assimilation.

### PROGRAMME NARRATIF

- Manipulation : transmission du *vouloir-faire* et du *devoir-faire* Le personnage central est mandaté pour démontrer la possibilité de l'assimilation.
- Compétence : acquisition du *pouvoir-faire* et du *savoir-faire* Acquisition de la langue et des habitudes socioculturelles nécessaires à l'assimilation. Parallèlement, perte d'une partie de son identité.
- Performance : accomplissement de l'action Tentative d'assimilation à l'Autre.
- Sanction : clôture de l'action, évaluation et interprétation
  - échec de la tentative
  - réussite de la tentative

En suivant ce schéma, nous pouvons diviser en deux grands groupes les romans étudiés dans la thèse : un premier groupe où la sanction, c'est-à-dire l'évaluation et l'interprétation qui viennent clore le programme narratif est négative, et un deuxième groupe où cette même évaluation est positive. Les titres et les premières conclusions de cette partie de notre travail sont suffisamment explicites pour diviser les programmes narratifs des acteurs selon ce critère dichotomique. Nous avons appelé chemins de la solitude, de la débauche et de la folie les parcours narratifs qui se terminent par un échec sans équivoque. Là où la réalisation de la *performance* attendue de la part du sujet reste impossible, la *sanction* clôturant son action est négative. Nous dirons donc que ces romans où l'objet de la quête n'est pas atteint présentent des parcours impossibles. Sur les sept parcours narratifs (pour *Zohra*, *la femme du mineur* deux parcours : celui de Zohra et de Méliani) que nous avons présenté dans cette première partie, six se terminent par un échec évident. Un seul se termine avec une réussite : celui de Myriem (et de son

---

frère Jean-Hafid), qui atteint l'objet de sa quête et réalise ainsi un parcours narratif que nous pouvons distinguer en tant que parcours du possible. Mais cette constatation est à prendre avec précaution, car une ambiguïté subsiste dans ce programme narratif dès le niveau de la manipulation. En effet, le personnage central est mandaté pour deux missions contradictoires au niveau de la manipulation et ne pourra accomplir que l'une d'elles. Mais ce problème d'ambiguïté marque également, certes dans une moindre mesure, les autres parcours narratifs du corpus. Dans la suite de ce travail, nous tenterons de voir les raisons de cette ambiguïté qui caractérise l'ensemble de la production romanesque de l'entre-deux-guerres, et de dégager les mécanismes de son fonctionnement.





## Deuxième partie : un roman à thèse(s) ?

La première partie de notre travail a été consacrée à une présentation essentiellement descriptive des romans du corpus. Nous avons volontairement limité le champ d'investigation de cette première partie au niveau de l'*histoire*, et laissé de côté l'autre niveau constitutif de tout texte narratif, celui du *récit*. Cette approche intuitive à caractère descriptif et thématique, nous permet déjà d'avancer que l'ambiguïté et la contradiction sont deux éléments essentiels conditionnant cette production littéraire naissante. Des tensions profondes traversent les différents constituants du texte littéraire : on les retrouve aussi bien au niveau du champ lexical, avec l'utilisation régulière de vocables arabes ou berbères dans un texte rédigé en français, qu'au niveau des différents parcours impossibles, ou au niveau du discours sur l'assimilation. Il est clair que nous avons affaire à une littérature de rupture et de recherche, où s'élabore l'identité algérienne de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Il est également évident que ces œuvres des premiers balbutiements portent *en* elles et *sur* elles les signes de la situation d'énonciation inconfortable des auteurs, ou si l'on veut adopter une formulation plus sévère à leur encontre, de l'engagement intellectuel et politique ambigu de ces partisans de la politique d'assimilation. Mais ces observations sont insuffisantes pour comprendre en profondeur les mécanismes de fonctionnement de cette littérature en gestation. Nous allons continuer notre étude en élargissant le champ d'investigation à tous les niveaux du texte narratif, et nous allons tenter de mettre en place une approche plus rigoureuse du point de vue méthodologique. Nous tiendrons compte des travaux théoriques dans le domaine de la narratologie et de la sémiotique, et nous allons essayer de les mettre à l'épreuve dans l'étude des romans de notre corpus.

## II. 1. Repères théoriques

### II. 1. 1. Le roman à thèse

---

Antérieurement à toute analyse approfondie, une première lecture des œuvres du corpus permet d'avancer l'hypothèse selon laquelle ces œuvres présentent les caractéristiques générales des romans à thèse. Mais il nous semble que cette affirmation, déjà avancée par d'autres et considérée comme évidente par les chercheurs qui se sont occupés de cette production littéraire, n'a pas fait l'objet de démonstration conséquente par le passé<sup>122</sup>. La pauvreté littéraire de ces œuvres est probablement l'une des causes du désintérêt auquel elles sont vouées par la critique des littératures maghrébines. Ce désintérêt général explique pourquoi toutes les anthologies ou histoires de la littérature algérienne de langue française préfèrent reprendre rapidement la catégorisation générale utilisée par leurs prédécesseurs et continuent de maintenir les romans de la première période dans une exclusion à durée indéterminée. Dans la majorité des approches, le critique annonce simplement que cette production artistique est d'un intérêt moindre dans la mesure où il s'agit de romans à thèse, et il passe à la présentation des œuvres des écrivains de la génération des années cinquante. Sans vouloir discuter sur la valeur littéraire de telle ou telle œuvre, il nous semble important de vérifier si les œuvres en question correspondent effectivement aux critères des romans à thèse, tels que la critique littéraire du XX<sup>e</sup> siècle les a définis. Cette vérification nous semble d'autant plus nécessaire que la première approche intuitive des romans nous laisse dans le doute quant à l'exactitude de cette affirmation.

Avant toute chose, il est donc indispensable d'avancer une définition du genre roman à thèse, puis d'examiner ces romans selon les critères de ladite définition. Nous commencerons cette approche en partant de la définition « intuitive » que S.R. Suleiman donne du roman à thèse :

**« Je définis comme roman à thèse un roman « réaliste » (fondé sur une esthétique du vraisemblable et de la représentation) qui se signale au lecteur principalement comme porteur d'un enseignement, tendant à démontrer la vérité d'une doctrine politique, philosophique, scientifique ou religieuse. »**<sup>123</sup>

Cette définition présente l'avantage de mettre l'accent sur le rapport particulier qui s'établit entre le texte et le lecteur. Le contenu narratif ou thématique du roman, son style ou son organisation discursive ne font pas l'objet de cette définition. Elle dit seulement que le roman à thèse se préoccupe de sa réception, que c'est un type de roman qui tente d'influencer la manière dont on le lit. L'accent est placé sur le verbe *démontrer*, qui souligne le désir explicite de l'auteur du roman à enseigner et à prouver une vérité

<sup>122</sup> Cf. les travaux d'Ahmed LANASRI et le DEA de Hadj MILIANI.

<sup>123</sup> SULEIMAN Susan Rubin, *Le roman à thèse*, Paris, P.U.F., 1983, p. 14.

préexistante à l'histoire du roman. L'auteur veut démontrer une chose et pour ceci, il doit convaincre et persuader de la vérité de cette chose. Le but final de cette démonstration étant de faire accepter par le lecteur la vérité en question, et de l'exhorter à se comporter selon les lois de cette vérité. En fin de compte, le roman à thèse est un genre rhétorique au sens littéral du mot (rhétorique : art de persuader), et le rapport entre l'auteur et le lecteur est identique à celui qui s'établit entre l'orateur, le prédicateur ou l'enseignant et le public qui l'écoute. Ceci explique, en partie, la ressemblance profonde du discours développé par les auteurs de notre corpus à travers leurs différents écrits journalistiques avec le discours véhiculé par leurs écrits de fiction. Cette constatation est particulièrement évidente dans les cas de Hadj Hamou Abdelkader et de Rabah Zenati.

Mais contrairement au discours oratoire ou au cours pédagogique, le roman à thèse, ou n'importe quel roman, n'est pas un texte systématique qui présente d'une manière logique et bien ordonnée des arguments en vue d'une démonstration. C'est un texte narratif, qui raconte une histoire fictive, et dont l'influence sur le destinataire ne peut être comparée à l'influence d'un article de presse sur les lecteurs ou d'un cours magistral sur les étudiants qui l'auront suivi. Mais alors comment penser sérieusement qu'une histoire fictive, dont les liens avec la réalité ne peuvent être vérifiés, puisse avoir une influence sur la vie réelle du destinataire ? Selon la conception de S.R. Suleiman, le roman à thèse se rapproche essentiellement de l'*exemplum* de la rhétorique classique<sup>124</sup>. Aristote distingue deux grandes catégories de la persuasion qui sont la persuasion par induction, ou l'argument par analogie (*exemplum*), et la persuasion par déduction (*enthymème*)<sup>125</sup>. Dans le premier cas, qui nous intéresse en l'occurrence, l'orateur offre un exemple à son public, le plus souvent sous la forme d'une comparaison historique dont les conclusions peuvent être adaptées au présent. La catégorie de l'argument par analogie est elle-même divisée en deux groupes : les *exempla* réels tirés de l'histoire ou de la mythologie, et ceux qui sont fictifs. Au sein de ce dernier groupe, Aristote fait la distinction entre les *paraboles* qui sont des comparaisons courtes, et les *fables* plus longues, qui constituent un assemblage d'actions, c'est-à-dire une *histoire*. Les motivations de l'auteur du roman à thèse sont les mêmes que celles de l'orateur au moment de l'argumentation par analogie, et ses contraintes formelles sont proches de celles que rencontre l'écrivain au moment de la mise en récit de la fable.

Dans son ouvrage déjà cité, S. R. Suleiman a mis en évidence une série de critères caractéristiques aux romans à thèse. Partant d'une définition intuitive que nous avons déjà citée, elle propose un ensemble de traits dominants du genre « roman à thèse ». Les résultats de son approche qui prend en compte les liens d'intégration et d'exclusion existant entre roman réaliste et roman à thèse, peuvent constituer un outil de travail pertinent pour notre étude. De l'ensemble des traits dominants des romans à thèse dégagés par Suleiman, nous en retiendrons trois, et nous mettrons nos romans à l'épreuve d'une analyse méthodologique selon ces traits caractéristiques du genre. Les trois critères que nous avons choisis, bien qu'essentiels dans la définition, ne sont pas les seuls que Suleiman met en évidence dans son ouvrage. Mais pour nous ils constituent

<sup>124</sup> op. cité p. 38.

<sup>125</sup> Cf. ARISTOTE, *Rhétorique*, liv. II, chap. 20.

l'outil conceptuel à l'aide duquel nous pourrions décider si nous avons effectivement affaire à des romans qui correspondent aux lois du genre. L'autre avantage de l'utilisation de ces critères est de nous orienter dans l'analyse conceptuelle des romans du corpus, indépendamment de leur appartenance ou non à la catégorie des romans à thèse. Ainsi, à l'aide de ces concepts analytiques, nous pourrions mieux cerner les particularités de cette production littéraire naissante.

Les trois critères fondamentaux du roman à thèse que nous avons retenus pour notre étude sont donc les suivants :

1. Sa nature à se signaler explicitement au niveau du péri-texte comme porteur d'un message idéologique.
2. Sa particularité à mettre en place une structure narrative qui relève de la structure d'apprentissage exemplaire.
3. Sa prédilection pour un degré de redondance très élevé d'une part, et sa préférence pour certains types de redondances d'autre part.

Nous présenterons en détail chacun de ces traits caractéristiques au moment de leur utilisation, au fur et à mesure du développement de la thèse, mais pour les deux derniers, il nous semble justifié de formuler brièvement dès maintenant leur contenu. La présentation théorique de la structure d'apprentissage et son examen analytique occupent une place centrale dans l'ouvrage de S.R. Suleiman<sup>126</sup>. Partant d'une définition globale du contenu du roman établie par Lukács<sup>127</sup>, qu'elle accepte partiellement, elle dégage un modèle structurel narratif qui rapproche le roman à thèse au *Bildungsroman*. Il s'agit de la structure d'apprentissage exemplaire, qui peut être définie syntagmatiquement par « **deux transformations parallèles affectant le sujet : d'une part, la transformation ignorance (de soi) □ connaissance (de soi) ; d'autre part, la transformation passivité □ action** »<sup>128</sup>. Cette structure d'apprentissage exemplaire se divise en deux catégories selon la direction de l'apprentissage accompli par le sujet de l'histoire : est « **exemplaire positif** » l'apprentissage qui mène le héros vers les valeurs inhérentes au système idéologique qui fonde le roman, est « **exemplaire négatif** » tout apprentissage qui éloigne le sujet des valeurs de ce système, et le rapproche de valeurs contraires. Pour nos romans, nous devons donc étudier l'apprentissage exemplaire tel qu'il est accompli par les sujets, et le rapport entre leur apprentissage et le système idéologique dont le roman se déclare être porteur.

Nous avons déjà dit que l'un des traits essentiels du roman à thèse est son souci de la réception du message qu'il tente de véhiculer en direction du destinataire. Pour caractériser le narrateur du roman à thèse et son affection pour la redondance, S.R. Suleiman reprend des formulations avancées par Roland Barthes dans *S/Z* à propos de la

<sup>126</sup> op. cité pp. 79 à 123.

<sup>127</sup> « La voie qui mène un homme à la connaissance de lui-même. » LUKACS, Georges, *La Théorie du roman*, Gonthier, 1963, p. 76.

<sup>128</sup> SULEIMAN, op. cité p. 82.

redondance. Selon son expression, le discours redondant est un discours où « **la signification est excessivement nommée** ». Le narrateur du roman à thèse travaille dans la « **peur obsessionnelle de manquer la communication du sens** », d'où le recours constant à la redondance « **ce babyl sémantique** »<sup>129</sup>. La notion de redondance, empruntée à la linguistique, n'est pas un phénomène exclusif du roman à thèse, mais c'est un trait caractéristique de tout texte qui se veut « lisible », et qui désire neutraliser les « bruits » de la communication. La cohésion de tout texte, littéraire ou non, dépend du degré de redondance présent dans le texte, c'est-à-dire de la non-contradiction interne. Plus un texte présente des contradictions entre ses propos, plus sa réception dépendra de l'interprétation qu'en feront les lecteurs. Si les éléments contradictoires sont trop nombreux, le texte devient illisible et sera producteur d'un discours schizophrénique. Pourtant, un texte littéraire qui ne comporterait aucune contradiction et réaliserait une redondance totale perdrait tout son intérêt et manquerait également « **la communication du sens** ». Pour que la communication puisse fonctionner d'une manière saine, il faut à la fois conserver des informations déjà connues et en introduire de nouvelles. Le narrateur du roman à thèse peut être caractérisé par un degré d'intérêt maximal qu'il porte pour la réception de son œuvre. En conséquence, trouver le juste dosage entre l'utilisation de la redondance et de la contradiction, qui véhicule des informations nouvelles au sein de son discours, constitue pour lui un des points essentiels de la réussite. S.R. Suleiman établit un inventaire des principaux types de redondance possibles dans le roman réaliste, puis elle examine les types de redondance que le roman à thèse privilégie. Enfin, elle démontre que le propre du roman à thèse est de procéder à un « **investissement sémantique des redondance formelles** »<sup>130</sup>. Nous pensons que le concept de redondance et son étude dans le cas de notre corpus est particulièrement efficace pour celui qui veut comprendre les raisons de l'ambiguïté profonde de la production romanesque algérienne de l'entre-deux-guerres. Toutes ces considérations nous seront surtout utiles dans la troisième partie de la thèse, mais il nous a semblé important de préciser dès maintenant les fondations théoriques de notre étude.

En ce qui concerne les romans du corpus, notre première approche révèle qu'ils se signalent en tant qu'illustration d'une idéologie extérieure et indépendante du niveau de l'*histoire*. Cette idéologie, qui préexiste à la fiction littéraire, est sans aucun doute celle de l'assimilation telle qu'elle est comprise dans l'Algérie des années de l'entre-deux-guerres. Dans cette optique, nous pouvons avancer que les romans du corpus essaient de démontrer la possibilité de l'assimilation et de la coexistence pacifique et bénéfique en Algérie de la population arabe et berbère avec la population d'origine européenne. Dans chaque cas, la fiction romanesque est appelée à véhiculer un discours idéologique déterminé à l'aide de héros qui doivent accomplir un parcours correspondant à un apprentissage exemplaire, positif ou négatif, selon les critères de ladite idéologie. Dès le péri-texte, nos œuvres se signalent comme porteuses d'un enseignement ; dès la préface ou l'incipit, un contrat de lecture est proposé au lecteur. A travers ce contrat, le préfacier ou le narrateur s'engage à mettre en œuvre dans le roman qui va suivre une doctrine

<sup>129</sup> BARTES, Roland, *S/Z*, Paris, Seuil, 1970, pp. 85-86.

<sup>130</sup> SULEIMAN, op. cité p. 209.

politique et sociale extérieure à la fiction littéraire. Cette doctrine sociale repose sur l'idée de la bonne entente entre les musulmans et les non-musulmans en Algérie et sur le désir de rapprocher les deux communautés. Selon les romans, ou selon tel ou tel passage de chaque roman, cette idée peut subir des variations différentes ; mais dans le fond, l'essentiel reste toujours le même. Par conséquent, nous pouvons d'ores et déjà avancer la constatation suivante : la problématique essentielle des romans du corpus est la question de l'assimilation, la vision qu'ont les écrivains de l'identité algérienne et de leurs rapports avec cet Autre qui est tellement présent dans leur monde. L'enseignement sur lequel se basent nos romans suppose et espère que le destinataire fera siennes les idées développées et qu'il s'appliquera à les mettre en pratique. On reconnaît ici les mécanismes de fonctionnement de tout texte dont le but est de persuader puis d'influencer le comportement du lecteur.

Au début de cette deuxième partie du travail, il nous semble donc justifié de continuer de retenir, certes avec quelques réserves, l'hypothèse selon laquelle il s'agit de romans à thèse qui doivent être examinés selon les principes du genre. A partir de là, les étapes de la recherche sont donc définies par la logique même de la rhétorique des romans à thèse. Il s'agit dans un premier temps de voir quelle est la thèse que ces œuvres sont censées démontrer. Nous ferons donc une présentation rapide du discours de l'assimilation tel qu'il se développe dans l'Algérie de l'entre-deux-guerres. Puis nous verrons comment ces œuvres de fiction se signalent en tant qu'illustrations de ces thèses préétablies, en tant que mise en pratique des grands thèmes du discours assimilationniste du début du siècle. Dans la définition adoptée plus haut pour le roman à thèse, nous avons accepté comme caractéristique essentielle du genre le fait qu'il se préoccupât de sa réception par le lecteur. A travers l'étude du péri-texte, nous essayerons donc de dégager les grandes lignes de cette tentative de conditionnement de la réception entreprise par les auteurs de nos romans. Sans exception, tous les romans du corpus proposent explicitement un contrat de lecture qu'ils respectent difficilement par la suite. Nous pouvons d'ores et déjà avancer que le contrat de lecture est rompu et altéré à travers les différents composants du texte littéraire. Mais c'est là le sujet de la troisième partie de notre travail.

## II. 1. 2. Le discours de l'assimilation

---

Le roman algérien de langue française de l'entre-deux-guerres constitue une tentative de représentation au niveau de la fiction des espoirs politiques, sociaux et culturels des intellectuels musulmans francisés. Ces espoirs très divers et en constante évolution se cristallisent et se développent autour de la question de l'assimilation. Nous allons présenter rapidement l'évolution du concept, d'abord en France métropolitaine, puis chez les Français d'Algérie, et finalement nous verrons comment les Musulmans et tout spécialement les intellectuels francisés dont faisaient partie nos auteurs voyaient cette question. Pour bien comprendre les conditions de l'émergence puis du développement du concept d'assimilation dans l'Algérie coloniale, il faut remonter dans le temps et s'intéresser un peu à l'histoire de cette colonie de peuplement.

**« Il y a deux manières de conquérir un pays ; la première est d'en mettre les habitants sous sa dépendance et de les gouverner directement ou indirectement,**

***c'est le système des anglais de l'Inde. La seconde est de remplacer les anciens habitants par la race conquérante. »***<sup>131</sup>

La France ayant opté pour la seconde manière, la réussite de sa politique de peuplement en Algérie était soumise à deux conditions : d'une part un flux d'immigrants constant et suffisamment important, et d'autre part une disparition lente, mais inexorable, des indigènes. Aucune des deux conditions ne fut pleinement réalisée : vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le flux migratoire commença à se tarir, et la population indigène, malgré une baisse sensible pendant les premières décennies de la colonisation, repartit avec un taux de croissance supérieur à celui des couches d'origine européenne du pays<sup>132</sup>. La première utilisation du concept d'assimilation date encore de l'époque où la réalisation de l'espérance démographique était considérée comme une simple question de temps. Par conséquent, on ne parlait pas d'assimilation des sujets, de toute manière appelés à disparaître, mais d'assimilation des propriétés, c'est-à-dire des terres. Ce n'est que dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle que la conception de l'assimilation des sujets commence à prendre forme et à s'exprimer essentiellement par des voix politiques originaires de la métropole.

***« ... le fait certain est le grand accroissement de la population indigène en Algérie. Si nous insistons sur ces chiffres, c'est qu'ils doivent nous dicter notre façon de gouverner. Les hésitations ne sont plus permises. Il faut, comme je le prêche depuis vingt ans, nous gagner les Arabes pendant qu'il est temps encore... »***<sup>133</sup>

Assez vite, au nord de la Méditerranée, l'assimilation des personnes était donc considérée comme une nécessité incontournable si l'on voulait sauvegarder les intérêts de la France dans la colonie. Selon cette conception, l'assimilation devait se faire d'abord par l'intermédiaire d'une mince couche de la société indigène, qui accéderait à la citoyenneté française tout en gardant son statut musulman. L'armée et l'école devaient servir de lieux privilégiés pour enclencher ce processus de rapprochement et de création d'une élite indigène digne d'être admise parmi les rangs des citoyens de premier ordre. La masse des sujets français musulmans pourraient voter au sein d'un collège électoral qui leur serait propre, tandis que le groupe restreint des « heureux élus » accéderait à la pleine citoyenneté française, et aurait le droit de vote au sein du premier collège, qui regroupe l'ensemble de la population européenne. La pratique juridique de cette conception ne fut formulée que très tardivement dans le fameux projet de loi Blum-Violette, présenté au Sénat en mars 1935 et publié dans le *Journal officiel* le 30 décembre 1936<sup>134</sup>. Mais ce projet de loi n'a jamais réussi à mobiliser suffisamment de partisans pour être adopté et n'a même jamais été débattu à l'Assemblée nationale. La grande majorité des colons

<sup>131</sup> TOCQUEVILLE, Alexis, *Travail sur l'Algérie. 1841 Ecrits et discours politiques, in Œuvres complètes, Tome III., Paris, Gallimard, 1962, p. 217.*

<sup>132</sup> Source : AGERON, Charles-Robert, *Histoire de l'Algérie contemporaine, Tome II, De l'insurrection de 1871 au déclenchement de la guerre de libération, Paris, PUF, 1979, 643 p.*

<sup>133</sup> LEROY-BEAULIEU, P., *L'Algérie et la Tunisie, Paris, 1897, cité par GOURDON, Hubert, HENRY, Jean-Robert, HENRY-LORCERIE Françoise, Roman colonial et idéologie coloniale en Algérie, in Revue algérienne des sciences juridiques économiques et politiques, Alger, volume XI. N°1, mars 1974, p. 44.*

européens de l'Algérie s'étaient toujours farouchement opposés à tout changement concernant le statut des indigènes. A part le soutien de certains esprits libéraux, même dans la métropole, il n'y a jamais eu de consensus politique suffisamment fort pour faire passer le projet de loi.

L'idée de l'assimilation est donc considérée par les Français d'Algérie comme une idéologie importée. Pourtant le concept est de plus en plus présent dans le discours officiel de la colonie, où tout le monde parle, surtout au moment du centenaire de la colonisation, de l'œuvre civilisatrice de la colonisation en Algérie. La présence sur le sol africain se justifie parce que la France a une vocation civilisatrice, parce qu'elle veut assimiler. Parallèlement à la conception de l'assimilation selon les esprits libéraux de la métropole, se développe dans la colonie une vision différente du même concept. Des deux côtés de la Méditerranée, on utilise le même mot mais, on le charge d'une signification différente. La stratégie des représentants du colonat repose sur une accentuation des spécificités de la communauté musulmane, sur les particularités du droit personnel, sur la pratique de la polygamie, l'importance de la religion dans la société, etc. Dans cette perspective, l'assimilation devient impossible, car l'Autre est trop différent, et on ne peut vraiment assimiler que ce qui est semblable. Ainsi, l'assimilation n'est pas du domaine de la pratique politique, mais c'est un but vers lequel on tend, toujours en vue mais jamais atteint. Selon cette conception, l'accès à la citoyenneté française serait soumis à la condition de renoncer au statut personnel : si le colonisé renonce à ses particularités religieuses, juridiques et culturelles, alors on peut l'accepter et le déclarer apte à être assimilé. En fait, la possibilité de la naturalisation existe depuis le Sénatus Consulte de 1865<sup>135</sup>, mais ceux qui optaient pour cette solution ont toujours été considérés par la majorité des Musulmans comme des « traîtres », car ils devaient abandonner le statut personnel, et étaient ainsi coupés, au moins juridiquement et politiquement, du reste de la population musulmane. De plus, les autorités administratives et judiciaires algériennes pratiquaient une très forte sélection entre les candidats à la naturalisation, pour que la domination coloniale ne soit jamais remise en cause. Ainsi, il est aisé de comprendre le nombre très restreint de demandes de naturalisation de la part des Musulmans algériens pendant toute la période de l'entre-deux-guerres<sup>136</sup>. D'un point de vue juridique et politique, l'assimilation des sujets fut donc un échec, aussi bien selon la conception coloniale que selon la version élaborée par les esprits libéraux de France.

Voyons maintenant de quelle manière les intellectuels Musulmans de l'entre-deux-guerres parlent de l'assimilation, et tout spécialement le discours dominant à propos de ces questions dans les cercles des Jeunes Algériens. La première chose qui frappe à la lecture des différents écrits attribués aux Musulmans francisés de la période,

<sup>134</sup> Le texte du projet de loi Blum-Violette est donné en annexe dans STORA, Benjamin, *Histoire de l'Algérie coloniale (1830-1945)*, Paris, Editions La Découverte, 1991, p. 118.

<sup>135</sup> Art. I. du Sénatus Consulte du 14 juillet 1865 : « *L'indigène musulman est français, néanmoins continuera d'être régi par la loi musulmane* ». cité par GOURDON, Hubert et Cie., op. cité p. 50.

<sup>136</sup> De 1919 à 1936, 1720 indigènes seulement ont demandé la nationalité française, cf. GASPARD, François, *Violette l'Arabe*, in *L'Algérie des Français*, Paris, Seuil, 1993, présentation par AGERON, Charles-Robert, pp. 161-169.



c'est l'apparition relativement rare du terme « assimilation ». On a l'impression que du côté musulman, on préfère parler de « collaboration » ou de « question indigène », « d'incompréhension » entre les parties en présence sur le sol algérien ou « d'entente désirable », de « francisation des indigènes » ou « d'association », de « réformes indigènes » ou de « réformes administratives », etc <sup>137</sup> . Ce qui est certain, c'est que le terme n'est jamais employé dans le sens où l'utilisent les représentants du colonat algérien, mais qu'il est plus compris selon la conception propre aux esprits libéraux de France. S'il existe un certain compromis chez l'ensemble des intellectuels Musulmans dans bon nombre de questions culturelles et religieuses, il n'en va pas de même pour les questions politiques. Apparemment tout le monde est d'accord pour exiger une généralisation de l'enseignement moderne en français, ouvert à toutes les couches de la société. C'est ce que demande Ismaël Hamet dès le début du siècle <sup>138</sup> , c'est ce que réclame Chérif Benhabilès dans son ouvrage considéré comme le résumé des revendications du mouvement Jeune Algérien <sup>139</sup> , et c'est encore de l'éducation dont parle Rabah Zenati en 1938 <sup>140</sup> . Tout le monde semble d'accord pour reconnaître le progrès acquis en matière de sécurité, les bienfaits du développement technique et matériel, l'amélioration des conditions de vie générales de toute la population, les progrès dans le domaine de la santé, etc. Un large consensus règne également sur l'importance de l'islam et sur son rôle social. Face aux préjugés exprimés par les colons sur le fanatisme, l'intolérance et l'intransigeance de la religion musulmane, les cercles intellectuels indigènes de l'époque essayent d'opposer une image de l'islam pur, débarrassé des superstitions et des pratiques moyenâgeuses dont ils font porter la responsabilité sur les marabouts et sur certaines confréries religieuses. On présente l'image d'un islam ouvert et généreux, qui est décidément du côté du progrès et de la civilisation, et qui est prêt à se transformer et à avancer sur les chemins de la modernité, au contact de la France et des Français.

**« Le quatrième khalife, Ali, disait : "L'Islam est une grande et belle religion, mais vous êtes libre de croire ce que bon vous semblera". Un signe de civilisation est pour une nation le respect absolu de toutes les consciences. »** <sup>141</sup>

Cette image de l'islam ouvert sur le modernisme, est en partie soutenue par les Oulémas, et nous en trouvons la preuve concrète dans le livre de Chérif Benhabilès, où l'auteur

<sup>137</sup> Ce sont là les titres de chapitre d'un essai politique de ZENATI, Rabah, *Le problème algérien vu par un indigène*, Paris, Publications du Comité de l'Afrique française, 1938, pp. 181-182.

<sup>138</sup> « C'est donc par la diffusion la plus large de l'instruction française que les Indigènes seront attirés, captés et modifiés. » HAMET, Ismaël, *Les musulmans français du Nord de l'Afrique*, Paris, Armand Colin, 1906, p 259.

<sup>139</sup> Voir, BENHABILES, Chérif, *L'Algérie française vue par un indigène*, suivi de *Guerre à l'ignorance*, de BEN MOUHOUH Mohammed el Mouloud, discours et conférences prononcés en arabe au cercle Salah de Constantine, préface de Georges Marçais, Alger, Fontana, 1914, chapitre III. pp. 21-34.

<sup>140</sup> Rabah Zenati, op. cité pp. 103-111, *L'enseignement des indigènes*.

<sup>141</sup> **Chérif Benhabilès, op. cité p. 180.**

donne la traduction d'une série de discours et de conférences prononcés en langue arabe au cercle Salah Bey de Constantine. Le mot d'ordre de l'orateur, un professeur de théologie musulmane à la Medersa et muphti malékite de la ville, est : « **guerre à l'ignorance** ». C'est aussi le titre de cette série de conférences où des citations du Coran, des paroles du Prophète et des exemples de la tradition sont utilisés à tour de rôle pour inciter les Musulmans algériens à tout faire pour combattre l'ignorance.

« **Le Prophète disait : "La recherche de la science est une obligation pour tout musulman, recherchez la science dussiez-vous la recueillir en Chine"** » <sup>142</sup>

L'autre reproche que reproduit régulièrement et consciemment le discours colonial algérien à l'encontre des intellectuels Musulmans de la période, qu'ils soient arabisants ou francisés, tient dans l'attachement et l'intérêt qu'ils portent au reste du monde musulman. On voit apparaître et se renforcer dans le discours colonial algérien de l'entre-deux-guerres comme une peur obsessionnelle du panislamisme et du nationalisme musulman, considéré comme son résultat direct. Nous voyons l'ensemble des intellectuels Musulmans se récrier face à cette accusation : ils reconnaissent leur attachement et leur fidélité à l'islam et aux peuples qui professent la même foi, mais s'empressent d'exprimer leur fidélité à la France et leur amour du progrès et de la civilisation française. Comme pour l'enseignement, Chérif Benhabilès recourt aux paroles d'un lettré musulman pour démontrer la pertinence de sa position et pour mettre en évidence le consensus général qui règne à propos de la question.

« **De panislamisme et de nationalisme, a dit M. Ben Rahal, je n'en connais pas en Algérie. Si jamais il y en avait un jour, ce serait vous qui l'auriez créé.** » <sup>143</sup>

Et même en 1938, Rabah Zenati continue de nier les liens ou les correspondances entre les intérêts des pays à majorité musulmane. C'est ainsi que l'un des sous-titres de son essai politique s'intitule : « **Divergence absolue de vues entre la masse nord-africaine et les populations des pays de l'Orient islamique.** » <sup>144</sup> Force est de reconnaître que le discours idéologique explicite du mouvement Jeune Algérien rejette avec protestation tout soupçon de panislamisme et, en guise de réponse, affiche avec détermination sa fidélité à la France et sa communauté d'intérêts avec elle. On peut observer une oscillation constante dans leur discours, entre d'une part, l'expression des revendications pour la généralisation de l'enseignement, pour une reconnaissance des droits politiques de la population indigène, pour un assouplissement du système d'oppression colonial, et d'autre part l'expression d'une loyauté sans faute envers les intérêts de la France. S'ils se permettent des divergences de vues et des oppositions de plus en plus évidentes et incontournables avec les représentants du système colonial, ils ne remettent jamais en cause la grandeur de la France civilisatrice et ne cessent de souligner leur loyauté.

Mais la véritable épreuve charnière du discours idéologique des intellectuels francisés est le débat qui se développe autour de la naturalisation. Vu le nombre restreint des naturalisations effectives durant la période, nous pourrions dire qu'il s'agit d'un débat

<sup>142</sup> op. cité p. 159.

<sup>143</sup> op. cité pp. 127-128.

<sup>144</sup> Rabah Zenati, op. cité pp. 60-71.

sans objet, mais la question était justement d'obtenir des changements dans le processus d'acquisition de la citoyenneté française. Sur les cinq auteurs étudiés au sein de notre corpus, seulement deux avaient opté pour la nationalité française : Abdelkader Hadj Hamou et Rabah Zenati. A côté d'une ressemblance sensible dans le discours idéologique développé à travers leurs œuvres littéraires, cette différence biographique entre ces auteurs témoigne de l'acuité du débat et des conséquences personnelles et existentielles de chaque prise de position. Tous ces intellectuels étaient formés sur les bancs de l'école républicaine et ont assimilé la devise de la Révolution française : liberté, égalité, fraternité. Comment auraient-ils pu accepter l'égalité devant le service militaire, mais l'inégalité dans les droits politiques ? Comment auraient-ils pu accepter la liberté de pensée, mais la censure de la presse ? Il fallait se rendre à l'évidence : ces concepts appris à l'école ne s'appliquaient pas à tous ; il y avait les citoyens de première et de seconde classe. Cette contradiction entre le système politique de l'Algérie coloniale et les valeurs idéologiques de la République est à la base de l'ambiguïté récurrente qui caractérise aussi bien le discours colonial algérien que le discours des Indigènes francisés. Mais si l'ambiguïté peut être à la base d'un système idéologique et sous-tendre l'ensemble d'un discours assimilationniste, elle ne résiste pas à l'épreuve de la réalité, et il n'est plus possible de rester dans l'ambiguïté au moment où il faut choisir entre le statut personnel musulman et l'accès aux droits et aux privilèges des citoyens de première classe. L'acceptation ou le refus de la naturalisation selon les lois en vigueur est le moment de vérité de tout discours qui vante les mérites de l'assimilation. Voilà comment en parle l'une des figures emblématiques de cette génération :

**« On nous dit : "Naturalisez-vous ! Qu'est-ce qui vous en coûte ! Une formalité, une simple déclaration." Mais comment veut-on que nous le fassions ? Tous nos morts nous regardent au fond de leurs cimetières. Pouvons-nous les trahir ? Comprenez-nous, l'islam est déjà usé, envahi de toutes parts par les idées de l'Occident, ne nous demandez pas de le répudier (...). Laissez-nous venir à vous tels que nous sommes, reprendre notre œuvre en commun avec vous. »**<sup>145</sup>

Tout le discours de cette élite intellectuelle francisée témoigne d'un véritable désir d'accéder aux mêmes droits de citoyen que leurs camarades de classe ou collègues de travail français. Il est évident qu'ils rêvent d'une Algérie multiculturelle où les différences religieuses seraient respectées, où les différents peuples pourraient vivre dans le respect mutuel, et profiteraient des mêmes droits politiques et juridiques. Mais les réalités coloniales ne se prêtent pas à ce genre de « rêverie » : le système fonctionne de telle manière que les Indigènes ne peuvent rejoindre la classe des citoyens de premier ordre qu'au prix d'une trahison. Dans la majorité des cas, ceux qui franchissent le pas sont rejetés par leur milieu d'origine, et ne sont pas accueillis sans arrière-pensée dans leur nouvelle famille<sup>146</sup>. Ce n'est pas seulement le regard désapprouvateur des parents et de toute la société musulmane qui retient devant le renoncement au statut personnel, mais des interdictions formelles sont également prononcées par des personnalités religieuses

<sup>145</sup> Ferhat Abbas, cité par GASPARD, François, *Violette l'Arabe*, in *L'Algérie des Français*, Paris, Seuil, 1993, présentation par AGERON, Charles-Robert, p. 164.

<sup>146</sup> Voir Chérif Benhabîlès op. cité pp. 112-113.

respectées.

**« Mon opinion formelle sur la naturalisation et le naturalisé ? Je la donne par acquit de conscience, en mon nom personnel et pas au nom des Oulamas. Telle qu'on la conçoit, la naturalisation, dans l'Afrique du Nord, constitue un acte interdit (Haram). Il n'est pas permis de la rechercher. Celui qui échange les lois canoniques de l'Islam contre les lois profanes commet, d'après les règles de l'Iddjmaa, un acte d'hérésie et d'apostasie. »<sup>147</sup> « Le fils du "M'tourni", s'il est majeur et n'a pas répudié l'acte commis par son père et dégagé ainsi sa responsabilité, doit être traité comme ce dernier. On ne doit pas lui accorder de prières ; il ne doit pas être inhumé dans les cimetières musulmans. »<sup>148</sup>**

Certes, les citations datent de la deuxième moitié des années trente, mais elles expriment, on ne peut plus clairement, l'opposition ferme des intellectuels musulmans du mouvement des Oulémas à cette solution. Celui qui passera outre leurs recommandations sera définitivement rejeté, et sera appelé « m'tourni » pour toujours. Devant cette situation critique, l'écrasante majorité de la population n'envisage pas de changer quoi que ce soit à sa situation. Dans les cercles intellectuels francisés, un petit nombre de personnes choisissent la naturalisation et s'éloignent ainsi involontairement de leurs coreligionnaires, tandis que la majorité s'enfoncent dans les méandres d'un dilemme qu'ils sont incapables de résoudre. A cet égard, l'échec des premiers héros du roman algérien de langue française est significatif de la réalité quotidienne des auteurs concernés. Rabah Zenati plaide pour une francisation complète qui ferait de « l'Algérie le prolongement de la France », et de tous ses habitants « **des Français, sans restrictions, (...) des soldats de la République** »<sup>149</sup>. Chérif Benhabilès, sans se prononcer directement pour ou contre la naturalisation, reconnaît qu'il s'agit là d'un choix personnel que chacun doit faire en son âme et conscience. Et finalement, certains sentent déjà que l'avenir ouvrira d'autres chemins pour les peuples de l'Algérie.

Voici donc, brièvement résumées, les grandes lignes du concept de l'assimilation dans l'Algérie de l'entre-deux-guerres, et la position des intellectuels indigènes francisés sur la question. Nous pouvons déjà constater que nos romans n'abordent jamais directement le point le plus sensible de la question, à savoir celui de la naturalisation. Nous pouvons également constater que l'ambiguïté est déjà un élément constituant du discours idéologique que nos œuvres prétendent illustrer. Pourquoi s'étonner donc de l'ambiguïté dans laquelle se réalisent les romans ? Nous savons déjà que le discours de l'assimilation n'a pas résisté à l'épreuve de la réalité historique, nous tenterons par la suite de voir s'il résiste à l'épreuve de la fiction littéraire.

## II. 2. Le péri-texte

<sup>147</sup> Cheikh Tayeb el Okbi cité par Rabah Zenati, op. cité p. 96.

<sup>148</sup> Cheikh Benbadis Abdelhamid cité par Rabah Zenati, op. cité p. 96.

<sup>149</sup> Rabah Zenati, op. cité p. 180.

## II. 2. 1. Des titres qui parlent

Les informations paratextuelles qui « *entourent et prolongent* » l'œuvre littéraire sont nombreuses et d'origines très diverses. En voici quelques exemples : le titre, le nom de l'auteur, la préface, la dédicace, les illustrations, les notes ou même les titres de chapitre ou le nom de l'éditeur. Genette distingue deux sortes de paratextes selon le critère de leur emplacement : il appelle *péritexte* ceux qui sont situés à l'intérieur du livre, et *épitexte* ceux qui sont à l'extérieur de ce dernier<sup>150</sup>. En général, à travers tous ces éléments, l'auteur du roman vient en aide au lecteur et lui indique l'attitude de lecture propice à la réception de son œuvre. Mais il peut aussi, au contraire, brouiller les cartes et diriger le lecteur sur des pistes qui seront contredites par le texte littéraire lui-même. Dans le paratexte, se noue explicitement un « *contrat de lecture* » qui aide le lecteur à se placer dans la perspective adéquate pour la réception de l'œuvre. Dans cette partie de notre étude, nous nous intéresserons essentiellement au péritexte et, plus particulièrement, à deux éléments du péritexte qui jouent un rôle primordial dans le contrat de lecture romanesque : le titre et la préface ou l'avant-propos.

Il conviendra ensuite de vérifier si le contrat de lecture développé à travers les différents éléments du péritexte est bien respecté dans le roman, ou s'il est déformé, détourné de ses affirmations initiales. Il est évident que c'est au niveau des préfaces et des avant-propos que la liberté de l'auteur est la plus entravée par la censure réelle ou supposée. C'est d'abord à ce niveau que l'écrivain Arabe ou Berbère devait prononcer son serment d'allégeance au pouvoir colonial en place. L'espace du roman, le lieu de l'énonciation littéraire lui-même, est déjà beaucoup plus libre et moins soumis à la censure directe des éditeurs, mais il gardera pourtant toujours la marque de ce que nous pourrions appeler l'autocensure de ces premiers écrivains algériens de langue française. Cette différence des conditions de l'énonciation explique, en partie, les ambiguïtés et les contradictions que l'on relève entre le discours développé dans les préfaces et celui qui sous-tend le texte littéraire proprement dit.

Généralement, le titre d'un roman sert à l'identifier, à le nommer et à le différencier des autres productions du même type. Mais en plus de cette fonction identificatrice, le titre porte le plus souvent en lui un nombre important d'informations qui sont adressées directement au lecteur par l'auteur du roman, et qui programment en grande partie la réception du texte. Le titre fait partie de cet ensemble d'éléments significatifs qui escortent et accompagnent le texte littéraire proprement dit et que Genette appelle le *paratexte* de l'œuvre. L'importance du titre dans la relation du lecteur au texte est évidente, et il n'est pas nécessaire de le démontrer. Pour les premiers romanciers algériens de langue française, le choix du titre était particulièrement important, car un titre bien choisi pouvait attirer l'attention des lecteurs potentiels et inciter à la lecture. En revanche, si le titre était maladroit, l'auteur encourait le risque de voir le manuscrit refusé par l'éditeur, ou d'être ignoré par le public espéré. Les auteurs de notre corpus étaient donc obligés de choisir un titre qui accroche et qui plaise avant tout aux Français de la métropole, mais aussi à ceux

<sup>150</sup> GENETTE, Gérard, *Seuils*, Paris, Editions du Seuil, coll. Poétique, 1987, 388 p.

de l'Algérie avec lesquels ils pensaient le dialogue possible. Si le titre rebutait et donc annulait l'acte de lecture, le message ne pouvait pas atteindre le destinataire et, l'acte d'écriture perdait sa raison d'être. En effet, pour l'auteur du roman à thèse, ce qui importe avant tout c'est d'arriver à faire passer un message aux lecteurs de son temps. Chez les écrivains de notre corpus, les considérations d'ordre esthétique sont secondaires : dans l'acte d'écriture, la fonction poétique du texte reste toujours subordonnée à la fonction communicative. La fonction séductive du titre sera donc primordiale dans les premiers romans de cette littérature qui veut se frayer un espace dans le contexte littéraire de l'Algérie des années de l'entre-deux-guerres.

Chacun des titres des romans de notre corpus suit exactement le même schéma et comporte deux parties : un nom qui désigne le héros de l'action romanesque, suivi d'une phrase nominale qui le caractérise ou qui fournit une information sur son parcours. Il s'agit, dans tous les cas, de titres thématiques qui désignent le contenu du texte qui va suivre. Ce sont également, à une exception près, des titres littéraux qui renvoient au sujet central, c'est-à-dire au héros principal de la trame romanesque. L'exception est constituée par *Zohra, la femme du mineur*, où celle qui est nommée dans le titre ne peut pas être clairement identifiée par la suite comme le sujet central de l'action.

En général, le sujet principal est donc mis en avant dès les débuts : l'attention du lecteur est portée naturellement sur le héros et sur le parcours qu'il entreprend. Dans ces romans à forte tendance pédagogique, on essaye de construire l'image et le parcours de celui qui sera capable de réaliser le rapprochement entre les deux communautés en présence sur le sol algérien. Le nom que l'on donne à ce personnage symbolique est donc déjà significatif et fait partie de l'ensemble du message à transmettre. Le nom qu'il reçoit en dit long également sur son identité, ou du moins sur l'identité que l'auteur veut mettre en évidence. Dans la vie réelle, lorsque les parents choisissent le prénom de leur enfant ils ne connaissent pas encore la personnalité de ce dernier. Tout au moins ont-ils une idée de l'éducation qu'ils aimeraient lui garantir et de la vie qu'ils espèrent pour lui. Il en va tout autrement dans le cas des romans où l'auteur qui choisit les prénoms est également maître absolu du parcours et de la personnalité de ses personnages. Le prénom est donc le premier élément pensé et construit du héros et de l'identité que l'auteur essaye de représenter à travers son œuvre.

Dans le roman colonialiste, l'indigène occupe une place de figurant et n'est présent que pour donner un peu de couleur aux événements. Au début, il n'apparaît jamais dans le titre des romans et son rôle reste toujours secondaire. Ce n'est qu'à partir des années vingt que commencent à paraître des romans dont le titre comporte un nom de héros arabe et/ou berbère, d'abord dans les œuvres écrites en collaboration, puis ailleurs aussi <sup>151</sup>. Ces titres témoignent de l'attention, ou même parfois de la fascination littéraire dont sera l'objet l'autochtone du pays jusqu'à présent négligé, mais aussi d'une certaine ouverture chez une partie des intellectuels de l'Algérie française. Après cette description, souvent teinté d'exotisme, de l'indigène par le colonisateur, les colonisés commencent à

---

<sup>151</sup> Juste quelques exemples : DINET, Etienne et BAÂMER BEN IBRAHIM, Slimane, *Khadra, la danseuse des Ouled Nail*, Paris, Piazza, 1926, 263 p. roman ; POTTIER, René et BEN ALI, Saad, *Aïchouch la djellabya princesse saharienne*, Paris, Crès, Les Œuvres représentatives, 1933, 227 p. roman ; TRUPHEMUS, Albert, *Ferhat, instituteur indigène*, Alger, Esquirol, 1935.

se dire à leur manière, dans la langue de l'autre certes, mais avec leurs propres mots.

Les titres de notre corpus commencent sans exception avec un nom ou un prénom arabe. Pour les six romans, nous avons deux prénoms féminins, Zohra et Myriem, et quatre noms masculins, Ahmed Ben Mostapha, Mamoun, El-Euldj et Bou-el-Nouar. L'étude des prénoms doit se faire essentiellement au moment de l'analyse du parcours des personnages qui les portent, mais quelques remarques nous semblent également justifiées à ce niveau de l'approche. Tout d'abord, la présence de deux héroïnes sur six est assez étonnante pour une culture fortement marquée par les lois de l'Islam malékite, où les droits et les devoirs des femmes sont opposés à toute tendance ostentatoire de ces dernières. Zohra reste effectivement assez effacée dans tout le roman et son comportement est conforme à ce que l'on est en droit d'attendre d'une femme mariée dans le monde musulman du Maghreb. Elle personnifie la femme arabe, toujours sage et obéissante, gardienne des traditions et fidèle à son mari et à sa culture. Dans le récit, on pourrait dire que ce n'est pas elle qui occupe le devant de la scène. C'est son mari, Méliani, qui est le personnage central autour duquel l'intrigue se construit. Si le narrateur l'a choisie pour donner son nom au titre du roman, c'est bien parce que son parcours est jugé positivement par opposition à celui du mari qui s'adonne à l'alcool, à la débauche. Prise de position implicite de l'auteur par laquelle il condamne le parcours de Méliani, et met en avant et valorise celui de Zohra. Bien qu'elle meure à la fin du roman, c'est elle qui, aux yeux du narrateur, est digne de notre respect et de notre mérite.

« **Qui ne savait à Miliana, la patience de Zohra, sa résignation, son courage !** »<sup>152</sup>

Contrairement à Zohra, l'héroïne du roman de Mohammed Ould Cheikh, Myriem, est rebelle aux interdits et aux recommandations de la tradition et de sa mère musulmane. Elle est déjà le fruit de ce mélange des races dont l'auteur annonce les bienfaits et qu'il est censé présenter à travers son œuvre. Si le titre *Zohra la femme du mineur* n'évoque, à première vue, rien de plus qu'un *Germinal* algérien, *Myriem dans les palmes*, véhicule pour sa part au niveau implicite une bonne dose d'exotisme teinté de sensualité. Ce titre captive l'attention du public avide d'aventures nouvelles et ouvert sur les mystérieux espaces du monde oriental. Mais l'attention du lecteur plus informé sur les réalités de l'Islam sera également éveillée par ce titre qui fait, peut-être involontairement, référence à un passage du Coran. Pour les musulmans, *Myriem* est la mère de Jésus, l'un des prophètes d'Allah, et correspond donc à *Marie* chez les chrétiens. Le choix de ce prénom pour le personnage principal du roman illustre parfaitement la volonté de l'auteur de trouver des lieux de convergence entre les deux mondes en présence sur la terre algérienne, à trouver des figures qui soient acceptées des deux côtés, qui illustrent la cohabitation possible entre les deux peuples. Ce choix peut être interprété comme un désir de trouver ce qui est commun aux deux traditions présentes en Algérie : la musulmane et la chrétienne. Mais contrairement à la tradition chrétienne, selon laquelle le Fils de l'homme a vu le jour dans une étable, le Coran place cette naissance sous un palmier<sup>153</sup>. Cette deuxième partie du titre ne laisse pas de doute : la Myriem dont il s'agit dans le roman n'est pas celle des Evangiles, mais celle du Coran. Sur ce point, le

<sup>152</sup> *Zohra, la femme du mineur*, p. 241.

<sup>153</sup> Coran, sourate XIX, versets 23 à 26.

parcours de l'héroïne est également évident : malgré son éducation française et laïque, Myriem choisira pour mari son professeur d'arabe et retournera ainsi vers le monde musulman. Le prénom arabe de son frère, second personnage du roman, est encore plus significatif : comme le signale Ahmed Lanasri<sup>154</sup>, Hafid est un prénom formé sur la racine du verbe qui veut dire en arabe « garder, conserver, préserver ». On découvre là le désir de la mère, mais aussi du narrateur, de sauvegarder le personnage ainsi nommé dans l'identité maternelle.

On retrouve ce même besoin de nommer dès le début des héros-symboles dans les titres des quatre romans où sont présentés des prénoms masculins. A propos d'El Euldj, *Captif des Barbaresques*, Jean Déjeux avait attiré l'attention sur la signification de *euldj* ('ildj, 'ulûj en arabe) qui signifie à l'origine « âne sauvage », « gros et robuste » et de là « rustique » dans ses manières<sup>155</sup>. Dans le parler dialectal au Maghreb, ce terme désignait ceux qui n'étaient pas arabes, les non-musulmans ou tout homme à l'état de barbarie et sans religion quelconque. Le problème essentiel de Bernard Ledieux, le personnage central du roman, est effectivement sa relation à la religion. Il devient musulman pour accéder à plus de liberté et à un mieux-être matériel, mais sa conscience le harcèle et à la fin du roman, il abjure publiquement la religion qu'il n'avait adoptée qu'en apparence. El Euldj est le héros rejeté par le narrateur et qui lui fait accomplir un apprentissage exemplaire négatif. Son parcours se termine dans la folie et la mort. Il est jugé négativement par le narrateur dès le choix du nom : celui qui quitte sa religion est un barbare, un sauvage. C'est le seul roman de notre corpus où la question de l'assimilation religieuse soit directement formulée, mais le rejet énergique de tout abandon d'une religion au profit d'une autre constitue l'un des éléments constants de la littérature algérienne de langue française.

Le titre de l'autre roman de Chukri Khodja, *Mamoun l'ébauche d'un idéal*, suit la même construction grammaticale, c'est-à-dire un prénom, puis une information sur l'état ou le parcours de la personne nommée. Le lecteur est averti dès le titre du fait qu'il s'agit d'une tentative de description, d'une esquisse de quelque chose que l'on désire, mais qui n'est pas évidente, qui n'est pas donnée de soi. En fait, dans le roman, l'idéal se disloque, et l'ébauche vire à la débauche. Au niveau du titre, on a encore une fois la présentation d'un héros-symbole qui devrait parcourir un apprentissage exemplaire positif. Mais au niveau de la représentation, au niveau du parcours narratif, l'échec et la mort attendent le héros, l'idéologie ne peut subir l'épreuve de la fiction littéraire.

Le titre du premier roman algérien de langue française, *Ahmed ben Mostapha*, suit ce même désir de présenter un héros-symbole. Dans ce roman autobiographique de Mohammed Ben Cherif, le héros ne porte pas le même nom que l'auteur de l'œuvre. Mais le prénom choisi reste très proche de celui de l'auteur. En effet, il s'agit à chaque fois, dans la réalité et dans la fiction, des différents noms du prophète. Mostapha est

---

<sup>154</sup> LANASRI, Ahmed, D3. *Mohammed Ould Cheikh, un romancier algérien des années 30 face à l'assimilation*. Lille 3, André BILLAZ, 1985, à la page 121.

<sup>155</sup> DEJEUX, Jean, *Le double désir du Même et de l'Autre chez les romanciers de langue française de 1920 à 1945*, in *Actes du congrès mondial des littératures de langue française*, Padoue, mai 1983, 677 p. cf. note n°12.



également l'un des noms de Mohamed, et signifie « l'élu », celui qui est choisi entre plusieurs comme le meilleur. Tout le parcours du héros est empli de cette conscience d'être appelé à quelque chose d'exceptionnel, de ce sentiment de supériorité par rapport aux autres personnes de l'entourage. En outre, la signature du frontispice du roman comporte un autre élément étonnant qui souligne pour le lecteur cette impression d'avoir en main une histoire qui raconte des aventures exceptionnelles, et écrite par quelqu'un d'exceptionnel. D'une part, *ben Mostapha* fait allusion à une descendance du prophète, et d'autre part, il est précisé juste après qu'il s'agit d'un *Caïd des Caïds*. L'auteur était effectivement caïd des Ouled Si M'Hamed, mais à notre connaissance, cette appellation de *caïd des caïds* ne correspond à aucun titre officiel de l'époque. Pour résister à l'épreuve de la fiction, pour attirer l'attention du lecteur espéré, l'auteur met tout en œuvre afin de rendre attractive l'histoire qu'il veut narrer. Et l'entreprise de séduction commence dès la première page.

Enfin, arrêtons-nous un instant au titre du dernier roman de notre corpus, *Bou-el-Nouar, Le Jeune Algérien*. L'engagement de l'auteur aux côtés des idées du mouvement Jeune Algérien est bien connu à travers ses différents écrits parus dans plusieurs journaux de l'époque. Comme le sous-titre l'indique, il s'agit d'une tentative de peindre sur le plan de la fiction le parcours d'un jeune algérien qui personnifie et réalise tous les idéaux de ce mouvement<sup>156</sup>. L'attente de ce courant était de voir arriver le moment où les nouvelles générations d'algériens musulmans, passés par l'école française, seraient acceptés comme égaux et reconnus par les Français de l'Algérie et de la métropole. Bou-el-Nouar est censé représenter ces nouvelles générations, il est porteur de cette espérance, de cette lumière dont les rayons apporteront des solutions aux questions brûlantes de l'Algérie. A travers les descriptions et le déroulement de l'histoire, tout le personnage, à commencer par le nom, est entouré par la lumière qui vient illuminer les ténèbres. Il est porteur de cette lumière, il est le père de cette lumière. Le passage qui relate sa naissance et l'attente angoissée du père est une parfaite mise en œuvre de ce processus de construction de l'image du héros porteur de la lumière.

**« Il fit quelques pas dans la cour, s'approcha de la chambre et tendit l'oreille. Il ne perçut rien de spécial. (...) L'aube commençait à blanchir le mur d'une remise d'en face. Il se leva comme pour aller au devant de l'astre du jour, puis s'arrêta frémissant. (...) A ce moment précis une détonation déchira le silence nocturne et se répéta en échos prolongés à travers la vallée. Boudiaf comprit et, tremblant d'émotion, il reprit sa place dans le vestibule, les nerfs détendus. (...) Sa vie eut désormais un but : son fils et ceux qui viendront après lui. On vint lui annoncer la bonne nouvelle. (...) Des rougeurs montaient à l'Orient. (...) Un premier rayon vint frapper les monts de l'Ouest.<sup>157</sup>**

La description adroitement construite éblouit le lecteur ; l'enfant naît au même moment où le jour se lève. Cette naissance vient illuminer les craintes du père, mais aussi tout le

<sup>156</sup> Pour comprendre le mouvement Jeune Algérien, lire BENHABILES, Chérif, *L'Algérie française vue par un indigène*, suivi de *Guerre à l'ignorance*, de BEN MOUHOUH Mohammed el Mouloud, discours et conférences prononcés en arabe au cercle Salah de Constantine, préface de Georges Marçais, Alger, Fontana, 1914, 195 p.

<sup>157</sup> *Bou-el-Nouar, Le Jeune Algérien*, pp. 16-17.

paysage environnant. Le parcours de Bou-el-Nouar sera empreint de ce désir d'acquérir la lumière des sciences à travers les études à l'école française et à la Zitouna de Tunis, puis de répandre cette lumière dans le milieu d'origine, les populations des campagnes algériennes. Mais l'ambiguïté est présente dès les premiers pas de cet homme *porteur de lumière* : trois jours après la naissance, au moment de sa présentation au père, le narrateur le décrit comme « **une espèce de boule de linge blancs** »<sup>158</sup> que la mère soulève pour le montrer à son époux ému. Pourtant, à travers son parcours, le nom changera. Ce qui était blanc deviendra noir, Bou-el-Nouar, le *père de la lumière*, la « boule de linge blancs » deviendra Boulenoir à l'école française. Le nom du titre, prometteur de lumière et de clarté, deviendra par un jeu de mot, par le passage de l'arabe au français, porteur d'obscurité et de ténèbres. Au niveau phonétique, il y a ressemblance entre Bou-el-Nouar et Boulenoir, mais quelle différence, quelle opposition au niveau du sens ! Ce jeu de mots préfigure le parcours du personnage qui sera aussi bien rejeté par le monde de l'Autre que par celui du Même. Bou-el-Nouar et ses idées « modernistes » seront trop lointains pour les siens, Boulenoir et sa bonne volonté resteront trop étrangers pour ceux de l'autre côté.

Le romancier algérien de langue française commence, dès le premier écrit et dès le premier titre, la présentation de son peuple et l'affirmation de sa spécificité tant culturelle que religieuse. Le roman colonialiste, et tout particulièrement l'œuvre de Louis Bertrand, avait élaboré l'image du colon défricheur, du peuple nouveau qui était en train de naître dans les campagnes algériennes. Les romans de notre corpus constituent la réponse, d'abord inconsciente puis de plus en plus consciente, de la majorité arabe et berbère à la négligence ou même la négation avec laquelle elle était traitée dans la représentation romanesque coloniale. Ces titres et ces noms expriment le besoin inéluctable de chaque peuple de se construire des héros à travers la fiction littéraire. Par conséquent, l'une des premières motivations de nos auteurs est de dire au colonisateur ce qu'est réellement l'homme arabe ou berbère. Il s'agit de se présenter à l'Autre tel que l'on se conçoit ; à travers une description qui désormais se fera de l'intérieur et non plus de l'extérieur comme c'était le cas jusqu'à présent. C'est en même temps une valorisation de l'homme et de la femme arabes et berbères qui sont capables de remplir les fonctions des personnages habituels des romans. Acteurs de l'action romanesque, ils possèdent des racines, une identité propre. Ils tendent vers un idéal plus ou moins concret et luttent consciemment pour arriver à leurs buts. Leurs noms s'enracinent dans le monde arabe et berbère de l'Algérie, ils sont les véritables fils de l'Afrique du Nord.

## II. 2. 2. Les préfaces originales

---

La préface est, avec le titre du roman, un élément paratextuel de première importance. Les premiers romanciers algériens de langue française accordaient une attention particulière à la réception de leurs œuvres. Ceci explique en grande partie le nombre important de préfaces qui accompagnent les romans du corpus. Il s'agit de présenter les motivations de l'acte d'écriture, de commenter les choix faits par l'auteur et d'orienter la

---

<sup>158</sup> Bou-el-Nouar, *Le Jeune Algérien*, p. 18.

réception de l'œuvre. On pense également qu'il est nécessaire d'expliquer au lecteur *pourquoi* et *comment* il doit lire l'œuvre qui va suivre. Sur les six romans étudiés, un seul n'est précédé d'aucun texte explicatif ou introductif ; il s'agit d'El Euldj, *Captif des Barbaresques*. Trois sur six sont introduits à l'aide de préfaces auctoriales originales, c'est-à-dire écrites au moment de la première édition par l'auteur même du livre. Deux autres sont précédés de préfaces allographes qui sont écrites par un tiers au moment de la parution et dont le rôle est essentiellement la présentation et la recommandation du livre. Nous commencerons par étudier les particularités des trois préfaces auctoriales originales d'Ahmed Ben Mostapha, *goumier*, *Myriem dans les palmes* et *Bou-el-Nouar, le Jeune Algérien*. La définition de Genette qui suit nous servira de base pour l'étude des préfaces originales.

**« La préface auctoriale assumptive originale, (...) a pour fonction cardinale d'assurer au texte une bonne lecture. Cette formule simplette est plus complexe qu'il n'y peut sembler, car elle se laisse analyser en deux actions, dont la première conditionne, sans nullement la garantir, la seconde, comme une condition nécessaire et non suffisante : 1. obtenir une lecture, et 2. obtenir que cette lecture soit bonne. »**<sup>159</sup>

La première fonction de la préface suppose une certaine habileté de la part de l'auteur. En effet, comment mettre en valeur son texte et obtenir la lecture de l'œuvre, tout en gardant une certaine modestie pour ne point indisposer le lecteur à travers une valorisation trop visible de soi-même ? Chez nos auteurs, cette modestie est toute naturelle et s'accompagne d'un besoin de s'expliquer sur les motifs qui ont poussés à l'écriture. On demande pardon pour avoir eu le courage de prendre la parole dans la langue de l'Autre ou pour les fautes éventuelles de l'écriture. Processus d'auto-justification des auteurs qui sont incertains de l'accueil que trouveront leurs œuvres et qui craignent le rejet des maisons d'édition. Au moment de l'écriture des préfaces en particulier, et de l'ensemble de leurs œuvres en général, l'attitude des romanciers est déterminée en grande partie par l'incertitude et la peur du rejet. Nous pensons que les ambiguïtés et les contradictions qui foisonnent dans les romans du corpus s'enracinent dans cet état d'esprit craintif au moment de la création.

**« ... j'essaye tout simplement de faire plaisir aux pionniers du rapprochement franco-musulman en leur dédiant ce modeste ouvrage, (...) C'est pourquoi je m'excuse auprès du lecteur pour les erreurs et les défauts qu'il peut y trouver et sollicite son indulgence. »**<sup>160</sup>

Incertitude quant à la réception du discours véhiculé par l'action romanesque, mais incertitude également quant au jugement qui pourrait être porté à l'encontre de l'écriture, du style ou de la composition. Cet état d'esprit craintif imprègne la création littéraire en langue française de cette génération. On sent toujours un besoin pressant de vouloir s'expliquer, de demander pardon pour le courage d'avoir osé prendre la parole.

Toujours dans le but de susciter la lecture, mais dans une perspective plus positive, on explique les raisons qui ont poussé à l'écriture, souvent en insistant sur l'utilité de

<sup>159</sup> GENETTE, Gérard, *Seuils*, Paris, Editions du Seuil, coll. Poétique, 1987, p.183.

<sup>160</sup> Avant-Propos de *Myriem dans les palmes*, par l'auteur.

l'œuvre.

**« J'ai écrit pour exalter la gloire d'une nation qui a su réveiller les élans chevaleresques d'un peuple jadis endormi. »**<sup>161</sup>

On retrouve le même besoin pressant de s'expliquer sur les raisons et les motifs de l'écriture dans la préface d'une œuvre antérieure du même auteur. Il s'agit d'un récit de voyage, plus exactement d'un pèlerinage à La Mecque. Il est intéressant de voir que dans cette préface qui n'introduit pas une œuvre de fiction, Ben Cherif utilise exactement la même tournure de phrase. On y trouve exactement le même processus : besoin de se déclarer dès les premières lignes et nécessité de cerner le public auquel on veut s'adresser.

**« J'ai écrit ce livre pour ceux qui ont, comme moi, accompli le voyage rituel et frissonné dans le mystère de nos villes saintes. (...) J'ai écrit pour ceux qui n'ont pas encore été s'abreuver aux sources vives d'où vient notre foi, et qui, sans doute, se joindront un jour(...). Mais j'ai écrit surtout pour ceux qui, bien qu'étrangers à la religion du Prophète, sont passionnés des choses de notre Islam. »**<sup>162</sup>

Voilà le destinataire souhaité par les premiers romanciers algériens de langue française : des lecteurs qui sont séduits par « *les magies* » de l'Orient, qui prennent le risque de faire le voyage dans le monde de l'Autre, non pas avec un guide qui possède les mêmes repères, mais avec quelqu'un de l'autre bord. Si l'on tente l'aventure, les préfaciers assurent que l'on fera des découvertes inédites.

**« BOU-EL-NOUAR n'est pas seulement un roman qui peut amuser ou distraire. C'est aussi une étude inédite des mœurs familiales de la Société Musulmane de l'Algérie. »**<sup>163</sup>

A la lecture des préfaces, il est évident que le but principal de ces créations littéraires n'est pas à chercher du côté du divertissement, mais du côté de l'enseignement. L'importance de la fonction didactique des romans en question transparaît dès les premières lignes. L'utilité de ces romans se trouve, selon les auteurs, dans leur capacité à transposer au niveau fictionnel les caractéristiques de la société musulmane, arabe ou berbère. On veut ainsi montrer aux Français d'Algérie et de la métropole une image plus fidèle de la réalité algérienne, qui n'avait été présentée jusqu'alors à ce public qu'à travers une vision unilatérale. En plus de la présentation crédible de ce monde étranger aux lecteurs de langue française, les auteurs veulent démontrer la possibilité et la nécessité d'une coopération plus harmonieuse entre les colonisés et les colonisateurs. Le but final, l'utilité des œuvres à long terme, se mesurera dans leur capacité à rapprocher les deux mondes en présence sur la terre algérienne.

La question de l'assimilation, ou la question indigène, faisait partie de l'actualité politique quotidienne de l'Algérie des années vingt et trente. Ces écrits s'enracinent dans cette actualité pressante de l'époque et traduisent les réponses des auteurs aux

---

<sup>161</sup> Préface d'Ahmed Ben Moustapha goumier, par l'auteur.

<sup>162</sup> BEN CHERIF, Mohamed, *Aux villes saintes de l'Islam*, Paris, Hachette, 1919.

<sup>163</sup> *Avant-Propos de Bou-El-Nouar le Jeune Algérien*, par l'auteur.

questions soulevées par cent ans de vie commune en Afrique du Nord. Les préfaces le disent : l'utilité du roman que vous allez lire, c'est de proposer des solutions fiables aux problèmes du colonialisme.

**« C'est surtout une étude sociologique du problème algérien qui pivote incontestablement autour de la « question indigène ». (...) Les remèdes préconisés dans cet ouvrage sont-ils possibles ? Evidemment. Ils sont même nécessaires au soin des intérêts supérieurs de la France et, en particulier, à l'intangibilité de la souveraineté française dans ce pays. »**<sup>164</sup>

Ce discours d'allégeance obligatoire en direction du pouvoir en place remplit une double fonction : d'une part il éveille l'attention du lecteur préoccupé par l'avenir de la présence française en Algérie, et d'autre part il met en garde implicitement contre les risques que pourrait entraîner une situation où les remèdes préconisés dans le roman ne seraient pas mis en œuvre. Ainsi, cette préface remplit les deux fonctions essentielles du genre : obtenir la lecture en éveillant l'attention, et orienter cette lecture en préconisant la réalisation des préceptes suggérés par le texte qui va suivre. Le message sous-entendu de la dernière phrase témoigne du courage de l'auteur, qui ose effleurer des questions dangereuses à l'époque et que bon nombre de ses contemporains ont soigneusement évitées.

Le roman de notre corpus qui possède le périphrase le plus important est sans aucun doute *Myriem dans les palmes*. L'importance et la longueur de ce périphrase frappent l'attention du lecteur et laissent supposer dès les premières lignes une œuvre à thèse où l'auteur veut expliquer ses motivations en détail et orienter la lecture. Le discours préliminaire de ce roman se compose de trois parties où chaque élément remplit une fonction distincte. Est réalisée à chaque fois l'une des fonctions de la préface selon la définition de Genette : obtenir la lecture et/ou obtenir que cette lecture soit bonne. Malgré une certaine homogénéité dans ces trois parties, une étude plus approfondie relève la présence d'un discours idéologique différent pour chacune d'elles. Tout de suite après le titre, nous avons un exergue qui chante sur un ton idyllique les possibilités de l'assimilation. Son rôle est de captiver l'attention du lecteur, mais surtout d'exprimer le soutien de l'auteur à la présence française en Algérie.

**« C'est l'histoire d'un peuple longtemps persécuté par les tyrans barbaresques et l'idylle de deux jeunes Algériens du vingtième siècle : un Arabe évolué et une Française... Malgré les préjugés des races, l'amitié les rapproche ... Et l'amour les unit. »**

Deux phrases affirmatives qui sont construites sur un schéma dichotomique où l'on part d'un pôle négatif pour arriver à un pôle positif. La fiction littéraire qui va suivre devra illustrer le cheminement :

- Du peuple persécuté vers l'état d'Arabe évolué du vingtième siècle.
- Des jeunes séparés par les préjugés des races vers l'amour qui les unit.

Dans les deux cas, il est clair que la présence bienfaisante de la France en Algérie est à l'origine du changement de la situation négative en situation positive. En accord avec

<sup>164</sup> *idem*

l'exergue, l'action du roman sera construite sur deux niveaux : celui de l'occupation / libération de l'oasis du Tafilalet par l'Armée française, et celui de l'histoire d'amour unissant Myriem à Ahmed. Ces premières lignes ancrent le récit qui va suivre dans la réalité historique de l'Algérie et sont destinées à faire oublier au lecteur le caractère fictif du roman. Les indications de ce type sont obligatoires dans le cas des romans historiques, mais elles sont également très largement utilisées dans les romans réalistes. L'auteur du roman en question est essentiellement préoccupé par la réception de son œuvre et par l'effet didactique qu'elle pourra avoir. Pour lui, c'est le moyen le plus simple de signaler au lecteur qu'il trouvera une histoire vraisemblable dont la réalisation historique ne pose pas de problème.

L'exergue qui se trouve sur la page de garde du livre est suivi par un avant-propos d'une page entière et il est signé pour accentuer l'engagement de Mohammed Ould Cheikh dans l'idéologie véhiculée par le roman. Redondance au niveau de la signature, mais redondance également au niveau du discours, car la première partie de l'avant-propos ne fait que reprendre ce que l'exergue a déjà exprimé : vision idyllique sur les relations des nouvelles générations algériennes qui *commencent à se comprendre et à s'aimer*. La deuxième partie nous intéresse plus particulièrement, car ce n'est plus une information redondante qui y est véhiculée, mais une présentation explicite de l'auteur sur les raisons et les conditions de l'écriture du roman. Nous avons déjà parlé au début de ce chapitre de l'état d'esprit craintif et malsain qui caractérise les premiers écrivains algériens de langue française et qui fait qu'ils ont toujours tendance à justifier leur démarche, leur style, bref un droit à exister pour leurs créations artistiques. C'est l'existence même de cette littérature des dominés qui est problématique, qui nécessite sans cesse des explications et des excuses à présenter à celui dont on emprunte la langue, le genre et l'idéologie. Dans ce mouvement d'abaissement et d'humiliation se révèle toute l'ambiguïté de la situation. Ould Cheikh écrit consciemment un roman à thèse, il respecte scrupuleusement les lois du genre, mais au moment de rédiger l'avant-propos, il est capable d'y insérer cette phrase qui est à l'image de toute l'œuvre en question :

**« Toutefois, je n'ai aucune prétention d'avoir écrit un livre à thèse. »**<sup>165</sup>

L'auteur entreprend la représentation au plan de la fiction d'une idéologie à laquelle il souscrit et qu'il avoue vouloir transmettre au lecteur à travers le roman à thèse. Mais au même moment, il émet des doutes quant à la réussite de son entreprise au niveau de la représentation fictive. Du même coup, ce n'est pas seulement la fiabilité du roman à thèse qui est mise en cause, mais également la pertinence de l'idéologie qu'il voudrait représenter. On touche ici, et ce dès l'avant-propos, à la situation paradoxale du roman à thèse que signale S.R. Suleiman<sup>166</sup>. En effet, plus le roman à thèse veut être fidèle à sa vocation démonstrative, moins il réussit à se faire accepter comme parole digne de confiance. L'auteur veut paraître tellement *transparent*, il est tellement *honnête*, que ses propos se voient privés des éléments qui pourraient contribuer à les rendre vraisemblables.

<sup>165</sup> Avant-Propos de *Myriem dans les palmes*, p. IV.

<sup>166</sup> cf. SULEIMAN, Susan Rubin, *Le roman à thèse*, Paris, P.U.F., 1983, pp. 228-229.

La troisième partie du péri-texte est de loin la plus longue et sa fonction est essentiellement de souligner le vraisemblable de l'action qui va suivre. Cette introduction d'une dizaine de pages présente l'histoire du Tafilalet, du milieu du deuxième siècle de l'Hégire jusqu'aux événements qui fourniront la toile de fond historique du roman. Les nombreuses indications de dates et de noms ont pour fonction de renforcer l'ancrage du roman dans le réel, de mettre en évidence la crédibilité de l'enseignement qui va suivre. Mais c'est aussi un moyen pour l'auteur d'affirmer la spécificité historique de cette partie du Maroc en particulier et de tout le Maghreb en général. Selon la représentation coloniale de l'époque, l'histoire de l'Algérie n'était digne d'intérêt qu'avant l'arrivée des musulmans et qu'après l'arrivée des Français. Avant 1830, il n'y avait en Algérie que des barbares, des nomades et des chèvres qui ne méritaient aucune attention particulière, ni de la part des historiens ni de la part des romanciers. Le cours d'histoire de Mohammed Ould Cheikh est bien une affirmation de l'identité historique de l'Algérie face à la négation de cette spécificité par les historiens français de l'époque. Ceci est vrai, même si cette introduction manque de cohérence aux yeux du lecteur européen et même si elle reprend parfois les clichés utilisés par la propagande colonialiste à propos de l'insécurité qui régnait dans le pays avant l'arrivée des troupes françaises. Ces éléments incontournables sont là pour justifier la présence de l'occupant et pour conforter l'idéologie qui a été esquissée dans l'exergue, puis dans l'avant-propos, et qui sera véhiculée par le roman.

Résumons notre analyse du péri-texte de *Myriem dans les palmes* selon la définition de Genette. L'exergue, qui se trouve sur la même page que le titre, captive par son langage poétique l'attention du lecteur et accomplit ainsi sa fonction essentielle, qui est de susciter la lecture. Du point de vue idéologique, elle chante les possibilités de l'assimilation et les bienfaits de la France en Algérie. L'avant-propos est déjà moins romantique ; c'est l'explication de l'auteur quant à ses motivations et ses choix. La fonction essentielle de cette partie est d'orienter la lecture qui va suivre ; c'est de dire explicitement ce qu'on attend de l'œuvre en tant que support d'une idéologie donnée. Mais c'est également l'espace où l'ambiguïté apparaît avec cette phrase étonnante que nous avons analysée et qui porte sur le genre du roman. En contradiction avec l'image idyllique de l'exergue, on voit l'auteur du roman qui s'excuse pour ses fautes, qui « sollicite » l'indulgence du lecteur français, bref, qui s'humilie d'une certaine manière devant son destinataire. Dans la troisième partie, qui est de loin la plus longue, déjà plus aucune trace de cette idylle entre les deux peuples, aucune poésie, seulement un cours d'histoire un peu long et ennuyeux sur les siècles passés du Tafilalet. Comme nous l'avons dit, la fonction de cette introduction est d'ancrer l'histoire de Myriem dans la réalité historique du pays, de soutenir le vraisemblable du récit qui va suivre. Au niveau idéologique, il ne s'agit plus de chanter les bienfaits de la présence française en Algérie, mais d'affirmer l'identité propre du pays à travers la présentation de sa spécificité historique.

A travers ce péri-texte composé de trois parties, Mohammed Ould Cheikh signale au lecteur qu'il tient en main un roman à thèse. Mais au même moment, on voit apparaître une double ambiguïté : celle qui plane sur le genre du roman et celle qui met en question l'adhésion sincère de l'auteur à la thèse véhiculée. Nous sommes confrontés dès le péri-texte à cette particularité déroutante de la littérature algérienne de langue française de

l'entre-deux-guerres qui s'annonce comme porteuse d'une idéologie à l'aide d'une forme donnée, alors que ni l'idéologie ni la forme ne résistent à l'épreuve de la représentation littéraire.

## II. 2. 3. Les préfaces allographes

---

La fonction de la préface allographe, écrite par un tiers, est de recommander et de présenter l'auteur et le roman qui va suivre. En général, ces préfaces ne guident pas la lecture, mais dans le cas des romans à thèse elles épousent le discours idéologique qui sera véhiculé par l'histoire. Souvent, on sollicite pour la rédaction d'une telle préface des personnes d'une certaine notoriété, dont la signature et les paroles garantissent la qualité ou du moins l'intérêt de l'œuvre présentée. En ce sens, les préfaces allographes, bien qu'écrites par un tiers, contribuent à l'élaboration d'un horizon d'attente que le lecteur intègre plus ou moins consciemment et qui est à la base du contrat de lecture. Si cet horizon d'attente est déçu par le texte qui suit, il y a violation du pacte de lecture et la communication ne fonctionne pas. Deux des romans de notre corpus sont précédés de préfaces allographes qui se ressemblent étrangement et qui fonctionnent selon les mêmes principes. Leur particularité consiste en un réseau de contradictions qui s'établit d'une part entre le discours idéologique qu'ils développent et la réalité historique, et d'autre part, entre ce discours préliminaire et le système idéologique qui conditionne l'action développée par le roman. C'est ce réseau de contradictions que nous tenterons d'étudier dans les lignes qui suivent.

*Zohra la femme du mineur* est précédé d'une préface de deux pages d'Albert de Pouvourville ; *Mamoun, l'ébauche d'un idéal* est présenté par Vital-Mareille sur quatre pages. Dans les deux cas, le discours idéologique domine dans la préface et l'on se demande quel est le véritable but recherché par l'auteur : inciter à la lecture ou glorifier les bienfaits de la France en Afrique du Nord. Ces préfaces sont en parfait accord avec le discours officiel de l'époque sur le colonialisme, sur les questions du rapport de force et de valeur entre « **nation mineure** » et « **nation éminente** »<sup>167</sup>. Il s'agit de chanter la gloire de la France, différente des autres pays colonialistes parce qu'elle cherche l'instruction et le relèvement des peuples dominés.

**« La France est la seule des puissances coloniales qui ait acquis son domaine extérieur dans un but spirituel. (...) Seule notre patrie a cherché l'influence intellectuelle et la conquête des âmes. »**<sup>168</sup> **« Mais si la France ne cherche aucune conquête matérielle, elle est au contraire avide de conquêtes intellectuelles et morales. »**<sup>169</sup>

Ces phrases paraissent particulièrement déplacées si l'on connaît un peu l'état d'instruction de la population indigène en Algérie au tournant du siècle<sup>170</sup>. L'enseignement d'après les méthodes et les programmes en vigueur dans les écoles

<sup>167</sup> Préface de Zohra, p.5.

<sup>168</sup> Préface de Zohra, p.5.

<sup>169</sup> Préface de Mamoun, p. 10.



européennes était réservé à un nombre privilégié, quasi-symbolique : en 1892, il y avait à peine 12 000 enfants indigènes de 6 à 14 ans scolarisés dans l'enseignement public et laïque ; en 1902, ce chiffre n'est que de 25 921, ce qui donne un taux de scolarisation de 3,5%<sup>171</sup>. Avec l'expansion des villes et des centres de colonisation, on assiste à une légère augmentation du nombre des écoles primaires dont le but essentiel sera de diffuser la langue et la culture françaises. Mais les colons resteront toujours farouchement opposés à un enseignement généralisé des masses de la population autochtone. Les auteurs de notre corpus sont tous passés par le système scolaire mis en place par le colonisateur, mais le nombre de ceux et celles qui n'ont fait que rêver de pouvoir un jour faire des études à l'école française est bien plus important.

Ces phrases sont également déplacées par rapport à ce qui ressort d'une lecture un peu plus approfondie des romans présentés. En effet, il est difficile de ne pas percevoir les contradictions évidentes entre la louange des effets de l'enseignement européen dans la préface des romans et le parcours du héros qui réalise un apprentissage exemplaire négatif tout en passant par les bancs de l'école dont on vantait les mérites. On se demande si le préfacier a bien lu l'œuvre en question avant de rédiger son texte. Comme dans le cas des préfaces originales que nous venons d'étudier, on annonce l'illustration d'une certaine idéologie dans le roman qui va suivre, mais la fiction est en décalage par rapport à ce discours préliminaire. A quelque chose près, c'est toujours la même contradiction qui se reproduit entre le discours véhiculé par la préface et l'histoire développée par l'action. Pour les romans dotés d'une préface originale auctoriale, il s'agit d'une ambiguïté entre les différents discours du même narrateur, qui contredit dans le récit ce qu'il avait annoncé dans sa préface. Mais dans le cas de nos préfaces allographes, ce sont les propos du préfacier extérieur qui ne correspondent pas à l'idéologie qui sera véhiculée par le récit. Ce décalage est perceptible à plusieurs niveaux. Voyons-en quelques exemples.

Dans la préface de *Zohra*, Albert de Pouvourville glorifie l'influence intellectuelle de la France et les résultats de la conquête des âmes en Algérie sur le peuple dominé. Dans le récit qui suit, le personnage central, Meliani, est un pauvre mineur qui, sur le plan intellectuel, n'a en rien bénéficié de la présence française. En revanche, son échec est dû essentiellement à la mauvaise influence qu'exerce sur lui l'entourage des autres mineurs d'origine européenne. Au cours de son parcours, l'alcoolisme et la débauche sont les effets directs de son contact avec le monde de l'Autre.

Vital-Mareille tient un discours identique dans la préface de *Mamoun* sur la vocation « civilisatrice » de la France en Algérie. A côté du progrès matériel, il souligne l'importance *des conquêtes intellectuelles et morales*, l'importance de l'instruction et du progrès moral qui l'accompagnent. Au niveau du récit, Mamoun, le héros du roman, étudie effectivement dans le système scolaire français et il assimile un certain savoir. Mais cet acquis ne l'aide pas dans son entreprise d'assimilation à la société européenne. Comme

<sup>170</sup> Cf. l'introduction de ce travail pp. 21-25.

<sup>171</sup> Cf. AGERON, Charles-Robert, *Histoire de l'Algérie contemporaine*, Tome II, *De l'insurrection de 1871 au déclenchement de la guerre de libération*, Paris, PUF, 1979, p. 163.

Méliani, il échoue d'un point de vue moral et sera jugé négativement par le narrateur du roman. La morale de l'histoire pourrait se résumer à dire que l'Arabe qui essaye de devenir comme les Français est voué à la débauche et à l'échec. Quelle contradiction avec les dernières lignes de la préface !

**« Comme lui nous savons que la cause de notre patrie se confond avec celle de l'humanité et que devenir plus Français c'est devenir plus homme. »**

Ces deux préfaces allographes sont donc en contradiction évidente avec le corps même du roman. De plus, ils établissent par leurs discours les contours de l'intellectuel algérien francisé tel qu'on aimerait le voir de l'autre côté de la Méditerranée. Ils développent sans ambiguïté les critères auxquels l'auteur du roman doit correspondre. Ces critères sont d'ordre culturel, politique et idéologique en même temps. Cette attente explicite pèse de tout son poids sur les romanciers de notre corpus et influence directement leur création sur le plan idéologique, et indirectement sur le plan littéraire. Nous devons constater qu'à travers leurs œuvres, ils sont incapables de correspondre d'une manière cohérente à cette attente qui vient de l'extérieur et qu'ils essayent en vain d'assimiler. Les préfaciers ne semblent pas connaître réellement et en profondeur les auteurs des romans qu'ils présentent et restent au niveau des clichés idéologiques de l'époque. Un autre élément vient renforcer cette constatation qui pourrait paraître trop sévère : dans la préface de *Zohra*, Albert de Pouvourville affirme qu'il s'agit là du premier roman directement écrit en français par un Berbère, alors que *Ahmed ben Mostapha goumier* avait été édité cinq ans plus tôt. Cette erreur nous confirme la méconnaissance des réalités littéraires, culturelles et sociales de l'Algérie de l'époque, et de la situation et des désirs des indigènes, par les préfaciers de ces deux romans.

## II. 3. L'écriture romanesque : le lieu d'une rencontre

### II. 3. 1. La langue et le genre de l'Autre

---

On ne s'exprime pas naturellement dans la langue de l'Autre. Nous avons vu dans l'introduction de ce travail que les auteurs étudiés étaient dans leur grande majorité de parfaits bilingues et maîtrisaient aussi bien l'arabe littéraire que le français. Contrairement à leurs successeurs des années cinquante et soixante, à une ou deux exceptions près, ils devaient être en possession des capacités linguistiques nécessaires pour écrire des œuvres de fiction en arabe. Pour eux, le choix de la langue est donc beaucoup plus le résultat d'une décision consciente que d'une contrainte objective. Leur choix est conditionné par le public auquel ils s'adressent, par le genre littéraire qu'ils choisissent pour s'exprimer et par l'idéologie à laquelle ils souscrivent. Ces trois éléments qui déterminent leur choix fonctionnent conjointement : en désirant s'adresser au lecteur Français, et tout spécialement à celui de la métropole, l'écrivain algérien de l'entre-deux-guerres est obligé d'adopter la langue et l'idéologie étrangères. Si l'adhésion à l'idéologie étrangère peut être considérée comme le résultat d'une contrainte historique, il n'en va pas de même pour le choix du genre. Selon notre opinion, le choix du roman,

genre littéraire européen par excellence, est d'une part le résultat du mimétisme culturel qui conditionne ces auteurs, et d'autre part celui de l'aptitude de ce genre à véhiculer un discours idéologique. Les auteurs de nos romans ont tous fait leurs études dans le système scolaire français, et il est tout à fait normal qu'au moment où ils désirent adresser un message au colonisateur, ils recourent à un genre littéraire étudié et convoité à l'école républicaine. Le parallèle entre la situation de nos auteurs et celle de l'orateur grec de la *Rhétorique* d'Aristote nous paraît tout à fait justifié : pour démontrer la pertinence de leurs propos ils recourent, chacun à sa manière, à un exemple du domaine de la fiction littéraire. L'orateur insère dans son discours une parabole ou une fable. Quant à l'intellectuel algérien francisé du temps colonial, après avoir développé son discours et ses requêtes par les voies du journalisme et de l'essai politique, il entreprend la démonstration de ses propos par le roman.

Ecrire un article de journal ou servir comme interprète judiciaire est une chose, écrire un roman en est une autre. Ce n'est pas les capacités linguistiques des auteurs que nous voulons mettre en doute avec cette remarque, mais simplement constater la médiocrité littéraire de ces œuvres, qui sont passées inaperçues dans la vie littéraire française de l'époque. Du reste, la production romanesque de leurs contemporains du courant algérieniste n'acquière pas plus l'appréciation des critiques : à propos du roman algérieniste, certains parlent de « *misère littéraire* »<sup>172</sup>, et d'autres font comprendre que cette production n'a « *ni plus ni moins de valeur esthétique* »<sup>173</sup>. Si différence il y a, elle se trouve dans le regard que l'on porte sur la valeur de sa propre création littéraire. Contrairement à la confiance arrogante d'un Bertrand ou d'un Randau, le colonisé qui commence à s'exprimer dans la langue de l'Autre conserve en littérature la même humilité que celle qui le caractérise dans sa situation existentielle.

**« C'est pourquoi je m'excuse auprès du lecteur pour les erreurs ou les défauts qu'il peut y trouver et sollicite son indulgence. »<sup>174</sup>**

Si les écrivains maghrébins des années cinquante et soixante ont pu utiliser la langue française en tant qu'arme de combat qu'ils retournèrent contre le colonisateur, il n'en va pas de même pour ces premiers écrivains. Pour eux, la langue est simplement un outil de travail, qu'ils essaient de manipuler avec le moins de fautes possibles. Dans le cas de nos auteurs, les problèmes d'expression liés à l'utilisation de la langue étrangère sont réels et se manifestent à tous les niveaux de l'écriture : orthographe incorrecte, syntaxe incertaine et style hasardeux témoignent des difficultés linguistiques de cette création. En conséquence, écrivains algérienistes et éditeurs de l'époque corrigeaient et modifiaient sans états d'âme les manuscrits de leurs contemporains indigènes. Cette pratique devait être largement répandue dans les maisons d'édition de l'Algérie coloniale. On connaît bien la mésaventure des écrits d'Isabelle Eberhardt, « corrigés » et édités par les soins de

<sup>172</sup> HENRY J.R., LORCERIE, F.H., *Quelques remarques sur le roman colonial*, in *Cahiers de littérature générale et comparée, La littérature coloniale*, n°5, automne 1981, p. 120.

<sup>173</sup> BELKAID Naget KHADDA, TDE. *(En)jeux culturels dans le roman algérien de langue française, Paris 3, Roger FAYOLLE, 1987.*

<sup>174</sup> *Avant-Propos de l'auteur à Myriem dans les palmes.*

son ami et mécène Victor Barrucand. Les nombreux ouvrages écrits en collaboration sont également significatifs à cet égard. En aucun cas on ne peut les considérer comme des romans algériens, car il est impossible de savoir le rôle réel qu'ont joué les coauteurs dans leur création. Ils font plus partie intégrante de la littérature coloniale et algérianiste que de celle qui nous intéresse actuellement<sup>175</sup>. Les préfaces allographes rendent bien compte de la vision paternaliste que les écrivains français portaient sur leurs contemporains indigènes, mais aussi des difficultés rencontrées par ces derniers dans la pratique du mimétisme littéraire. Parlant de l'écriture hésitante de *Zohra la femme du mineur*, le préfacier rend bien compte de cet état d'esprit.

**« Le lecteur s'en apercevra sans peine aux ingénuités de la trame romanesque, aussi bien qu'aux naïvetés presque enfantines de telle tournure de phrase, qui relèvent de l'âge des premières dents. Nous n'avons en rien voulu y toucher, d'abord parce que la personne d'un auteur trouve chez nous une déférence qui ne nous permet pas ce genre de familiarité, ensuite et surtout parce que ces expressions et ces tours affirment avec certitude à nos yeux cette pensée initiale française que nous recueillons comme une marque excellente de nos conquêtes morales dans l'Afrique du Nord. »**<sup>176</sup>

A travers ce discours paternaliste du préfacier, s'établit une certaine connivence entre lui et le lecteur, à l'insu de l'auteur du roman. Ils s'entendent pour reconnaître les « spécificités » de l'œuvre qui va suivre, et acceptent ses *ingénuités enfantines* dans un but didactique au service de l'idéal de la France civilisatrice.

La tâche des précurseurs n'est jamais la plus facile, et les écrivains des premiers romans algériens de langue française méritent notre respect, au moins pour leur courage d'avoir tenté l'aventure d'une mise en place d'un espace romanesque propre à la sphère culturelle du colonisé. Etant passés par l'école française, ils ont évidemment lu et étudié les grands auteurs français du XIX<sup>e</sup> siècle. Leurs références romanesques écrites étaient donc essentiellement de l'autre côté de la Méditerranée. La connaissance des œuvres de Victor Hugo, Balzac et Zola devait être une référence oppressante pour ces auteurs dont la langue maternelle était l'arabe dialectal ou le kabyle, et qui devaient être portés beaucoup plus naturellement vers la poésie et la littérature orale de leurs traditions. Il ne faut donc pas s'étonner de l'utilisation très parcimonieuse des références explicites à la littérature française dans les œuvres du corpus. Pour l'ensemble des six romans étudiés, nous avons relevé seulement deux citations explicites à la littérature française. Une première du *Cid* de Corneille dans *Myriem*, sans indications de la part de l'auteur sur l'origine du vers placé en épigraphe devant un chapitre<sup>177</sup>, et une seconde, attribuée à André Chénier dans *Bou-el-Nouar*<sup>178</sup>. Visiblement, les auteurs ne veulent pas ou n'osent

<sup>175</sup> Quelques exemples de ces romans écrits en collaboration : DINET, Etienne et BAÂMER BEN IBRAHIM, Slimane, *Khadra, la danseuse des Ouled Nail*, Paris, Piazza, 1926, 263 p., roman. POTTIER, René et BEN ALI, Saad, *Aïchouch la djellabya princesse saharienne*, Paris, Crès, Les Œuvres représentatives, 1933, 227 p., roman. POTTIER, René et BEN ALI, Saad, *La Tente noire, roman saharien*, Paris, Crès, Les Œuvres représentatives, 1933, 249 p., roman.

<sup>176</sup> Préface d'Albert de Pouvourville à *Zohra la femme du mineur*, p. 6.

<sup>177</sup> « Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix », p. 200, épigraphe au chapitre intitulé *Le champion inconnu*.

pas utiliser des références explicites à la littérature française. Pourtant, à la lecture des textes, on trouve souvent des tournures de phrases, des expressions et même des descriptions qui rappellent sans ambiguïté des passages illustres de la littérature française. Le mimétisme culturel fonctionne souvent même de manière inconsciente, et les textes appropriés à l'école réapparaissent avec une réminiscence tenace entre les lignes de nos romans.

En cette première partie du XX<sup>e</sup> siècle, alors que le roman français tente d'inventer une nouvelle écriture et de donner un nouveau statut au personnage, le roman algérien de langue française, à l'image de sa consœur coloniale, s'inscrit dans la lignée de Balzac, Flaubert, et dans une moindre mesure Zola. Si on tente d'emprunter des repères à la littérature française pour situer nos auteurs, c'est donc incontestablement le courant réaliste qu'il faut évoquer en premier lieu. Les romans de notre corpus reproduisent fidèlement les conventions majeures du roman réaliste : personnages clairement identifiés, intrigue linéaire, enchaînement des effets et des causes, corrélation entre le physique et le moral des personnages, entre les sentiments, les pensées et les actes. Les auteurs de notre corpus adhèrent à l'esthétique du vraisemblable et de la représentation en mettant en scène des personnages fictifs qui sont donnés comme réels : ils évoluent dans un monde qui correspond, au moins virtuellement, au monde de l'expérience quotidienne du lecteur. On a également l'habitude de considérer ces premiers balbutiements de la littérature algérienne de langue française comme une « excroissance » de la littérature coloniale en général, et de la littérature algérieniste en particulier. Nous n'avons pas de certitude exacte sur les lectures romanesques possibles de nos auteurs, mais ils connaissaient probablement bien les romans écrits par leurs contemporains algérienistes. Pour certains, comme Abdelkader Hadj Hamou ou Mohammed Ould Cheikh et Rabah Zenati, leurs contacts avec les cercles intellectuels de l'époque laissent penser qu'ils connaissaient les œuvres du courant algérieniste. Mais indépendamment de toutes ces considérations biographiques, l'intérêt méthodologique d'une comparaison entre le roman algérien de langue française de l'entre-deux-guerres et le roman colonial algérien de la même période est tout à fait évident. Pour ce rapide parallèle entre les deux courants, en ce qui concerne le roman colonial en Algérie, nous nous appuyons sur les résultats d'un travail de groupe publié à Alger en 1974<sup>179</sup>, et en ce qui concerne le roman algérien de langue française, sur nos propres observations. A travers cette comparaison, notre objectif est de voir les spécificités formelles du roman

<sup>178</sup> « *Au banquet de la vie infortuné convive, / J'apparais un jour et je meurs.* » p. 119. dans le roman. L'attribution du vers par R. Zenati est fautive car il s'agit là d'un vers de GILBERT, Nicolas (1751-1780), *Odes IX*. A. Chénier a effectivement écrit des lignes qui ressemblent : « *Au banquet de la vie à peine commencée, / Un instant seulement mes lèvres ont pressé / La coupe en mes mains encore pleines.* » in *La jeune captive, Odes XV*. Voir : *Dictionnaire de Citations françaises*, Paris, Les usuels du Robert, 1978, 1626 p.

<sup>179</sup> GOURDON, Hubert, HENRY, Jean-Robert, HENRY-LORCERIE Françoise, *Roman colonial et idéologie coloniale en Algérie*, in *Revue algérienne des sciences juridiques économiques et politiques*, Alger, volume XI. N°1, mars 1974, 252 p. Cette étude a été quelque peu reformulée et systématisée quelques années plus tard : HENRY, Jean-Robert, HENRY-LORCERIE, Françoise, *Quelques remarques sur le roman colonial*, in *Cahiers de littérature générale et comparée, La littérature coloniale*, n°5, automne 1981, pp. 111-121.

colonial algérien et du roman algérien de langue française par rapport au roman réaliste français tel qu'il nous a été légué par le XIX<sup>e</sup> siècle.

Dans l'Avant-Propos d'une édition de la *Comédie Humaine* en 1842, Balzac cite une phrase de De Bonald qui pourrait servir d'exergue à l'ensemble du roman colonial algérien :

**« Un écrivain doit avoir en morale et en politique des opinions arrêtées, il doit se regarder comme un instituteur des hommes ; car les hommes n'ont pas besoin de maîtres pour douter. »**<sup>180</sup>

Cette vision didactique du rôle de l'écrivain est effectivement le point caractéristique dominant de l'ensemble des romans écrits en Algérie pendant la période de l'entre-deux-guerres. A part quelques rares exceptions, les romans algériens de la période procèdent, toutes catégories confondues, d'une tentative d'expression ou de figuration d'un discours socio-politique qui leur préexiste. Ce discours est développé antérieurement et parallèlement à la création littéraire, et tente d'apporter des réponses aux questions politiques, sociales et culturelles de l'Algérie de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. En ce sens, le roman n'est plus la mise en récit d'une histoire<sup>181</sup>, mais la mise en histoire d'un discours idéologique qui existe indépendamment de l'œuvre littéraire. Cette tendance au didactisme a plusieurs conséquences formelles : nous allons en choisir trois, pour examiner leurs réalisations spécifiques dans le roman colonial algérien et dans le roman algérien de langue française. Il s'agit des questions liées à l'intrigue romanesque, au personnage du héros et enfin au monologisme de l'œuvre.

Dans le roman réaliste traditionnel, l'intrigue procède d'une narrativisation d'une transformation dans les caractères des personnages : les événements de l'histoire (les actions) influencent les personnages, et leur caractère subit une évolution ou une transformation. Ainsi, les valeurs qu'ils personnifient peuvent subir des modifications, être démenties, ou au contraire se révéler comme valeurs positives. Le roman traditionnel permet, au moins au niveau de la fiction, la remise en cause des valeurs et des caractères qu'elle met en mouvement à travers la narration. Selon l'étude que nous avons citée, le roman colonial ne laisse aucune possibilité pour cette transformation des valeurs et des personnes à travers la narration. Dès le début de l'action, les personnages sont en possession de leur vérité définitive, et **« le roman n'apporte plus ultérieurement que des précisions, une dramatisation, une rhétorique narrative sans jeu »**<sup>182</sup>. Une autre différence significative et visible dès une première approche entre le roman traditionnel et le roman colonial est la place et l'importance de l'intrigue amoureuse. En effet, dans le cas du premier, c'est l'histoire d'amour qui constitue le « nœud » de l'action, c'est l'épreuve principale par laquelle le héros accède à la maturité. Dans le cas du second en revanche,

<sup>180</sup> Citation reprise de l'étude de GOURDON, Hubert et ci., op. cité p. 92.

<sup>181</sup> Nous utilisons *histoire* dans le sens de *contenu narratif*, correspondant à ce que les Formalistes russes appelaient *fabula*. Sous *mise en récit* nous entendons la façon dont l'histoire est présentée au lecteur, c'est-à-dire à la manière dont l'entend Genette. Nous évitons d'employer à ce niveau le terme *discours* tel que l'entend Todorov, à cause de la confusion possible avec le *discours idéologique* qui nous préoccupe dans ce travail.

<sup>182</sup> op. cité p. 98.

l'influence de la femme est secondaire sur l'évolution du personnage central, sa fonction est secondaire et se limite en général à permettre à l'homme de manifester sa virilité et sa toute puissance.

L'intrigue des premiers romans algériens de langue française nous semble être beaucoup moins hermétiquement fermée aux transformations des valeurs et des personnes mises en scène dans l'œuvre. Certes, les valeurs véhiculées et personnifiées par les personnages font partie d'un ensemble idéologique préexistant et présenté comme inébranlable, mais à travers la *dramatisation* elles sont remises en cause et souvent contredites. Les raisons de cette relative « perméabilité » ou « faiblesse » des valeurs et des personnages devant les changements sont très différentes d'une œuvre à l'autre, mais dans l'ensemble, nous pouvons dire que l'intrigue fonctionne véritablement comme un « laboratoire d'essai » des thèses formulées et affichées dans le contrat de lecture. En ce qui concerne l'importance de la trame amoureuse dans l'ensemble de l'intrigue, nous y reviendrons en détail dans un chapitre suivant. Mais nous pouvons déjà affirmer que la fonction de la femme est sensiblement différente dans les romans de notre corpus de celle qu'elle occupe dans le roman colonial. Malgré la relative timidité de la trame amoureuse dans nos romans, nous pouvons dire que la femme n'est pas un personnage marginal, mais qu'elle participe pleinement à la tentative de démonstration de la thèse par le sujet.

Dans le roman colonial algérien, le héros est toujours un personnage très typé, exemplaire et symbolique des valeurs que l'œuvre désire véhiculer. Dans la grande majorité des cas, on retrouve un héros positif, porteur d'une vérité sociale ou politique à laquelle il prête sa voix. Même si son parcours est tragique, les valeurs qu'il incarne ne sont pas remises en cause par son échec. Ce type de héros positif s'oppose au héros problématique dont l'existence et les valeurs sont confrontées à des problèmes insolubles, et qui est inconscient des contradictions de sa situation et de ses valeurs. Significativement, le héros problématique est pratiquement absent du roman colonial algérien de l'époque qui nous intéresse<sup>183</sup>. En revanche, selon notre lecture, les romans de notre corpus présentent plusieurs héros problématiques dont les valeurs sont mises en déroute à travers la fiction. La majorité des héros de notre corpus ne sont pas seulement des héros tragiques qui échouent dans leur quête, mais ils sont également des héros problématiques. Le plus souvent, ce sont des personnages sémantiquement surdéterminés et symboliques d'un groupe plus important, en l'occurrence la société colonisée dont ils sont les porte-parole. Par conséquent, les problèmes qu'ils rencontrent concernent l'ensemble du groupe qu'ils représentent. Leur échec ne met pas seulement en cause la validité des valeurs qu'ils véhiculent, mais hypothèque également leur vision sur l'avenir de la société. Enfin, ce sont souvent des héros problématiques qui sont confrontés à des problèmes insolubles, et qui restent, malgré leur échec, inconscients de l'ambiguïté profonde de leur tentative.

Selon Hubert Gourdon et ses coauteurs, le « **roman colonial est strictement fermé au dialogisme. Une seule voix y parle, et y canalise / déforme toute autre voix : celle**

<sup>183</sup> Il est intéressant de voir surgir de cette production littéraire issue de la colonie, sans aucun signe avant-coureur, en 1942, l'exemple « parfait » du héros problématique dans *L'Étranger* d'Albert Camus ; il s'agit de Meursault.

**de l'auteur »**<sup>184</sup>. Nous reviendrons encore plus en détail dans notre étude sur cette question de monologisme et / ou dialogisme dans les romans de notre corpus, mais nous aimerions déjà signaler à ce niveau que, selon notre impression, le roman algérien de langue française de la période étudiée est ouvert à une certaine forme de dialogisme. Certes, ils ne remplissent pas les critères nécessaires pour être pleinement considérés comme des romans dialogiques selon la définition de Bakhtine<sup>185</sup>, mais il est certain qu'ils brisent le cadre fermé du monologisme qui caractérise le roman colonial algérien de l'époque. Cette constatation que nous aimerions développer plus tard, peut être également justifiée par d'autres travaux universitaires sur les premiers romans algériens de langue française :

**« Romans qui s'inscrivent dans la mouvance et le cadre que leur prescrit la littérature coloniale, ils se caractérisent, comme elle, par un discours largement monologique, illustratif d'une vérité, mais ils tendent, par la nécessité même où ils sont placés de s'élaborer en contre-discours, aussi peu ouvertement que ce soit, vers un certain dialogisme. »**<sup>186</sup>

## II. 3. 2. Les bruits du lexique

---

Les romans algériens de langue française de cette période portent en eux les marques d'une double culture, ou si l'on préfère, du bilinguisme culturel des auteurs. Cette constatation est vraie pour tous les niveaux et pour l'ensemble de cette production littéraire, mais elle se manifeste avec le plus d'évidence au niveau de l'écriture et du lexique utilisé par les auteurs. Nous assistons à une intrusion de la langue dialectale arabe ou berbère et de la langue arabe classique dans le texte écrit en français. L'importance de cette présence lexicale de la langue maternelle peut varier d'une œuvre à une autre, mais elle ne présente pas de différence significative entre les romans du corpus. Certains critiques ont attiré l'attention sur ce phénomène qui servirait à valoriser la langue des indigènes et à la libérer de la marginalité dans laquelle elle se trouve dans le contexte colonial<sup>187</sup>. La dévalorisation et la marginalisation des langues dialectales est un élément redondant de l'histoire moderne des pays du Maghreb. Cette tendance caractérise évidemment la politique linguistique de la période coloniale, mais elle reste également présente, il est vrai sous une forme différente et plus sournoise, après les indépendances nationales. L'influence de ce phénomène sur l'évolution de l'expression littéraire des pays du Maghreb est sans nul doute d'une importance capitale et il est

<sup>184</sup> *op. cité p. 96.*

<sup>185</sup> BAKHTINE, Mikhaïl, *La poétique de Dostoïevski*, Paris, Gallimard, 1970. Sur la question du dialogisme dans le roman algérien de langue française voir la thèse de SILINE, Vladimir, DNR, *Le dialogisme dans le roman algérien de langue française*, Paris 13, Charles BONN, 1999, 261 p.

<sup>186</sup> BELKAID Naget KHADDA, TDE. *(En)jeux culturels dans le roman algérien de langue française*, Paris 3, Roger FAYOLLE, 1987, p. 102.

<sup>187</sup> Voir par exemple LANASRI, Ahmed, D3. Mohammed Ould Cheikh, un romancier algérien des années 30 face à l'assimilation, Lille 3, André BILLAZ, 1985, pp. 233-240.



difficile d'en mesurer les conséquences.

**« ...la langue maternelle du colonisé, celle qui est nourrie de ses sensations, ses passions et ses rêves, celle dans laquelle se libèrent sa tendresse et ses étonnements, celle enfin qui recèle la plus grande charge affective, celle-là précisément est la moins valorisée. Elle n'a aucune dignité dans le pays ou dans le concert des peuples. S'il veut obtenir un métier, construire sa place, exister dans la cité et dans le monde, il doit d'abord se plier à la langue des autres, celle des colonisateurs, ses maîtres. »**<sup>188</sup>

En ce qui concerne les romans de notre corpus, certains présentent effectivement un nombre relativement important de mots et d'expressions en arabe dialectale, et dans une moindre mesure en arabe classique et en berbère. Mais il est évident que le seul fait d'introduire dans un texte écrit en français des expressions originaires d'une autre langue ne sert pas automatiquement à la valorisation de l'intrus. Il serait donc inutile et en plus hasardeux de dresser une liste des œuvres étudiées en fonction du nombre ou du pourcentage des vocables étrangers<sup>189</sup> introduits dans l'homogénéité des textes. Ce qui nous intéresse avant tout, c'est de connaître les raisons de ce « bruit » lexical, et de savoir s'il remplit une fonction spéciale dans la narration.

La première constatation que nous devons faire, c'est que le roman algérien de langue française n'est pas le seul, ni le premier, à introduire des mots arabes et berbères dans les textes littéraires écrits en français. Cette pratique est répandue et caractéristique dans la littérature exotique, puis ethnographique, très à la mode en Europe à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle. Elle est également largement utilisée dans la littérature coloniale de l'Algérie française, et correspond à un besoin naturel de rendre compte à travers la littérature des particularités du contexte humain et linguistique ; le brassage des populations étant suivi dans le quotidien par le brassage des langues. La majeure partie de ces romans s'inscrivent dans le courant réaliste et naturaliste où le souci du vraisemblable et l'importance du détail dans la description sont toujours présents parmi les préoccupations de l'auteur. La langue étrangère à la narration est donc utilisée en premier lieu dans le discours direct, les dialogues et les paroles prononcées par les personnages.

**« Milio, avec l'air d'un ministre qui décore un citoyen méritant, confie les guides à l'un des Arabes de la voiture : - Tiens, Mohammed : chouf le blanc surtout, il est louette et maquereau bezeff... »**<sup>190</sup>

Contrairement à la majorité des utilisations de mots étrangers relevées dans les romans de notre corpus, l'auteur ne prend ici même pas la peine de traduire les mots intrus. On peut en conclure que le destinataire espéré de son œuvre n'est pas le public de la métropole (on considère que le lecteur de l'Algérie connaît ce vocabulaire et n'a pas

<sup>188</sup> MEMMI, Albert, *Portrait du colonisé*, éd. J.J. Pauvert, 1966, p. 144.

<sup>189</sup> Nous sommes conscient de la « perversité » de l'utilisation de l'adjectif *étranger* pour désigner l'arabe et le berbère dans les romans de la littérature algérienne, mais il s'agit seulement d'un constat qui se limite à son rapport à la langue principale de l'énonciation.

<sup>190</sup> TRUPHEMUS, Albert, *Ferhat, instituteur indigène, in Algérie un rêve de fraternité*, Paris, Omnibus, 1997, p. 161.

besoin de traduction), ou du moins que la réception et l'interprétation de l'œuvre par le lecteur l'intéressent dans une moindre mesure. Il est évident que le narrateur du roman algérien de langue française est beaucoup plus attentif à la réception de son œuvre que ne l'est son contemporain colonial.

**« - Ya qahouadji ! (O cafetier) Ara zoudj cherbetes ! (apporte deux citronnades). »**  
<sup>191</sup> **« Myriem, caressant les joues de la fillette, lui demande : - Ki semmouk ? (Comment t'appelles-tu ?) – Fatima. – Fatima ! répète la jeune fille, quel joli nom ! Elle lui donne une pièce de monnaie. – Khoudhi, ya benti. (Tiens, ô ma fille). »**<sup>192</sup>

Et nous pourrions continuer avec d'autres exemples empruntés aux romans de Chukri Khodja ou de Mohammed Ben Cherif. Mais nous ne pourrions relever de différence significative dans les motivations des uns et des autres au moment où ils recourent à ce procédé d'introduction de termes étrangers dans la narration. La fonction de ce procédé qu'on pourrait appeler « l'intrusion de l'Autre dans le lexique » est sensiblement la même des deux côtés : il s'agit de rester fidèle aux réalités linguistiques du pays et de fournir au lecteur un échantillon de la diversité culturelle du terroir. Nous retrouvons par ailleurs, dans plusieurs de nos romans, une utilisation similaire d'autres langues étrangères à celle du récit, et dont l'apparition relève du même procédé et remplit la même fonction. Ainsi dans *Zohra la femme du mineur*, roman qui tente une représentation de la diversité humaine de la petite ville de Miliana, l'auteur introduit des bribes de conversation aussi bien en espagnol ou en italien qu'en arabe dialectale.

**« - Oh !... Oh !... s'exclama un Espagnol, vêtu avec la plus grande négligence et aussi sale qu'il était dans la mine, Achour commence à avoir de gros bonnets comme clients ! – Perké ? lui demanda son compagnon... où to mirar signors ? »**

<sup>193</sup>

Le narrateur reste extérieur à la scène qu'il décrit, il reste sur sa position d'observateur dont le souci primordial est de réussir une description la plus réaliste et la plus naturelle possible. C'est la raison pour laquelle l'utilisation des mots étrangers se produit essentiellement dans le discours libre où le narrateur désire refléter l'ambiance locale, la diversité humaine et linguistique du pays. Nous pouvons relever un autre endroit privilégié de l'utilisation des vocables étrangers, qui est celui des cas où le signifiant étranger est le seul à pouvoir rendre compte avec exactitude du signifié, lorsque la langue française ne possède pas de signifiant correspondant pour le signifié donné. Mais là encore, cette pratique relève essentiellement du désir de coller le plus à la réalité, et non d'une volonté consciente de vouloir brouiller le texte écrit en français. Les auteurs ne tentent pas de donner une traduction des mots de la vie quotidienne qui désignent des réalités propres à l'Afrique du Nord. Au lieu d'utiliser une traduction approximative ou une périphrase compliquée pour les mots comme *taleb*, *caïd*, *roumi*, *madrassa*, *ksar*, *bordj*, *burnous*, *haïk*, *couscous*, etc., ils préfèrent garder le terme initial qu'ils expliquent entre parenthèse ou en bas de page. C'est d'ailleurs, de la même manière que procèdent l'ensemble des

<sup>191</sup> *Zohra la femme du mineur*, p. 46.

<sup>192</sup> *Myriem dans les palmes*, p. 45.

<sup>193</sup> *Zohra la femme du mineur*, p. 47.

écrivains de l'Algérie de l'époque.

**« Le chant se tut et une femme parut sur le seuil d'une maison un peu moins caduque que les autres. Grande et mince sous sa mlhafa noire, elle s'accouda au mur, gracieuse. »**<sup>194</sup>

Prenons un dernier exemple pour illustrer notre position sur cette question de l'utilisation des mots arabes et berbères par nos auteurs dans le texte écrit en français. On sait que Robert Randau avait préconisé l'introduction du « sabir », ce jargon mêlé d'arabe, de français, d'italien et d'espagnol, dans la littérature algérieniste. Sa démarche est construite dans le but d'affirmer la spécificité locale, l'enracinement culturel et linguistique des Algériens face aux « Francaouis », qui arrivent de France et ne peuvent comprendre le langage de ceux qui vivent depuis plusieurs générations sur cette terre, en contact permanent les uns avec les autres. Le sabir devait être la langue nouvelle de ce peuple nouveau. La réussite ou l'échec de cette entreprise tant au niveau littéraire qu'au niveau historique ne nous intéresse pas, mais l'apparition de ce jargon dans les romans de notre corpus retient notre attention. Son utilisation par les auteurs de notre corpus ne veut rien dire de plus que ce jargon existe dans leur quotidien, et que nos écrivains désirent peindre la réalité de leurs quotidien le plus fidèlement possible.

**« - Ne si pas moi, comment merci toi, toi bono bezzaf, el Bon Dio y ti donnera beaucoup lis enfants et l'argent bezzaf. Puis Bouderbala continue en ce langage sabir une longue tirade, qu'il termine ainsi : - Ji vouli mon fils fire l'homme, lou franci, y'a na pas réussi, Mamoun choisir deux trig bossis, (...) Il a voulu sombre, tant bire bour loui. »**<sup>195</sup>

Et ces paroles sont prononcées par le père de Mamoun, le caïd Bouderbala, en direction du professeur Rodomski qui ramène le fils prodigue à la maison paternelle à la fin de son parcours. Ils rendent compte tout simplement du fait que selon la conception de l'auteur, le caïd moyen des campagnes algériennes parlait le *sabir* avec les *roumis* qu'il rencontrait. Et lorsque le même auteur, Chukri Khodja, veut décrire les particularités linguistiques de l'Alger du XVI<sup>e</sup> siècle, il recourt instinctivement à un jargon similaire à celui par lequel il a fait s'exprimer le caïd dans son roman précédent.

**« Alli, Alli, déclara fermement Ismaïl Hadji, dans la langue franque à Bernard Ledieux, marin à peine débarqué de l'Espérance, toi viens avique moi, Lou Pacha mi donni toi trabaja li moro ; à la casa de moi donar El Khouzb et fazir al vissalle trabajo bono emchi, ya mansis. »**<sup>196</sup>

La fonction de ce jargon dans le texte littéraire écrit en français est double : d'une part donner une description exacte de la réalité linguistique, d'autre part ridiculiser le personnage qui utilise ce langage. En conclusion de ces quelques remarques sur l'introduction de mots étrangers dans nos romans, nous pouvons affirmer qu'en aucun cas ce procédé ne déclenche la valorisation de la langue dont est originaire le mot intrus.

Pourtant, il faut bien reconnaître que le texte des premiers romans algériens de

<sup>194</sup> EBERHARDT, Isabelle, *Le major, in Algérie un rêve de fraternité*, Paris, Omnibus, 1997, p. 33.

<sup>195</sup> *Mamoun*, p. 183.

<sup>196</sup> *El Euldj, Captif des Barbaresques*, p. 27.

langue française opère déjà un décentrement timide du lieu de l'énonciation par rapport à son homologue de la littérature algérieniste. Au niveau de l'écriture, nous avons relevé deux procédés par lesquels se manifeste ce timide changement. La première est l'introduction de proverbes et de dictons arabes et berbères à travers les paroles des personnages, et dans une moindre mesure dans le cours de la narration. Cette apparition timide de la sphère culturelle du colonisé est intériorisée par les personnages et le narrateur, et devient ainsi un élément constituant du système idéologique qui sous-tend l'œuvre littéraire. La deuxième est l'utilisation des expressions figées et des concepts de la religion qui font leur apparition, et auxquels adhèrent aussi bien les personnages que le narrateur des romans. Dans les deux cas, l'important du procédé n'est pas dans la langue utilisée, mais dans l'intériorisation par les personnages et par le narrateur des valeurs que ces expressions véhiculent. Ainsi nous retrouvons par exemple plusieurs fois la *chahada*, la profession de foi musulmane dans les romans du corpus. La manière dont ces paroles sont introduites dans le texte français change à chaque fois, mais l'important n'est pas là. Zohra prononce directement en français le credo de l'islam, Mamoun répète les paroles en arabe à la suite de son père, sans traduction de la part du narrateur, et enfin dans *Myriem*, un personnage secondaire le récite en arabe, mais la traduction est tout de suite donnée en bas de page<sup>197</sup>. Il en va de même pour les proverbes qui sont rapportés dans la grande majorité des cas directement en français. Dans les rares occasions où ils sont énoncés d'abord en arabe, la traduction suit instantanément et sans faute. De plus, les proverbes sont souvent énoncés directement par le narrateur, sans passer par l'intermédiaire d'un personnage. Cette prise en charge du proverbe par le narrateur signifie en même temps l'acceptation des valeurs véhiculées par celui-ci. Voyons un exemple concret de cette prise en charge directe d'un proverbe par le narrateur. Il s'agit d'un passage de *Myriem* où un « miracle » se produit lors d'une exécution, car la poudre qui devrait déchiqeter le condamné ne veut pas exploser.

**« Belqacem la vérifie et y met le feu, mais vainement. Le baroud refuse de déchiqeter un innocent, une créature inoffensive dont les jours ne sont pas terminés. Car « celui que Dieu protège, dit un proverbe arabe, ne craint pas les attentats ou les maléfices d'ici-bas. » L'assistance crie : - Gloire à Allah !... Gloire au vivant, celui qui ne meurt pas. »**<sup>198</sup>

La valeur persuasive du proverbe est beaucoup plus forte dans ce cas, puisqu'il est énoncé directement par le narrateur, c'est-à-dire par une voix autoritaire dans le cas de nos romans. Parmi tous les romans du corpus, c'est dans *Zohra la femme du mineur* que l'utilisation redondante des proverbes est la plus significative. Dans cette œuvre, le discours de l'assimilation est essentiellement véhiculé par les personnages, qui énoncent à tour de rôle des vérités idéologiques avec une voix autoritaire. C'est dans ce concert d'énoncés directement idéologiques, parfois nettement démagogiques, que les proverbes apparaissent régulièrement et mettent fin aux discussions éphémères des personnages. C'est la sagesse séculaire qui vient mettre de l'ordre dans les discussions idéologiques confuses où les personnages véhiculent des idées préétablies. Les proverbes figent le

---

<sup>197</sup> *Myriem*, p. 186.

<sup>198</sup> *idem* p. 187.

débat d'idées et renforcent l'expression de la prédestination qui caractérise la vision du monde des romans. L'utilisation très consciente et très construite des proverbes dans *Zohra* étonne à première vue, mais il s'avère que cette pratique s'insère parfaitement dans le style de l'œuvre, où les personnages sont mandatés à tour de rôle pour exprimer des vérités idéologiques préconçues. Voyons un exemple concret : au fond de la mine, les deux amis, Meliani et Grimecci, discutent de la religion et de la vision populaire que les Musulmans ont de l'enfer. Ils arrivent enfin à la personne de Jésus, que l'islam reconnaît comme prophète.

**« - Et alors, pourquoi n'êtes-vous pas chrétiens ? – Parce qu'il y a eu des hommes chez vous, selon notre Livre, qui ont transformé l'Évangile. – Ca jamais ! – Alors, mon ami : « Garde ta religion et moi la mienne » ! comme dit Allah. »**<sup>199</sup>

La discussion amicale continue, mais quelques lignes plus loin, il faut bien y mettre fin. On n'est pas au fond de la mine pour faire de la théologie.

**«- Allah !... Allah !... Ce mot fait rire beaucoup ! –Et il fera pleurer beaucoup, aussi ! –Tu est un fanatique ! –« Le chameau voit la bosse de son voisin et jamais la sienne. » –Restons amis, va ! Continuons à travailler tranquillement. »**<sup>200</sup>

Ce procédé qui consiste à mettre fin aux discussions idéologiques à l'aide de proverbes est régulièrement utilisé par le narrateur de *Zohra*, mais nous retrouvons sensiblement la même pratique dans les autres romans de notre corpus. Le proverbe et la vérité religieuse énoncés par les personnages sont inébranlables et ne sont jamais remis en cause, ni par les personnages ni par le narrateur. Ainsi, la sphère culturelle et religieuse qu'ils représentent est acceptée, intériorisée et valorisée à travers la fiction romanesque. Force est de reconnaître que dès les premiers balbutiements, le roman algérien de langue française introduit de manière significative dans le texte écrit en français des éléments structuraux du langage qui renvoient à une langue, à une culture et à une religion étrangères à la langue dominante de l'énonciation. Dans la mesure où elle est redondante et intériorisée, cette pratique contribue incontestablement à l'élaboration d'un espace littéraire propre à la société arabo-berbère de l'Algérie française.

### II. 3. 3. Le roman de la chevalerie algérienne

Les auteurs des premiers romans algériens de langue française ne possédaient aucune référence romanesque écrite à laquelle ils auraient pu faire appel du côté de la littérature arabe ou berbère<sup>201</sup>. Cette constatation est à prendre avec quelques précautions, car il existe, dans la tradition littéraire arabe, un genre biographique appelé *sîra*, qui désigne également de façon collective les romans populaires de chevalerie et d'aventures, élaborés et transmis par des conteurs professionnels<sup>202</sup>. Avec les *Mille et Une Nuits*, cette forme d'expression littéraire orale constitue dans la littérature arabe traditionnelle le

<sup>199</sup> *Zohra la femme du mineur*, p. 18.

<sup>200</sup> *idem* p. 19.

<sup>201</sup> Le premier roman (au sens européen du terme) en langue arabe est édité en Egypte : HAYKAL, Mohamed, *Zaynab*, Le Caire, 1914.

représentant unique du récit de fiction. Une douzaine de récits de base formaient le fond commun de ce genre littéraire, dans lequel les conteurs professionnels puisaient leurs histoires récitées ou lues à partir d'un manuscrit devant un public passionné. Chaque histoire était constituée d'un noyau central, mais les conteurs étaient libres de développer des versions différentes où l'ordre des épisodes, la caractérisation des personnages ou même la connotation idéologique du roman pouvaient changer. Sous une apparente pauvreté du genre à cause du nombre limité des titres, se cachait donc une grande diversité des versions. Ces romans-fleuves, très peu connus du public occidental, atteignaient des dimensions imposantes, et de l'avis unanime des arabisants, étonnaient par leur richesse<sup>203</sup>. Les premières versions imprimées de cette tradition romanesque virent le jour à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, essentiellement en Egypte. Il nous est impossible de savoir si les auteurs de nos romans connaissaient ces versions imprimées, mais il est certain que la tradition orale de ces récits était toujours vivante en Algérie pendant la période qui nous intéresse<sup>204</sup>. Par conséquent, nos auteurs devaient connaître ces récits, et il est étonnant de voir que dans tout le corpus, apparemment un seul roman puise consciemment dans ce trésor littéraire de la tradition orale. Il s'agit du roman en grande partie autobiographique de Mohammed Ben Cherif, *Ahmed ben Mostapha goumier*.

L'histoire de ce goumier qui quitte sa tribu pour aller combattre aux côtés des Français, d'abord au Maroc, puis en Europe pendant la Première Guerre mondiale, est à l'image du héros bédouin des romans-fleuves de la tradition orale dont nous venons de parler. Il est le guerrier invincible, poète au fond de son cœur, défenseur des faibles et des opprimés, toujours fidèle à sa parole, à son clan, à son honneur, et finalement à sa dame. Ce parallèle entre le goumier du XX<sup>e</sup> siècle et le héros des romans populaires arabes s'inscrit dans le texte du roman, d'une part à l'aide de nombreuses citations, et d'autre part à travers le parcours d'Ahmed ben Mostapha, qui emprunte visiblement plusieurs éléments relatifs aux parcours des héros bédouins. Une citation de Bou-Awana est reprise comme un refrain tout au long du roman :

**« Je dégainai mon épée ; on eut dit, par l'éclair qu'elle lança, que j'avais fendu les ténèbres pour faire apparaître l'aurore. »<sup>205</sup>**

L'image du goumier, héros chevaleresque et poète, est construite d'une manière très consciente à travers la narration et s'élabore dès les premières pages. Il est le guerrier poète de l'Afrique du Nord des premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, digne descendant des grandes figures de la littérature arabe qui défilent devant les yeux du lecteur tout au long

---

<sup>202</sup> Voir BENCHEIKH, Jamel Eddine, *Dictionnaire de littérature de langue arabe et maghrébine francophone*, Paris, Quadrige / PUF, 2000, pp. 357-359.

<sup>203</sup> Les plus connus sont : *Roman de Baybars*, *Roman de 'Antar*, *Roman des Banî Hilâl*. Une version manuscrite du premier compte 72 000 pages, l'édition imprimée du second fait 5 000 pages.

<sup>204</sup> Jean Déjeux en parle à propos des sources d'inspiration de la poésie algérienne, voir, *La Poésie algérienne de 1830 à nos jours, Approches socio-historiques*, 3<sup>e</sup> édition corrigée, Paris, Publisud, 1996, pp. 20-24.

<sup>205</sup> On retrouve la même citation à plusieurs endroits : page de titre, page de garde, p. 38, etc.

des premiers chapitres du roman. Le caractère épique de son parcours est mis en évidence dès la première page :

**« Ahmed Ben Mostapha écoute chanter le rhapsode. Au travers des rimes pures chevauche son rêve. (...) Le guerrier – poète Imroulquais a dit de son compagnon de combat : « Docile au frein, il attaque, évite, poursuit et fuit. » (...) Ahmed va caresser son coursier qui hennit, pénètre sous la tente et dit à sa femme : - L'oiseau de deuil a chanté. La mort rôde. Je ne veux pas qu'elle effleure vos têtes aimés : j'irai au-devant d'elle. Puis il ajoute : - La poudre parle au Maroc. Je partirai dès l'aube. Sois courageuse ; élève tes enfants et, si la chaîne de mes jours est longue, tu me reverras... »<sup>206</sup>**

C'est le rhapsode, à l'origine chanteur de la Grèce antique, qui va de ville en ville en récitant des extraits de poèmes épiques, qui appelle Ben Mostapha à la guerre. De même que 'Imru 'l-Quays (Imroulquais dans le texte), fils du dernier roi des Kinda et maître incontesté de la poésie de la Djâhiliyya, le goumier part à la bataille pour protéger ses bien-aimés. Mais les références aux grandes figures de la littérature arabe ne s'arrêtent pas là : Ben Mostapha est celui qui part à la bataille en « **pensant aux vers fameux de Kolstoum** »<sup>207</sup>, et il est aussi celui qui a vu « **comme Antar** »<sup>208</sup> le sourire de son adversaire mort. Il possède toutes les caractéristiques du poète-guerrier de la période antéislamique : « **son cerveau de poète lui fournit les anecdotes** » (p. 21), il parle à son cheval en rimes (p. 36), il chante la beauté des femmes (p. 22), il connaît et enseigne autour de lui les règles de la chevalerie (p. 68), une fois de retour dans sa tribu il s'adonne aux plaisirs des seigneurs des déserts comme la chasse aux faucons (pp. 139-145), la danse des guerriers avec le feu (pp. 145-147), et la fête de la tribu autour du feu de camp. Même l'officier français qui vient à sa rencontre comprend qu'il s'agit d'un poète :

**« - Mabrouk el Madai ya, Bou Awana s'écrie enfin l'officier en dégustant la première gorgée. Le général venu ici pour féliciter ses enfants d'Algérie me charge de te donner la bonne nouvelle : tu es inscrit au tableau pour la médaille militaire... Ben Mostapha étonné de s'entendre appeler par un nom qui n'est pas le sien, réprime un mouvement de stupeur et ne sait que répondre aux félicitations adressés à un autre. (...) Ah ! réplique Ben Mostapha, la face réjouie, comprenant enfin la plaisanterie : Vous me comparez à Bou Awana des temps anciens ? »<sup>209</sup>**

Le personnage du goumier est véritablement ancré dans les traditions littéraires arabes, mais il est également un héros moderne qui s'adapte à son époque, et qui symbolise la possibilité de l'assimilation positive des valeurs de la France. Comme le roman s'adresse essentiellement aux lecteurs grandis dans la tradition littéraire française, le narrateur prend soin d'équilibrer la description du personnage, et de fournir pour son identification

<sup>206</sup> Ahmed ben Mostapha goumier, pp. 11-13.

<sup>207</sup> idem p. 14. 'Amr Ibn Kulthûm, autre grande figure de la poésie antéislamique.

<sup>208</sup> idem p. 27, mais aussi p. 20 et p. 38. 'Antar : 'Antara Ibn Chaddâd, mort □ 615, guerrier-poète de l'époque antéislamique, héros du Roman de 'Antar.

<sup>209</sup> idem pp. 37-38.

des repères familiers au public francophone. Pour cela, le narrateur puise dans la littérature française :

**« Ben Mostapha débarque à Casablanca, transi, mouillé, empêtré dans les ailes de son burnous qui l'empêchent de marcher. Il a beaucoup souffert dans la cale. »**<sup>210</sup>

On reconnaît facilement l'image de l'albatros de Baudelaire échoué sur le navire :

**« Exilé sur le sol au milieu des huées, ses ailes de géant l'empêchent de marcher. »**<sup>211</sup>

Le gommier qui arrive au Maroc est étranger sur cette terre, comme l'albatros capturé par les *hommes d'équipage*, et comme le poète *qui hante la tempête*. Et pour assurer au lecteur qu'il ne s'agit pas d'un hasard, la comparaison est reprise dans le récit au moment où le gommier est fait prisonnier par les Allemands.

**« Le lendemain, les gommiers, les burnous traînant comme des ailes brisées, cheminent le cœur lourd et las vers l'exil... »**<sup>212</sup>

Le personnage d'Ahmed ben Mostapha est donc consciemment construit dans les deux directions : il est poète et héros dans la tradition arabe, mais aussi selon les normes littéraires françaises. Il personnifie l'image du poète que Baudelaire utilise dans *L'Albatros*, en tant que guerrier il défend les intérêts et l'honneur de la France, et en tant qu'amant il reste fidèle à sa « *grande amie* » de Paris. Le mouvement d'éloignement des siens vers l'Europe peut être interprété comme celui de l'assimilation, de la perte de son identité. Effectivement, dans la deuxième partie du roman (dès le départ pour la France), les références culturelles arabes et islamiques deviennent plus rare. Mais sur ce parcours qui l'éloigne des siens, il reste toujours fidèle à ses engagements du début, à ses valeurs chevaleresques, à sa religion et à sa patrie d'adoption (la France). Il refuse de céder aux propositions des Allemands qui tentent de rallier à leur côté les soldats nord-africains. Son parcours d'éloignement est la copie conforme de celle du héros du *Roman de 'Antar*, qui est poussé toujours plus loin de sa patrie, l'Arabie, et par une destinée sombre et grandiose est entraîné de Byzance vers l'Espagne, puis au pays des Francs. Avec *Ahmed ben Mostapha gommier*, nous assistons bien de la part de l'auteur à une tentative de création d'un héros national de l'Algérie musulmane alliée à la France. Le gommier est muni de la part de son créateur de tous les éléments nécessaires pour devenir le héros épique de la littérature algérienne. Sa légitimation se construit sur son appartenance à la grande lignée des poètes-guerriers, mais aussi à travers un rêve où défilent devant ses yeux l'aïeul de la tribu, puis les grands événements de l'histoire la plus illustre des Arabes.

**« Ahmed ben Mostapha rentre dans sa tente, le cœur alourdi d'une immense tristesse. Épuisé, il s'endort. Son aïeul El Hadj ben Djalloub descend du grand Inconnu où il survit dans la félicité de la Lumière céleste, pour veiller, dans son sommeil, l'âme inquiète du fils de son sang. En rêve, Ben Mostapha le voit apparaître vêtu de blanc, le visage radieux. »**<sup>213</sup>

<sup>210</sup> Ahmed ben Mostapha gommier p. 15.

<sup>211</sup> BAUDELAIRE, Charles, *L'Albatros*,

<sup>212</sup> Ahmed ben Mostapha gommier, p. 178.



Pour le lecteur d'aujourd'hui, ce passage n'est pas sans rappeler une autre apparition – bien plus illustre des lettres algériennes –, d'un aïeul lors d'un songe dans une prison de Constantine. Il serait intéressant de faire l'étude comparative des paroles de Ben Djalloub avec ceux du vieux Keblout, mais ceci nous éloignerait trop de notre sujet. Ben Djalloub reconforte son descendant, et l'encourage à continuer de « **combattre dans les rangs de soldats magnifiques qui n'ont rien à envier à notre gloire passée** »<sup>214</sup>. Et le rêve d'Ahmed ben Mostapha continue avec la vision de la première victoire militaire du prophète Mahomet, le combat de Bader, puis toute une série de batailles qui se suivent les unes après les autres. Dans son rêve, le goumier participe à tous ces moments illustres, et ainsi il devient digne du rôle qui lui incombe : devenir le héros épique des Musulmans de l'Algérie française.

Force est de reconnaître qu'entre tous les romans de notre corpus, *Ahmed ben Mostapha goumier* est celui qui puise le plus profondément dans les traditions littéraires arabes. Au niveau du lexique, c'est là que l'utilisation des mots et des expressions arabes est la plus fréquente. Au niveau de la structure de l'histoire, c'est le seul roman du corpus où le parcours du héros montre des ressemblances significatives avec celui des romans chevaleresques de la tradition littéraire arabe en général, et avec celui du *Roman de 'Antar* en particulier. La légitimation du héros est également l'une des mieux construites du corpus : le personnage est le digne successeur des figures illustres de la littérature arabe, et il prétend à devenir le juste représentant des rêves et des aspirations du peuple. La qualification d'Ahmed ben Mostapha répond parfaitement aux critères des héros dans la tradition romanesque de la littérature arabe orale : il est poète et descendant direct de l'aïeul de sa tribu, il est guerrier invincible qui reste fidèle à ses engagements même aux heures de la captivité, il préfère mourir plutôt qu'abandonner les soldats qui lui sont confiés, il respecte les femmes et vient à leur secours au moment du péril, etc. Evidemment, pour la vision nationaliste de l'Algérie libre, du fait du discours idéologique adopté par le goumier et son narrateur, il s'agit d'un « vendu », d'un assimilé qui n'a pas su apercevoir les voies d'une résistance rejet dont la possibilité était inscrite dans l'histoire nationale. Mais ni la connotation idéologique, et ni la détermination nationaliste du récit ne font partie des critères établis et fixes du roman de chevalerie traditionnel de la culture arabe. C'est l'appartenance et la fidélité à la tribu et à la *umma muhammadija*, la communauté des croyants de l'islam, qui sont des propriétés indissociables du héros romanesque arabe. En ce sens, au moment où il s'engage à servir la France et les intérêts de la France lorsque ceux-ci correspondent à ceux de sa tribu, Ahmed ben Mostapha ne transgresse pas les valeurs nécessaires à sa fonction littéraire. Nous devons reconnaître que le premier roman algérien de langue française tente la création d'un héros romanesque symbolique des valeurs de l'honneur et de la chevalerie arabe de l'Afrique du Nord. Si cette tentative échoue et la réception de l'œuvre ne réponds pas aux espoirs de l'auteur, les raisons de cet échec sont à chercher en premier lieu dans les choix idéologiques et, dans une moindre mesure, dans la médiocrité littéraire de l'œuvre.

<sup>213</sup> *idem* p. 52.

<sup>214</sup> *idem*. p. 53.



## TROISIEME PARTIE : La quête identitaire

Dans la première partie de notre travail nous avons procédé à une description scolaire du parcours romanesque des premiers héros de la littérature algérienne de langue française. Nous avons jugé nécessaire cette présentation descriptive pour un corpus peu connu et difficilement accessible. La conclusion de cette première partie nous permettait de distinguer, entre les œuvres du corpus, deux grands groupes suivant la réussite ou l'échec de la quête entreprise par le sujet du programme narratif. C'est ainsi que nous faisons la distinction entre les parcours impossibles et les parcours possibles. Dans le premier cas, le sujet se révèle incapable de réaliser la *performance* qu'on attend de lui, et la *sanction* qui clôture son action est négative. Dans le second cas, le sujet de la quête est en possession de la *compétence* nécessaire pour acquérir l'objet désiré. Il réussit au niveau de la *performance* et par conséquent la *sanction* qui vient clore son parcours est positive. Pourtant il faut bien reconnaître que ce parcours du possible effectué par Myriem et son frère Jean-Hafid, comporte une ambiguïté de taille, en vérité une contradiction. Au niveau explicite de la *manipulation*, comme les autres héros du corpus, ils sont chargés par le narrateur de démontrer les avantages de l'assimilation ; mais en fin de compte, leur parcours démontre le contraire de ce qui est proposé dans le contrat de lecture. Au cours de la seconde partie du travail, nous avons présenté les traits caractéristiques du roman à thèse, puis commencé à soumettre nos romans à ce cadre théorique en étudiant la manière dont ils se manifestent en tant que porteurs d'un discours idéologique. En s'appuyant sur les résultats de la première approche descriptive et sur l'apport théorique

développé au cours de la deuxième partie, les objectifs de la troisième et dernière partie sont les suivants :

Dégager les récurrences significatives de la narration qui caractérisent l'ensemble de 1. cette production littéraire naissante.

A l'aide d'une étude de la structure d'apprentissage exemplaire et des redondances 2. structurales vérifier s'il s'agit oui ou non de romans à thèse.

Etudier le mouvement oscillatoire de l'écriture entre le discours idéologique et la 3. quête identitaire.

Cette troisième partie est divisée en trois chapitres qui s'articulent chacun autour d'un axe déterminant que nous pouvons définir à l'aide des modalités du programme narratif. Les trois axes retenus sont les suivants : *vouloir*, *pouvoir* et *devoir*. A chaque axe correspond une relation bipolaire du schéma actantiel de Greimas que nous reprendrons au début de chaque chapitre. Il s'agit de la relation qui s'établit entre *sujet / objet*, *adjuvant / opposant*, et *destinateur / destinataire*. Selon notre lecture la quête du héros est déclenchée par la modalité du *vouloir* et met en scène un *sujet* qui tente l'acquisition d'un *objet*. Dans le monde où évoluent les *sujets* de l'histoire les différents peuples entretiennent entre eux un rapport hiérarchique, et les *opposants* et les *adjuvants* de la quête interviennent selon le *pouvoir* qui est en leur possession. Finalement le *destinateur* qui mandate le *sujet* de l'action, le charge d'un *devoir* dont le résultat doit arriver au *destinataire*. Nous considérons que la quatrième modalité, celle du *savoir*, relève des capacités du héros acquises lors de la *manipulation*, et qui doivent l'aider dans l'accomplissement de sa quête. Les trois chapitres qui suivent, reprennent donc, chacun à leur tour, les trois modalités du programme narratif tel qu'il vient d'être défini.

## III. 1. Discours et désir de l'Autre

### III. 1. 1. Métamorphoses de l'objet

---

La structure narrative de nos romans est relativement simple et l'identification d'un acteur central, dont la quête est présentée en exemple, ne pose jamais de problèmes. Comme nous venons de l'étudier dans les chapitres précédents, en général le récit se construit autour d'un seul acteur principal et d'une seule quête qu'il entreprend et autour desquels s'articule le reste du roman. Deux œuvres ne correspondent pas tout à fait à cette règle : il s'agit de *Zohra, la femme du mineur*, et de *Myriem dans les palmes*. Dans le premier cas, nous avons deux personnages bien distincts et opposés sur plusieurs plans qui occupent le devant de la scène : Zohra et Méliani. Chacun acquiert, à travers le récit, une épaisseur psychologique qui manque aux personnages de « second rang » des autres romans ; chacun poursuit une quête dont l'objet et la direction sont diamétralement opposés et, dans le cas de ce roman, c'est justement cette différence qui va nous intéresser. *Myriem dans les palmes* présente également deux héros distincts que sont Myriem et Jean-Hafid.

La particularité de ce roman est que l'objet de la quête pour ces deux acteurs est le même et qu'ils accomplissent un programme narratif sensiblement similaire. Voyons maintenant pour chaque roman le couple sujet / objet, les acteurs qui remplissent ces fonctions actantielles, et leurs caractéristiques génériques.

Sujet □ Objet

- Ahmed ben Mostapha □ amitié des Français, victoire sur les Allemands et liberté / l'amie française de Paris
- Bou-el-Nouar □ égalité des droits, collaboration loyale, amélioration des conditions de vie des indigènes / Georgette
- Zohra □ les traditions, l'Islam / le retour de son mari Méliani
- Méliani □ cohabitation harmonieuse avec l'Autre / Thérèse
- Mamoun □ la réussite financière, l'idéal de l'Arabe évolué / Madame de Robempierre
- El Euldj □ la liberté / Zneb
- Myriem □ le bonheur / Ahmed
- Jean-Hafid □ le bonheur / Zohra

Dans nos romans, il est toujours facile d'identifier le sujet de la quête. L'acteur principal est présenté dès la première page et la fin de son parcours signale en même temps la fin du roman. La réalité extérieure au monde du héros central n'a pas de raison d'être, ne présente aucun intérêt pour la narration et disparaît de l'espace romanesque. Toute chose est présentée, vue et commentée à travers la vision de celui ou celle qui entreprend la démarche présentée en exemple devant le lecteur. Nous retrouvons ici l'un des traits spécifiques des romans à thèse. C'est aussi l'une des raisons qui explique pourquoi les personnages secondaires acquièrent rarement une épaisseur psychologique. Pour eux, la plupart du temps, aucun élément textuel ne permet une étude plus détaillée ou plus profonde de leur caractère. Ils restent trop souvent au stade des clichés qui ressemblent aux photographies prises par les touristes pressés de continuer leur chemin ; en ceci ils rejoignent la représentation traditionnelle de l'indigène dans le roman colonial contemporain.

Le « héros type » de ces premiers romans algériens est toujours originaire de la campagne et, le plus souvent, c'est le fils d'un caïd. Méliani et Mamoun sont fils de caïd, Ahmed ben Mostapha est lui-même caïd. C'est généralement le descendant d'une famille aisée qui possède un important capital terrien (Ahmed ben Mostapha, Mamoun et Bou-el-Nouar). On aime mettre en scène des personnages proches du peuple, mais qui possèdent un niveau de bien être financier et culturel au dessus de la moyenne. Le temps n'est pas encore venu pour représenter la misère et la famine qui sévit dans les campagnes algériennes et une pudeur naturelle caractérise la description du milieu d'origine. Il faut aussi que l'image qu'on se donne de soi-même ne soit pas trop repoussante, ni trop choquante pour le lecteur de l'autre côté. Manque de courage, autocensure, ou ignorance de la réalité par nos auteurs? Toujours est-il qu'il faudra attendre plusieurs années avant de voir la publication d'un roman qui ose s'intituler *Le Fils du pauvre*<sup>215</sup>, ou de voir des simples fellahs prendre le devant de la scène dans les

romans de Mohammed Dib. Ce n'est probablement pas le fruit du hasard si le personnage du caïd est tellement présent dans ces premières productions romanesques des algériens francisés. Ce fonctionnaire musulman de l'Algérie française, qui cumule les attributions de juge, d'administrateur et de chef de police à la fois, est souvent honni de la population autochtone. A mi-chemin entre les deux communautés, travaillant au service du colonisateur, souvent aux dépens de ses coreligionnaires, il est censé faire le lien entre les deux parties. Ainsi le romancier algérien de langue française met en scène un personnage qui est connu des deux côtés et qui est l'illustration la plus concrète de la cohabitation et de l'assimilation possible entre Européens et Arabes. Myriem et Jean-Hafid illustrent encore plus clairement cette volonté de mettre en scène des personnages qui sont entre les deux communautés, qui personnifient la possibilité de l'assimilation. Enfants d'un officier français et d'une mère musulmane, ils constituent l'exception entre les héros de nos romans par le fait qu'ils sont, de par leurs parents, le fruit d'une tentative d'assimilation que les autres héros ne font que commencer. Dans les romans à parcours impossible, le sujet de la quête est toujours originaire d'un milieu culturel homogène qui est, sauf exception, arabe et musulman, dans lequel il s'enracine et qui lui sert de point de référence tout au long de son parcours. Le milieu d'origine d'El-Euldj est tout aussi homogène, sauf qu'il est français et chrétien au lieu d'être arabe et musulman. Aucun de ces héros ne vient de la ville, mais de la campagne profonde, souvent présentée comme arriérée. Par conséquent, les trois piliers sur lesquels repose l'identité originelle de nos héros sont l'appartenance à une terre, à une langue et à une religion. Les parcours impossibles réalisés par nos sujets sont caractérisés, sans exception, par un mouvement d'éloignement des éléments constitutifs de leur identité originelle.

Selon notre lecture, l'objet de la quête est toujours constitué de deux composantes ou, selon la terminologie de Greimas, le rôle actantiel de l'objet est toujours pris en charge par deux acteurs. Le premier est idéologique et se situe au niveau de la thèse ; le deuxième est sentimental et se situe plutôt au niveau romanesque. Les héros de nos romans se mettent en quête motivés par des idéaux clairement exprimés dès les premières lignes des œuvres. C'est la partie quasi obligatoire à la gloire de la France colonisatrice, le couplet incontournable d'allégeance au discours idéologique dominant de l'époque. Amitié des Français, cohabitation harmonieuse ou collaboration loyale sont autant de visages de la même thèse que ces romans sont censés illustrer. Pour plus de simplicité dans notre travail, nous utilisons le plus souvent le terme « assimilation » pour désigner l'ensemble idéologique qui est mis en œuvre dans les romans, mais il faut souligner que ce mot apparaît rarement directement dans le texte littéraire. On préfère parler de « **l'établissement d'une étroite et loyale collaboration** »<sup>216</sup>, on aimerait être des « **frères d'intérêt** »<sup>217</sup>, ou tout au plus « **un français de cœur** »<sup>218</sup>. Mais jamais la question de la naturalisation n'est directement soulevée dans les romans, et le seul

---

<sup>215</sup> FERAOUN, Mouloud, *Le Fils du pauvre*, Paris, Seuil. 1954.

<sup>216</sup> *Bou-el-Nouar*, p. 194.

<sup>217</sup> *Ben Mostapha goumier*, p. 71.

exemple de changement de religion se fait dans le sens inverse, c'est-à-dire du catholicisme vers l'islam dans le cas d'El Euldj. Force est de constater que le discours idéologique qui s'affiche dans les romans du corpus est moins engagé aux côtés de l'assimilation que ne l'est celui qui est développé par les mêmes auteurs dans leurs différents écrits politiques ou journalistiques<sup>219</sup>. Le discours idéologique adapté à la fiction littéraire reste donc toujours en deçà de ce que le même discours véhicule dans les autres textes à caractère non fictionnel<sup>220</sup>. Nous pouvons dire qu'il s'agit d'une forme faible et souvent simplifiée de la thèse de l'assimilation qui se manifeste à travers la fiction. D'un côté on assiste à la « vulgarisation » de la thèse, de l'autre à une perte de sa force persuasive.

Au cours de sa « présentation », l'objet idéologique est énoncé avec une voix autoritaire qui contraste avec la faiblesse, qui le caractérise par la suite, et avec son incapacité à influencer le déroulement des événements. Ce procédé qui consiste à introduire une thèse avec autorité, puis à le contredire, ou même parfois à le ridiculiser, est un élément redondant de la narration. Voici un exemple très simple mais significatif de ce procédé que l'on retrouve à tous les niveaux de la narration. Grimecci, le mineur d'origine italienne, l'homme sans préjugés de races, est à une fête populaire avec son amante juive, Rosette.

**« Moi je dis que tous les habitants de la terre se valent, c'est pour cela que je suis l'un des rares hommes qui ne méprisent pas les Juifs (...). – Mais oui ! Quand on raisonne, on voit qu'on a tort de se haïr mutuellement et d'arriver jusqu'à se donner des noms bêtes pour mieux afficher son mépris. – Pourquoi ces mots : "bicot" pour les Arabes et "youpins" pour les Juifs ? Et pourquoi les Arabes entre eux appellent les Européens Gaouris ? C'est idiot ! C'est enfantin, tout cela ! »**<sup>221</sup>

Et une page plus loin, les mêmes continuent leur discussion au milieu de la foule.

**« -Oh ! Ces deux bicots ne nous laissent rien voir avec leurs hautes coiffures ! – Dis, Ahmed, pousse-toi un peu, va ! »**<sup>222</sup>

La voix autoritaire qui sert de support au discours idéologique, perd de son intransigeance au cours de la narration et laisse libre champ à l'altération de ses propos. Ce manque de redondance et de cohérence dans l'expression de la thèse réapparaît constamment dans

<sup>218</sup> Mamoun, p. 177.

<sup>219</sup> Voir par exemple : HADJ-HAMOU, Abdelkader, *L'islam est-il immuable ?* in *Mercure de France*, 1<sup>er</sup> mai 1930, pp. 599-611., ou encore les numéros de *La voix des humbles*, périodique de l'Association des instituteurs d'origine indigène, fondé en 1922, ou *La voix indigène* fondé par R. Zenati en 1929 à Constantine.

<sup>220</sup> Ceci est clairement confirmé au moins dans les œuvres suivantes : HADJ-HAMOU, Abdelkader, PseudoFIKRI et RANDAU, Robert, *Les compagnons du jardin*, Paris, Donat-Monchrestien, 1933, et ZENATI, Rabah, *Le problème algérien vu par un indigène*, Paris, Publications du Comité de l'Afrique française, 1938, 182 p.

<sup>221</sup> *Zohra la femme du mineur*, p. 135.

<sup>222</sup> *idem* p. 136.

les romans de notre corpus et souvent, à des niveaux différents de la narration. Ainsi c'est la cohésion de tout le discours qui est problématique.

Nous devons reconnaître que l'objet idéologique de la quête, objet qui est explicite dès les premières lignes, se révèle inaccessible pour les héros. Pourtant ces derniers sont en possession de tout le savoir-faire possible et nécessaire pour accomplir la *performance*, mais l'objet reste inaccessible car inexistant. Au fur et à mesure qu'ils avancent sur leur chemin, l'objet se dérobe et se transforme en une réalité beaucoup plus terne, plus près des réalités quotidiennes. Le mythe de l'assimilation, au lieu de se construire, s'effrite à travers la narration. L'œuvre de fiction fonctionne comme un lieu de démythification du discours de l'assimilation. Les réalités sociales, politiques et culturelles de l'Algérie française ne laissent pas beaucoup d'espoir pour la réalisation des désirs de nos héros en ce qui concerne la collaboration juste et harmonieuse des parties en présence. En tout cas, c'est ce qui ressort du parcours de nos héros et des commentaires qui sont énoncés à leurs propos. C'est la conclusion à laquelle arrive Mamoun en résumant sa situation.

**« Je sais bien que je suis un aborigène honni. »<sup>223</sup> « Comme je connais les savants français, leurs travaux, leurs découvertes, comme je connais les Voltaire, les Boileau, les Pascal, les Musset et autres, je ne saurais faire autrement que de les aimer d'un amour profond. Et les aimer n'est-ce pas aimer leur Patrie ? Je sais fort bien, par contre, que l'amour d'un arabe est toujours suspecté, son patriotisme est toujours tourné en dérision, ... »<sup>224</sup>**

Le monologue de Bou-el-Nouar où il commente les résultats de son parcours n'est guère plus encourageant.

**« Et j'ai voulu (...) m'abreuver goulûment aux mythes modernes de la Justice, de la Liberté et de la Fraternité ! Tous ces grands mots ne servent qu'à abuser de la naïveté de ceux qui y croient. Tromper pour mieux dominer, telle semble être la loi de l'humanité. »<sup>225</sup>**

Nous pourrions continuer à apporter de nombreux exemples pour l'illustration de cette désillusion et de l'échec de la quête idéologique de nos sujets. Sans exception tous les romans à l'étude apportent, d'une certaine manière, leur lot de déception pour les héros en action. Le rapprochement entre les deux communautés reste superficiel et engendre des situations douloureuses où le dominé se voit précipité vers des gouffres imprévus.

**« Ils entrèrent dans l'un des cafés de la Place du Zaccar ; le café était rempli de monde : on y distinguait très facilement des chéchias et même des turbans et des burnous ; c'étaient des musulmans qui avaient la prétention d'être civilisés ; ils se croyaient assimilés à la vraie civilisation française ;... »<sup>226</sup>**

Le propre du discours idéologique des romans algériens de langue française de

---

<sup>223</sup> Mamoun, *l'ébauche d'un idéal*, p. 167.

<sup>224</sup> *Idem*, p. 180.

<sup>225</sup> Bou-el-Nouar, *le Jeune Algérien*, p. 209.

<sup>226</sup> Zohra, *la femme du mineur*, p. 84.



---

l'entre-deux-guerres est de se rétrécir au cours de la narration à l'image d'une peau de chagrin. Nous avons déjà dit que le discours affiché et revendiqué au début des romans restait en deçà de celui développé par les mêmes auteurs dans les textes non fictionnels. Mais ce discours idéologique « version littéraire » s'amenuise encore un peu plus et, à la fin, il n'en reste pas grand chose. Devant cet objet de la quête qui se métamorphose au fur et à mesure que l'on s'en approche, l'attitude des héros est partagée. Certains se résignent, en attendant des jours meilleurs, à prendre ce qui est possible : ainsi le goumier Ahmed ben Mostapha qui supporte avec patience les malheurs qui lui arrivent ou Bou-el-Nouar qui garde son sang-froid et sa dignité devant l'échec de ses tentatives de conciliation. Lorsqu'il voit l'impossibilité de réaliser ses rêves pour le bénéfice des peuples présents en Algérie et l'impossibilité de sauvegarder son bonheur personnel dans ce même cadre, alors il se résigne à quitter le pays dans l'attente d'un hypothétique changement. D'autres sombrent dans la débauche (Méliani et Mamoun) ou la folie (El Euldj) et ne recherchent que les aspects superficiels de l'assimilation. Dans l'ensemble de nos romans, l'objet idéologique de la quête subit donc une métamorphose négative et réductrice à travers la narration, mais ce changement n'est pas le seul qui dérouta la quête des héros de leur but initial.

### III. 1. 2. L'objet sentimental

---

Déception, découragement et désillusion par rapport au discours exprimé dans les préfaces, par rapport à « l'objet idéologique » de la quête. Que reste-il de la thèse que la narration était censée démontrer ? Que reste-il des idéaux pour lesquels les héros se sont mis en route, pour lesquels ils ont quitté leurs familles, leurs villages et leurs écoles coraniques ? Pas grande chose, sinon l'espoir que l'amour entre un homme et une femme pourrait venir guérir les blessures causées par cette désillusion. L'« objet idéologique » semble insuffisant pour soutenir l'élan nécessaire à la conduite de l'œuvre romanesque, pour la justification ou encore la légitimation de la quête entreprise. La quête doit se trouver un autre objet, plus accessible, moins théorique et surtout plus humain. Alors l'idéal auquel on aspire sera personnalisé à travers une femme et c'est là le deuxième acteur qui remplit la fonction d'objet de la quête. Et le besoin impératif de cet « objet romanesque » se situe tout naturellement à deux niveaux : celui du narrateur et celui des sujets qui entreprennent la quête. Sans exception chaque roman de notre corpus présente une intrigue amoureuse qui vient se greffer sur la quête idéologique présentée dès le début comme étant le moteur de l'action entreprise. Certes il s'agit de romans et quoi de plus naturel que d'y trouver une passion amoureuse, mais il importe de bien situer cette greffe sentimentale et d'en mesurer toute la portée. Il apparaît clairement que, sans l'aide du désir, le discours idéologique ne peut soutenir à lui seul l'épreuve de la fiction littéraire. L'œuvre a, de par sa nature, besoin d'une trame romanesque, d'une intrigue amoureuse qui met en contact les deux cultures, les deux mondes présents dans l'espace de la narration.

Avant tout il est important de souligner que, dans le cas des parcours impossibles, il s'agit à chaque fois d'un amour entre deux personnes de culture et de religion différentes, c'est-à-dire d'une rencontre entre le Même et l'Autre. La direction de la quête, cet essai de

rapprochement vers l'Autre ne change pas, mais ce qui change c'est le terrain sur lequel on tente de l'atteindre. Au discours de l'Autre vient se substituer le désir de l'Autre. Du niveau intellectuel on passe au niveau sentimental. En soi, ce changement de niveau ne signifie pas l'échec de la quête originelle, mais plutôt son intériorisation et son expression à travers l'ensemble de la personnalité du sujet. Le désir de l'Autre n'ose pas s'afficher et s'avouer dès les premières pages du roman, mais à travers le développement de l'action, elle vient se greffer timidement sur la quête de l'objet idéologique. Dans la situation d'énonciation particulière qui caractérise nos auteurs la description de la passion amoureuse pour celle qui représente le colonisateur est naturellement abordée avec timidité. La relation entre Ahmed Ben Mostapha et « *l'amie lointaine de Paris* » est restreinte à un échange de lettres affectueuses et très polies où les sentiments sont habilement dissimulés. Le narrateur n'ose pas franchir le seuil de la représentation scripturale de cette rencontre désirée mais difficilement avouée. C'est le même phénomène qu'on constate dans le cas des liens qui s'établissent entre Méliani et Thérèse où l'auteur n'ose pas dépasser les limites de l'implicite et laisse le soin au lecteur d'imaginer et de compléter l'histoire par ce que lui ne veut pas ou ne peut pas écrire. Nous pourrions continuer à apporter des exemples mais dans chaque roman nous retrouverions la même pudeur extrême qui caractérise la représentation de la rencontre amoureuse entre le Même et l'Autre.

Autre aspect important de cette relation amoureuse, celle-ci se réalise toujours entre un homme originaire de la sphère culturelle du dominé, et une femme représentant la sphère culturelle du dominateur. Même dans le cas d'*El Euldj, captif des barbaresques*, roman où les rôles sont inversés, c'est le dominé qui tente l'appropriation de la femme / fille de celui qui le domine. A chaque fois la thèse idéologique qu'on aimerait démontrer se trouve matérialisée à travers la personne de la femme ; c'est à travers sa possession que le sujet de la quête essaie de combler le manque initial. Nous assistons donc à une féminisation de l'objet de la quête qui s'accompagne dans plusieurs cas par une féminisation de l'image de la France. Le rôle et l'importance de la femme étrangère dans les littératures maghrébines de langue française ont déjà été étudiés et amplement présentés par plusieurs chercheurs dans le passé<sup>227</sup>. Nous aimerions simplement attirer l'attention sur le fait que ce thème est présent dès les premiers écrits et qu'il apparaît véritablement comme une constante de cette production littéraire. L'acquisition de l'objet sentimental puis sexuel, originaire du monde de l'Autre, fait partie tout naturellement de la tentative d'assimilation qui est fixée comme but à atteindre. Au cours de leurs parcours, nos héros s'approprient progressivement de nouveaux éléments qui viennent enrichir leur *savoir-faire*, toujours dans le but d'atteindre les objectifs fixés au début de la quête. Ainsi adoptent-ils la langue, le discours idéologique, la technologie et une partie des habitudes socioculturelles de l'Autre. Le désir d'acquisition de la femme étrangère est à situer dans cet ensemble qui devient de plus en plus audacieux. Pour le romancier algérien de langue française de la première heure, il s'agit également d'un moment hautement symbolique : après avoir adopté la langue, le genre et l'idéologie de l'étranger, il ouvre une porte de plus et part à la conquête de la femme étrangère à travers la description qu'il en fait.

---

<sup>227</sup> Pour exemple cf. DEJEU, Jean, *Images de l'étrangère. Unions mixtes franco-maghrébines*, Paris, La Boîte à documents, 1989, 312 p.

Mais ce glissement de la quête idéologique vers la quête amoureuse n'arrive ni à modifier ni à effacer l'échec de la quête entreprise par le héros. Pour certains l'acquisition de l'objet sentimental et sexuel se réalise, mais cette union mixte ne résout pas les questions liées à l'assimilation. Dans trois cas sur cinq la représentation de la rencontre avec l'étrangère et des liens qui se développent reste très superficielle et débouche rapidement sur un échec ou la constatation d'une impossibilité fatale. L'amie parisienne d'Ahmed Ben Mostapha reste toujours lointaine et n'arrive pas à redonner confiance au goumier. La relation entre Méliani et Thérèse est plutôt le fruit d'un désir de vengeance de cette dernière contre son mari qui la trompe avec une juive que le fruit d'une véritable passion amoureuse entre les deux personnages. La seule fois où le narrateur les met en scène ensemble il n'y a aucune trace d'intimité sentimentale ou romanesque dans la description. La fonction principale de cette scène du point de vue de l'intrigue est de préparer les conditions idéales pour un meurtre qui sera commis par une tierce personne et dont la responsabilité sera imputée à Méliani. Le mariage d'El Euldj avec Zneb est également présenté avec un dépouillement extrême et le résultat est tout aussi tragique car il est, avec l'apostasie, l'une des causes de la folie qui s'empare de Bernard Ledioussé.

Pourtant, dans deux romans du corpus, nous trouvons une présentation du thème de la rencontre amoureuse qui est sensiblement différente et où les sentiments naissants des héros, puis le développement de l'amour sont présentés avec une finesse toute romantique. Le premier cas est celui de la description de l'amour adultère qui lie Mamoun à Madame Robempierre, le deuxième celui de Bou-el-Nouar qui se marie avec Georgette la bourguignonne. Dans *Mamoun* la description de la passion amoureuse constitue le nœud du roman et le bref passage où s'épanouit le bonheur des amants est le point culminant du livre. Ensuite ce sera la déchéance de l'un et le suicide de l'autre. D'un point de vue littéraire, c'est aussi le passage le plus captivant du roman où on voit naître chez le héros la crainte que leur amour ne pourra pas durer.

**« Autour d'eux, le silence est coupé par le grondement infernal des flots brisant leur fureur contre les falaises innocentes ; dans le lointain des voix d'hommes s'élèvent, des machines grincent. (...) Lili s'endort, tandis que Mamoun contemple les buées bleues de sa cigarette tourbillonnant dans l'espace, l'esprit plongé dans une foule de réflexions. »**<sup>228</sup>

Mais l'amour réciproque et l'instant d'éternité partagé avec l'Autre ne retiennent pas Mamoun sur la pente de la débauche où il est emporté irrésistiblement vers la mort morale et physique. L'acquisition de l'objet sentimental et sexuel ne résout pas les problèmes posés par la quête de l'assimilation. Le bonheur de Mamoun et de Lili ne peut pas durer ; il est comme un mirage qui s'évanouit avec le temps et l'éloignement inévitable des deux êtres : né dans l'interdit de l'adultère, leur bonheur disparaît dans les méandres de la vie conjugale de la femme et la débauche de l'homme. Cette impression de mirage est aussi accentuée par la découverte du fait que Lili est d'origine indigène et que ce sont seulement ses parents qui ont été convertis au christianisme par le Cardinal Lavigerie. C'est en vain que le désir amoureux vient à l'aide du discours idéologique. L'échec de la quête ne peut être évité.

<sup>228</sup> *Mamoun*, pp. 68-69.

C'est la même impression de fatalité inévitable qui ressort du mariage de Bou-el-Nouar avec Georgette la jeune fille bourguignonne. Dans ce roman la partie sentimentale prend place vers la fin du récit et accentue notre impression que le narrateur introduit ce passage en derniers recours, comme pour essayer de redonner de l'élan à la quête du héros qui n'arrive pas à trouver les réponses aux problèmes que son désir d'assimilation soulève. La naissance des sentiments dans le cœur des amoureux est décrite avec une finesse et une précision qui diffèrent beaucoup du style sec et abrupt utilisé dans les autres livres pour parler de la rencontre entre les amants. C'est le seul roman de notre corpus, et donc le premier roman algérien de langue française, où le narrateur rompt avec la pudeur quasi obligatoire qui caractérise les descriptions de la femme du colonisateur dans les premières productions littéraires des colonisés. Nous assistons donc à la transgression d'un interdit implicite qui se situe essentiellement au niveau de la conscience de l'auteur, et probablement dans une moindre mesure, au niveau du lecteur d'origine européenne.

**« Bou-el-Nouar ne pouvait rester insensible à cette fille de l'harmonie. A ses yeux c'était une nature d'élite. (...) Ses sourires furtifs le ravissaient et le timbre de sa voix le faisait tressaillir de joie et d'amour.(...) Et dans la fraîcheur crépusculaire qui faisait frissonner la longue chevelure des saules, les deux jeunes gens mêlèrent longuement leurs haleines. »**<sup>229</sup>

Le professeur de Bou-el-Nouar veille avec paternalisme sur les passions naissantes de ses jeunes ouailles et organise rapidement un souper de fiançailles où il décide que les amoureux devront se séparer pour une période d'un an avant de se marier. Malgré ce temps de réflexion et de discernement (ou de purification ?) obligatoire pour les jeunes, au niveau de la narration, les événements vont se succéder avec une rapidité surprenante. Il semble que cette description audacieuse de l'étrangère mette le narrateur dans un tel embarras qu'il décide de se débarrasser rapidement de cette situation inconfortable et inhabituelle : cinq pages après ces premières embrassades nos amoureux sont déjà mariés, et trois pages plus loin le divorce est consommé. Pour un roman de 226 pages, la partie consacrée à la trame amoureuse, de la naissance de l'amour des deux jeunes jusqu'à leur séparation, ne dépasse pas la douzaine de pages. La profondeur des sentiments des amants, le bonheur partagé et la beauté de la description ne sont pas suffisants pour sauvegarder l'unité du couple mixte, pour éloigner d'eux la fatalité qui pèse sur ceux qui s'engagent sur les chemins de l'assimilation.

**« L'un et l'autre retournaient dans leur monde. C'était bien ainsi : Mektoub ! »**<sup>230</sup>

Le désir de l'Autre peut s'épanouir au niveau de l'acquisition de l'objet sentimental et sexuel de la quête, mais cette situation reste éphémère et ne fait qu'accentuer la profondeur de la chute qui attend nos héros. Le discours idéologique de la thèse de l'assimilation reste toujours en décalage par rapport aux réalités de l'histoire et ce, malgré l'acquisition de l'objet du désir sentimental et sexuel.

En opposition au « héros type » des parcours impossibles que nous venons de décrire, nous trouvons le héros du parcours possible (Myriem et Jean-Hafid) qui est déjà

---

<sup>229</sup> Bou-el-Nouar, pp. 198-200.

<sup>230</sup> Idem p. 206.

le fruit de l'union entre le Même et l'Autre. Tout semble l'opposer aux premiers héros : il ne vient pas de la campagne mais de la ville ; il n'est pas issu d'un milieu culturel homogène mais porte en soi dès l'enfance les traces de l'altérité ; et enfin, il ne désire pas l'assimilation mais au contraire essaie de la fuir. L'identité de ce héros du parcours possible est à l'image du mariage mixte problématique unissant un Français et une Musulmane :

**« Elle s'était unie au Capitaine Debussy, dans un moment de folie, sans penser aux ennuis que lui réservait la différence de leurs sentiments, de leurs goûts et de leurs croyances. »<sup>231</sup>**

Des trois piliers sur lesquels repose l'identité des héros des parcours impossibles, Myriem et Jean-Hafid n'en possèdent aucun : ils ne sont pas attachés à une terre, ne parlent pas l'arabe et ne connaissent ni ne pratiquent la religion de leur mère (pas plus que celle du père). Le schéma actantiel qui accompagne leur quête est relativement simple et évident dès qu'on accepte pour condition du bonheur de Myriem et de Jean-Hafid leur retour à la société, à la culture et à la religion maternelles. Contrairement aux autres héros de nos romans, ils ne se préoccupent pas tellement des questions identitaires ou des problèmes de rapport entre Français et Arabes. Ils ne cherchent pas à intégrer la société française, ils en font partie tout naturellement par les liens du sang et ceux de l'éducation laïque reçue à l'école et à la maison par l'intermédiaire du père. Dans ce roman d'aventure, les héros se préoccupent essentiellement de leur bonheur et ils le trouvent dans les bras d'Ahmed et de Zohra. Cette rencontre amoureuse les ramène tout naturellement vers le monde maternel. Le point de départ de Myriem et de son frère Jean-Hafid est donc tout à fait différent de celui de Mamoun, de Méliani, de Bou-el-Nouar ou d'Ahmed Ben Mostapha. Mais la direction de leur quête est également opposée à celle des autres acteurs de nos romans. Est-ce la condition de la réussite ? On est tenté de répondre oui car, à côté de tous les romans étudiés qui se terminent par un échec, ils sont les seuls à réaliser un itinéraire qui se termine avec une réussite du point de vue de l'acquisition de l'objet de la quête par le sujet. C'est la raison pour laquelle nous avons appelé leur parcours, le parcours du possible.

L'ambiguïté de cette œuvre se situe déjà au niveau du parcours romanesque, c'est-à-dire au niveau de la direction que prend la quête de Myriem. Par sa situation familiale, elle est entre les deux mondes ; elle est, dès les premières pages du roman, la parfaite illustration de l'indigène assimilé. Dans sa quête au bonheur elle doit choisir entre deux hommes qui représentent les deux mondes en présence dans l'espace romanesque. La confrontation entre Ivan Ipatoff et Ahmed pour conquérir l'amour de Myriem est à l'image de la confrontation des deux mondes en présence sur le sol algérien. Selon le discours idéologique que l'œuvre est censée véhiculer et qui est avancé dans le péri-texte, le parcours de Myriem devrait être une expression de ce discours et du désir qui le sous-tend et qui constitue le nœud sentimental indispensable pour une œuvre romanesque. Mais le désir de Myriem se dirige dans la direction opposée et se détourne du parcours qui correspondrait au discours idéologique. Dans ce roman, le couple mixte, censé représenter la réalisation du discours, est dévalorisé au profit d'un autre couple qui correspond au désir du sujet de la quête. Le narrateur opère le même choix que Myriem

<sup>231</sup> *Myriem dans les palmes*, p. 19.

car dès les premières pages il fait une description négative d'Ipatoff dont la personne devrait en principe représenter les valeurs positives du discours. Au même moment, le narrateur nous étonne par une présentation positive d'Ahmed qui est le concurrent d'Ipatoff dans la course pour les grâces de Myriem et qui est à l'opposé des valeurs que la quête idéologique est censée représenter. Nous avons déjà signalé dans les conclusions de la première partie que, dans cette œuvre, l'ambiguïté se situe dès le niveau de la *manipulation* où Myriem est mandaté pour deux missions contradictoires, ou si on veut rester fidèle à la terminologie de Greimas, pour deux *performances* opposées. Contrairement donc aux autres romans que nous avons appelés à parcours impossibles, dans le cas de ce roman à parcours possible, le désir et le discours sont déjà en opposition. Dans les premiers cas le désir venait à l'aide du discours pour redonner élan au parcours du sujet et matérialiser l'objet de sa quête. Dans ce cas particulier, nous trouvons dès les débuts une contradiction entre le discours sur les bienfaits de l'assimilation que l'histoire devrait véhiculer et le désir du sujet de la quête. Ce dernier est bien le moteur de la quête entreprise par le sujet, mais il ne correspond pas au discours qu'il est censé soutenir.

Après plusieurs parcours impossibles où l'objet de la quête reste inaccessible, où le sujet de la quête sombre dans la solitude, la mort ou la folie (ou les trois à la fois), nous avons dans *Myriem* la représentation d'un parcours possible. Possibilité de rejoindre la communauté arabe / berbère et musulmane pour celle et celui qui était dans l'entre-deux, qui n'avait pas d'appartenance dominante ou d'ancrage fort dans l'une ou l'autre communauté. Succès donc en ce qui concerne le parcours des héros du roman, Myriem et Jean-Hafid ; et réalisation des vœux de leur mère Khadija. Mais l'ambiguïté et l'échec persistent dans le roman si nous considérons qu'il s'agit d'une œuvre à thèse qui s'annonce comme telle et dont le but serait de « **faire plaisir aux pionniers du rapprochement franco-musulman** »<sup>232</sup>. Sur ce point essentiel tous les romans de notre corpus, sans exception, subissent le même échec. Le discours idéologique sur les bienfaits de la présence française en Algérie, sur les possibilités de rapprochement entre les deux communautés ne résiste pas à l'épreuve de la fiction.

### III. 1. 3. La structure d'apprentissage

---

Nous venons de le voir : un mouvement d'éloignement et de rapprochement caractérise sans exception les parcours narratifs de nos sujets. Mis à part Zohra, Myriem et Jean-Hafid, à travers leurs quêtes, les héros s'éloignent de l'espace maternel, de leur famille et de leur village natal, pour se rapprocher d'un espace étranger, le plus souvent celui de la ville où la rencontre avec l'Autre pourra se réaliser. Pour accéder à l'objet de la quête le sujet doit quitter l'espace du Même et se rapprocher de l'espace étranger, celui de l'Autre. Mais les villes algériennes et leurs sociétés sont incapables de servir de cadre favorable à la réalisation des désirs de nos héros. Dans trois cas nous trouvons des parcours qui se terminent avec l'exil, avec une préférence pour l'autre côté de la Méditerranée : Ahmed Ben Mostapha quitte sa tribu pour se battre du côté des Français

<sup>232</sup> Avant-Propos de l'auteur à *Myriem dans les palmes*.

et finalement meurt en Suisse, Bou-el-Nouar fuit sa famille et les gens de sa campagne pour acquérir le savoir dans les écoles, puis s'exile en France pour sauver l'union du couple mixte. Il espère y trouver une société qui accepte leur union malgré toutes les différences, une société où ils pourront s'adapter et à laquelle ils pourront s'assimiler. Enfin Méliani qui abandonne sa femme Zohra pour l'amitié de Grimecci et le plaisir de l'alcool s'exile au Maroc, après avoir purgé sa peine de prison. Dans les deux romans de Chukri Khodja, l'espace qui aurait dû accueillir les héros finalement les rejette vers leur case de départ : Mamoun quitte son village pour acquérir la richesse matérielle du monde occidental, mais il sombre dans la débauche et finalement revient mourir chez son père. Ledieux quant à lui quitte sa religion et épouse avec Zneb la religion qu'il finira par renier au moment de sombrer dans la folie.

Au début de la deuxième partie de la recherche, nous avons présenté quelques uns des traits caractéristiques des romans à thèse selon la définition qu'en donne S.R. Suleiman. Nous avons souligné le caractère rhétorique et persuasif des romans à thèse, puis nous avons essayé de démontrer comment se nouait le contrat de lecture dans les différentes parties du péri-texte. Si l'idéologie et la thèse véhiculées par nos romans se signalent de manière non ambiguë au lecteur, la force persuasive de l'histoire et sa capacité à imposer la thèse au lecteur comme valable et applicable dans sa propre vie restent plus que problématiques. Dans les romans à thèse la valorisation du discours et la persuasion reposent sur deux grands piliers. Tout d'abord sur le rôle du narrateur qui se pose comme source de l'histoire qu'il raconte, et qui fait figure non seulement d'*auteur* mais aussi d'*autorité*. Dans cette perspective, le narrateur n'est pas seulement la source de l'histoire mais aussi l'interprète ultime du sens de celle-ci. Mais l'autre moyen de persuasion est l'histoire elle-même, dans la mesure où elle est vécue comme transformation et expérience par un sujet à travers le temps et l'espace romanesque. Le but du roman à thèse est de déclencher un processus où les transformations négatives ou positives qui touchent le sujet fictif de l'histoire se reportent sur le sujet réel qui lit l'histoire. Dans la mesure où le sujet fictif de l'histoire évolue vers une situation de bonheur et d'accomplissement de ses désirs, le lecteur réel sera incité à le suivre dans la bonne voie. En revanche, si le protagoniste du roman finit mal, son échec sert de leçon ou de preuve pour le lecteur, en lui permettant de voir la mauvaise voie qu'il ne devra pas suivre. Dans le premier cas nous parlons d'apprentissage exemplaire positif accompli par le sujet de l'histoire, et dans le second cas d'apprentissage exemplaire négatif<sup>233</sup>.

Dans le cas des romans étudiés, sans exception, les programmes narratifs de rapprochement de l'espace de l'Autre réalisent des apprentissages exemplaires négatifs qui se terminent avec l'échec de la quête. Sur les cinq sujets aucun n'arrive à atteindre l'objet de sa quête et une chute inévitable termine leurs parcours. La sanction de leur entreprise de rapprochement de l'Autre est l'exil, la prison, la folie ou la mort. Seule Myriem, celle qui se rapproche de l'espace du Même, peut se vanter d'avoir réussi un apprentissage exemplaire positif car elle atteint le bonheur auquel elle avait aspiré au début du roman. Zohra qui refuse également de s'éloigner de cet espace du Même ne pourra atteindre l'objet de sa quête. Elle accomplit un parcours jugé positivement par le narrateur mais elle chute dans sa course pour le bonheur et la sauvegarde de son couple.

<sup>233</sup> Voir SULEIMAN Susan Rubin, *Le roman à thèse*, Paris, P.U.F., 1983, pp. 79-123.

Il faut donc reconnaître que le seul parcours possible de réussite sur le plan du désir est celui de Myriem (et de son frère Jean-Hafid), celui où le sujet de la quête ne tente pas de mouvement de rapprochement avec le monde de l'Autre. Car ceux qui s'engagent sur le chemin du rapprochement trouvent inévitablement l'échec à la fin. Cependant le parcours de Myriem, valorisé par le narrateur du roman, ne vient pas illustrer le discours idéologique développé à travers l'œuvre mais il le contredit. Dans les autres romans étudiés, cette contradiction est plus évidente, car personne ne pensera au succès du discours sur l'assimilation après la lecture de l'échec de Mamoun, de Zohra, de Bou-EI-Nouar ou d'El-Euldj. La seule différence est qu'ici le bonheur acquis par Myriem pourrait faire penser au succès des thèses avancées dans la partie discursive. Mais l'histoire dit exactement le contraire de la thèse annoncée par le discours idéologique: Myriem trouvera le véritable bonheur en s'éloignant de l'espace de l'Autre, en s'approchant de la religion, la langue et la culture maternelles.

Nous devons reconnaître que, dans les romans algériens de langue française de l'entre-deux-guerres, malgré la volonté affichée des auteurs de démontrer ses avantages, le discours de l'assimilation est voué à l'échec au niveau de la fiction littéraire. A chaque fois le désir de l'autre, et tout spécialement le désir de l'Etrangère, vient au secours du discours idéologique qui ne résiste pas à l'épreuve de la représentation romanesque. Dans le cas des parcours narratifs impossibles le désir est en accord avec le discours idéologique et vient le soutenir pour lui redonner un élan qui s'effrite sur les obstacles objectifs de l'assimilation. Mais le secours du désir et même son accomplissement sont insuffisants pour sauver le parcours narratif de l'échec inévitable qui l'attend. L'acquisition de l'objet du désir ne fait qu'accentuer la profondeur de la chute et de la désillusion qui s'en suit : au moment où le héros pense avoir atteint le sommet de sa quête avec l'acquisition de l'objet sentimental et sexuel, il tombe dans le vide de l'assimilation impossible. Dans le cas des parcours narratifs possibles, le désir est en désaccord avec le discours idéologique. Au lieu de le soutenir ou de l'illustrer, il le contredit et dirige le sujet de la quête dans une direction opposée à la thèse qu'il devrait illustrer. L'objet du discours est la réalisation de l'assimilation, mais l'objet du désir est l'amour d'un personnage qui contredit le discours de l'assimilation. Le désir des héros vient supplanter le discours idéologique affiché de l'œuvre et le bonheur final des héros ne dit pas la réussite du discours mais la victoire du désir.

En conclusion, il est donc clair que nous avons d'un côté des œuvres à parcours impossibles qui présentent un apprentissage exemplaire négatif et, de l'autre côté, le roman *Myriem dans les palmes* où les deux héros de l'histoire accomplissent un parcours possible et par conséquent un apprentissage exemplaire positif. Selon le modèle théorique du roman à thèse, le lecteur de l'œuvre en question devrait se sentir appelé à suivre l'exemple du sujet de l'action romanesque. Mais dans notre corpus cinq romans sur six expriment clairement à travers l'apprentissage exemplaire négatif accompli par les acteurs que le parcours présenté est à éviter et que c'est la mauvaise voie où il ne faut donc pas s'engager. Le seul roman qui nous présente un apprentissage exemplaire positif, introduit une contradiction entre la direction de cet apprentissage et la direction du discours idéologique qui sous-tend l'ensemble de l'œuvre. Un véritable roman à thèse correspondant au discours sur l'assimilation, adopté et affiché par l'ensemble de nos



auteurs, devrait présenter un apprentissage exemplaire positif qui vient renforcer la thèse avancée : Bou-el-Nouar devrait vivre heureux avec sa femme Georgette en Algérie ; Mamoun devrait s'épanouir dans sa relation avec Lili sa maîtresse et trouver du travail à Alger ; Lediousse devrait trouver l'apaisement de son âme aux côtés de sa femme Zineb et de son fils devenu muphti de la mosquée et Myriem devrait se marier avec l'aventurier Ipatoff, et ainsi de suite. Du point de vue de la thèse idéologique le parcours de Myriem est donc également un apprentissage exemplaire négatif. Exception faite de Myriem, tous les héros de nos romans accomplissent un parcours qui signale au lecteur à travers sa fonction actantielle, qu'il ne faut pas suivre cette direction. Force est de constater que les œuvres soumises à l'étude ne réalisent pas le modèle de la structure d'apprentissage selon la thèse qui est avancée et selon les critères des romans à thèse tel qu'ils sont définis par Suleiman. Mais alors, s'agit-il de romans à thèse d'un autre type ? Ou tout simplement de romans à thèse mal réussis à cause des limites ou des maladresses des auteurs comme nous le laisse penser Mohammed Ould Cheikh dans la préface de *Myriem dans les palmes* ?

**« Toutefois, je n'ai aucune prétention d'avoir écrit un livre à thèse. »<sup>234</sup>**

La rhétorique du roman à thèse et celle de l'*exemplum* est une rhétorique simple, c'est-à-dire sans retour ironique sur elle-même et sans ambiguïté dans ses propos. C'est là la caractéristique de tout discours qui désire rester pragmatique. Les romans algériens de l'entre-deux-guerres dérangent le critique et l'historien de la littérature maghrébine qui s'y intéressent car ils affichent une simplicité apparente à tous les niveaux : simplicité de l'écriture et de la narration, simplicité des parcours accomplis par les sujets et simplicité du discours idéologique qu'ils mettent en pratique, et finalement simplicité de la rhétorique qui sous-tend le texte littéraire. Mais sous cette apparente simplicité de sa rhétorique nous venons de découvrir l'ambiguïté profonde dans laquelle elle se réalise. Désormais, nous ne pouvons plus affirmer avec autant de certitude que les romans du corpus sont des romans à thèse. Certes, ils reproduisent plusieurs éléments caractéristiques des romans à thèse, mais ils se distinguent par une ambiguïté profonde au niveau de la relation entre le discours idéologique affiché et sa réalisation au niveau de l'histoire. La structure d'apprentissage, positive ou négative, au lieu de renforcer la thèse de l'assimilation, la contredit et introduit le doute quant à l'interprétation de la fonction actantielle des sujets.

## III. 2. L'appel du retour

### III. 2. 1. Les personnes

Dans le chapitre précédent, nous sommes arrivés à la conclusion que le parcours romanesque des héros et l'histoire même des romans disaient le contraire de ce qui était avancé dans le discours idéologique. Les auteurs des romans avaient beau essayer d'adopter le discours idéologique étranger, les personnages en action avaient beau

<sup>234</sup> *Myriem dans les palmes, Avant-Propos, p. 4.*

essayer de désirer et d'épouser l'étrangère, la thèse de l'assimilation restait toujours vouée à l'échec. Dans le chapitre qui suit, nous allons tenter de répondre au pourquoi de cet échec, au pourquoi de cette ambiguïté pathologique que nous retrouvons dans cette production littéraire. Il nous semble évident que l'intérêt des écrits présentés se trouve en grande partie dans la recherche identitaire qu'accomplissent, à travers la création littéraire, les auteurs de ces œuvres. La situation d'énonciation inconfortable des auteurs, leur propre assimilation plus ou moins bien réussie au système colonial en place et la vision de l'avenir qu'ils avaient, sont autant d'éléments qui se reflètent d'une manière plus ou moins directe dans leurs œuvres. Ainsi, l'ambiguïté des romans est à l'image de la situation existentielle dans laquelle évoluent leurs auteurs. Ces derniers sont attirés par la cité française mais, en même temps, restent très attachés aux valeurs de l'islam et à un certain ensemble de traits culturels propres aux Arabes et aux Berbères de l'Algérie. Dans l'introduction de ce travail, nous avons déjà souligné l'aspect novateur et exclusif du travail des intellectuels algériens pendant la période de l'entre-deux-guerres. Les romans étudiés constituent l'une des expressions, entre beaucoup d'autres, de ce travail de précurseur dans la formulation de l'identité nationale algérienne.

Toute identité, qu'elle soit nationale ou personnelle, peut être comparée à une pièce de monnaie. Sur l'un des côtés on trouve l'ensemble des caractères de la personne qui font qu'elle est reconnue comme telle sans confusion avec d'autres. Cet ensemble est formé de beaucoup d'éléments : les origines, la langue, la religion, les mœurs, les traditions, le physique, etc. Quelles que soient les différences dans le niveau de conscience des personnes, chacun est en possession de tels éléments même sans en être conscient. L'autre côté de la pièce de monnaie est constitué par un ensemble de traits plus ou moins cohérents que la personne se construit de manière consciente dans le but de pouvoir afficher une identité qu'elle aura choisie. Nous pouvons donc faire une distinction entre les deux identités d'une même personne ou d'un même peuple : côté pile, nous avons l'identité originelle et, côté face, nous avons l'identité construite. Il est évident que les deux côtés de cette pièce peuvent se ressembler, et c'est souvent le cas. Mais il est des occasions où d'étranges distorsions, des contradictions et des oppositions se rencontrent sur la même pièce. Plus pile et face se ressemblent, plus la personne ou la nation se développe harmonieusement. Plus les deux côtés sont différents, et plus nous nageons dans l'ambiguïté et le malaise : l'existence de la personne ou de la nation est alors problématique, voire schizophrénique.

Les essais politiques, les différents articles de presse et les diverses interventions publiques de la part des Musulmans dans l'Algérie coloniale reflètent trop souvent une importante différence entre l'identité originelle et l'identité construite<sup>235</sup>. Cette constatation est également valable pour une partie des écrivains coloniaux qui ont accompli, dans les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, une tentative consciente de formation d'une identité collective spécifique à l'Algérie française<sup>236</sup>. L'affirmation d'une identité distincte de celle des autres composantes de la société algérienne caractérise l'ensemble des œuvres intellectuelles de cette période de l'entre-deux-guerres. Il nous

---

<sup>235</sup> Cette constatation est confirmée par la deuxième partie de la thèse de doctorat de ALI-BENALI, Zneb, DNR. *Le Discours de l'essai de langue française en Algérie. Mises en crise et possible devenirs (1833-1962)*, Aix-Marseille I, Anne ROCHE, 1998, 2<sup>e</sup> partie, Résistance-Dialogue, pp. 47-150.

semble tout à fait normal de retrouver, dans les romans de notre corpus, ce même désir d'affirmation de soi, accompagné et parfois occulté par l'ambiguïté dont nous venons de parler. Dans le chapitre qui suit, nous allons essayer de déceler les signes évidents d'une identité qui cherche les moyens de son expression et qui est en train de se former. Le discours idéologique de l'assimilation imprègne le texte littéraire et nous assistons à une tentative forte de représentation de l'identité construite. Mais l'identité originelle ne peut être complètement occultée et notre tâche est précisément de rechercher ses manifestations aussi bien au niveau de l'histoire qu'au niveau du récit.

Dans cette perspective, nous allons de nouveau recourir au schéma actantiel de Greimas pour étudier cette fois-ci l'opposition qui existe entre les adjuvants et les opposants aux quêtes entreprises par les héros. A la suite des chapitres précédents de notre travail et des conclusions que nous avons faites, nous sommes tentés de laisser de côté, pour cette fois, le sujet de la quête car il est, dans la plupart des cas, un acteur idéologiquement surdéterminé. C'est essentiellement à travers lui que l'auteur du roman tente consciemment la mise en pratique de l'identité construite. Cette surdétermination idéologique caractérise beaucoup moins les adjuvants et les opposants du programme narratif qui constituent ainsi le lieu d'expression privilégié de l'identité originelle. Certes, les personnages qui remplissent la fonction actantielle d'adjuvant ou d'opposant manquent souvent d'épaisseur psychologique et leur description reste très superficielle. Mais cette description superficielle rend bien compte justement par sa « simplicité », des véritables clichés et stéréotypes de l'époque. Ces acteurs apparaissent dans un moment de création beaucoup moins réfléchi, moins construit et donc plus inconscient que le moment où l'auteur est en train d'élaborer le sujet central de l'action qui sera censé représenter la thèse de l'assimilation. Nous allons donc poursuivre avec l'étude de la fonction d'opposant et d'adjuvant de la quête et des acteurs qui remplissent ces fonctions actantielles dans les romans étudiés.

Pour commencer, nous avons pensé utile de donner pour chaque oeuvre une liste schématique des acteurs qui remplissent la fonction d'opposant et d'adjuvant à la quête du personnage central. Dans nos romans la représentation de l'Algérie de l'entre-deux-guerres se réalise toujours à travers une tendance dichotomique très forte où la ligne de démarcation entre les catégories du Bien et du Mal est toujours très nette. Ainsi, lorsqu'on cherche les ressemblances significatives entre les acteurs qui prennent en charge une fonction actantielle donnée, il est relativement simple de trouver à chaque fois des paires qui fonctionnent conjointement et qui s'opposent entre elles, tant au niveau de la fonction actantielle, qu'au niveau de la fonction interprétative. Dans la liste qui suit nous avons donc à chaque fois une paire dont l'opposition correspond à celle d'*opposant* ↔ *adjuvant* dans le schéma actantiel. Pour chaque roman, nous avons placé en tête de la liste les acteurs qui correspondent à un personnage <sup>237</sup>, puis les acteurs qui correspondent à un espace, et finalement ceux qui correspondent à une idéologie, un

<sup>236</sup> Nous pensons ici à Louis Bertrand et à sa théorie de la latinité de l'Afrique du Nord, ou à Robert Randau qui expose ses idées sur la naissance en Algérie d'une « race nouvelle ».

<sup>237</sup> Le terme « personnage » tel qu'il est employé ici dénote un acteur humain, contrairement aux autres acteurs possibles des schémas actantiels que peuvent être un espace, une idéologie, etc.

sentiment ou une idée abstraite.

Ahmed Ben Mostapha, goumier

- Ben Kouider ↔ le capitaine Driot
- officier français 1. ↔ officier français 2.
- la prison ↔ l'armée
- la solitude ↔ l'amie lointaine de Paris

Bou-el-Nouar

- le père Boudiaf ↔ la mère Fatma
- Khadoudja, la seconde épouse du père, Mina, sa femme arabe ↔ Georgette
- Georgette au moment de leur séparation ↔ Georgette qui se marie avec lui
- les Français d'Algérie ↔ les Français de France, le couple Fontane, M. Durtin
- l'école coranique ↔ l'école française, la Zitouna
- la solitude ↔ la maison paternelle
- l'espace de l'Algérie française ↔ l'espace de la France

L'objet de cette quête est assez explicite et il est présenté avec plus de cohérence que l'objet du premier roman de notre corpus. Si dans la première œuvre l'armée est le lieu par excellence du rapprochement, ici, comme le plus souvent dans les littératures francophones, c'est l'école qui fournit le cadre où se produit le mélange culturel et le rapprochement entre les mondes différents. Une grande différence à signaler entre Mohamed Ben Cherif et Bou-El-Nouar, c'est que le second, contrairement au premier, devient étranger dans son propre milieu d'origine pour lequel il voulait lutter et se sacrifier à travers une action politique, culturelle et sociale. Face à la solitude qui est l'opposant commun de leur programme narratif, Bou-el-Nouar a la faveur de plusieurs adjouvants réels qui sont originaires des deux bords. On pourrait dire, qu'à travers la fiction littéraire, l'auteur met en œuvre tous les éléments nécessaires au succès de la quête : les adjouvants ne manquent pas mais leur présence et leur bonne volonté restent insuffisantes et l'objet de la quête sera toujours loin du héros. Il arrive à se rapprocher de la culture et de la société française en général, mais son programme narratif qui a pour but l'amélioration des conditions de vie de ses coreligionnaires ne pourra jamais se réaliser. La sanction qui clôture son action n'est guère plus positive que celle qu'a connue Ahmed Ben Mostapha. Incompréhension et rejet des deux bords, et finalement l'exil comme dernière solution pour tenter de sauvegarder le bonheur de son mariage. Cet exil signifie en même temps l'abandon des grands principes pour lesquels il s'était engagé dans la bataille de la vie.

Zohra, la femme du mineur

Pour la quête entreprise par Zohra :

- Méliani, Grimecci, Thérèse, Rosette ↔ Aïcha, Khaddoudja,

- les chrétiens, les juifs ↔ les musulmans
- les cafés ↔ la maison
- l'alcool ↔ la prière
- le mélange des races ↔ l'homogénéité de la société musulmane

Ou selon un autre schéma actantiel du même roman qui s'articule autour de Méliani :

- Grimecci qui l'entraîne vers l'alcool ↔ le Grimecci sans préjugés qui se lie d'amitié avec lui
- Thérèse, Rosette ↔ Zohra
- les cafés ↔ la maison
- l'alcool ↔ la prière

La quête de Zohra et celle de Méliani ne peuvent coexister au sein du même couple ; leur opposition viscérale mène au divorce demandé par la femme. Ce qui frappe lorsqu'on compare les listes des opposants et des adjuvants, c'est que, malgré cette opposition très forte entre l'objet de la quête des deux personnages, les opposants qui se lèvent sur leur chemin sont sensiblement les mêmes. Grimecci, Thérèse et Rosette, les cafés et l'alcool, sont en fin de compte tous des opposants, et pour Méliani, et pour Zohra. De même, du côté des adjuvants nous trouvons pour les deux la maison et la prière. En effet, au début du roman lorsque Méliani mène encore une vie « honnête », lorsqu'il fait encore ses prières, qu'il ne s'attarde pas dans les cafés entre la mine et la maison, il est encore respecté et sa tentative d'assimilation semble être possible dans la dignité et l'égalité des rapports. La prière et la maison familiale contribuent à la valorisation positive de la personne et cette valorisation peut contribuer au succès de la quête.

#### Mamoun ou l'ébauche d'un idéal

- M. Robempierre ↔ Mme Robempierre
- Barcelonard, Boucebsi ↔ M. Rodomsky, De Lussac
- la ville ↔ le bled
- les cafés ↔ l'école
- la débauche ↔ les études

#### El Euldj Captif des Barbaresques

- les Barbaresques, les autres prisonniers chrétiens ↔ Zneb, Baba Hadji, Youssef
- le bagne ↔ la maison de Baba Hadji
- la religion chrétienne ↔ l'Islam
- la conscience ↔ l'oubli

Cette liste est établie selon un schéma actantiel très subjectif car on pourrait considérer que le véritable objet de la quête n'est pas l'assimilation à la société musulmane de l'Alger du XVI<sup>e</sup> siècle, mais que le désir profond de Bernard Ledieux est de retrouver la vraie

liberté, celle qui lui permettrait de retourner chez lui, dans sa famille en France. Dans cette perspective, les adjuvants que nous avons énumérés deviendraient sans exception des opposants, et les véritables adjuvants seraient les prisonniers chrétiens qu'il rencontre et qui essaient de le persuader de son erreur lorsqu'il épouse Zneb et avec elle l'Islam. Apprentissage exemplaire négatif s'il en est, le parcours de Bernard Ledieux ressemble tout à fait aux autres parcours impossibles des héros de nos romans qui tentent de s'assimiler un tant soit peu au monde de l'Autre. C'est le roman où la tentative d'assimilation va le plus loin et c'est également le seul roman de notre corpus où le personnage central s'engage volontairement sur un chemin qui est contraire à sa conscience, sur un chemin qui, en fin de compte, s'oppose à ses désirs profonds. Dans les autres romans étudiés, nous avons des héros dont le désir de rapprochement avec l'Autre est sincère et leur attirance envers la différence n'est pas désavouée par la suite même si les résultats des quêtes sont plus que problématiques. Ici, c'est ce désir de l'Autre, ou du moins la sincérité de ce désir, qui est remis en cause et qui se trouve opposé à la conscience du héros.

#### Myriem dans les palmes

- son père le Capitaine Debussy ↔ sa mère Khadija
- Ipattoff ↔ Ahmed
- Belqacem ↔ Zohra
- le djich et les guerriers berbères ↔ l'Armée française
- l'oasis du Tafilalet ↔ la maison familiale
- l'éducation laïque ↔ l'apprentissage du Coran et de l'Islam

Nous avons déjà parlé de l'ambiguïté qui marque le programme narratif de Myriem mandaté dès le niveau de la *manipulation* pour deux quêtes différentes qui s'excluent et dont la réalisation conjointe est impossible. Cette liste présente les adjuvants et les opposants pour la quête dont l'objet est le bonheur de Myriem et la réalisation des vœux de la mère Khadija, c'est-à-dire son retour au sein de la communauté des croyants musulmans. Le contrat de lecture explicite du roman nous laisse supposer une quête dont la direction est différente de celle qu'accomplit finalement Myriem et dont l'objet serait l'assimilation et l'oubli des racines linguistiques, religieuses et culturelles que la mère Khadija voudrait justement sauvegarder pour ses enfants.

La première constatation générale que nous pouvons retenir de l'ensemble de ces listes, c'est que les opposants aux quêtes des héros sont toujours plus nombreux et plus présents dans l'histoire que les adjuvants. Les héros des premiers romans algériens de langue française sont désespérément solitaires au cours de leurs parcours. Les acteurs qui s'opposent à leurs quêtes sont toujours plus nombreux que les adjuvants et une présence oppressante les caractérise par rapport à ces derniers. Ahmed Ben Mostapha rencontre sur son parcours des opposants de tous les bords : évidemment des ennemis de la guerre, mais aussi des personnes de son pays natal et de son pays d'adoption. Ben Kouider, le musulman algérien qui apparaît plusieurs fois dans le récit, est toujours opposé à Ben Mostapha et il en va de même du premier officier français qui se moque des musulmans. Une lecture manichéenne de nos romans pourrait être tentée de déceler

la présence des opposants uniquement dans le camp de l'Autre, c'est-à-dire de l'Européen chrétien qui rejette les tentatives assimilationnistes des Arabes. Heureusement, il en va tout autrement, et ceci confirme le véritable instinct littéraire de nos auteurs. En effet, le romancier algérien de langue française de cette époque devait pressentir qu'une réussite trop parfaite des parcours ou une présentation trop manichéenne de la société algérienne du début du siècle pouvait devenir mièvre et finalement peu convaincante. Le sens du réel a donc prévalu sur l'intention démonstrative et ils n'ont pas peur de mettre en scène des Arabes ou des Français qui contredisent explicitement la thèse que l'œuvre a l'intention de véhiculer. On trouve des « bons » et des « mauvais » dans les deux camps et les vertus positives n'ont pas de préférence pour l'un ou l'autre groupe.

Une précision doit accompagner ce qui vient d'être dit : les Français de l'Algérie remplissent généralement un rôle négatif, tandis que les Français de la métropole sont présentés sous un regard positif. C'est là une réalité dont nous avons déjà parlé mais il convient de la redire à ce niveau de l'étude. On retrouve cette vision tendancieuse dans pratiquement tous les romans du corpus, excepté évidemment *El Euljd* où les données spatio-temporelles sont tout à fait différentes. Cette représentation négative du Français d'Algérie dans la littérature algérienne de langue française plonge évidemment ses racines dans les réalités socio-historiques de l'époque coloniale. Mais nous pensons que dans le cas des auteurs qui nous intéressent il s'agit également d'une revanche subconsciente sur la représentation négative de l'indigène telle qu'elle apparaît dans les premiers romans de la littérature colonial en Algérie<sup>238</sup>. Ce changement d'optique où la vision dévalorisante atteint l'intermédiaire colonial a été présenté par Ahmed Lanasri<sup>239</sup>. Il prend pour exemple un passage du second roman de Chukri Khodja, *El Euldj, Captif des Barbaresques*.

**« ... Soto Manoelo, un Espagnol d'une cinquantaine d'années, se cherchait des poux dans les guenilles qui le couvraient ; il se grattait le ventre et regardait, hagard, à droite et à gauche, ... »<sup>240</sup>**

Effectivement, ce type de description est caractéristique des romans de Louis Bertrand, avec la seule différence que chez lui la personne ainsi décrite ne pouvait être qu'un Arabe. Mais dans nos romans les représentations négatives de Français d'Algérie ne manquent pas : on peut citer la description de Monsieur Robempierre s'acharnant sur sa femme dans *Mamoun*, ou l'image de Grimecci qui entraîne inévitablement son ami Méliani vers l'alcoolisme dans *Zohra*, ou encore celui de l'aventurier Ipatoff, arrogant et hautain dans *Myriem*. Ce n'est pas encore la révolte directe des écrivains algériens contre l'oppression des schémas descriptifs de la littérature coloniale mais c'est déjà une voix qui se démarque et qui énonce une vérité différente de ses contemporains coloniaux.

Contrairement à cette présentation négative des colons, les Français de la métropole

<sup>238</sup> Nous pensons par exemple aux romans de Louis Bertrand.

<sup>239</sup> LANASRI, Ahmed, *La littérature algérienne de l'entre-deux guerres : genèse et fonctionnement*, in *Itinéraires et contacts de cultures*, Paris, L'Harmattan et Université Paris 13, n° 10, 1° semestre 1990.

<sup>240</sup> *El Euldj, Captif des Barbaresques*, p. 36.

sont presque toujours présentés sous de meilleurs aspects. Cette image du « bon Français », compréhensif, attentif et intéressé par le sort des indigènes est pratiquement une constante de ces premiers romans de la littérature algérienne de langue française. Ainsi, on est étonné par tout le savoir sur le monde arabe et musulman de l'officier Français qui rencontre Ahmed Ben Mostapha. Ses propos sur la poésie arabe, quoique paternalistes, flattent ses locuteurs, en premier Ben Mostapha et ses compagnons, mais aussi le narrataire de l'histoire.

**« J'aime ouvrir les livres et m'imprégner des pensées de vos poètes. Je m'intéresse tout particulièrement aux origines lointaines de cette langue, qui a créé, à elle seule, plus de poésie que toutes les autres réunies. »**<sup>241</sup>

L'homme qui parle ainsi est l'adjuvant rêvé pour la quête idéologique de nos héros et nous retrouvons plus ou moins le même type de personnage dans chaque roman du corpus. Grimecci tient des propos semblables sur la grandeur des Arabes au début de sa rencontre avec Méliani, Monsieur Rodomsky et De Lussac remplissent ce rôle dans *Mamoun*, enfin le couple enseignant Fontaneet Monsieur Durtin l'assurent dans *Bou-el-Nouar, le Jeune Algérien*. Que dire de ce stéréotype du « bon Français » qui fait son apparition obligatoire sur le chemin des héros, qui les entraîne vers le monde de l'Autre, et qui reconforte par sa simple existence ces héros solitaires ? Pour que l'objet idéologique de la quête des héros soit effectivement atteint, il faudrait que les actants de ce type soient beaucoup plus nombreux dans l'histoire de nos romans. La société algérienne de l'époque devrait être composée dans sa majorité de tels personnages qui accueillent, qui écoutent et qui comprennent l'autre. Il n'en est pas ainsi, et encore une fois on est contraint de constater le sens du réel de nos auteurs qui savent soumettre la représentation de la réalité à leurs besoins idéologiques tout en gardant une proportion raisonnable d'éléments qui s'opposent à la thèse véhiculée. Ce stéréotype du bon Français est également, dans une certaine mesure, l'expression d'un désir profond des auteurs qui projettent dans leurs écrits de fiction l'image de l'interlocuteur rêvé pour leur dialogue social, politique et historique. Le nombre restreint de tels personnages, dès les débuts de la production romanesque algérienne de langue française, est un signe qui laisse entrevoir tout le tragique de la situation des auteurs en question.

### III. 2. 2. L'espace

---

L'espace dans lequel évoluent les sujets de la quête peut également être investi d'un rôle actantiel important selon le schéma de Greimas. Ainsi, un espace hostile au personnage central peut remplir le rôle actantiel d'opposant, ou au contraire, ce même espace peut être un adjuvant pour une autre quête. Il convient donc de voir quel est l'espace où sont situés nos héros et comment cet espace influence-t-il leurs parcours. Nous pouvons diviser en deux parties l'espace au sein duquel évoluent nos personnages : une première partie qui englobe les lieux de l'environnement « naturel » ou « maternel » des héros et une deuxième partie qui regroupe les lieux de la rencontre entre le Même et l'Autre. Nous avons retenu deux espaces pour étudier le premier groupe : la maison familiale et le village. Et deux espaces également pour le second : le café et la ville. Nous pourrions

<sup>241</sup> Ahmed Ben Mostapha, *goumier*, p. 39.



également parler de la mosquée ou de la tombe du marabout pour le premier groupe, et de l'armée ou des lieux de travail pour le second ; mais arrêtons-nous juste aux quatre espaces évoqués plus haut. On devine rapidement que les composants des deux groupes qui viennent d'être déterminés peuvent être aussi présentés en opposition les uns avec les autres. Ainsi la maison familiale et le café, le village et la ville, sont des antonymes qui s'opposent dans leur fonction au sein du schéma actantiel.

Contrairement aux romans algériens de langue française des années cinquante, nos romans représentent la maison familiale comme un espace de paix et d'harmonie. Même simples, les maisons des héros sont toujours accueillantes et répondent ainsi au rôle actantiel d'adjuvant à la quête entreprise. Elles sont caractérisées par la présence récurrente de deux éléments inhérents à l'habitat traditionnel du monde arabo-musulman : l'eau et la femme, sources de toute vie.

**« Dans la cour de l'une des petites maisons mauresques de Miliana, la clarté de la lune entourait les pots de fleurs et la vasque, d'un charme ineffable ; la femme de Meliani contemplait le ciel, d'où les étoiles disparaissaient une à une ;... »<sup>242</sup> « La maison du caïd est située sur une berge, en contrebas d'une crête dépendant de la Bocca Kouane , près du confluent de l'Oued-Fodda et du Chélif, où l'eau s'écoule en de minces filets glissant en une musique berceuse et plaintive. »<sup>243</sup> « La ferme Boudiaf était située sur l'un des nombreux mamelons (...). Une source au débit abondant avait attiré on ne sait à quelle époque, les premiers possesseurs du sol qui construisirent à quelques mètres en aval, un bordj (...). »**

<sup>244</sup>

Que ce soit une fontaine, une rivière ou une source, l'eau sera toujours présente, à proximité, ou mieux, au milieu même de la maison familiale. De même, on ne peut concevoir de maison sans la présence de la femme ou de la mère. Ces deux éléments remplissent et définissent l'espace de la maison, et par là même, l'identité des personnages qui évoluent dans cet espace. L'homme ou le mari est bien le chef de la maison, mais sa présence est moins indispensable que celle de la femme. Ainsi Meliani, présent dans la maison à côté de sa femme Zohra au début du roman, disparaîtra peu à peu et à la fin de l'histoire brillera essentiellement par son absence. De même, dans la maison familiale de Myriem, la mère Khadija est seule avec ses deux enfants, le père étant décédé quelques années auparavant. Pour chacune des quêtes représentées dans les romans étudiés, la maison familiale reste toujours un adjuvant, et ceci indépendamment de la direction et de la réussite ou de l'échec de la quête. Ainsi par exemple, dans le cas de Zohra, la maison qu'elle habite sert d'adjuvant aussi bien pour elle que pour son mari ivrogne dont le seul refuge véritable face au gouffre de l'alcoolisme et à l'attrait des cafés est le havre de paix de sa maison. Meliani aurait beaucoup plus de chances d'atteindre l'objet de sa quête s'il passait moins de temps dans les cafés et plus de temps dans sa maison avec sa femme. Le café est le lieu de la rencontre avec l'Autre

<sup>242</sup> Zohra, p.7.

<sup>243</sup> Mamoun, p.17.

<sup>244</sup> Bou-el-Nouar, p. 29.

mais c'est en même temps le lieu où commence l'avilissement et la chute du héros. La présentation négative des cafés et de leur effet néfaste sur le parcours des héros est un élément récurrent dans les romans du corpus : c'est là que Mamoun sombre dans la débauche à travers les mauvaises rencontres qu'il y fait et à travers la consommation abusive d'alcool ; c'est encore là qu'Ipatoff va commencer à préparer sa vengeance contre Myriem. Voyons quelques descriptions évocateurs.

**« Dans les brasseries agglomérées près du square de la République, (...) se réfugient tous les noceurs plus ou moins noctambules, les uns dilapidant les fortunes familiales, les autres gaspillant à petites doses le pécule amassé à grand'peine par un père laborieux, (...). »<sup>245</sup> « Dans le café, les boissons alcooliques dégageaient une odeur repoussante parce que fétide : les yeux étaient rouges, et quelques nez l'étaient aussi ! On parlait, (...) on s'abrutissait et ainsi on oubliait la souffrance ; on se laissait mener par le nez, voler, battre, tuer ; même une fois ivre, une fois parti, incapable de se défendre, on devenait une chose inerte, brute. »<sup>246</sup>**

Cette opposition récurrente entre la maison familiale et le café relève d'une expression inconsciente de ce que nous avons appelé l'identité originelle. Selon la thèse de l'assimilation, l'espace de la rencontre entre les deux mondes, c'est-à-dire le café ou la brasserie, devrait remplir la fonction d'adjuvant, par opposition à la maison familiale qui est par excellence l'espace de la non-rencontre. Le discours sur l'assimilation est limité dans sa cohérence et dans sa portée par l'expression de l'identité originelle. C'est la même opposition qui est reproduite au niveau du rapport antagonique entre le village et la ville. La grande majorité de la population indigène de l'Algérie française vivait dans les campagnes, dans le « bled » selon l'expression locale. Nous avons déjà parlé de l'attachement des Musulmans à la terre de leurs ancêtres, souvent à la terre de leurs tribus, et il est tout à fait naturel de retrouver les signes de cet attachement chez les héros des romans étudiés, mais aussi chez les narrateurs qui nous révèlent leurs préférences à travers les descriptions qu'ils font de ces deux espaces.

**« A quelques heures de la route nationale d'Alger à Oran, en allant vers le Sud, à quelques heures aussi des villages, voisins et épars, qui forment les joyaux du vaste et superbe collier se prolongeant tout le long de la voie ferrée, s'étend paresseusement une suite de montagnes, mi-nues, mi-boisées, paraissant être les filleules de cette chaîne, immense et grandiose, de l'Ouarsenis, dont les cimes dentelées s'élèvent majestueusement vers le ciel impondérable. »<sup>247</sup>**

Et dans le même roman voilà une description de la ville et de son influence sur les indigènes:

**« Déjà la foule cosmopolite et bariolée grouille, les badauds circulent, des employés dévorent le journal, en marchant, (...). Des Arabes en burnous font planer leur paresse au dessus des centres d'activité qui fourmillent en bas, à la marine ; d'autres autochtones se vautrent, sur le trottoir, en un farniente puisé**

<sup>245</sup> Mamoun, p. 35.

<sup>246</sup> Zohra, p. 85

<sup>247</sup> Mamoun, pp. 25-26.

***dans l'apathie ancestrale. Des officiers de Marine plastronnent, des marins chantent à tue-tête des airs bretons. »***<sup>248</sup>

A travers cette présentation négative de la ville et de son influence néfaste sur les indigènes, le narrateur exerce sa fonction interprétative qui lui permet d'analyser, de formuler des jugements à propos d'un opposant ou d'un adjuvant. Dans cette description d'Alger, la dévalorisation des Arabes se fait par la juxtaposition de leur paresse à l'ardeur des marins bretons qui chantent en travaillant. En fait, ce n'est pas l'espace de la ville qui est négatif en lui-même mais beaucoup plus son influence sur le héros qui perd ses repères culturels, moraux et religieux dans cet espace étranger. Dans aucun des romans étudiés nous ne trouvons de représentation d'intégration réussie d'une personne indigène dans l'espace de la ville. Ahmed Ben Mostapha meurt de solitude dans la ville Suisse où il est interné ; trop à l'étroit entre les vallées de son pays d'accueil il rêve toujours à l'infini des hauts plateaux et des folles chevauchées avec ses frères de la tribu des Ouled Naïls. La petite ville minière de Miliana, avec le brassage de populations qui la caractérise, est en quelque sorte la source de l'échec de Zohra et Meliani ; venus tous les deux de la campagne, et donc d'un espace homogène, ils sont incapables de sauvegarder leur intégrité, l'union de leur couple et donc leur bonheur dans le bouillonnement de la ville. Et l'espace étranger de la ville continue de plonger les héros de nos romans dans le désarroi, le désespoir sinon dans la débauche. Le cas de Myriem et de son frère Jean-Hafid est différent de celui des autres personnages car ils ont grandi dans l'espace cosmopolite de la ville côtière et leur cadre de vie naturelle est celui de la ville. Pourtant ils ne trouveront pas le bonheur dans cet espace multiculturel qui correspond à leur enfance et leur éducation mais dans un autre espace symbolique de l'identité arabe indirectement nommé dès le titre du roman : l'oasis.

Cette opposition dans la fiction littéraire entre l'espace de la ville et de la campagne (du bled) est à l'image d'une réalité socio-historique que nous avons présentée dans l'introduction de ce travail<sup>249</sup>. Mais pourquoi les auteurs qui déclarent procéder à une tentative de démonstration des bienfaits et des possibilités de l'assimilation représentent-ils toujours négativement l'espace privilégié de l'assimilation ? Pourquoi la fonction actantielle de cet espace est-elle toujours en opposition avec la quête du sujet qui tente de s'y assimiler ? Ou devons-nous douter de la sincérité des auteurs au moment où ils adoptent le discours idéologique de l'Autre ? Deux certitudes peuvent être avancées : la première, c'est que les héros qui affrontent l'espace hostile de la ville ne sont pas en possession du pouvoir-faire et du savoir-faire nécessaires à surmonter les obstacles qui les attendent dans cet espace étranger. La deuxième, c'est que malgré l'attraction et la fascination qu'exerce cet espace sur les personnages, ils portent en eux le désir profond d'un retour à la terre natale, à l'espace de l'enfance et aux sources de la vie. Ben Mostapha termine son parcours en exprimant ce désir de retour dans un courrier à sa « grande amie » :

***« L'espoir d'aller là-bas. Vous viendrez n'est-ce pas ? Nous vivrons quelque***

<sup>248</sup> *idem. pp. 181-182.*

<sup>249</sup> Voir dans la partie consacrée aux conditions socioculturelles de la période les chiffres de la répartition de la population musulmane en Algérie au début du XX<sup>e</sup> siècle.

***temps, sous la tente, la vie de ceux qui savent regarder et comprendre la nature dans ses moindres frissons, qui savent prier et mourir simplement, loin de l'agitation et du bruit que les hommes inventent sous prétexte de civilisation. »***<sup>250</sup>

Vision mythique d'un éden perdu avec le temps et la distance qui séparent de cet espace. N'est-ce pas le véritable objet de la quête du goumier ? Ce désir du retour aux sources, la nostalgie de l'espace abandonné viennent brouiller le discours idéologique de l'assimilation. Et le désir du retour ne s'exprime pas seulement pour l'espace de l'enfance : à un moment donné de l'histoire, on assiste dans chaque roman à une valorisation nostalgique de la vie menée avant le début de la quête entreprise. L'appel du passé apparaît sur le parcours de chacun des personnages principaux de nos romans. L'intensité et l'intériorisation de cet appel peuvent varier d'un parcours à l'autre. Ce désir du retour s'exprime à travers une valorisation des différents éléments de ce que nous avons appelé identité originelle et attire l'attention du lecteur par sa redondance. Ainsi Méliani qui rêve du temps où il était encore libre de l'emprise de l'alcool.

***« Et maintenant, c'est l'automne ! C'était la saison préférée de Méliani, quand celui-ci était musulman, rêveur, contemplateur, homme de cœur et d'esprit ; il aimait la solitude et la prière, alors ! (...) il prenait les sentiers (...) pour respirer l'air de la montagne, entrer dans les forêts, boire dans la même source que fuyait un chacal ou une perdrix à son approche, prier Allah de rendre les hommes meilleurs ; (...). Et maintenant, lorsque par hasard il était seul, il songeait à ce passé délicieux et pleurait de ne plus pouvoir le retrouver, tellement l'alcool avait pénétré dans son être ; (...) il pleurait à chaudes larmes, (...) maudissant le jour où il avait commencé à travailler aux mines et le jour fatal où Grimecci était devenu l'ami inséparable. »***<sup>251</sup>

Pour certains de nos héros, le désir du retour est encore plus évident et constitue l'axe central de leur quête : ainsi Zohra vit dans l'attente du retour de son mari, ainsi Bernard Ledieux dont le désir profond de retour chez les siens refait surface inexorablement, ou encore Myriem et Jean-Hafid qui reviennent à la religion et à la langue que leur mère désirait leur transmettre. Mais Mamoun revient aussi dans le village de son enfance pour terminer son parcours et la vie de Bou-el-Nouar est également un continuel retour à la ferme parentale. L'espace de l'enfance, et tout ce qui l'entoure, acquière une dimension différente à travers la quête qui est entreprise. Le regard des héros sur l'espace de leur enfance change au moment où ils se rendent compte de l'échec de leur quête, au moment où leur tentative d'assimilation échoue. Nous assistons alors à une valorisation romantique de cet espace, valorisation qui est naturellement accompagnée la plupart du temps de l'expression d'un désir pour le rejoindre. Sous la façade de l'identité construite qui doit correspondre au discours idéologique mis en mouvement à travers la fiction littéraire, refait surface, toujours et à nouveau, irrésistiblement, l'identité originelle et ses différentes composantes.

### III. 2. 3. La religion

---

<sup>250</sup> Ahmed Ben Mostapha goumier, p. 239.

<sup>251</sup> Zohra la femme du mineur, pp. 115-116.

Le thème du retour s'exprime sans nul doute avec le plus d'insistance et le plus de clarté au niveau de la religion. Sans exception, le parcours des héros se termine avec une confirmation du caractère indivisible du rapport qui lie l'homme à sa religion. Dans le processus de formation de l'identité algérienne, la religion constitue, dès les premiers pas, la base commune que personne ne remet en cause et le credo des réformistes musulmans et des militants révolutionnaires, dès les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle s'appuie pour la définition du nationalisme algérien sur trois affirmations : « **L'islam est ma religion, l'arabe est ma langue, l'Algérie est ma patrie.** » Il est évident que des trois affirmations la première est celle qui est la plus ancrée, la plus ancienne et la plus naturelle dans l'identité collective des masses indigènes. Faut-il rappeler que le rêve d'une Algérie indépendante de la France est d'abord né dans la mouvance séparatiste des Européens d'Algérie qui furent les premiers à lancer le mot d'ordre « **L'Algérie aux Algériens !** » au moment de la crise antijuive de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>252</sup> ? Ou faut-il rappeler que le premier héros de littérature qui s'écrie fièrement « **Algériens nous sommes !** » est Cagayous, le héros représentatif du petit peuple algérois ? De même la tentative de Robert Randau pour la représentation littéraire du « jeune peuple franco-berbère », avec la mise en scène de son héros Cassard le Berbère et l'élaboration théorique de cette « nouvelle race » précède de quelques années la première expression d'une identité nationale algérienne<sup>253</sup>. Il est incontestable qu'à cette date les musulmans d'Algérie se sentaient seulement liés à la *umma muhammadiya*, c'est-à-dire à la communauté mahométane et que les sources du nationalisme algérien plongent leurs racines dans le panislamisme. Si une forme de patriotisme s'exprimait au sein des masses indigènes depuis la conquête, c'était bien celle de la religion à travers des chants et des poèmes populaires qui annonçaient que le flambeau de l'islam allait être relevé et que les chrétiens installés sur les terres des ancêtres allaient être chassés. Mais revenons à notre littérature.

Bien que le changement de religion, c'est-à-dire la question de l'apostasie, n'apparaisse directement qu'une seule fois dans tout le corpus (*El Euldj*), nous avons plusieurs parcours où le héros s'éloigne de la pratique régulière de sa religion initiale. Mais à chaque fois, après cet éloignement, nous assistons à un moment du parcours, généralement à sa fin, à un retour à la religion et à l'expression du repentir. Voyons quelques exemples de ce désir de repentir, de retour aux sources de la religion et de l'opposition entre les religions telle qu'elle se manifeste dans les romans du corpus.

Dans ce corpus où le thème principal reste la question de l'assimilation, on est étonné de trouver dans plusieurs romans une valorisation de l'islam aux dépens de la religion chrétienne. Le narrateur extradiégétique-hétérodiégétique de nos romans exprime à maintes reprises, avec la voix autoritaire qui lui est propre, l'effet néfaste de la

<sup>252</sup> Voir l'article de AGERON, Charles-Robert, *Naissance d'une nation*, in *L'Algérie des Français*, Paris, Seuil, 1993, pp. 185-204.

<sup>253</sup> Voir les deux romans de RANDAU Robert, *Les Colons*, 1907, et *Cassard le Berbère*, 1921, et aussi un article théorique du même auteur : *L'Algérianisme*, in *Afrique, Bulletin de l'Association des Ecrivains Algériens*, juin 1926, n°22, pp. 1-10. Ou pour une présentation critique de la production littéraire coloniale de la période : HENRY J.R., LORCERIE F.H., GOURDON, H., *Roman colonial et idéologie coloniale en Algérie*, in *Revue algérienne des sciences juridiques économiques et politiques*, volume XI, N°1, mars 1974.

fréquentation des chrétiens par les musulmans. C'est un peu comme si ce contact condamnait inévitablement les musulmans à une dévalorisation de leur personne, à une perte de leur intégrité morale et religieuse. Ainsi, Méliani est plusieurs fois traité par sa femme et par les « bons musulmans » de son entourage, de manière péjorative, de « chrétien » à cause de son comportement, parce qu'il boit de l'alcool, parce qu'il fréquente des chrétiens, etc. Le personnage qui abandonne les prescriptions de l'islam glisse inévitablement sur la pente de la débauche ; il est d'abord traité d'infidèle, puis d'apostat (m'tourni ou m'tournia au féminin) et finalement de chrétien. Ce stéréotype du chrétien ivrogne, impie et adultère se développe en sourdine, mais constitue la réponse timide à la représentation négative de l'indigène (paresseux, fanatique, obscurantiste, etc.) dans le roman colonialiste. Il est vrai que dans le roman d'Abdelkader Hadj Hamou les clichés négatifs sur les différents peuples ne manquent pas, et personne n'est épargné : Juifs<sup>254</sup>, Kabyles, Marocains, Espagnols et Italiens, Français et Françaouis, tous ont leurs défauts que le narrateur n'omet pas de mettre en lumière. Seule Zohra garde son intégrité et n'est jamais dévalorisée par les commentaires du narrateur ou d'un personnage du roman. Elle accomplit le parcours du parfait musulman dans le récit et énonce le jugement sévère sur les chrétiens et leur influence néfaste sur les indigènes:

**« Ah !... les Roumis !... ils nous ont dépravé nos hommes, les ont abrutis, appauvris, en ont fait des Chrétiens comme eux, des êtres vils qui croient être immortels ! »**<sup>255</sup>

Si le roman d'Abdelkader Hadj Hamou est particulièrement marqué par cette opposition entre les peuples et les religions en contact en Algérie, d'autres œuvres reproduisent également le même schéma simpliste sur cette question. Ainsi dans *Mamoun* nous trouvons sensiblement le même procédé où le héros perd son identité musulmane à cause des contacts avec les chrétiens.

**« La vie de Mamoun au bahut se transforme totalement, il imite ses camarades français en tout, il boit du vin, il déguste volontiers les tranches de jambon que l'on pose sur la table. Il n'a plus aucun préjugé. A vingt ans, Mamoun n'a plus rien du musulman ; »**<sup>256</sup>

Cet éloignement de l'islam (ou de la religion originelle) et de ses valeurs est toujours suivi par le repentir et le désir du retour. D'une manière assez significative, ce désir s'exprime même dans les occasions où l'éloignement n'a pas été effectif au niveau religieux pendant le parcours accompli. Mais l'échec de la tentative d'assimilation déclenche un processus où l'appel du retour aux sources se dessine en opposition à la tentative avortée. Voyons des exemples concrets. A la fin de son parcours, Méliani purge une peine de prison de cinq ans, puis il redevient un bon musulman : il s'installe au Maroc où il se fait appeler « El-Menssi »<sup>257</sup>, il tient un restaurant musulman, ne touche plus à l'alcool et prie régulièrement pour « **implorer du Juste Maître un pardon dont il s'avouait**

---

<sup>254</sup> Un antisémitisme explicite caractérise ce roman de Hadj Hamou, en particulier par la représentation et la fonction négative de la jeune fille juive Rosette qui est la source de tous les malheurs pour le couple Grimecci-Thérèse.

<sup>255</sup> *Zohra la femme du mineur*, p. 68.

<sup>256</sup> *Mamoun*, p. 32.

**indigne** »<sup>258</sup>. A la fin du roman, Mamoun revient dans la maison paternelle et termine sa destinée de la même manière que Zohra, la musulmane parfaite, en prononçant avant la mort, les paroles de la *chahada*, la profession de foi de l'Islam<sup>259</sup>. De même dans *El Euldj captif des Barbaresques*, où les rôles sont inversés, nous assistons à un revirement qui est encore plus significatif à cause de la distance à parcourir pour le personnage. Bernard Ledieux qui a tenté l'aventure de l'apostasie ne retrouve jamais plus la paix de son âme et sombre dans la folie à la fin de son parcours : il abjure publiquement l'islam devant une assemblée médusée à la mosquée et prononce une prière catholique pour exprimer son retour à sa religion originelle. Même dans le cas d'Ahmed Ben Mostapha, qui ne s'est jamais éloigné de sa religion pendant son parcours, le narrateur n'oublie pas de confirmer son attachement aux valeurs de l'islam au moment de sa mort.

**« Il a accepté l'inévitable fin avec la fierté d'un soldat qui meurt pour son pays, avec le fatalisme de sa pure foi de Musulman. »**<sup>260</sup>

Enfin, nous avons le parcours de Myriem et de Jean-Hafid, produit de l'éducation laïque de leur père qui était opposé à toute idée d'éducation religieuse pour ses enfants. Au début du roman, selon les mots du narrateur, ils se situent dans l'espace neutre des adeptes du « **modernisme qui est l'ennemi de toute religion...** »<sup>261</sup>. Mais la mère Khadija, qui se sent responsable de cette situation néfaste pour ses enfants, veille sur leur parcours et ne rêve que d'une chose : les ramener vers la religion et les traditions de leurs ancêtres. Contrairement aux autres héros du corpus, tout le parcours qu'ils accomplissent est placé sous le signe du retour. Dès les premières pages, Khadija qui s'inquiète de l'avenir de ses enfants va voir un cheikh pour lui demander conseil. Au cours de cette rencontre, elle est mandatée (niveau de la *manipulation*) pour ramener les enfants dans le droit chemin.

**« Fais apprendre la parole de Dieu à tes enfants, répondit le saint homme, ils reviendront certainement à la raison. Le Qoran est la lumière des hommes dans ce monde dégénéré qui est un vaisseau en perdition... Seul le culte d'Allah est leur salut. »**<sup>262</sup>

Et effectivement, le récit suivra cette logique du retour pour les deux jeunes qui commenceront leur apprentissage exemplaire à l'image des autres héros de notre corpus, avec l'acquisition de la langue arabe (acquisition du *savoir-faire*). La seule différence,

<sup>257</sup> El Mennsi : celui qui a oublié, tombé dans l'oubli.

<sup>258</sup> op. cité p. 220, (il demande le pardon d'Allah parce qu'il se sent coupable de la mort de Zohra).

<sup>259</sup> *Ech'Hadou en la ilaha illa ellah oua ech'hadou enna Mohammed rassoul Ellah*, donné en arabe dans *Mamoun*, p. 184 ; ou traduit en français dans *Zohra* à la page 213 : *J'atteste, dit Zohra (...) qu'il n'y a de Dieu qu'Allah ! J'atteste aussi que Mohammed est l'envoyé d'Allah !* »

<sup>260</sup> *Ahmed Ben Mostapha*, p. 243.

<sup>261</sup> *Myriem dans les palmes*, p. 23.

<sup>262</sup> *idem pp. 23-24.*

c'est qu'ici il ne s'agit pas d'acquérir la langue du colonisateur, déjà suffisamment bien maîtrisée, mais il s'agit de s'approprier la langue de la religion. La possession de cette langue permettra aux héros de revenir à la religion maternelle, de réussir leur parcours du retour aux valeurs de la société arabe et de réaliser ainsi le seul apprentissage exemplaire positif de tout notre corpus.

Le retour à la religion se manifeste dans les différents niveaux de lecture des romans étudiés. Nous venons de voir que l'appel de la religion originelle accompagne les héros au cours de leur parcours et, même s'ils s'en éloignent à un moment donné du récit, l'expression du repentir ne manquera pas de les ramener vers cette *umma muhammadiya* à la base de l'identité des indigènes de l'Algérie. Nous aimerions donner un autre exemple de l'importance et de l'influence de la religion traditionnelle sur le parcours des héros de nos romans. Il s'agit de la représentation des marabouts dans la fiction littéraire et plus concrètement, de leur influence sur le parcours de nos héros. L'origine du mot « marabout » vient de la prononciation dialectale de l'arabe classique *murābit* qui désigne l'homme vivant dans un *ribāt*, c'est-à-dire un couvent fortifié. L'évolution de l'islam en Afrique du Nord a donné naissance à un culte populaire très vivant autour des marabouts et des zaouïas qui constituent le lieux d'habitation des confréries religieuses et des centres d'enseignement des sciences de la religion. Au Maghreb, le mot « marabout » a fini par s'appliquer aux différentes réalités de cette religiosité populaire : au saint homme vivant qu'on vient consulter, au monument qui abrite sa tombe, aux successeurs du saint, aux objets sacrés qui l'entourent et finalement à toutes les catégories du sacré. En Algérie, dès les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, le mouvement des Oulémas réformateurs essaye de combattre l'influence néfaste des confréries et des marabouts en leur reprochant de voiler la face véritable de l'islam pure et de contribuer ainsi au maintien de la population musulmane dans une religiosité empreinte de superstitions et contraire au progrès. A ce niveau, le mouvement des Jeunes Algériens rejoint les Oulémas et partage leur avis : il faut combattre les idées et l'influence des confréries religieuses à cause de l'ignorance et du dépouillement intellectuel dans lequel ils contribuent à maintenir les masses musulmanes<sup>263</sup>. A cet égard, il est intéressant d'étudier l'image des marabouts et des zaouïas telle qu'elle se dégage dans les romans de notre corpus.

C'est dans *Zohra la femme du mineur* que nous trouvons la description la plus détaillée d'un marabout et du culte populaire qui l'entoure. Il s'agit d'un certain *Sidi Ahmed Benyoussef*, saint homme de Miliana dont le tombeau continue d'attirer des foules de pèlerins tout au long de l'année. Le nom du saint local revient constamment dans les dialogues mais, vers le milieu du récit, nous avons une description relativement longue<sup>264</sup> d'un événement annuel qui constitue le moment fort de l'expression de la religiosité populaire des musulmans de Miliana. Il s'agit de l'arrivée dans la ville d'un important pèlerinage organisé.

---

<sup>263</sup> A ce propos voir HAMET, Ismail, *Les musulmans français du Nord de l'Afrique*, Paris, Armand Colin, 1906, pp. 267-290, ou encore BENHABILES, Chérif, *L'Algérie française vue par un indigène*, suivi de *Guerre à l'ignorance*, de BEN MOUHOUB Mohammed el Mouloud, discours et conférences prononcés en arabe au cercle Salah de Constantine, préface de Georges Marçais, Alger, Fontana, 1914, 195 p.

<sup>264</sup> pp. 129-146.



**« Les pèlerins arrivent enfin ; les musiciens musulmans de Miliana allaient à leur rencontre, étendards de Sidi Ahmed Benyoussef déployés, en tête ; on appelait, on criait de partout ; on s'agitait, on courait, on allait et venait. Les rires, le gazouillement des oiseaux, les youyous, les cris, les appels, les pleurs d'enfants, les pas des chevaux, le bruit de la poudre au loin annonçaient une grande fête. La police veillait. La fusillade approchait. Personne ne passait plus sur la route ; les pèlerins arrivaient lentement ; ils étaient au nombre de six cents environ. »<sup>265</sup>**

Cette description colorée et exotique de l'arrivée des pèlerins est caractéristique d'une écriture assimilationniste, où le narrateur reprend et copie le style de la littérature ethnographique : description d'un point de vue extérieur, propre à la vision exotique des voyageurs de la métropole, où tout est mis en place pour attirer l'attention du touriste. Le discours qui sous-tend cette description emprunte l'ensemble de sa logique aux valeurs de l'idéologie assimilationniste : il s'adresse prioritairement à la métropole et produit la culture du mimétisme. La fête populaire remue la ville entière : dans l'assistance se côtoient des musulmans, des juifs et même des chrétiens, des ouvriers des mines et des caïds, des enfants, des vieillards et même des femmes. On voit passer l'administrateur de la ville, son adjoint et les caïds du Tribunal musulman, des cavaliers arabes, et même un photographe arrivé tout droit de Paris. Bref, le narrateur en profite pour faire défiler toute la société de cette petite ville minière de l'Algérie coloniale. En fait la fonction essentielle de cette scène est de mettre en mouvement, par une représentation pittoresque, la thèse de la cohabitation possible et paisible entre les différentes composantes de la société algérienne. Avec le photographe / sculpteur parisien, même la métropole est de la partie : le tableau démontrant le superbe de l'idéologie assimilationniste est achevé et Grimecci peut énoncer sa vérité sur la fraternité des peuples :

**« Moi je dis que tous les habitants de la terre se valent, (...) et je crois, moi, que ce sont les religions qui ont augmenté la haine des hommes entre eux quand ils ne partagent pas la même croyance. »<sup>266</sup>**

Voilà donc la fête du marabout local qui devient le moment privilégié de l'entente cordiale pour tous les habitants de Miliana : les différences religieuses et culturelles s'estompent et les préjugés de races sont oubliés dans la grande célébration commune autour de la tombe du saint homme. A travers le pouvoir unificateur et l'influence positive de l'événement sur les participants et les spectateurs, nous assistons de la part du narrateur à une tentative de valorisation de l'islam. Paradoxalement cette tentative de valorisation de la religion du colonisé en direction du lecteur francophone, s'élabore dans un espace (l'espace du maraboutisme) que le système de valeurs de l'auteur rejette et juge négativement. Le discours idéologique tente de présenter positivement les événements de ce pèlerinage, mais l'ambiguïté profonde de la tentative ne manque pas de réapparaître dans la narration. Malgré quelques commentaires positifs du narrateur, peu à peu la fête perd tout son caractère sacré et la description évolue progressivement de la représentation d'un événement religieux vers une parodie de la religiosité populaire. Citons juste une phrase pour prouver le caractère caricatural de la présentation : **« on buvait là de l'eau bénite et l'on s'éloignait ainsi par l'adoration du Marabout »<sup>267</sup>**.

<sup>265</sup> Zohra, p. 136.

<sup>266</sup> idem p. 135.

Contrairement aux cafés, autre espace de rencontre entre les différents peuples, ici on ne consomme pas de boissons alcoolisées qui abrutissent, mais de l'eau bénite qui préserve de la débauche. En essayant de « trop bien faire », le discours assimilationniste arrive à ses limites : il parodie non seulement le culte des marabouts, mais également son propre discours. Le passage se termine dans une trivialité décevante avec l'invitation de Thérèse à Méliani pour prendre un café chez elle et la réponse de ce dernier qui espère recevoir plutôt un peu d'absinthe. Nous atteignons ici à une limite tangible de tout roman à thèse qui est particulièrement bien observable dans le cas du roman algérien de langue française de la période et que Hadj Miliani appelle *impasses du mimétisme*<sup>268</sup>.

Pourtant Zohra qui assiste également à cette scène garde toute sa sérénité. Elle observe et juge les actes des autres participants, essentiellement ceux de son mari. Détail important pour notre étude du parcours des héros, c'est le seul moment du récit où les quatre personnages centraux de l'histoire sont représentés dans le même espace : l'Italien Grimecci est là, avec sa maîtresse Juive Rosette, Méliani le Musulman débauché est là, aux bras de Thérèse la femme de son ami, et même Zohra la Musulmane parfaite est présente et assiste impuissante au spectacle déshonorant de son mari avec une étrangère.

**« Grimecci était là avec Rosette, ainsi que Thérèse, qui ne lâchait plus Méliani ; et la pauvre Zohra voyait de la balustrade son mari avec une européenne ; une vieille juive, marchande de vieux habits et diseuse de bonne aventure, le lui avait d'ailleurs dit chez elle et le lui avait répété au bain maure. »**<sup>269</sup>

Zohra, de par sa situation privilégiée, observe donc tout ce monde qui fourmille et se débat avec ses contradictions et ses misères devant ses yeux. Elle domine la scène au sens propre et au sens figuré, elle est la seule qui garde son intégrité morale en refusant de descendre au niveau de la confusion des valeurs et en refusant le rôle de figurant pour le discours assimilationniste. Dans la première partie de ce travail, nous avons déjà parlé de cette situation privilégiée de Zohra dont le regard juge et désapprouve à travers son mari Méliani tout le discours idéologique de l'assimilation. L'étude de cette scène de l'arrivée du pèlerinage au marabout nous confirme dans notre vision selon laquelle Zohra est l'héroïne positive de ce roman, la seule qui garde sa fierté et son intégrité tout au long du récit. Et ce malgré son échec dans sa tentative de sauver son mari du gouffre dans lequel il s'enfonce et malgré sa mort. A travers son parcours, elle personnifie la résistance-refus tandis que son mari ne réalise que la parodie de ce que pourrait être la résistance-dialogue.

Abdelkader Hadj Hamou n'est pas le seul auteur de notre corpus à mettre en scène la religiosité populaire à travers la fiction littéraire. Trois autres romans nous font découvrir l'importance des marabouts et des saints locaux pour la population indigène. Il s'agit de *Mamoun l'ébauche d'un idéal*, de *Myriem dans les palmes* et de *Bou-el-Nouar le Jeune*

---

<sup>267</sup> *idem* p. 140.

<sup>268</sup> MILIANI, Hadj, *Compromis discursif et impasses du mimétisme dans « Zohra la femme du mineur » de Hadj Hamou Abdelkader (1891-1953)*, Oran, Centre de Recherche et d'Information Documentaire en Sciences Sociales, polycopié, 1983, 37 p.

<sup>269</sup> *Zohra*, pp. 141-142.

*Algérien*. Dans aucun des cas il ne s'agit d'une description aussi longue et détaillée que celle que nous venons d'étudier dans *Zohra la femme du mineur*, mais la récurrence de cet élément est sans nul doute significative. Chaque roman reproduit une scène de visite dans un espace sacré et la rencontre avec une personne dotée d'un pouvoir spécial (marabout, voyante, cheikh savant). Cette rencontre est toujours située au même moment au cours de la narration et remplit à chaque fois la même fonction dans le parcours romanesque du personnage central. Voyons brièvement les détails et le rôle de cette rencontre dans les trois romans cités.

La mère de Mamoun s'inquiète de voir son fils s'éloigner vers le « gouffre de la civilisation » et essaye de s'opposer à son départ vers la ville. Le seul résultat de sa protestation est que Mamoun est accompagné avant son départ « **au Marabout Sidi Bencherki, afin de recevoir la Baraka** »<sup>270</sup>. Le narrateur ne s'attarde pas longtemps sur cette rencontre, juste le temps de nous donner quelques exemples des miracles que le saint homme avait commis durant sa vie et de nous faire savoir que sa vénération a continué après sa mort. C'est le fils du marabout, le mokaddem<sup>271</sup> des lieux qui accueille les fidèles.

**« Son fils, un homme grisonnant, à figure oblongue et encadrée d'une barbe dense, reçut Mamoun dans ses bras, lui baisa les joues et le laissa partir le sourire aux lèvres. »**<sup>272</sup>

La quête du héros peut commencer, il a reçu la bénédiction du marabout, sa mère est tranquilisée et le fils peut partir à la conquête du monde : les études et la ville l'attendent. Nous retrouvons un scénario identique dans le dernier roman du corpus : les parents de Bou-el-Nouar n'arrivent pas à décider s'ils doivent laisser ou non leur fils fréquenter l'école française. Comme dans le cas précédent, c'est encore la mère qui suggère d'aller demander conseil à une sainte femme, descendante d'une famille maraboutique. Les époux font ensemble le voyage, ils sont reçus chez la voyante qui leur tient un long discours allégorique et finalement donne son consentement à ce que le jeune garçon commence ses études à l'école des chrétiens.

**« - Ce pauvre enfant... Il me fait pitié. On veut l'empêcher d'apprendre à monter à cheval on ne veut pas qu'il devienne un bon cavalier... » Elle ferma les yeux, s'effondra sur sa couche et s'endormit en répétant doucement : « C'est permis... c'est permis ». Ce fut le signal du départ et aussi celui de la victoire du Bou-el-Nouar. »**<sup>273</sup>

La fonction de la scène est exactement identique à celle qu'elle occupait dans *Mamoun*. Dans les deux cas, la bénédiction et la permission de commencer les études arrivent du personnage symbolique de la religiosité populaire, de la superstition et de l'expression de l'islam que les auteurs des romans rejettent par ailleurs dans leurs écrits journalistiques

<sup>270</sup> *Mamoun*, p. 25.

<sup>271</sup> le gardien du tombeau

<sup>272</sup> *idem* p. 30.

<sup>273</sup> *Bou-el-Nouar*, p. 59.

divers. Le même scénario se reproduit une troisième fois dans le corpus avec l'histoire de Myriem et de Jean-Hafid où la mère désespérée de voir ses enfants grandir sans religion va consulter « **un Cheikh, un grand savant réputé pour sa science, sa bonté et sa vie pieuse et charitable.** »<sup>274</sup>. Tout comme les mères de Mamoun et de Bou-el-Nouar, Khadija s'inquiète de l'avenir de ses enfants ; elle entreprend la même démarche qui consiste à demander conseil à une personne dotée d'un pouvoir spécial. La construction de la scène est légèrement différente et ressemble plutôt à une confession catholique dans laquelle Khadija reconnaît sa faute d'avoir épousé un chrétien et implore le pardon d'Allah. Le cheikh, « noble et indulgent », reconforte la pauvre femme déroutée, l'assure de la bonté de Dieu et lui prodigue ses conseils :

**« Fais apprendre la parole de Dieu à tes enfants, répondit le saint homme, ils reviendront certainement à la raison. Le Qoran est le guide et la lumière des hommes dans ce monde dégénéré qui est un vaisseau en perdition... Seul le culte d'Allah est leur salut. »**<sup>275</sup>

Cette scène est légèrement différente de celle que nous trouvons dans les deux romans précédents, mais sa fonction dans le déroulement de l'intrigue est exactement la même. Il s'agit bien ici d'une *fonction* dans le même sens que l'entend Propp et que nous pourrions appeler *donateur d'un objet magique*<sup>276</sup>. Dans les trois cas la démarche est déclenchée par la mère et, à chaque fois, la personne dotée d'un pouvoir religieux spécial conseille aux parents de diriger leurs enfants vers les études. La seule différence, c'est que dans ce dernier cas il s'agit de diriger les enfants vers la langue arabe et à travers elle vers l'islam. Au contraire, dans les deux premiers cas l'acquiescement du marabout projette les enfants dans un mouvement d'éloignement de leurs racines culturelles en direction de la civilisation occidentale.

Cette brève approche de la fonction des marabouts et des saint locaux dans le déroulement du récit nous confirme qu'à la base de la production textuelle de ces romans nous retrouvons irrémédiablement l'ambiguïté comme principe déterminant de la création littéraire des auteurs du corpus. Comment interpréter la contradiction que génère le fait de dénoncer d'un côté le pouvoir et les pratiques des marabouts et de l'autre côté, les mandater d'une fonction qui a une influence positive sur le parcours des héros ? Une ambiguïté profonde caractérise la fonction de cette personne et elle se révèle aussi bien au niveau de leur description que de leurs actions. Dans *Mamoun* la description de la rencontre avec le marabout commence avec une peinture grandiose de la nature qui entoure le tombeau sacré et qui confère un caractère majestueux au cadre. De cette description pittoresque et grandiose, nous tombons soudain dans le plus vulgaire des clichés empruntés à la littérature coloniale, où les indigènes qui fréquentent l'endroit sont présentés sous un angle négatif :

**« La discussion était particulièrement animée dans l'un des groupes. Ce groupe s'était formé en bordure d'une haie, tout le long de laquelle des odeurs**

---

<sup>274</sup> Myriem dans *les palmes*, p. 23.

<sup>275</sup> *idem pp. 23-24.*

<sup>276</sup> PROPP, Vladimir, *Morphologie du conte*, trad. fr., Paris, Seuil, coll. Points, 1970, 256 p.

**désagréables se dégageaient. Les gens de la zaouia avaient transformé ce lieu, propice puisque la haie soustrayait leur nudité hideuse aux regards pudibonds des femmes, nombreuses, qui venaient journellement s'abreuver de baraka (bénédiction), en un dépotoire sacrilège. »<sup>277</sup>**

Comme dans la description de l'arrivée du pèlerinage dans *Zohra la femme du mineur* analysée plus haut, le narrateur de *Mamoun* reproduit la même contradiction. Nous assistons à un mimétisme de la description traditionnelle du roman colonial ou des œuvres ethnographiques, où on aime présenter le caractère pittoresque et la grandeur du paysage, pour continuer avec la misère des populations qui l'habitent. Le colonisé décrit son monde ni tout à fait de l'extérieur ni tout à fait de l'intérieur. Le résultat en est la caricature des traditions religieuses liées au maraboutisme et, par là même, une ridiculisation des événements qui influencent le parcours du héros. Puisque la décision de laisser partir Mamoun vers la ville et les études, toutes deux symboles d'assimilation, est prise lors d'un événement ridiculisé à travers sa description, ce ridicule rejaillit sur le parcours du personnage. Nous retrouvons le même phénomène dans *Bou-el-Nouar le Jeune Algérien* au cours de la visite chez la voyante que nous avons présentée plus haut. Les réactions du père Boudiaf aux discours allégoriques de la voyante et l'expression de son scepticisme sur le véritable pouvoir de cette personne relèvent du même modèle caractéristique des descriptions ethnographiques. Et pourtant, dans ce roman aussi, c'est par l'accord de cette voyante dévalorisée par la narration que démarre la quête du héros pour démontrer la possibilité de l'assimilation. En conséquence, tout le parcours du héros se réalise dans cette même ambiguïté qui le détermine dès le début de la quête. Le mimétisme du narrateur conduit à l'impasse au niveau de la cohérence du discours et produit l'ambiguïté générique de cette littérature naissante.

Nous avons commencé ce chapitre en affirmant que l'appel du retour vers la religion originelle détermine profondément et intrinsèquement les parcours des héros de nos romans. Les constatations que nous venons de faire confirment la pertinence de cette affirmation. L'ambiguïté des premiers romans de la littérature algérienne de langue française provient en grande partie de cette tension insurmontable entre le discours de l'assimilation adopté par les auteurs et l'appel du retour qui habite les profondeurs de l'âme humaine. Le mouvement oscillatoire de l'écriture entre le développement du discours idéologique et la représentation d'une quête identitaire est également le résultat de cette tension. En opposition avec les romans à thèse qui imposent d'une manière autoritaire une interprétation à sens unique de leur discours, nous constatons que les romans algériens de langue française de l'entre-deux-guerres instaurent, à travers leurs faiblesses et leurs contradictions, la possibilité d'une polysémie, et ce, malgré la tentative évidente des auteurs pour influencer et déterminer la réception de leurs œuvres.

### III. 3. Le devoir impossible

<sup>277</sup> *Mamoun*, p. 27.

### III. 3. 1. Le destinataire absent

---

Nous arrivons enfin au troisième et dernier axe du schéma actantiel : celui de la relation entre *destinateur* et *destinataire*. Généralement, les analyses actantielles commencent logiquement avec l'étude et la présentation de ces deux actants qui se situent, l'un à la source, l'autre au confluent de la quête du héros. Nous avons consciemment décidé d'inverser l'ordre de présentation traditionnelle et de laisser en dernier l'étude de cet axe qui nous paraît le plus problématique dans notre corpus. Autant il est aisé de dégager le sujet et l'objet de la quête, les opposants ou les adjuvants dans les romans du corpus, autant il nous semble difficile de circonscrire avec précision les destinateurs et les destinataires textuels de la quête romanesque.

Au niveau extra textuel, cette identification est moins problématique et les études précédentes sur cette production littéraire arrivent à des conclusions plus ou moins similaires. On considère que c'est « ***l'idéologie assimilationniste qui mandate un sujet – le candidat à l'assimilation – pour la recherche d'un objet : l'acquisition du savoir pour s'assimiler*** »<sup>278</sup>. L'étude des préfaces, la volonté affichée des romans à vouloir véhiculer la thèse de l'assimilation et le caractère didactique des œuvres, confirment la pertinence de cette affirmation. Nous avons vu que le concept de l'assimilation n'était pas conçu de la même manière chez les représentants du pouvoir colonial algérien et chez les esprits libéraux de la métropole. Le même concept, tel qu'il se révèle à travers les différents écrits des intellectuels algériens de l'entre-deux-guerres, est encore différent. Selon notre lecture, s'il est possible d'affirmer que le destinateur extra textuel de nos romans est l'idéologie assimilationniste, c'est en référence à la conception de l'assimilation telle qu'elle est élaborée par les intellectuels indigènes francisés de la période en général et par le mouvement des Jeunes Algériens en particulier. Nous avons déjà vu qu'ils entendaient par le terme « assimilation » l'égalité des droits politiques et économiques, le droit à l'enseignement et au progrès technologique, et finalement la collaboration loyale avec les Français d'Algérie. Mais, sauf quelques cas isolés, ils ne pensaient nullement à abandonner leur statut personnel de musulman ou à abandonner la religion ou la culture de leurs parents. Cette conception de l'assimilation est nettement différente de celle envisagée par les représentants du pouvoir colonial en place qui ne considèrent « assimilable » que ce qui est déjà « identique » au Même, c'est à dire celui qui a déjà renoncé à son identité d'origine. Au niveau du destinateur, c'est à dire dans notre cas au niveau du discours de l'assimilation, nos romans établissent déjà une différence sensible avec le roman colonial algérien.

En restant toujours au niveau extra textuel, la détermination du destinataire de ces romans est déjà plus problématique. Selon Christian Achour il ne fait pas de doute que le mandatement a pour « ***destinataire le public métropolitain d'une Algérie nouvelle où le colonisé, s'assimilant au colonisateur réalise l'unité, "l'entente des communautés" donc "le prolongement de la France"*** »<sup>279</sup>. L'orientation

---

<sup>278</sup> ACHOUR, Christiane, *Le regard assimilé, in Cahiers de littérature générale et comparée, La littérature coloniale*, n°5, automne 1981, p. 47.

métropolitaine de cette production littéraire est donc généralement acceptée par la majorité des études consacrées au roman algérien de langue française de l'entre-deux-guerres. Selon cette conception, le discours romanesque algérien s'adresse à un interlocuteur au-dessus de la mêlée qui est investi pour l'occasion d'un rôle d'arbitrage dans le conflit qui oppose le colonisé à son oppresseur direct, le Français d'Algérie. L'interlocuteur rêvé de nos auteurs est le représentant d'une France mythique et humaniste qui a réveillé la soif de liberté et d'égalité dans le cœur de ceux qui fréquentent ses écoles. La boucle est bouclée : le message de l'assimilation, parti à l'origine de la métropole vers l'Algérie coloniale, est renvoyé à son locuteur initial dans une version modifiée et adaptée selon la vision des Indigènes musulmans. Cette vision du destinataire espéré par les romanciers algériens de langue française de la première heure est communément acceptée. Certains critiques trouvent pourtant nécessaire de remarquer le caractère problématique de cette orientation.

**« Le paradoxe de ce roman en tant que production algérienne réside donc moins dans son contenu "assimilationniste" que dans son orientation sociale : le destinataire fictif et réel qu'il postule. »**<sup>280</sup>

En effet, il nous est difficile de savoir dans quelle mesure ces romanciers étaient lus et connus en Algérie et en France ; les documents que nous avons eu la possibilité de consulter disent peu sur le véritable impact de cette littérature. On sait bien que certaines revues de la colonie, essentiellement ceux proches du courant algérianiste, ont ouvert leurs colonnes aux écrivains indigènes. On sait également que certains de nos auteurs entretenaient des relations amicales avec des écrivains ou des éditeurs coloniaux : Abdelkader Hadj Hamou avec Randau, ou Mohammed Ould Cheikh avec le directeur de la revue *Oran*. En principe leurs œuvres devaient être d'abord accessibles pour le lecteur francophone de la colonie, qu'il soit d'origine européenne ou qu'il soit issu de cette mince couche de la population indigène qui savait lire en français. De notre côté, nous pensons que parallèlement à leurs visées métropolitaines, ces premiers romans participent également à un dialogue, si minime, si imperceptible soit-il, qui commence à se développer dans les cercles intellectuels de l'Algérie coloniale. Les différentes parties de notre étude ont suffisamment démontré que malgré ses faiblesses, cette production est plus qu'une répétition scolaire du discours idéologique mis en place par le système colonial. Naget Khadda remarque également la double orientation de cette littérature naissante.

**« ... le roman algérien se présente comme une double réponse. Réponse, d'une part, au roman colonial auquel il oppose une image de bon sujet français à la place de l'image de l'éternel insoumis, réfractaire à toute entreprise civilisatrice, d'autre part, au discours métropolitain dont il prend à la lettre les pétitions de principe pour en revendiquer l'application. »**<sup>281</sup>

<sup>279</sup> *idem* p. 47.

<sup>280</sup> BELKAID Naget KHADDA, TDE. (En)jeux culturels dans le roman algérien de langue française, Paris 3, Roger FAYOLLE, 1987, p. 106.

<sup>281</sup> *idem* p. 109.

Ainsi le romancier algérien de langue française de l'entre-deux-guerres construit, même involontairement, l'espace littéraire dont pourra émerger la parole clairement revendicative de son successeur des années cinquante. De plus, il nous paraît évident qu'à travers ces écrits, s'élabore également une discussion entre les intellectuels indigènes sur les différentes prises de position que chacun avait adoptées dans la situation existentielle concrète qui était la leur. Certes, en rédigeant son texte, notre auteur devait essentiellement penser à la critique qui pouvait venir du côté des maîtres de la littérature romanesque. Mais en même temps, il est certain qu'il ne pouvait oublier ses coreligionnaires (terme très utilisé à l'époque) et ce qu'ils pouvaient dire ou penser à la lecture de ses écrits. Si le nombre des demandes de naturalisation est tellement faible, c'est bien à cause du refus de renoncer au statut personnel et de la peur d'être rejeté avec mépris par la grande majorité de la population musulmane. En conséquence, il est évident qu'au moment où nos auteurs expriment leur vision de l'assimilation, ils prennent en compte ou du moins pensent également à la réception de leurs œuvres par leurs coreligionnaires. Voilà donc, selon notre conception, les destinataires extra textuels de nos romans : tout d'abord le lecteur rêvé, représentant d'une France mythique et juste, puis l'ensemble des intellectuels francophones d'Algérie. Parmi ces derniers, il faut aussi bien considérer ceux de la minorité d'origine européenne dont on est contraint d'accepter la domination, que ceux de la majorité indigène dont l'opinion et le regard ne peuvent être oubliés. Si on accepte la vision du romancier algérien de langue française déchiré entre deux mondes, il faut bien reconnaître que son regard reste dirigé également vers les siens. Cette tentative de définition des lecteurs potentiels de cette littérature naissante doit être suivie par une démarche dont le but est de discerner les acteurs qui prennent en charge la fonction de destinataire et de destinataire au niveau du texte littéraire.

Le fait de circonscrire le destinataire et le destinataire théorique de nos romans, ne répond pas à toutes nos questions concernant les véritables mécanismes de fonctionnement de cette littérature. Certes, le discours de l'assimilation est à la base de la quête qu'entreprennent nos héros mais il faut bien que ce discours arrive d'une certaine manière jusqu'au sujet pour qu'il puisse la connaître et devenir ainsi le candidat à l'assimilation. Bref, aux deux bouts de l'axe du devoir, nous devons tenter de discerner les acteurs textuels qui prennent en charge les fonctions actantielles en question : d'un côté une personne ou une idéologie clairement définie dans le texte et qui mandatent le sujet pour l'acquisition d'un objet, de l'autre côté quelqu'un qui est présent pour réceptionner le résultat de la quête. Il est important de souligner que, si la matérialisation de ces deux instances n'est pas assurée d'une manière concrète et non ambiguë par un acteur anthropomorphe au niveau de la narration, c'est tout le schéma actantiel qui est déséquilibré. Voilà donc pour chaque roman le couple destinataire □ destinataire tel que nous avons pu le dégager à partir du texte littéraire.

*Ahmed Ben Mostapha, goumier*

· l'honneur de la tribu et l'idéal de la France / l'officier interprète ↔ la grande amie de Paris

*Bou-el-Nouar*



- le discours de l'assimilation / M. et Mme Fontane ↔ Georgette

Zohra la femme du mineur

- la communauté musulmane ↔ la communauté musulmane (pour Zohra)
- le discours de l'assimilation / Grimecci ↔ ? ? ? (pour Méliani)

Mamoun l'ébauche d'un idéal

- le discours de la réussite financière / le père ↔ le père

El Euldj Captif des Barbaresques

- le désir de liberté / Baba Hadji ↔ le fils Youssef

Myriem dans les palmes

- le discours de l'assimilation // la mère Khadija ↔ la communauté musulmane / Ahmed

Plusieurs commentaires doivent accompagner cette liste qui, il faut bien le reconnaître, est assez discutable sur divers points. Selon ce qui a été avancé précédemment, nous avons vérifié à chaque fois que l'expression du discours de l'assimilation, ou de tout autre discours ou thèse idéologique, soit clairement prononcé dans le texte dans le but de mandater le sujet de la quête. Si tel était le cas, nous avons retenu cette instance théorique comme remplissant la fonction actantielle de destinataire. Comme nous pouvons le constater, dans trois cas, le discours de l'assimilation peut être considéré sans ambiguïté comme l'instance idéologique qui déclenche directement la quête. Dans deux autres cas (*Ahmed ben Mostapha* et *Mamoun*), ce sont des variantes ambiguës et altérées du même discours qui sont à la base de l'action. Enfin dans les deux derniers cas (*Zohra* et *El Euldj*), le déclenchement de la quête n'a absolument rien à voir avec la thèse idéologique de l'assimilation. Nous avons déjà parlé de l'ambiguïté qui caractérise la séquence de la *manipulation* dans *Myriem* : en effet l'héroïne est mandatée pour deux missions contradictoires que nous avons signalées à l'aide de la double barre dans la liste qui précède.

A chaque fois nous avons aussi relevé un personnage qui prend en charge la fonction actantielle de destinataire, essentiellement en formulant sans ambiguïté le discours idéologique en direction du sujet. Nous pouvons considérer que le rôle de l'officier interprète, du couple Fontane, de Grimecci, du père de Mamoun et du beau-père de B. Lediousse, Baba Hadji, est à chaque fois le même : encourager le sujet de la quête à s'engager sur la voie du rapprochement de la société de l'Autre. Pourtant, dans la narration, seul le rôle des deux premiers est valorisé et celui des trois autres plutôt dévalorisé. Grimecci attire son ami Méliani vers la société européenne mais essentiellement vers ce qu'elle a de plus condamnable aux yeux du narrateur : l'alcoolisme. Le père de Mamoun ne s'occupe nullement de questions idéologiques, l'important pour lui est que son fils réussisse une bonne carrière. Enfin, Baba Hadji est seulement intéressé par la sauvegarde de l'honneur de sa famille lorsqu'il engage Ledieux à épouser l'islam et sa fille avec. Nous ne l'avons pas signalé mais Zohra est

entourée de plusieurs personnes qui peuvent être considérées comme destinataires de sa quête de maintien de l'unité de son couple et des traditions religieuses. Quant au rôle de Khadija, nous avons déjà dit qu'il était en opposition avec celui du discours de l'assimilation car elle mandate ses enfants avec le devoir de revenir vers la communauté musulmane.

Un dernier mot sur le caractère de la séquence de la *manipulation* et de la manière dont le destinataire mandate le sujet de la quête. Sans exception, dans tous les romans, nous pouvons observer une redondance significative au niveau de cette séquence : il s'agit de son aspect résolument tourné vers le *devoir*. Les sujets sont mandatés, qu'ils le veulent ou non, pour accomplir un devoir dont les paramètres sont fixés à l'avance. L'officier interprète d'Ahmed ben Mostapha, bien que personnage valorisé par la narration, énonce un cours magistral au gommier sur sa propre histoire et lui dicte ce qu'il doit faire s'il veut retrouver la grandeur des Arabes. Le couple Fontane mandate Bou-el-Nouar à l'école, lieu par excellence du devoir. Ledieux n'a pas plus de possibilités : il doit prononcer l'apostasie et épouser l'islam, sinon sa vie est en danger et ainsi de suite... Nous devons donc conclure que la quête des premiers héros de la littérature algérienne de langue française est profondément marquée par le sentiment du devoir auquel on ne peut se dérober.

Dans cette perspective du devoir dont la réalisation avec son caractère obligatoire incombe au personnage central de l'action, il est important que le destinataire soit clairement identifié. L'acteur ou les acteurs qui remplissent cette fonction actantielle doivent être clairement désignés car, au moment où le héros termine sa quête, ils doivent être présents pour la *réception* de sa performance. Mais leur présence est également importante au cours de la quête pour que l'objectif et la finalité de l'entreprise ne soient pas perdus de vue en cours de route. Dans notre cas, le caractère du destinataire est conditionné dès le début par celui du destinataire théorique de la quête : l'idéologie de l'assimilation, ou les variantes de celle-ci, présupposent l'existence d'une société, ou au moins d'un groupe social, qui puisse accueillir le candidat à l'assimilation. Sans un espace social accueillant le héros à la fin de sa quête c'est toute la logique et la cohérence du système actantiel qui deviennent problématiques. Le parcours d'Ahmed ben Mostapha est déclenché par le sentiment du devoir que le gommier veut accomplir pour protéger sa tribu et la France mythique auxquelles il veut rester fidèle. Il en résulte que le destinataire de sa quête est, d'une part sa tribu, d'autre part cette France dont il rêve et qui pourrait l'accueillir. Mais au niveau textuel les deux disparaissent et laissent la place à la solitude qui entoure le gommier jusqu'à sa mort. La société qui devrait accueillir le candidat à l'assimilation est absente de la représentation littéraire de nos romans. Et cette absence du destinataire social au niveau du texte caractérise tous les romans de notre corpus où le discours de l'assimilation remplit la fonction de destinataire.

Le seul destinataire social de notre corpus qui résiste à l'épreuve de la représentation littéraire est la communauté musulmane : elle est présente au niveau de la narration et elle accueille les héros restés fidèles et ceux qui reviennent à elle. Nous n'avons pas jugé nécessaire de préciser et d'énumérer les noms mais, dans ces cas là, des personnes issues de la communauté musulmane sont présentes et remplissent également la fonction de destinataire. De l'autre côté, en revanche, dans le cas des quêtes dirigées vers

l'assimilation, nous trouvons difficilement une ou deux personnes qui tentent de prendre en charge le rôle de destinataire. Mais une ou deux personnes ne suffisent pas pour remplir une fonction taillée à la mesure d'un groupe social plus important. L'amie parisienne du goumier Ahmed ben Mostapha reste lointaine et hypothétique ; mises à part les amitiés superflues des cafés, personne n'accueille véritablement Méliani dans la société des Européens de Miliana ; et Mamoun, rejeté par la ville, revient comme le fils prodigue chez son père. Le seul destinataire, qui synthétise le discours de l'assimilation et réceptionne sous un aspect aussi bien idéologique qu'existential la quête du héros est Youssef, le fils de Bernard Lediousse devenu muphti. Son discours à la fin du roman recentre la thèse de l'assimilation dans une version totalement différente de celle développée par les tenants du pouvoir politique colonial, ou même de celle qui est répandue chez les intellectuels musulmans francisés de l'Algérie<sup>282</sup>.

Nous atteignons là une des limites tangibles de cette production littéraire qui se réclame de l'esthétique du réalisme mais épouse au même moment un discours idéologique dont la réalisation historique est inexistante. A beaucoup d'égards, le roman algérien de langue française de l'entre-deux-guerres présente des ressemblances avec le roman réaliste socialiste. Tous les deux s'ordonnent autour d'une vérité fondamentale qu'ils veulent à la fois illustrer et promouvoir : pour le premier, il s'agit de la thèse de l'assimilation, pour le second de la lutte des classes. Mais dans le cas du roman réaliste socialiste, le discours politique préexistant à la fiction littéraire se nourrit d'éléments réels et historiques, et qui plus est, dans la majorité des cas, il jouit d'un statut officiel dominant au sein de la société où il est produit. Pour le second, le discours idéologique, non seulement ne jouit d'aucun statut officiel, mais sa matérialisation la plus concrète est restreinte au niveau des essais politiques et des articles de journaux. Plusieurs raisons objectives font que l'auteur de ces romans reste incapable de représenter au niveau de la fiction un processus et une société qu'il ne peut lui-même expérimenter. Ce déséquilibre du schéma actantiel reflète au même moment les ambiguïtés du discours de l'assimilation. Cette limite et l'incohérence qui en résulte, constituent probablement l'une des raisons essentielles de la médiocrité littéraire de ces œuvres.

### III. 3. 2. Le problème de l'interprétation

Avec la présentation du narrataire textuel dans nos romans, ou plutôt de son absence au niveau de la représentation littéraire, nous approchons de la fin des quêtes ambiguës entreprises par les premiers héros du roman algérien de langue française, mais aussi de la fin de nos propos. Nous terminerons cette troisième partie de l'étude avec une investigation consacrée à l'interprétation de la quête telle qu'elle se manifeste au niveau de la narration. Le but de cette approche est double : d'une part vérifier si l'interprétation de la quête subit la même ambiguïté que celle qui caractérise la quête elle-même, d'autre part vérifier si des redondances significatives existent entre les différentes fonctions des personnages et le commentaire interprétatif qui est énoncé dans le texte.

Au début de la deuxième partie de notre travail, nous avons déjà parlé de la

<sup>282</sup> *El Euldj, Captif des Barbaresques*, chapitre XXX. pp. 131-137.

redondance qui caractérise les romans à thèse selon S.R. Suleiman. Selon sa conception, le roman à thèse possède d'une part un degré de redondance très élevé, d'autre part il privilégie certains types de redondances. Le premier type de redondance privilégié peut se résumer ainsi : les événements et les diverses fonctions des personnages sont redondants avec le commentaire interprétatif qu'en donne le narrateur omniscient, ou toute autre voix qui fonctionne comme interprète valable dans l'histoire. Ce qui est important de retenir pour notre étude c'est que « **le roman à thèse est un genre narratif où l'action est constamment doublée d'une parole interprétative** »<sup>283</sup>. Ce premier type de redondance a pour corollaire un second type : les commentaires interprétatifs énoncés par le narrateur ou par toute autre voix digne de confiance sont au moins partiellement redondants entre eux et réduisent au maximum les ambiguïtés de l'histoire et de l'interprétation que le lecteur pourra en faire. S'élaborent ainsi dans les romans à thèse, des « séries » ou des « lignes » interprétatives qui se répètent d'une séquence à l'autre et excluent toute contradiction entre leurs propos. Le système (ou supersystème) idéologique qui caractérise le discours du roman à thèse est le résultat de cette ligne interprétative fondée sur la redondance et excluant toute contradiction entre les actions et les commentaires, ou entre les diverses expressions des commentaires. Notre devoir est donc de relever les différentes interprétations énoncées par le narrateur ou par d'autres acteurs dignes de confiance à propos des actions de l'histoire. Si le commentaire vient avant le début du parcours, alors ce dernier constitue une preuve de la validité du commentaire ; si le commentaire suit le parcours ou l'événement, alors il en fixe le sens et écarte les autres interprétations possibles. Nous tenterons pour notre part de dégager les interprétations significatives qui sont portées en fin de parcours sur les quêtes entreprises par les héros de nos romans. Cette approche sera essentiellement utile pour comprendre comment se construit l'ambiguïté profonde de cette production romanesque.

La première constatation générale que nous pouvons faire, c'est qu'effectivement les romans du corpus pratiquent largement le procédé de l'interprétation des actions qu'ils représentent. La source de la parole interprétative est généralement le narrateur lui-même, mais parfois des personnages remplissent cette fonction. Dans ce dernier cas, il s'agit toujours d'un acteur qui est originaire de la sphère culturelle à laquelle le sujet de la quête a tenté de s'assimiler. En aucun cas les personnages de la sphère culturelle du dominé ne sont jugés dignes par le narrateur d'émettre un commentaire sur le parcours de l'un des leurs. Il nous a semblé inutile et fastidieux de procéder à un relevé systématique de toutes les interprétations qui foisonnent dans nos romans. Notre approche sera donc axée essentiellement sur les commentaires énoncés à la fin de la quête, ces sortes de « jugements » qui sont prononcés à l'exemple de l'appréciation émise par le professeur pour la qualité du devoir remis par l'élève. Ces paroles prononcées ex cathedra fixent l'interprétation de l'action et viennent mettre fin à la quête des héros. Comme nous le verrons, elles n'annoncent pas pour autant la fin de l'ambiguïté du discours de l'assimilation et des quêtes qui sont censées l'illustrer.

Dans le premier roman de notre corpus l'interprétation du parcours d'Ahmed ben Mostapha est assumée par le capitaine Driot, personnage qui fait son apparition juste pour la circonstance, et qui rédige une lettre à l'amie parisienne du goumier pour

---

<sup>283</sup> SULEIMAN Susan Rubin, *Le roman à thèse*, Paris, P.U.F., 1983, p. 224.

l'informer de la mort de ce dernier. Le narrateur en profite pour le charger de la fonction interprétative.

**« ... Il a accepté l'inévitable fin avec la fierté d'un soldat qui meurt pour son pays, avec le fatalisme de sa pure foi de Musulman. Sa dernière parole a été : "Envoyez ma médaille militaire à mes amis. Ils représentaient pour moi toute la France." Vous le savez comme moi, madame, il méritait mieux. »**<sup>284</sup>

Cette interprétation reprend et résume en quelques lignes l'ambiguïté du discours idéologique du roman et les contradictions du parcours du goumier. Nous y retrouvons la vision ethnographique caractéristique des romans de la littérature coloniale avec l'expression du préjugé traditionnel à propos du fatalisme des musulmans. Mais Ahmed ben Mostapha et son parcours sont aussi valorisés par l'accentuation des mérites militaires et « chevaleresques » (si nous voulons rester fidèles à notre dernier chapitre de la deuxième partie). C'est le jugement typique du maître qui sous-pèse le parcours accompli par le candidat au concours : d'un côté il reconnaît certains mérites au personnage, mais de l'autre côté il souligne sa différence et, par là même, son incapacité à réussir sa mission. Le mot de la dernière phrase scelle la tentative du goumier : « **il méritait mieux** », mais à cause de sa différence et des circonstances historiques, sa quête est vouée à l'échec. Cette interprétation du capitaine Driot réalise une redondance partielle avec les actions du héros et la manière dont elles sont présentées au niveau de la narration. La reconnaissance et la valorisation des mérites du goumier sont des éléments redondants avec ses actions au cours du roman mais, en revanche, l'accentuation de la « **fatalité** » de sa religiosité est un élément tout à fait contraire à son caractère tel qu'il se révèle pendant la quête. Ahmed ben Mostapha agit toujours selon sa propre volonté, il s'engage dans l'armée française sans aucune contrainte extérieure, il refuse le traitement des prisonniers de guerre qui conviendrait à son rang pour rester avec les siens et ainsi de suite. L'interprétation du personnage du goumier, énoncée par le capitaine, est donc partiellement en contradiction avec les actions du soldat telles qu'elles se manifestent au niveau de la narration. L'élément redondant entre ces quelques phrases citées et le reste du roman est bien l'ambiguïté et les contradictions du discours qui se construit à travers le texte romanesque.

Le narrateur de *Bou-el-Nouar* prononce souvent des commentaires et des interprétations à propos des actions du roman. Nous pouvons dire de lui que c'est un narrateur omniprésent qui s'investit régulièrement dans l'interprétation des événements. Pourtant il laisse le soin à l'un de ses personnages, le professeur M. Durtin (encore un maître), de formuler l'interprétation finale qui accompagne la quête de Bou-el-Nouar et sa relation avec Georgette la fille bourguignonne. Pendant tout le roman il occupe un rôle paternaliste qui lui confère le statut d'interprète valable de la quête à la fin de celle-ci.

**« Vous n'avez pas à vous cacher, leur dit-il. Vous reconnaissez tous deux que vous vous êtes trompés, l'essentiel est de ne pas retomber dans vos erreurs. Votre réconciliation démontre tout simplement que vous avez beaucoup d'estime l'un pour l'autre. (...) l'honneur est sauf et les honnêtes gens ne trouveront rien à redire. Vous avez chèrement payé votre bonheur actuel, vous avez le droit d'en jouir. »**<sup>285</sup>

<sup>284</sup> Ahmed ben Mostapha goumier, p. 243.

Le parcours de Bou-el-Nouar, le candidat parfait à l'assimilation, constitue un échec au plan idéologique : tous ses projets pour l'amélioration des conditions de vie de ses coreligionnaires échouent à cause des circonstances politiques, sociales et historiques. Le seul aspect où son parcours peut être considéré comme une réussite partielle est celui de l'amour. Quelques années après le divorce, les amoureux se retrouvent et leur bonheur paraît possible à condition de partir vivre en France. Le commentaire final du professeur occulte l'échec de la quête de l'assimilation pour laquelle Bou-el-Nouar a été mandaté. Il s'intéresse seulement à la quête amoureuse qui peut encore réussir et s'épanouir. Son interprétation est donc redondante avec les actions du roman ; il reproduit l'ambiguïté de l'œuvre qui écarte progressivement les enjeux véritables exprimés par le discours de l'assimilation et se satisfait des solutions que la quête sentimentale peut apporter. Par rapport à la thèse idéologique annoncée au début du roman, le parcours du héros correspond à un apprentissage exemplaire négatif mais à travers la quête sentimentale le narrateur tente en quelque sorte de « redresser » le bilan. Contradictions et ambiguïtés idéologiques deviennent ainsi les éléments constitutifs de l'écriture romanesque.

*Zohra la femme du mineur* présente deux itinéraires opposés dans leurs directions et comme nous l'avons dégagée au niveau de l'étude du parcours romanesque, la qualification du narrateur à propos des deux parcours est sans ambiguïté : celui de Zohra est valorisé et celui de Méliani est dénigré. A cet égard, l'interprétation finale du narrateur est redondante et cohérente avec les actions du roman et avec les autres interprétations énoncées au cours de la narration.

**« Méliani prit un jour un chemin sans fleurs, un vilain sentier ; à un détour, il rencontra l'un des ennemis les plus redoutables de l'homme ; il voulut rebrousser chemin, mais il n'en eut point le temps ; le cruel ennemi lui enleva la raison et l'éloigna pour toujours de la gazelle aux yeux bleus, qui mourut, elle, dans un admirable buisson couronné de roses, sous un ciel étoilé. »<sup>285</sup>**

Les actions du roman et l'interprétation finale du narrateur sont sans ambiguïtés : Méliani qui réalise un apprentissage exemplaire négatif est condamné par le mot de la fin et Zohra, qui réalise un apprentissage exemplaire positif, est valorisée. Dans ce roman, nous avons aussi une réalisation parfaite de la structure antagonique, qui est un autre élément caractéristique des romans à thèse. Toutes les conditions formelles sont donc réunies pour correspondre aux lois du genre. Pourtant, à la base de cette production se trouve une contradiction que la narration n'arrive pas à surmonter : la direction du discours idéologique qui se construit à travers les événements est opposée à la direction de la thèse qui est présentée comme le fondement du système idéologique du roman. Il s'agit bien d'un roman à thèse, sauf que la thèse illustrée n'est pas celle de la possibilité de l'assimilation mais celle des dangers de l'alcoolisme. La règle d'action que le lecteur pourra en déduire est celle d'éviter les cafés où on chute inévitablement vers les gouffres de l'alcoolisme. Dans le cas d'un lecteur musulman, cette règle pourrait être complétée par l'importance qu'il y a à garder les prescriptions de sa religion et à éviter la

<sup>285</sup> *Bou-el-Nouar*, p. 224.

<sup>286</sup> *Zohra la femme du mineur*, p. 223.

fréquentation des chrétiens. La contradiction avec le contrat de lecture noué au niveau du péri-texte et de l'incipit est flagrante et le résultat en est l'incohérence de l'ensemble de l'œuvre. Ainsi l'interprétation du roman par le lecteur qui prend en compte l'ensemble des éléments constitutifs de l'œuvre littéraire garde une liberté généralement étrangère aux véritables romans à thèse. Ou bien il faut reconnaître que l'auteur a échoué au niveau didactique en laissant la porte ouverte à des interprétations diverses, ou bien ce sont les motivations réelles de l'auteur que nous avons mal définies.

L'histoire de Mamoun et le regard qui est porté sur sa quête illustrent bien cette incohérence du discours idéologique. A la fin de son parcours, Mamoun, déjà gravement malade à cause de sa vie de débauche, s'entretient longuement avec son ami et professeur, monsieur Rodomski. Ils parlent de questions théoriques : du devoir et de l'idéal, de la religion et de la patrie. Le jeune candidat à l'assimilation fait preuve d'un patriotisme qui étonne son interlocuteur. Mamoun exprime ses idées sur le rôle de la France qui « **est comme la couveuse** » pour les peuples qui lui sont confiés. Il exprime son idéal de la patrie et son désir d'être un « **français de cœur** »<sup>287</sup>. Puis son parcours se termine dans la maison paternelle grâce au professeur qui le ramène chez lui et qui explique au père effondré devant le spectacle de son fils au seuil de la mort les raisons de son échec.

**« Tranquillisez-vous (sic), Caïd, français il le fut de tout son cœur, de toute son âme, mais homme il le fut hélas ! très peu. »**<sup>288</sup>

Le narrateur laisse donc le soin au maître de la situation d'énoncer le jugement final ; il représente une voix digne de confiance puisque partisan de l'assimilation et « *sans préjugés* », donc en principe du côté de la thèse que le roman véhicule. Mais le commentaire sur les actions de Mamoun est problématique à deux égards : d'une part il reproduit l'ambiguïté du parcours lui-même, d'autre part il contredit le discours de l'assimilation. A moins d'accepter que la thèse que l'œuvre désire démontrer est justement l'impossibilité de l'assimilation et les effets néfastes de la présence française en Algérie, hypothèse qui nous paraît peu défendable, il faut reconnaître que le commentaire du professeur ne fixe pas l'interprétation du parcours de Mamoun. Au contraire, il ouvre la voie à différentes interprétations et ainsi la lecture de l'œuvre n'est plus centrée sur une vérité absolue. Nous avons déjà parlé de la contradiction entre la préface allographe du roman et le parcours qu'il met en scène par la suite mais il nous semble pertinent de rappeler ici la fin de la préface écrite par Vital-Mareille :

**« Comme lui nous savons que la cause de notre patrie se confond avec celle de l'humanité et que devenir plus Français c'est devenir plus homme. »**<sup>289</sup>

Entre les paroles flatteuses de ce discours idéologique et l'interprétation sans équivoque du professeur, se poursuit la quête identitaire du héros. Entre deux affirmations totalement opposées dans leur propos, s'élabore le roman algérien de langue française de l'entre-deux-guerres.

<sup>287</sup> Mamoun, p. 167 et p. 177.

<sup>288</sup> *idem* p. 183.

<sup>289</sup> *idem*. p. 12.

Par rapport aux incohérences des romans que nous venons de voir et leur volonté crispée à déterminer la lecture et la réception à tout prix, *El Euldj Captif des Barbaresques* présente un système idéologique relativement cohérent et une rhétorique moins soucieuse de diriger de manière autoritaire l'interprétation de l'œuvre. Tout d'abord, c'est le seul roman du corpus qui ne comporte pas de préface et, vu les ambiguïtés que ces prétextes installent dans les autres cas, nous ne pouvons que se réjouir de l'absence de tout texte introductif. C'est aussi le roman où la fiction littéraire s'exprime avec le plus de liberté car les contraintes historiques, qui pèsent sur l'ensemble de cette production, sont beaucoup moins présentes dans cette œuvre. Puisque l'action se passe au XVI<sup>e</sup> siècle et que la tentative d'assimilation se fait dans l'autre direction, il est clair que l'auteur est libre par rapport au discours idéologique dominant de l'époque coloniale. Comme dans les autres romans, la tentative de rapprochement de la communauté de l'Autre se termine par un échec. Mais contrairement aux autres œuvres, il n'y a pas, dans ce cas, de discours idéologique opposé et ambigu par rapport à la quête et à son résultat. L'interprétation finale énoncée par deux personnages, le renégat et son fils, est parfaitement redondante avec ce que les événements de la quête expriment à travers la narration. Lediousse sombre dans la folie et cette folie est déjà un commentaire, un jugement même de sa tentative d'apostasie. Ses propres paroles au moment de cette folie constituent la première interprétation que nous pouvons relever.

**« ...Adieu, mon fils, dans deux heures d'ici je ne serai plus. Hélas, j'emporterai un regret, celui de ne pas m'éteindre dans les bras de la piété chrétienne, qui me fuit impitoyablement. La misérable ! »**<sup>290</sup>

Ce commentaire, empreint de regrets, réalise une redondance sans ambiguïté avec l'échec de sa tentative d'assimilation qui correspond selon notre définition à un apprentissage exemplaire négatif. Contrairement aux autres romans, le système idéologique de cette œuvre n'est pas basé sur des contradictions internes, mais s'élabore avec cohérence au cours de la narration. Le fils de Lediousse qui est devenu muphti et qui sauve la vie de son père au moment où il abjure publiquement l'islam, émet également un commentaire sur le parcours de son père. Son commentaire est partiellement redondant avec celui du père et, en aucun cas, il n'est en contradiction avec celui-ci. La voix de ce fils ouvert au dialogue et à l'échange entre les cultures et les religions est digne de confiance : c'est à travers lui que le narrateur fixe l'interprétation de la tentative d'assimilation entreprise par Lediousse, mais c'est aussi par ses paroles que nous voyons se dessiner les possibilités d'une relation juste et équilibrée entre les Musulmans et les Chrétiens. Voilà ce qu'il dit du parcours de son père et comment il voit la sienne :

**« ... ma fierté et mon air altier (...) je les tiens d'un père qui s'est laissé glisser sur la pente rapide d'une erreur funeste. Mais Dieu a commandé cela. Dieu a voulu que le fils musulman d'un français redevenu chrétien ait en lui le mélange altier de la fierté arabe conjuguée à l'esprit chevaleresque français, ... »**<sup>291</sup>

D'un côté condamnation du parcours du père, de l'autre côté ouverture vers une rencontre des deux cultures, des deux mondes. L'itinéraire du fils Youssef est en miroir

---

<sup>290</sup> *El-Euldj Captif des Barbaresques*, p. 137.

<sup>291</sup> *idem*, p. 133.



par rapport à celui de l'auteur : il a du « *sang français* » dans les veines et alimente son cerveau de la « *nourriture de l'Islam* »<sup>292</sup> ; tandis que l'auteur a du sang arabe et se nourrit de la culture française. Ce roman de Chukri Khodja est pratiquement le seul qui ne fonctionne pas selon un système idéologique ambigu et qui réalise ainsi une certaine cohérence au niveau de la relation qui s'établit entre le parcours du héros et son interprétation. Le travail de l'écriture débouche sur un refus clairement formulé de l'assimilation selon le discours officiel de l'époque mais au même moment il élabore les conditions de possibilité d'un compromis où les différences et les intérêts de chacun seraient respectés.

Dans le roman *Myriem dans les palmes*, l'interprétation des actions du roman se matérialise à deux niveaux : celui des événements historiques qui concernent la prise du Tafilalet par l'Armée française et celui des événements personnels qui marquent la quête des héros. Les deux commentaires de la fin, à quelques différences près, reproduisent le discours idéologique de l'assimilation qui est présenté, dès la préface, comme le système idéologique dominant de l'œuvre. En ce sens, ils réalisent une redondance avec le contrat de lecture et le discours assimilationniste dont l'œuvre se signale comme illustration. Voyons d'abord comment se construit la redondance du discours au niveau historique. C'est le Général français qui parle au moment de leur entrée victorieuse dans l'oasis.

**« Aujourd'hui, commence pour vous une ère nouvelle de justice, de paix et de bonheur... Vous allez connaître la sécurité, un bien-être que vous ignoriez sous un régime arbitraire. Sous l'égide de la France, vous pourrez désormais circuler librement dans le pays et y faire le commerce. »**<sup>293</sup>

Effectivement, l'amélioration de la sécurité dans les campagnes est l'un des éléments que le discours idéologique des intellectuels algériens francisés aimait répéter comme un bienfait de la présence française en Algérie<sup>294</sup>. L'occupation du Tafilalet est donc justifiée par le Général mais elle est aussi acceptée par les guerriers qui déposent les armes et qui interprètent le cours des événements comme la volonté d'Allah.

**« Allah a décidé cette soumission qui était dans notre esprit et qui est maintenant dans nos cœurs. »**<sup>295</sup>

Ce commentaire qui explique et intériorise la défaite militaire reprend le discours idéologique de l'assimilation mais est partiellement contradictoire avec les événements de l'histoire et avec le discours implicite que l'œuvre construit selon Ahmed Lanasri<sup>296</sup>. Il est certain que dans le cas de cette œuvre, contrairement à *El Eulji*, les contradictions et

<sup>292</sup> *idem.* p. 134.

<sup>293</sup> *Myriem dans les palmes*, p. 248.

<sup>294</sup> Voir à ce propos : BENHABILES, Chérif, *L'Algérie française vue par un indigène*, Alger, Fontana, 1914, voir la première partie dont le titre est *La sécurité*, pp. 7-12.

<sup>295</sup> *Myriem dans les palmes* p. 248.

<sup>296</sup> Voir LANASRI, Ahmed, D3. *Mohammed Ould Cheikh, un romancier algérien des années 30 face à l'assimilation*. Lille 3, André BILLAZ, 1985, spécialement pp. 216 à 225, chapitre intitulé *La "boite noire"*.

l'ambiguïté deviennent des composantes intériorisées du système idéologique dominant. Cette ambiguïté intériorisée est également très visible au niveau de la quête sentimentale de Myriem et de son frère Jean-Hafid. Parmi tous les héros de notre corpus, ils sont les seuls à accomplir un apprentissage exemplaire positif. Mais leur parcours ne peut réellement servir d'exemple à la thèse de l'assimilation qu'il est censé illustrer. La rencontre amoureuse réunit des personnes de la même sphère culturelle et religieuse ; elle est donc en contradiction avec le discours idéologique qui vante les mérites du « **rapprochement franco-musulman** »<sup>297</sup>. L'interprétation de leurs parcours est assumée par le narrateur et reproduit la même ambiguïté.

**« L'officier s'avance vers Ahmed et lui prend la main qu'il garde longtemps dans les siennes. – Tu est désormais mon frère et mon ami. (...) Maintenant, Myriem et Ahmed, le Lieutenant Debussy et Zohra, qui ont uni leurs destinées dans une même apothéose, sourient à la vie, au bonheur... »**<sup>298</sup>

Le narrateur tente de faire croire au lecteur qu'il s'agit d'une rencontre entre un officier français et un musulman Arabe et que les couples formés par les amoureux donnent naissance à des mariages mixtes. Mais la supercherie est trop évidente et la tentative ne trompe pas : le roman ne met en scène que des rencontres qui se produisent entre des personnes issues de la même sphère culturelle et religieuse. Résolument, le roman de Mohammed Ould Cheikh s'inscrit dans l'ambiguïté et l'incohérence à tous les niveaux de la narration.

Les différentes interprétations que nous avons pu relever dans les romans étudiés ne présentent pas une ligne de conduite aussi homogène que celle que nous avons pu relever au niveau des apprentissages exemplaires ou au niveau de l'introduction du discours idéologique dans l'écriture du roman. Entre l'ambiguïté évidente de l'interprétation dans *Myriem dans les palmes* et la cohérence sans faille d'El Euldj, on trouve toutes sortes de solution. Parfois le commentaire final est redondant avec le discours idéologique de l'œuvre, mais il est en contradiction avec le parcours du héros. Parfois l'interprétation est redondante avec les actions des personnages mais elle est en contradiction avec le péri-texte. Nous avons aussi des cas où la redondance entre ces différents éléments est partielle. Nous pourrions établir une classification de nos romans selon le degré de redondance réalisé entre les éléments constitutifs de l'œuvre littéraire mais là n'est pas le but de notre travail. Ce qui est certain c'est que, dans son ensemble, cette production littéraire ne correspond pas, d'une manière générale, à la règle de la redondance entre les actions et les interprétations, telle qu'elle devrait se manifester dans le cas des romans à thèse. L'étude de l'axe du *devoir* a relevé plusieurs raisons de l'incohérence qui caractérise ces œuvres. Il est certain que cette incohérence est le reflet au niveau romanesque des contradictions du système social, politique et culturel qui a donné naissance à cette production littéraire. L'absence d'un destinataire anthropomorphe et les ambiguïtés des interprétations de la fin des romans sont autant d'éléments qui nous confirment dans notre sentiment du début : ces œuvres ne sont pas des romans à thèse en « ligne directe ». Ils s'affichent comme porteur d'un message

<sup>297</sup> *Myriem dans les palmes, Avant-Propos de l'auteur, p. IV.*

<sup>298</sup> *op. cité p. 250.*

---

idéologique à sens unique et ils se présentent comme expression d'une voix autoritaire qui tente de convaincre le lecteur du bien-fondé du discours assimilationniste. En réalité, à travers leurs maladresses, malgré leurs ambiguïtés et leurs contradictions, ils participent au dialogue qui est à la base de la formation de l'identité nationale algérienne.



---

## CONCLUSION

Nous voilà arrivés à la fin de ce voyage dans la production romanesque algérienne de langue française de l'entre-deux-guerres. Au début de la recherche, nous avons adopté comme hypothèse de travail la conception selon laquelle les romans du corpus entraient dans la catégorie des romans à thèse. Cette hypothèse est non seulement affirmée par l'ensemble des critiques et des études que nous avons pu consulter, mais elle est également suggérée par une première lecture des œuvres en question. L'importance du discours idéologique et le caractère autoritaire et didactique de son expression dans certaines parties des romans, spécialement dans le péri-texte et l'incipit, laissent effectivement penser au lecteur qu'il est en face d'œuvres littéraires où la préoccupation essentielle de l'auteur est de faire passer un message idéologique. Dans cette perspective, si le message est bien interprété par le lecteur, il devra en tirer des conclusions qui influenceront sa règle de conduite dans le quotidien. Non seulement nos romans ne proposent pas de règle de conduite aux lecteurs, mais ils installent une ambiguïté et une incohérence dans le discours idéologique. Et progressivement, l'idéologie perd l'apparente importance qu'elle occupait au début au sein de la narration pour être supplantée et dépassée, en poids et en mesure, par la quête identitaire des héros.

Certes, comme l'analyse des interprétations l'a montré, l'idéologie ne disparaît jamais des préoccupations du narrateur mais, dans le mouvement oscillatoire entre *thèse* et *quête*, l'importance primordiale de cette dernière devient de plus en plus évidente. Au début des romans, la préoccupation essentielle des narrateurs est de démontrer la possibilité de l'assimilation et de mettre en récit un discours idéologique préexistant au

texte littéraire. S'il est vrai qu'« **aucune idéologie n'est suffisamment consistante pour survivre à l'épreuve de la figuration** »<sup>299</sup>, il est encore plus vrai qu'une idéologie controversée et en pleine mutation est encore plus vulnérable devant l'épreuve du passage de l'essai politique à la fiction littéraire. Au fur et à mesure que le discours idéologique s'embrouille dans ses propres contradictions, nous voyons la quête identitaire venir occuper la place centrale des préoccupations du narrateur. Le roman à thèse et plus encore le roman réaliste socialiste illustrent un discours idéologique figé dont l'existence n'est pas soumise à sa représentation fictionnelle. Dans le cas des romans algériens de langue française de l'entre-deux-guerres, nous pouvons affirmer que le discours idéologique est en continuelle gestation et se construit à travers l'œuvre littéraire. Ainsi nous avons dans notre corpus des romans qui formulent clairement un démenti du discours de l'assimilation (*Zohra la femme du mineur* et *El Euldj Captif des Barbaresques*), d'autres qui opèrent une altération du même discours (*Ahmed ben Mostapha goumier* et *Mamoun l'ébauche d'un idéal*) et encore d'autres qui installent l'ambiguïté du discours idéologique comme principe fondateur de leur narration (*Myriem dans les palmes* et *Bou-el-Nouar le Jeune Algérien*). Il ne nous a jamais paru justifié et nécessaire de classer les romans du corpus en différents groupes suivant leur engagement idéologique ou suivant leurs tendances à correspondre ou non aux critères formels et thématiques des romans à thèse. Ces trois attitudes différentes face au discours idéologique se retrouvent chacune avec plus ou moins de régularité dans tous les romans de notre corpus. Le but de la présentation qui précède n'est donc pas de diviser les romans du corpus en trois groupes distincts, mais simplement de souligner leur attirance pour l'une ou l'autre des attitudes possibles devant le discours idéologique. Il est aussi évident, après cette étude, que le discours idéologique de l'assimilation était intériorisé et interprété de manière différente par les auteurs de notre corpus mais, pour aucun d'entre eux, nous ne pouvons avancer qu'ils souscrivaient à la conception de l'assimilation, telle qu'elle était comprise et proposée par le pouvoir colonial en place.

Mais ce n'est pas seulement à cause du rapport qu'elles entretiennent avec le discours idéologique que les œuvres du corpus ne correspondent pas aux critères traditionnels du roman à thèse. Ce qui nous autorise à affirmer qu'il ne s'agit pas de romans à thèse « classiques », c'est essentiellement leurs traits caractéristiques que nous avons dégagés au niveau de la structure narrative. Au début de la deuxième partie de la recherche, nous avons décidé d'examiner les romans du corpus selon trois traits essentiels et inhérents aux romans à thèses selon S.R. Suleiman. A la fin de cette analyse, il est clair que, sur les trois traits retenus pour notre investigation, les œuvres en question ne réalisent pleinement que le premier d'entre eux. Effectivement, nos romans se signalent, à l'exception peut-être d'*El Euldj Captif des Barbaresques*, comme porteurs d'un enseignement idéologique. Cet enseignement est affiché et revendiqué dès le début de l'œuvre d'une manière explicite et non ambiguë. Mais les deux autres traits caractéristiques des romans à thèse ne se réalisent pas ou ne se réalisent que d'une manière partielle dans notre corpus. Au niveau de l'histoire, la structure d'apprentissage qui devrait illustrer le discours idéologique est complètement absente des romans étudiés. Nous avons d'un côté des structures d'apprentissage négatif qui témoignent de

---

<sup>299</sup> MACHEREY, Pierre, *Pour une théorie de la production littéraire*, Paris, Maspero, 1980, p. 220.

---

l'impossibilité de la réalisation de la thèse idéologique ; de l'autre côté nous trouvons la structure d'apprentissage positif dans *Myriem dans les palmes*. Pourtant cet apprentissage ne vient pas illustrer le discours idéologique, bien au contraire, il le contredit. Enfin, ainsi que nous l'avons étudié dans le dernier chapitre, les redondances formelles des romans à thèse ne sont pas reproduites par nos œuvres. Nous avons pu dégager certains types de redondances mais les contradictions et l'ambiguïté sont trop importantes au niveau de la narration pour affirmer qu'un système idéologique cohérent serait à la base de l'œuvre. Contradictions et incohérences réapparaissent sans cesse entre le discours idéologique et la quête identitaire, entre les interprétations des quêtes et les thèses idéologiques du début, puis également entre les différentes manifestations du discours idéologique. Bref, dans les romans algériens de l'entre-deux-guerres, la redondance du discours idéologique n'est pas assurée par la narration. Ce manque visible de redondance et de cohérence dans le discours idéologique témoigne d'un souci de l'auteur qui est différent de celui de l'auteur du roman à thèse.

Un dernier point important doit nous convaincre définitivement de l'erreur qui consiste à considérer les œuvres de notre corpus comme des romans à thèse. Dans l'ensemble très large des romans fondés sur une esthétique du vraisemblable et de la représentation, les romans à thèse se distinguent par leur aptitude à proposer au lecteur un message non problématique, de lui indiquer sans ambiguïté une règle d'action qui lui permette de s'engager dans la « bonne voie » et d'éviter la « mauvaise voie ». Bref, les romans à thèse proposent au lecteur des solutions définitives. Nous devons reconnaître que les romans algériens de langue française de l'entre-deux-guerres placent leurs lecteurs dans une situation différente : ils sont moins catégoriques dans leurs affirmations, ils indiquent aux lecteurs des voies multiples, partielles et relatives, et au lieu d'apporter des réponses définitives ils ont plutôt tendance à poser des questions. Ils partagent certains traits caractéristiques des romans à thèse mais leurs préoccupations essentielles sont ailleurs.

Ce désaveu de l'hypothèse de départ de notre travail qui était de considérer les romans du corpus comme des romans à thèse, ne remet pas en cause les résultats et les observations que nous avons pu dégager. L'outil méthodologique retenu au départ de nos investigations s'est révélé parfaitement adapté pour l'étude des romans algériens de langue française de l'entre-deux-guerres. L'analyse des différences entre les œuvres du corpus et les romans à thèse nous a aidé à mieux comprendre les mécanismes de fonctionnement de cette production romanesque naissante. Nous pourrions dire que l'analyse comparative nous a aidé à poser les « bonnes » questions pour situer les romans du corpus au sein de l'activité culturelle des intellectuels algériens francisés de la période, mais aussi au sein de la littérature algérienne de langue française. Pourtant, au moment où nous reconnaissons qu'il ne s'agit pas de romans à thèse, notre attention se dirige tout de suite vers d'autres genres ou catégories littéraires pour tenter un rapprochement, si minime soit-il, avec les œuvres de notre corpus.

L'affirmation selon laquelle nos romans sont fondés sur une esthétique du vraisemblable et de la représentation garde toute sa valeur et sa pertinence. Mais ce rapprochement avec le roman réaliste européen nécessite également quelques précisions réductrices. Dans la deuxième partie de la thèse, nous avons déjà présenté brièvement les éléments structurels que nos romans empruntent visiblement aux romans réalistes

français. Nous voudrions maintenant attirer l'attention sur une différence importante entre ces deux productions littéraires. Elle concerne la représentation de la société à travers la description qu'en donne l'œuvre littéraire. On connaît l'importance de la description de la société pour les auteurs réalistes et leur préoccupation de réussir, à travers la fiction littéraire, une peinture de la société dans laquelle évoluent les héros aussi fidèle que possible. En général, nos auteurs adoptent cette volonté de peindre au plus près la réalité sociale mais, dans la pratique, souvent ils s'en écartent sensiblement. La représentation de la société arabe et / ou berbère se fait dans la majorité des cas d'un point de vue valorisant qui évite de heurter les lecteurs Européens et qui tente de présenter une image positive de la société colonisée. Dès les premières œuvres, ce discours valorisant s'écrit en opposition au regard exotique puis franchement dévalorisant qui se dégage d'une partie de la production romanesque coloniale. La représentation de la société dominante de l'Algérie de l'époque est source, quant à elle, d'un malaise ou sinon d'une incohérence rapidement perceptibles à travers la narration. Le discours idéologique de nos romans suppose non seulement un candidat à l'assimilation, mais aussi une société qui soit accueillante, une société où cette assimilation puisse se réaliser. La société coloniale de l'Algérie de l'entre-deux-guerres ne correspond pas à cette image pourtant indispensable à la cohérence du discours assimilationniste. L'absence de représentation du destinataire au niveau textuel est conforme à cette réalité sociale et engendre, en partie, l'incohérence du discours idéologique. Parmi les romans du corpus, aucun ne procède d'une véritable représentation réaliste de la société coloniale de l'époque. Puisque cette société ne correspond pas aux besoins de la thèse, dans la majorité des cas, les auteurs évitent d'en donner une description détaillée. Complètement absente dans *Ahmed ben Mostapha* et *El Euldj*, la société des Français d'Algérie n'apparaît, dans le reste des romans, qu'à travers quelques rares représentants symboliques. Le dilemme de l'écrivain algérien de langue française de la période est simple : ou bien il représente la réalité de la société qui l'entoure et dans ce cas il reconnaît l'impossibilité de l'assimilation et accepte d'installer son discours dans l'ambiguïté, ou bien il représente une société qui correspond à ses besoins idéologiques mais qui est en contradiction avec la réalité. Aucun des auteurs de notre corpus n'a choisi cette dernière solution où la Littérature ferait violence à l'Histoire. En ceci, la sincérité et l'intégrité de la tentative entreprise par nos auteurs sont suffisamment démontrées.

Nous pourrions dire que les oppositions et les contradictions entre les différents éléments de la structure narrative de nos romans proviennent en grande partie de cette contradiction insoluble, de cette ambiguïté entre la réalité historique, sociale de l'Algérie de l'entre-deux-guerres et le discours de l'assimilation. Mais la particularité première des romans du corpus est de tenter continuellement, souvent avec un résultat médiocre, une synthèse des différents éléments contradictoires ou opposés entre eux. Romans de l'*entre-deux*, ils procèdent d'une rencontre entre deux sphères culturelles distinctes qui, bien que coexistant sur le même sol, s'ignorent mutuellement : rencontre de langues et de traditions littéraires différentes, rencontre de religions et de visions du monde différentes, rencontre de savoirs et d'attitudes intellectuelles différents. Selon notre opinion, les raisons de l'ambiguïté et de la médiocrité de l'ensemble de cette production littéraire sont à chercher essentiellement du côté de l'échec des auteurs à réussir une représentation synthétique et cohérente de ces multiples rencontres. La plus problématique et la moins



étudiée de ces rencontres est, sans aucun doute, celle qui se réalise au niveau de l'écriture romanesque. Sous un angle génétique, tout romancier « **opère la rencontre d'un énoncé idéologique et d'un énoncé romanesque** »<sup>300</sup>. Dans le cas de nos auteurs, nous pouvons affirmer avec certitude que l'énoncé idéologique se construit à partir de la thèse de l'assimilation, c'est-à-dire à partir d'un concept dont les racines plongent dans la sphère culturelle de l'Autre. Mais les sources de l'énoncé romanesque de nos œuvres se situent dans l'espace de la rencontre entre les deux sphères culturelles. *Ahmed ben Mostapha goumier* constitue l'exemple le plus parlant, le plus évident de cet énoncé romanesque qui puise abondamment dans les traditions littéraires arabes. Cette tendance est également observable, en des proportions différentes, dans les autres œuvres du corpus. A travers la narration, ces éléments empruntés à la littérature arabe et / ou berbère, écrite et / ou orale, se fondent avec d'autres éléments qui proviennent eux de la littérature française. L'énoncé romanesque est donc le fruit d'une rencontre entre les deux sphères culturelles. Le récit, espace de la rencontre entre l'énoncé idéologique et l'énoncé romanesque, tente une synthèse cohérente de ces différents éléments mais n'arrive pas à faire disparaître complètement les contradictions et les oppositions qui s'y révèlent. Il est difficile de comprendre en profondeur les premiers romans algériens de langue française si on ne prend pas en compte les diverses sources littéraires où puisent les auteurs de la période. De ce point de vue, nous devons reconnaître qu'une étude importante et difficile reste à faire : celle du rapport qui existe entre ces œuvres et la littérature orale de l'Algérie du début du XX<sup>e</sup> siècle.

Au cours de ce travail, nous avons plusieurs fois laissé entendre que le roman algérien de langue française de l'entre-deux-guerres était ouvert à une certaine forme de dialogisme. Il convient de préciser ce que nous entendons par cette affirmation. Avant tout, l'utilisation de ce concept nous paraissait justifiée seulement dans les moments où nous voulions différencier les œuvres de notre corpus des romans à thèse classiques ou des œuvres très fortement monologiques de la littérature coloniale. Le caractère de l'idée de l'assimilation, tel qu'il se révèle dans notre corpus, nous a rappelé la distinction que fait Mikhaïl Bakhtine entre l'idée « *achevée* » et l'idée « *inachevée* ». Selon sa conception, l'idée « **vit en une interaction continue avec d'autres idées** »<sup>301</sup>. Ainsi l'idée de l'assimilation qui s'exprime à travers nos romans serait une idée inachevée : non seulement elle est ouverte au dialogue mais à travers la narration elle subit des changements, bref c'est une idée vivante. De l'autre côté on trouve l'idée de l'assimilation exprimée par les écrivains coloniaux, une idée qui est fixe, rigide et fermée au dialogue : c'est une idée achevée qu'on ne discute plus et qui est, selon la vision de Bakhtine, morte. Pourtant le fait de proposer aux lecteurs des voies multiples, d'ouvrir la thèse idéologique à diverses interprétations ou de poser des questions au lieu d'apporter des réponses dogmatiques, ne suffit pas pour affirmer que nos œuvres ressemblent aux romans dialogiques.

En réalité c'est la lecture d'un récent travail universitaire qui nous a poussé à poser la question du dialogisme à propos des romans de notre corpus. La thèse en question a

<sup>300</sup> MACHEREY, op. cité p. 290.

<sup>301</sup> BAKHTINE, Mikhaïl, *La poétique de Dostoïevski*, Paris, Seuil, 1970, p. 127.

contribué à replacer la conception originale de Bakhtine sur le dialogisme dans le contexte actuel de la critique littéraire et a démontré son intérêt pratique pour l'étude du roman algérien de langue française<sup>302</sup>.

**« Cependant, il est tout à fait possible d'affirmer que le dialogisme idéologique se présente comme une propriété pertinente du roman algérien. »<sup>303</sup>**

C'est le terme de « dialogisme idéologique » qui retient toute notre attention car les résultats de notre étude prouvent suffisamment que la conception idéologique de l'assimilation n'est pas une idée fixe et rigide chez les auteurs de notre corpus. Au contraire, comme nous l'avons déjà signalé, la fiction littéraire constitue pour nos auteurs une tentative de représentation d'un concept dont ils connaissent toutes les contradictions et toutes les ambiguïtés. La littérature semble fonctionner pour nos écrivains comme un « champ d'investigation » où ils mettent à l'épreuve une idée qui les travaille et les questionne. Mais voyons si nos romans correspondent aux critères essentiels du dialogisme idéologique tels que Siline les a dégagés en partant d'une confrontation des travaux de Gilbert Durand avec ceux de Mikhaïl Bakhtine sur la question<sup>304</sup>.

Premièrement, il faut souligner que nous parlons bien du dialogisme idéologique qui s'établit au sein d'un seul et même texte romanesque. Nous avons déjà parlé, par ailleurs, du dialogue qui s'établit entre les intellectuels algériens à propos des diverses conceptions de l'idéologie de l'assimilation. Ce dialogue se construit à travers les écrits journalistiques, les essais politiques et les interventions et conférences dont nous avons parlé dans l'introduction. Nous avons brièvement effleuré cette question de l'intertextualité et ses caractéristiques dans la deuxième partie de ce travail mais ce n'est pas le sujet principal de notre étude.

Deuxièmement, il faut reconnaître qu'entre les romans de notre corpus, aucun ne réalise pleinement la fameuse *personnification des idées*, condition sine qua non du dialogisme selon Bakhtine. Pour lui, dans une œuvre dialogique **« les idées sont distribuées entre les personnages, non pas en tant qu'idées valables en soi, mais en tant que manifestations sociologiques ou caractérogiques de la pensée »<sup>305</sup>**. Certes, les personnages de nos romans véhiculent des idées et l'auteur les utilise expressément dans le but de personnifier un discours idéologique qui leur préexiste et auquel ils prêtent leur voix pour s'exprimer. Mais, à part quelques timides tentatives, jamais les personnages et par conséquent les idées qu'ils personnifient, n'accèdent à une liberté par rapport au narrateur omniscient qui les met en place et qui les utilise à son gré. En dehors de la volonté de l'auteur, les idées n'ont aucune existence individuelle. En ce sens, nos romans sont plutôt monologiques car **« toutes les idées affirmées se fondent dans l'unité de la conscience de l'auteur qui regarde et qui représente »<sup>306</sup>**. Pourtant, comme nous l'avons déjà montré, il est clair que la position de nos auteurs sur

---

<sup>302</sup> SILINE, Vladimir, DNR, *Le dialogisme dans le roman algérien de langue française*, Paris 13, Charles BONN, 1999, 261 p.

<sup>303</sup> *idem* p. 54.

<sup>304</sup> *idem* pp. 47-49.

<sup>305</sup> BAKHTINE, Mikhaïl, *op. cité* p. 123.

la question de l'assimilation n'est pas immuable et que dans leur cas, le texte romanesque devient le lieu d'expression des doutes, des contradictions et des ambiguïtés idéologiques. Ainsi, à travers ses contradictions, le roman algérien de langue française de l'entre-deux-guerres procède d'un dialogisme intérieur à l'image de l'indécision des auteurs à apporter des réponses définitives à propos d'une question existentielle qui les place dans une situation ambiguë. Nous avons déjà cité Naget Khadda à propos du dialogisme dans la deuxième partie de la thèse. Voici la suite de cette citation qui parle du dialogisme intérieur :

**« Dialogisme d'un soi à soi à défaut d'un impossible dialogue avec l'autre, qui, du fait de la mauvaise conscience qui accompagne (au sens musical du terme) les proclamations d'allégeance, instaure une certaine polyphonie se laissant percevoir en dépit de la pauvreté de la composition. »**<sup>307</sup>

Enfin, nous aimerions attirer l'attention sur un trait caractéristique de nos romans à travers lequel, visiblement, ils correspondent aux critères du dialogisme selon Bakhtine. Dans sa conception, l'opposition des idées se manifeste à travers les paroles et les actions des personnages mais aussi dans les contradictions structurelles du roman :

**« Les rapports dialogiques s'établissent entre tous les éléments structureaux du roman, c'est-à-dire qu'ils s'opposent entre eux, comme dans le contrepoint. »**<sup>308</sup>

A travers la troisième partie de l'étude, nous avons dégagé plusieurs oppositions structurelles de nos romans : opposition entre le péri-texte, le contrat de lecture et le parcours romanesque des héros, opposition entre le discours idéologique et la structure d'apprentissage, enfin opposition entre les actions des personnages et l'interprétation finale qui en est donnée. Sans parler des contradictions internes du discours idéologique que nous avons pu relever à travers ses différentes expressions. Le titre de la thèse résume, en quelque sorte, l'ensemble de ces oppositions en attirant l'attention sur les deux préoccupations essentielles des romans : le discours idéologique et la quête identitaire. Toutes ces considérations nous autorisent à rappeler la pertinence du concept dialogique pour l'étude des romans algériens de langue française de l'entre-deux-guerres. Nos œuvres sont bien caractérisées par une ouverture vers le dialogisme idéologique. Ce trait dialogique intérieur à l'auteur, si minime soit-il, si balbutiant soit-il, travaille l'ensemble de cette production littéraire et explique en partie l'incohérence visible et l'ambiguïté intrinsèque des récits étudiés.

Nous espérons que cette étude des romans algériens de langue française de l'entre-deux-guerres peut contribuer d'une part, à une meilleure compréhension de l'ensemble de la littérature algérienne de langue française et d'autre part, à un approfondissement des connaissances sur la naissance et l'émergence de l'identité nationale algérienne. Il nous semble important de souligner qu'aucun pays, qu'aucune nation ne peut impunément occulter une partie importante de son histoire littéraire et

<sup>306</sup> *idem* p. 123.

<sup>307</sup> BELKAID Naget KHADDA, *TDE. (En)jeux culturels dans le roman algérien de langue française, Paris 3, Roger FAYOLLE, 1987, p. 102.*

<sup>308</sup> BAKHTINE, Mikhaïl, *op. cité* p. 77.

intellectuelle. De notre position d'observateur lointain en distance, mais proche en pensée, notre souhait est simplement de voir cette production romanesque reprendre la place qui lui revient au sein des lettres algériennes.

---

# BIBLIOGRAPHIE

## LE CORPUS

BEN CHERIF, Mohammed, *Ahmed Ben Mostapha, goumier*, Paris, Payot, 1920, 245 p. réédition chez Publisud, 1997, Collection « Espaces méditerranéens ».

HADJ-HAMOU, Abdelkader, *Zohra la femme du mineur*, Paris, éd. Monde moderne, 1925, 224 p. Préface d'Albert Pourville.

KHODJA, Chukri, *Mamoun, l'ébauche d'un idéal*, Paris, éd. Radot, 1928, 184 p. Préface de Vital-Mareille. Réédité avec *El Euldj captif des barbaresques* à Alger, OPU, Collection "Textes anciens", 1992, 137 p., présentation de Nadja Bouzar Kasbadji.

KHODJA, Chukri, *El Euldj, captif des barbaresques*, Arras, INSAP, éd. de la Revue des Indépendants, 1929, 137 p. Réédité à Paris, Sindbad, 1991, 127 p., préface d'Abdelkader Djeghloul. Réédité à Alger, OPU, Collection "Textes anciens", 1992, 137 p., présentation de Nadja Bouzar Kasbadji.

OULD-CHEIKH, Mohammed, *Myriem dans les palmes*, Oran, Plaza, 1936, 253 p. Réédité à Alger, OPU, 1986, 251 p., introduction d'Ahmed Lanasri.

ZENATI, Rabah, *Bou-el-Nouar, le jeune Algérien*, Alger, La Maison des Livres, 1945, 226 p.

A l'exception de *Myriem dans les palmes*, pour chaque roman nous avons travaillé avec la première édition originale ; dans le cas des citations les renvois aux pages sont donc faites selon ces éditions.

## ŒUVRES LITTÉRAIRES DIVERSES

- AMROUCHE, Jean, *Cendres, poèmes (1928-1934)*, Tunis, Mirages, 1934, 98 p.  
Réédité, Paris, L'Harmattan, 1983, 103 p., présentation de Ammar Hamdani.
- AMROUCHE, Jean, *Etoile secrète*, Tunis, Mirages, « Les Cahiers de Barbarie », n°19, 1937, 100 p. Réédité, Paris, l'Harmattan, 1983, 108 p., présentation de Ammar Hamdani.
- AMROUCHE, Jean, *Chants berbères de Kabylie*, Tunis, Monomotapa, 1939. Réédité, Paris, L'Harmattan, 1986, 187 p., avant-propos de Henry Bauchau.
- BEN GHARBIT, Si Kaddour, *Abou Nouas ou l'art de se tirer d'affaire*, Argenteuil, R. Coulouma, 1930, 109p.
- BEN RAHAL, Si M'Hamed, *La vengeance du Cheikh*, in **Revue algérienne et tunisienne littéraire et artistique**, Alger, 4<sup>e</sup> année, n°13, 1891, pp. 428-433.
- BOURI, Ahmed, *Musulmans et Chrétiens*, in **El Hack**, du 20 avril 1912, 11<sup>e</sup> année, n°28.
- CAMARA, Laye, *L'Enfant noir*, Paris, Les Presses de la Cité, 1967, 256 p.
- CHERSOUX, Louise et Justin, (pseudonyme de TEDJINI, Belkacem), *Autour de la Meïda. Histoires et anecdotes marocaines*, Tanger, éd. Internationales, 1938, 276 p.
- DINET, Etienne et BAÂMER BEN IBRAHIM, Slimane, *Khadra, la danseuse des Ouled Naïl*, Paris, Piazza, 1926, 263 p. roman.
- DINET, Etienne et BAÂMER BEN IBRAHIM, Slimane, *Mirages : Scènes de la vie arabe*, Paris, Piazza, 1906, 209 p.
- DINET, Etienne et BAÂMER BEN IBRAHIM, Slimane, *Tableaux de la vie arabe*, Paris, Piazza, 1908, 149 p.
- DUGAS, Guy, *Algérie un rêve de fraternité*, Paris, Omnibus, 1997, textes choisis et présentés par, 1009 p.
- FERAOUN, Mouloud, *Le Fils du pauvre*, Paris, Le Seuil, 1954, 130 p.
- GUENNON, Saïd, *La voix des monts, mœurs de guerre berbères*, Rabat, Omnia, 1934, 317 p., préface de L. Bénazet.
- HADJ-HAMOU, Abdelkader, Pseudo : FIKRI et RANDAU, Robert, *Les compagnons du jardin*, Paris, Donat-Monchrestien, 1933, réédité par Guy Dugas, in *L'Algérie, un rêve de fraternité*, Paris, Omnibus, 1997, pp. 59-154.
- HADJ-HAMOU, Abdelkader, *Le frère d'Ettaous*, in **Notre Afrique , Anthologie des conteurs algériens**, préface de Louis Bertrand, Paris, Les Editions du Monde Moderne, 1925, pp. 1-28.

- KASSEM, Sidi, *Les Chants du Nadir*, Paris, H. Daragon, 1910, 107 p., poèmes.
- KATEB, Yacine, *Nedjma*, Paris, Le Seuil, 1956, 256 p.
- LANASRI, Ahmed, *Anthologie de la poésie algérienne de langue arabe*, Publisud, 1994, Collection "Littérature", 256 p.
- MONTERA, Mahieddine, *Le frisson de la chair*, Alger, Soubiron, 1931, 309 p., pièce de théâtre suivie de *Contes arabes* (pp. 89-309).
- Notre Afrique, Anthologie des conteurs algériens**, Paris, Monde moderne, 1925, 290 p., préface de Louis Bertrand.
- OULD CHEIKH, Mohammed, *Chants pour Yasmine*, Oran, Fouque, 1930. Réédité, Alger, OPU, 1988 in *Poèmes et autres écrits de Mohammed Ould Cheikh*, 171 p., introduction d'Ahmed Lanasri.
- POTTIER, René et BEN ALI, Saad, *Aïchouch la djellabya princesse saharienne*, Paris, Crès, Les Œuvres représentatives, 1933, 227 p., roman.
- POTTIER, René et BEN ALI, Saad, *La Tente noire, roman saharien*, Paris, Crès, Les Œuvres représentatives, 1933, 249 p., roman.
- RANDAU, Robert, *Les Colons, roman de la patrie algérienne*, Paris, E. Sansot, 1907, 347 p., préface de Marius-Ary Leblond.
- RANDAU, Robert, *Cassard le Berbère*, 1926, Alger, J. Carbonel, 267 p.
- TRUPHEMUS, Albert, *Ferhat, instituteur indigène*, Alger, Esquirol, 1935. Réédité par Guy Dugas, *Algérie un rêve de fraternité*, Paris, Omnibus, 1997, textes choisis et présentés par, pp. 157-297.
- ZEHAR, Aïssa, *Hind à l'âme pure ou l'histoire d'une mère*, Alger, Baconnier, 1942, 132 p.

## A PROPOS DU CADRE SOCIAL, CULTUREL ET HISTORIQUE DE L'ALGERIE

- ABBAS, Ferhat, *De la colonie vers la province, I. Le Jeune Algérien*, Paris, Editions de la Jeune Parque, 1931, 152 p., recueil d'articles écrits de 1922 à 1927.
- Alger 1860-1939, Le modèle ambigu du triomphe colonial**, Paris, Editions Autrement – Collection Mémoires n°55, 1999, 231 p., sous la direction de Jean-Jacques Jordi et Jean-Louis Planche.
- AMROUCHE, Jean, *La France comme mythe et comme réalité, de quelques vérités amères*, in **Le Monde**, 11 janvier 1958, p. 4.
- AGERON, Charles-Robert, *Histoire de l'Algérie contemporaine, Tome II, De l'insurrection de 1871 au déclenchement de la guerre de libération*, Paris, PUF, 1979, 643 p.
- AGERON, Charles-Robert, *Histoire de l'Algérie contemporaine*, Paris, PUF, coll. « Que

- sais-je », 1964, 126 p.
- AGERON, Charles-Robert (présentation par), *L'Algérie des Français*, Paris, Seuil, 1993, 377 p.
- AGERON, Charles-Robert, *Le Mouvement Jeune-Algérien de 1900 à 1923*, in ***Etudes maghrébines – Mélanges offerts à Charles-André Julien***, Paris, PUF, 1964, pp. 217-243.
- AGERON, Charles-Robert, « *L'Algérie est ma patrie* », in ***Les Collections de l'Histoire, La guerre d'Algérie***, Hors série n°15, mars 2002, pp. 8-16.
- BACHETARZI, Mahieddine, *Mémoires 1919-1939*, suivi de *Etude sur le théâtre dans les pays islamiques*, préface de Saadeddine Bencheneb, rédigé en collaboration avec Jacques Dapoigny, Alger, SNED, 500 p.
- BOUKABOUYA EL HADJ, Abdallah, *L'Islam dans l'armée française*, Lausanne, Librairie nouvelle, 1917, 77 p.
- BEN CHERIF, Mohamed, *Aux villes saintes de l'Islam*, Paris, Hachette, 1919, 252 p, Récit de voyage, préface de M. Jonnart, Gouverneur Général de l'Algérie.
- BENHABILES, Chérif, *L'Algérie française vue par un indigène*, suivi de *Guerre à l'ignorance*, de BEN MOUHOUH Mohammed el Mouloud, discours et conférences prononcés en arabe au cercle Salah de Constantine, préface de Georges Marçais, Alger, Fontana, 1914, 195 p.
- BERQUE, Jacques, *Le Maghreb entre deux guerres*, Paris, Seuil, Collection Esprit, 1962, 446 p.
- BERQUE, Augustin, *Ecrits sur l'Algérie*, réunis et présentés par Jacques Berque, Aix-en-Provence, Edisud, Archives maghrébines, 1986, 300 p.
- BOUDERBAH, Hamed, *Réflexions sur la colonisation d'Alger, sur les moyens à employer pour la prospérité de cette colonie*, in ***Revue Africaine***, 2<sup>e</sup> trimestre 1913, pp. 220-244, introduction de G. Yver pp. 278-219.
- CARLIER, Omar, COLONNA, Fanny, DJEGHLOUL, Abdelkader, EL-KORSO, Mohamed, *Lettrés, intellectuels, et militants en Algérie, 1880-1950*, Alger, OPU, 1988, 175 p.
- COLONNA, Fanny, *Instituteurs algériens, 1883-1939*, Alger, OPU, 1975, 240 p.
- CORAN**, traduit de l'arabe par Kasimirski, Paris, Garnier-Flammarion, 1970, 511 p.
- DESVALOIS, Pierre, *Belle et vivante Algérie*, in ***Algérie, les portes de la vie***, Paris, Editions du Burin, 1967, pp. 259-348.
- DJEGHLOUL, Abdelkader, *Eléments d'histoire culturelle algérienne*, Alger, ENAL, 1984. Recueil d'articles parus entre 1979 et 1981 in ***Algérie Actualité*** dans la rubrique « Patrimoine », 244 p.
- FACI, Saïd, *L'Algérie sous l'égide de la France : contre la féodalité algérienne*, Toulouse, Imprimerie régionale, 1936, 292 p., préface de Maurice Violette.
- HADJ-HAMOU, Abdelkader, *L'Islam est-il immuable ?* in ***Mercure de France***, 1<sup>er</sup> mai 1930, pp. 599-611.
- HAMET, Ismaïl, *Les musulmans français du Nord de l'Afrique*, Paris, Armand Colin, 1906, 313 p.



- HAMICHE, Bouzid, *L'éducation nationale en Algérie*, in **Algérie, les portes de la vie**, Paris, Editions du Burin, 1967, pp. 259-348.
- HENRY, Jean-Robert et COLLOT, Claude, *Le Mouvement national algérien : Textes, 1912-1954*, Paris, L'Harmattan, 1978, 343 p. Réédité à Alger, OPU, 1981.
- IBN BADIS, *Paroles amères*, in **Europe**, n°567-568, juillet-août 1967.
- IHADDADEN, Zahir, *Histoire de la presse indigène en Algérie, des origines jusqu'en 1930*, Alger, ENAL, 1983, 407 p.
- KADDACHE, Mahfoud, *Histoire du nationalisme algérien, Question nationale et politique algérienne (1919-1951)*, Alger, SNED, 1980, 2 volumes.
- KADDACHE, Mahfoud, *La vie politique à Alger de 1919 à 1939*, Alger, SNED, 1970, 391 p.
- KHALED, L'Emir, *La situation des Musulmans d'Algérie*, Alger, Ed. du Trait-d'Union, 1924, en sous-titre : *Conférences faites à Paris les 12 et 19 juillet 1924 devant plus de 12000 auditeurs*. Réédité à Alger, OPU, 1987, présentation de Nadya Kasbadji, 55 p.
- LACHERAF, Mostapha, *L'Algérie : nation et société*, Alger, SNED - Paris, Maspero, 1976, 346 p.
- MASSIGNON, Louis, *Les Musulmans d'Algérie et l'Idéal colonial français*, in **Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences coloniales**, t XIV, 1929-1939, Paris, 1933, pp. 409-410.
- MESSALI, Hadj, *Les Mémoires de Messali Hadj, 1898-1938*, texte établie par Renaud de Rochebrune, préface d'Ahmed Ben Bella, postfaces de Charles-André Julien, Charles-Robert Ageron, Mohammed Harbi, Paris, J.C.Lattès, 1982, 319 p.
- MERAD, Ali, *Le réformisme musulman en Algérie de 1925 à 1940. Essai d'histoire religieuse et sociale*, Paris /La Haye, Mouton et Cie, 1967, 472 p.
- NAGY, László, *La naissance et le développement du mouvement de libération nationale en Algérie (1919-1947)*, Budapest, Akadémia Kiadó, 171 p.
- PERVILLE, Guy, *L'élite intellectuelle, l'avant-garde militante et le peuple algérien*, in **Vingtième siècle, revue d'histoire**, Paris, n°12, octobre-décembre 1986, p. 52.
- RENAULT, François, *Le Cardinal Lavignerie*, Paris, Fayard, 1992, 698 p.
- SIMON, Jacques, *Messali Hadj (1898-1974) La passion de l'Algérie libre*, Paris, Editions Tirésias, 1998, 250 p.
- STORA, Benjamin, *Messali Hadj, (1898-1974)*, Paris, Le Sycomore, 1982, 299 p.
- STORA, Benjamin, *Histoire de l'Algérie coloniale (1830-1945)*, Paris, Editions La Découverte, 1991, 127 p.
- TOCQUEVILLE, Alexis, *Travail sur l'Algérie. 1841, Ecrits et discours politiques*, in **Œuvres complètes**, Tome III., Paris, Gallimard, 1962.
- ZENATI, Rabah, *Le problème algérien vu par un indigène*, Paris, Publications du Comité de l'Afrique française, 1938, 182 p.
- ZENATI, Rabah, (pseudo: Hassan), *Comment périra l'Algérie française*, Constantine, Attali, 1938, essai, 140 p.

## CRITIQUE LITTÉRAIRE

### Articles

---

- ABOU MERQEM, Nadj, *Le théâtre algérien*, in **La Nouvelle Critique**, n°112, janvier 1960, pp. 133-137.
- ACHOUR, Christiane, *Le regard assimilé*, in **Cahiers de littérature générale et comparée, La littérature coloniale**, n°5, automne 1981, pp. 41-49.
- BACHIR, Hadj Ali, *Culture nationale et révolution algérienne*, in **La Nouvelle Critique**, n°147, juin 1963, pp. 33-56.
- BAMYA, Aïda, *La littérature algérienne de langue arabe*, in **Europe**, n°567-568, juillet-août 1976, pp. 38-48.
- BENCHENEB, Rachid, *Le Mouvement intellectuel et littéraire algérien à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle*, in **Revue française d'Histoire d'outre-mer**, tome LXX., n°258-259, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> trimestre 1983, pp. 11-24.
- BERTRAND, Louis, **Notre Afrique**, **Anthologie des conteurs algériens**, préface de, Paris, Les Editions du Monde Moderne, 1925, pp.1-22.
- BONN, Charles, *Roman maghrébin, émigration et exil de la parole*, in **Annuaire de l'Afrique du Nord**, éditions du CNRS, Tome XXIV, 1985, pp. 397-415.
- BOUZAR KASBADJI, Nadja, *Préface à la réédition de Mamoun, l'ébauche d'un idéal, et El Euldj, captif des barbaresque*, Alger, OPU, Collection "Textes anciens", 1992, 137 p.
- BRAHIMI, Denise, *Vamp saharienne 1933*, in **Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée, Le Maghreb dans l'imaginaire français**, CRESM collection « Maghreb contemporain », Edisud, 1986, pp. 97-105.
- DJEGHLOUL, Abdelkader, *Chukri Khodja, un Algérien face au centenaire* in **Algérie Actualité**, n° 782, pp. 5-15, octobre 1980.
- DJEGHLOUL, Abdelkader, *Le mimétisme culturel et son ambiguïté*, in **Algérie Actualité**, n° 712, du 7 au 13 juin 1979.
- DJEGHLOUL, Abdelkader, *La résistance-dialogue d'un romancier algérien au début du siècle*, préface à la réédition d'*El Euldj captif des barbaresques*, Sindbad, Paris, 1991, pp. 9-42.
- DJEGHLOUL, Abdelkader, *Un romancier de l'identité perturbée et de l'assimilation impossible: Chukri Khodja* in **Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée, Le Maghreb dans l'imaginaire français**, CRESM collection "Maghreb contemporain", Edisud, 1986, pp. 81-96.
- DJEGHLOUL, Abdelkader, *Si M'hamed Ben Rahal (1857-1928) La résistance-dialogue d'un notable de Nedroma*, in **Algérie Actualité**, n° 699, du 8 au 14 mars 1979.

- DEJEUX, Jean, *Le double désir du Même et de l'Autre chez les romanciers de langue française de 1920 à 1945*, in **Actes du congrès mondial des littératures de langue française**, Padoue, mai 1983, 677 p.
- DEJEUX, Jean, *L'identité et le masque, les pseudonymes dans la littérature de langue française en Algérie*, in **Annuaire de l'Afrique du Nord**, éditions du CNRS, Tome XXIV, 1985, pp. 385-396.
- DEJEUX, Jean, « *L'image de la France dans la littérature maghrébine de langue française*, in **Hommes et Migrations**, n° 1101, mars 1987, pp. 45-55.
- DEJEUX, Jean, *Robert Randau et son « peuple franco-berbère »*, in **Cahiers de littérature générale et comparée, La littérature coloniale**, n°5, automne 1981, pp. 91-97.
- DEJEUX, Jean, *Notice sur Hadj-Hamou Abdelkader*, in **Recherches Biographiques, Algérie, 1830-1962**, Paris, n°0, 1983.
- DUGAS, Guy, *Plaidoyer pour quelques hommes de bonne volonté*, in **Algérie Littérature Action**, Paris, Marsa éditions, n°9, mars 1997, pp. 155-161.
- GOURDON, Hubert, HENRY, Jean-Robert, HENRY-LORCERIE Françoise, *Roman colonial et idéologie coloniale en Algérie*, in **Revue algérienne des sciences juridiques économiques et politiques**, Alger, volume XI. N°1, mars 1974, 252 p.
- HENRY, Jean-Robert, HENRY-LORCERIE, Françoise, *Quelques remarques sur le roman colonial*, in **Cahiers de littérature générale et comparée, La littérature coloniale**, n°5, automne 1981, pp. 111-121.
- LANASRI, Ahmed, *La littérature algérienne de l'entre-deux guerres : genèse et fonctionnement*, in **Itinéraires et contacts de cultures**, Paris, L'Harmattan et Université Paris 13, n° 10, 1<sup>er</sup> semestre 1990.
- MERIANE, Leïla, *Notice sur Chukri Khodja*, in **Recherches biographiques, Algérie, 1830-1962**, Paris, n°3, 1<sup>er</sup> trimestre 1985.
- MILIANI, Hadj, *La réception critique de la littérature algérienne de langue française de l'entre-deux-guerres : une critique par contumace ?* in **Itinéraires et contacts de cultures**, Paris, L'Harmattan et Université Paris 13, n° 10, 1<sup>er</sup> semestre 1990.
- RANDAU, Robert, *L'Algérianisme*, in **Afrique, Bulletin de l'Association des Ecrivains Algériens**, juin 1926, n°22, pp. 1-10.
- VAN DEN HEUVEL, Pierre, *Magrebi irodalmak : néh ány kifejezés mód eredetiségér#l*, in **Helikon**, Budapest, septembre 1991, n° spécial consacré aux littératures francophones, pp. 76-87, trad. hongroise de Kun Tibor.

## Livres

- ARNAUD, Jacqueline, *La Littérature maghrébine de langue française, t.I, Origines et perspectives, t.II. Le cas de Kateb Yacine*, Paris, Publisud, 1986, 377 p. et 741 p.
- ARISTOTE, *Rhétorique*, Paris, Librairie générale française, coll. Le livre de poche, 407 p., traduction de Charles-Emile Ruelle.

- BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 1987, 489 p., traduction du russe par Daria Olivier.
- BAKHTINE, Mikhaïl, *La poétique de Dostoïevski*, Paris, Seuil, 1970, 347 p.
- BARTHES, Roland, Analyse structurale du récit, in **Poétique du récit**, Paris, Seuil, coll. Points, 1977, pp. 7-57.
- BARTHES, Roland, *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, coll. Points, 1953, 187 p.
- BARTES, Roland, S/Z, Paris, Seuil, 1970, 278 p.
- BENCHEIKH, Jamel Eddine, *Dictionnaire de littérature de langue arabe et maghrébine francophone*, Paris, Quadriga / PUF, 2000, 443 p.
- BONN, Charles, *La littérature algérienne de langue française et ses lectures. Imaginaire et discours d'idées*, Sherbrooke, Naaman, 1974, 256 p.
- BONN, Charles, *Le roman algérien de langue française : vers un espace de communication littéraire décolonisé ?*, Paris, L'Harmattan, 1985, 351 p.
- DEJEUX, Jean, *Dictionnaire des Auteurs maghrébins de langue française*, Paris, Karthala, 1984, 404 p.
- DEJEUX, Jean, *Images de l'étrangère. Unions mixtes franco-maghrébines*, Paris, La Boîte à documents, 1989, 312 p.
- DEJEUX, Jean, *La littérature algérienne contemporaine*, Paris, P.U.F., coll. Que sais-je ? n°1604, 1975, 128 p.
- DEJEUX, Jean, *La littérature maghrébine d'expression française*, Paris, P.U.F., coll. Que sais-je ?, n° 2675, 1992, 128 p.
- DEJEUX, Jean, *Littérature maghrébine de langue française*, Sherbrooke, Naaman, 3<sup>e</sup> édition revue et corrigée, 1980, 493 p.
- DEJEUX, Jean, *La Poésie algérienne de 1830 à nos jours, Approches socio-historiques*, 3<sup>e</sup> édition corrigée, Paris, Publisud, 1996, 109 p.
- DEJEUX, Jean, Maghreb, *Littératures de langue française*, Paris, Arcantère Editions, 1993, 658p.
- DERRIDA, Jacques, *L'écriture de la différence*, Paris, Seuil, coll. Points, 1979, 436 p.
- ESCARPIT, Robert, *Sociologie de la littérature*, Paris, P.U.F., "Que Sais-je?", n° 777, 1960, 129 p.
- GENETTE, Gérard, *Palimpsestes : La littérature au second degré*, Paris, Editions du Seuil, 1982, 573p.
- GENETTE, Gérard, *Seuils*, Paris, Editions du Seuil, coll. Poétique, 1987, 388 p.
- GOLDMANN, Lucien, *Pour une sociologie du roman*, Paris, Idées / Gallimard, 1964, 235 p.
- GOLDMANN, Lucien, *Le Dieu caché*, Paris, NRF, Gallimard, 1955, 451 p.
- GREIMAS Algirdas Julien, *Du Sens*, Paris, Seuil, 1983, 245 p.
- HAMON, Philippe, Pour un statut sémiologique du personnage, in **Poétique du récit**, Paris, Seuil, coll. Points, 1977, pp. 115-180.
- LUKACS, György, *Théorie du roman*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 1989, 196 p.

- MACHEREY, Pierre, *Pour une théorie de la production littéraire*, Paris, Maspero, 1971, 332 p.
- MEMMI, Albert, *Anthologie des écrivains maghrébins d'expression française*, Paris, Présence africaine, 1965, 300 p.
- MEMMI, Albert, *Ecrivains francophones du Maghreb*, Paris, Seghers, 1985, 353 p.
- MEMMI, Albert, *Portrait du colonisé*, Ed. J.J. Pauvert, 1966, 192 p., précédé du *Portrait du colonisateur* et d'une préface de Jean-Paul Sartre.
- MICHEL-MANSOUR Thérèse, *La portée esthétique du signe dans le texte maghrébin*, Paris, Publisud, 1994, 109 p.
- PROPP, Vladimir, *Morphologie du conte*, trad. fr., Paris, Seuil, coll. Points, 1970, 256 p.
- SULEIMAN Susan Rubin, *Le roman à thèse*, Paris, P.U.F., 1983, 314 p.

## TRAVAUX UNIVERSITAIRES

- ALI-BENALI, Zineb, DNR. *Le Discours de l'essai de langue française en Algérie. Mises en crise et possible devenirs (1833-1962)*, Aix-Marseille I, Anne ROCHE, 1998, 350 p.
- BELKAID Naget KHADDA, TDE. *(En)jeux culturels dans le roman algérien de langue française*, Paris 3, Roger FAYOLLE, 1987.
- BENDYANE, Zohra, MABROUK, D.E.A. *Littérature coloniale, littérature maghrébine : imaginaires croisés 1900-1960*, Casablanca 2, Abdallah MDARHI-ALAOUI, 1989. (\*)
- BEN MEFTAH Tahar, D3. *Les origines, la fonction et le fonctionnement du mythe dans le roman maghrébin de langue française*, Lyon 2, Claude MARTIN, 1989.
- BOUALIT, Farida, D.E.A. *Culture nationale et assimilation à travers les premiers romans algériens d'expression française*, Alger, Christiane ACHOUR, 1981. (\*)
- HARDI, Ferenc, D.E.A., *La question de l'identité dans le roman algérien de langue française de l'entre-deux-guerres*, Lyon 2, Jean VERDEIL, 1991, 66 p.
- LANASRI, Ahmed, D3. *Mohammed Ould Cheikh, un romancier algérien des années 30 face à l'assimilation*, Lille 3, André BILLAZ, 1985, 312 p.
- LANASRI, Ahmed, DNR. *La littérature algérienne de l'entre-deux-guerres, genèse et fonctionnement*, Publisud, 1995, 565 p.
- MERIANE, Leila, Magister, *Etude de l'œuvre d'un romancier des années 30 : Deux romans de Choukri Khodja*, Alger, Christiane ACHOUR et Simone REZZOUG, 1988. (\*)
- MILIANI, Hadj, *Compromis discursif et impasses du mimétisme dans « Zohra la femme du mineur » de Hadj Hamou Abdelkader (1891-1953)*, Oran, Centre de Recherche et d'Information Documentaire en Sciences Sociales, polycopié, 1983, 37 p.
- MILIANI, Hadj, D.E.A., *Lecture idéologique de Zohra, la femme du mineur, de Abdelkader Hadj-Hamou*, Université d'Oran, Abdelkader DJEGHLOUL, 1982.

SILINE, Vladimir, DNR, *Le dialogisme dans le roman algérien de langue française*, Paris 13, Charles BONN, 1999, 261 p.

Nota bene : les références suivies d'un (\*) n'ont pas été consultées, elles sont prises dans : *Répertoire des chercheurs sur les littératures maghrébines*, Université Paris-Nord, Centre d'études littéraires francophones et comparées, l'Harmattan, 1990, 64 p.

## DICTIONNAIRES

*Dictionnaire de l'Islam, religion et civilisation*, Paris, Encyclopaedia Universalis / Albin Michel, 1997, 923 p., préface d'Ismaïl Kadaré.

*Le Petit Robert, Le Nouveau Petit Robert, Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Dictionnaires le Robert, 2000, 2757 p., texte remanié et amplifié sous la direction de Josette Rey-Debove et Alain Rey.

RIEG, Daniel, *Dictionnaire Arabe Français, Français Arabe, As-Sabil*, Paris, Larousse, coll. Saturne, 1983.

*Dictionnaire de Citations françaises*, Paris, Les usuels du Robert, 1978, 1626 p.